

LÉGENDE

DE

S^{TE} URSULE







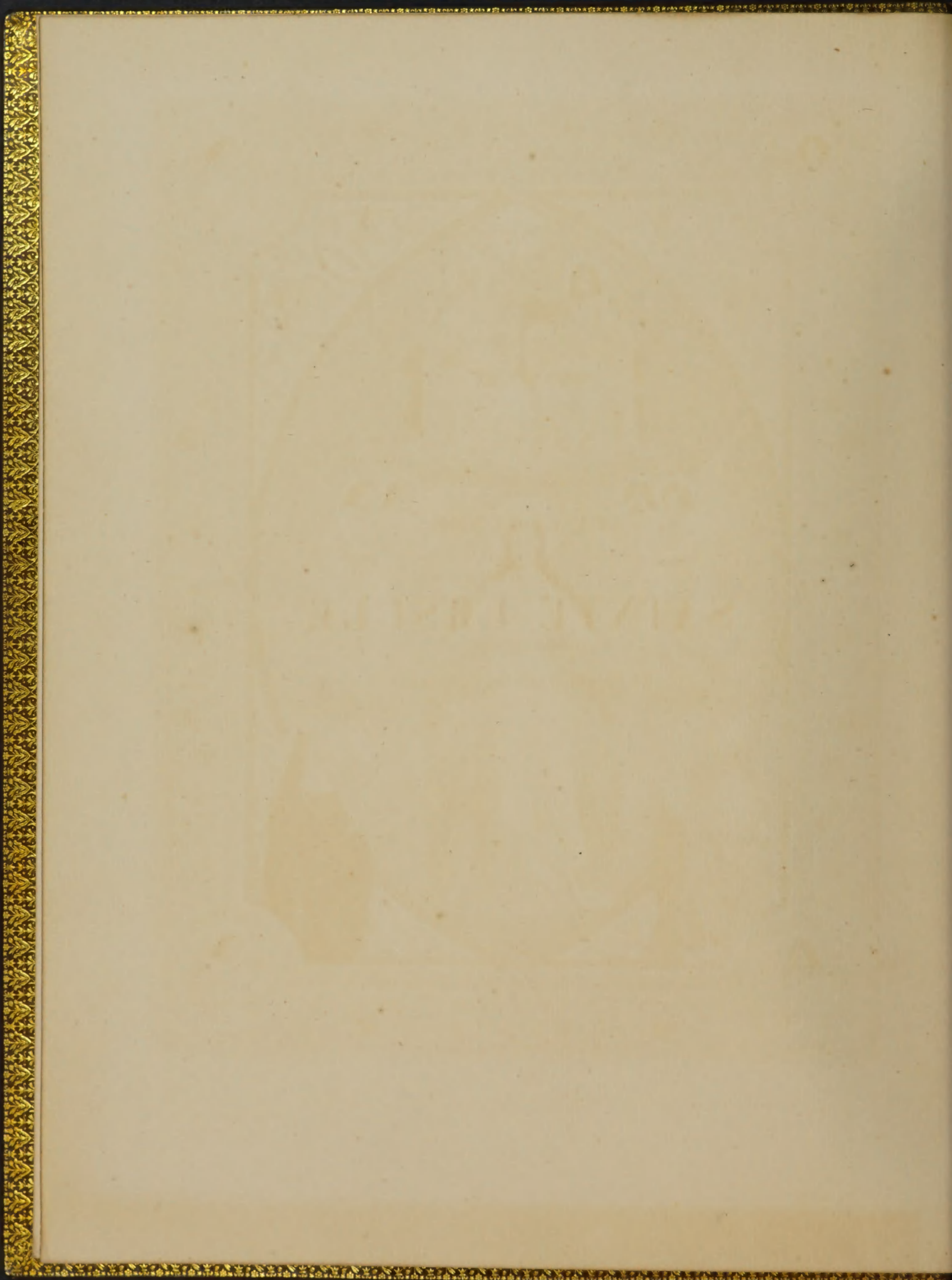






Reliure plein maroquin figure AUGUSTE-DAVID

22 pl. H.T. en chromolithographie



LA LÉGENDE

DE

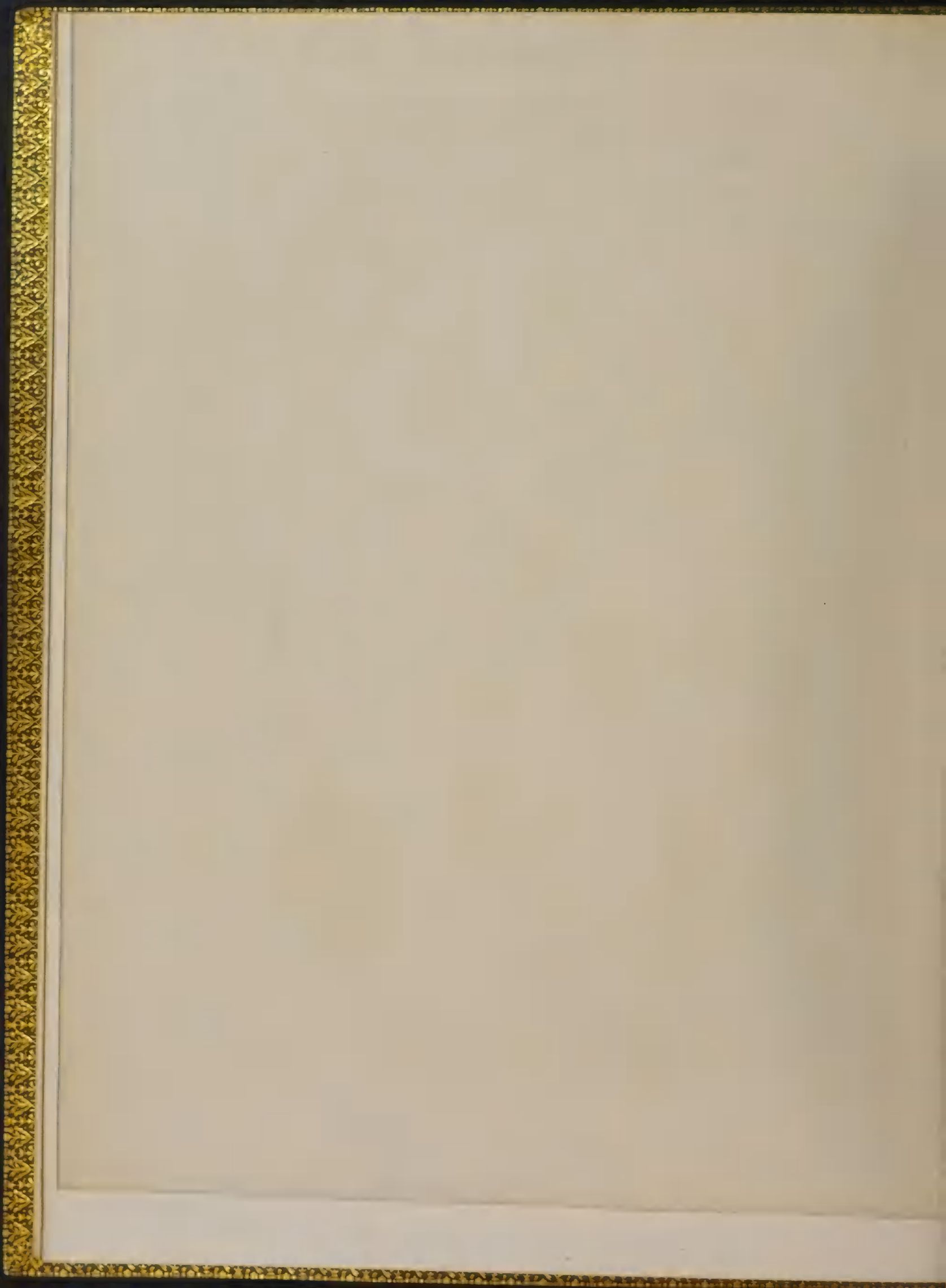
SAINTE URSULE

PRINCESSE BRITANNIQUE

ET DE SES ONZE MILLE VIERGES

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAGON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





LA LÉGENDE
DE
SAINTE URSULE

PRINCESSE BRITANNIQUE

ET DE SES ONZE MILLE VIERGES

N^{OS} 4445

LES ANCIENS TABLEAUX DE L'ÉGLISE DE SAINTE-URSULE A COLOGNE

REPRODUITS EN CHROMOLITHOGRAPHIE

TRADUITS PAR

F. KELLERHOVEN

REVUE PAR

J. B. DUTRON

PLANCHES ET TEXTE INÉDITS

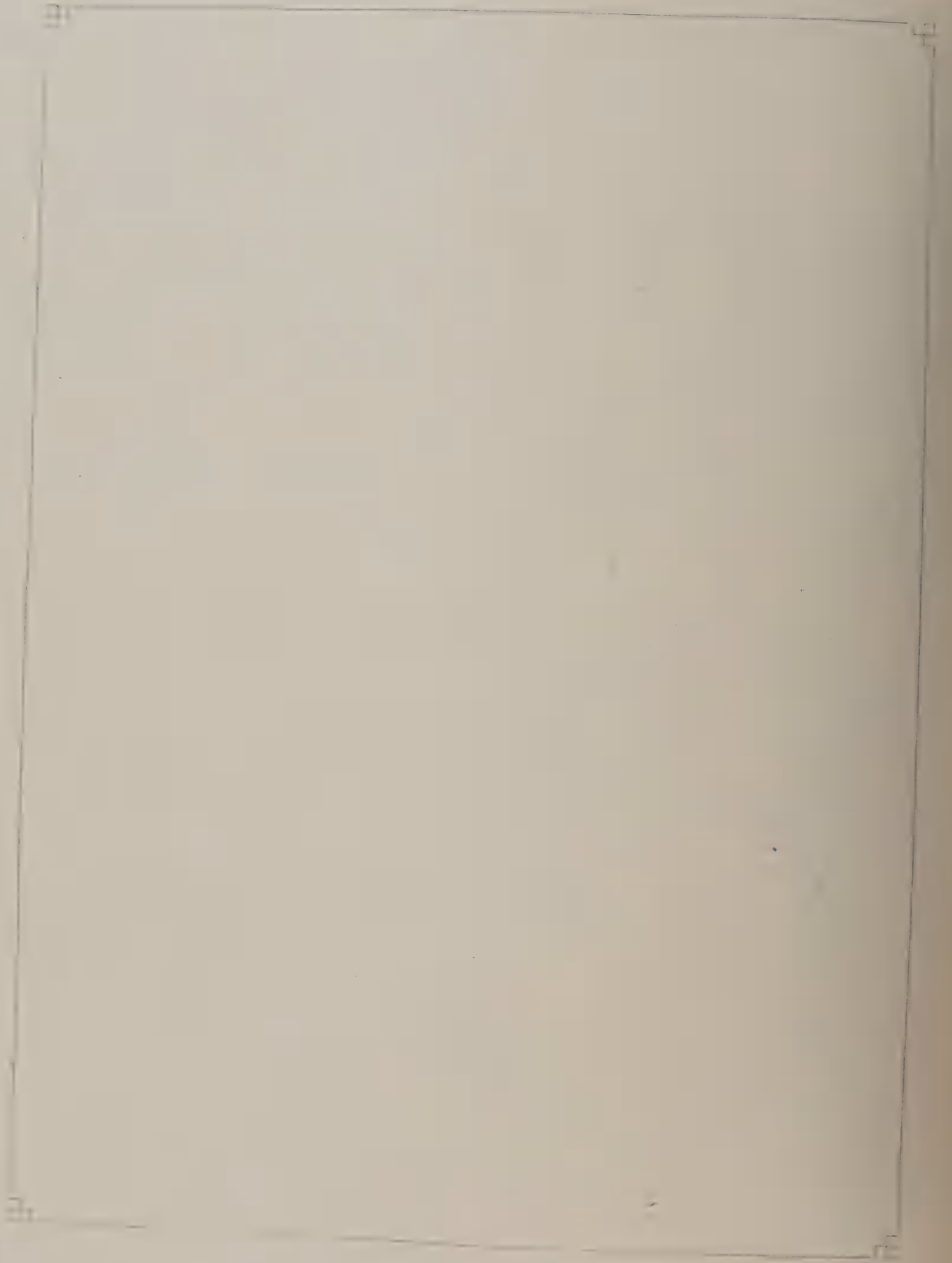
PARIS

CHEZ L'AUTEUR, 22, RUE DES ACACIAS, AUX TERNES

IMPRESSIONS LITHOGRAPHIQUES PAR HENRI WAGÉ

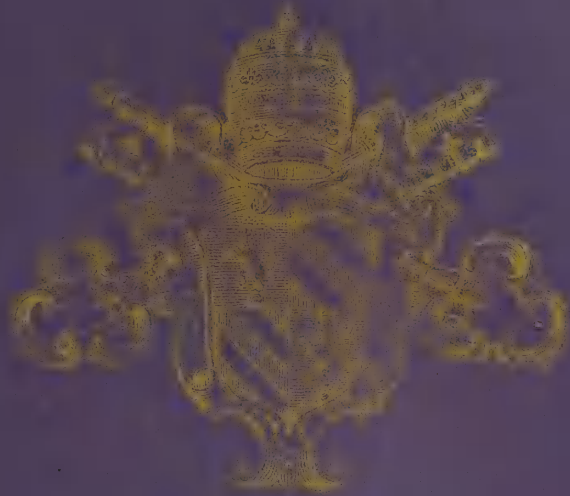
TOUTES LES ÉDITIONS SONT

1846



LEBENS LIEBES WELTBÜBEN

1870-1871



PILS P. P. IX

1870-1871

1870-1871

1870-1871

1870-1871

1870-1871

1870-1871

1870-1871

1870-1871

1870-1871

1870-1871



Sur le rapport qui nous a été fait sur la *Légende de sainte Ursule et de ses onze mille Vierges*,
éditée par F. Kellerhoven, à Paris, nous concédons l'*Imprimatur* de notre Église. Nous accordons
d'autant plus volontiers l'*Imprimatur* à la *Légende* écrite par J. B. Dutron que cet ouvrage, nous en
avons la conviction, contribuera à la glorification de l'illustre patronne de la ville de Cologne et par
suite à l'honneur de toute notre Église.

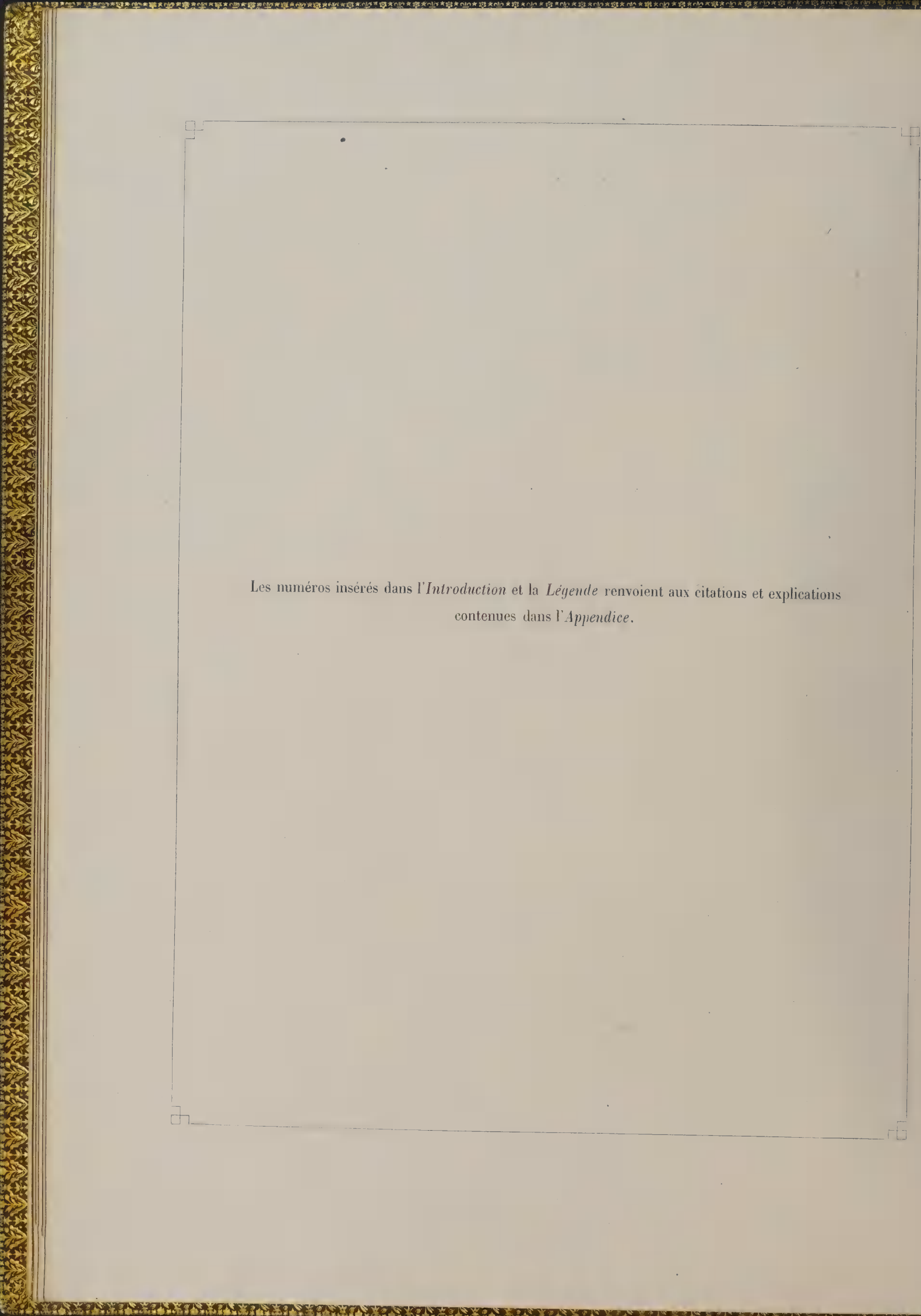
Le Vicaire Arch. au Spir. et Pont. général, Docteur BAUDRI,
Evêque d'Aréth. *in partibus*, Doyen de l'Église métropolitaine,
Prélat dom. Assistant au Trône Pontifical.

Cologne 12 février 1861

HONORE DE LA SOUSCRIPTION

LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX ARCHEVÊQUES ■ COLOGNE, ■ PARIS, DE BORDEAUX, ETC.
■ PRINCIPALES COURS ■ L'EUROPE
DU MINISTÈRE D'ÉTAT ■ DES BIBLIOTHÈQUES DE LA COURONNE, ETC., ETC.

INTRODUCTION



Les numéros insérés dans l'*Introduction* et la *Légende* renvoient aux citations et explications
contenues dans l'*Appendice*.

INTRODUCTION



ous souvient-il d'avoir lu dans les annales de nos voyageurs célèbres quelques-unes de ces pages mémorables qui font époque dans nos études classiques ?

C'est sous le ciel d'Orient que s'achemine la petite caravane. Partout le désert et son sable brûlant; sur la tête frappe un soleil de feu. Pas la moindre brise pour tempérer la soif qui dévore. Il semble que cette terre soit maudite de toute éternité et que jamais l'homme n'y doive planter sa tente.

Et cependant nous sommes en pleine terre d'Égypte, au centre du fameux empire des Pharaons, près de ces villes célèbres dont l'histoire nous a transmis la splendeur.

Le voyageur demande en vain à l'horizon quelques-unes de ces capitales; le regard se perd dans l'immensité; le bruit seul du simoun, comme la voix sinistre d'âmes en peine, répond pour ceux qui furent.

La chaleur tombe avec le jour; quelques palmiers aux troncs calcinés par le sable et le soleil élèvent en se tordant leurs fronts séculaires vers le ciel. On aperçoit même quelques colonnades qui se découpent sur le fond rouge du désert. La joie renaît, le courage redouble; une cité semble se révéler: on pourra donc interroger ces belles ruines, déchiffrer leur âge, reconstruire les temples, ressusciter les sages et faire parler l'oracle.

On approche: les mêmes colonnes subsistent comme des spectres, mais sans que rien de vivant se relie à leur majestueuse solitude. A peine çà et là quelques corniches usées par le temps et qui semblent demander au sable un dernier linceul.

Alors, le voyageur s'assied tristement, reproduit respectueusement ces dernières ruines, puis, déroulant rapidement dans sa pensée ce que la tradition a conservé à la mémoire de ces grandeurs du passé, écrit au bas de son dessin:

LA FUT MEMPHIS!

Ainsi nous apparaissent aujourd'hui la belle et grande Ursule,

cette vierge du Nord, fille de rois, et ses illustres compagnes, filles de princes jadis terribles dans les combats!

Après plus de quinze siècles, cette royale figure brille avec tout l'éclat de l'auréole des saints. La Grande-Bretagne s'honore de lui avoir donné le jour, l'Allemagne se glorifie de posséder ce précieux trésor. Au moyen âge, pas de tête couronnée qui ne lui ait voué un culte glorieux. Pour vénérer sa mémoire, Rome a ouvert le trésor de ses grâces, les villes impériales ont élevé à sa popularité des temples splendides; les grands de la terre sont allés déposer sur sa tombe leurs plus beaux bijoux pour élever un trophée digne d'une reine et d'une vierge martyre; les artistes ont demandé à sa vie l'inspiration de leurs plus belles toiles; le ciel enfin a consacré la gloire de la bienheureuse en renouvelant sur son tombeau les miracles les plus éclatants!

Et cependant, pour celui qui, comme nous humble légendaire, essaye de recueillir les notes éparses à l'aide desquelles il cherche à renouer la chaîne du passé, à reconstruire, pour ainsi dire, la vie de la sainte, quel n'est pas son étonnement de voir l'histoire presque muette, les ruines absentes ou bien indéchiffrables, la vérité en lutte avec les rêves de l'imagination, le bon sens sacrifié à une crédulité naïve et parfois absurde, la légende, écho affaibli de la tradition, mutilée ou contradictoire! Et puis,

plus on sonde, voir surgir le doute glacé qui fait naître l'indifférence pour vous conduire bientôt dans les vides régions de la fable !

On se sent pris de découragement, les matériaux amassés s'écroulent au soleil de la raison, et l'on se surprend dans l'isolement armé du seul fouet de la critique.

Malheur à celui qui perd de vue le phare lumineux de la foi ! Malheur à celui qui n'entend plus la grande voix de l'Église ! à celui qui ne sait pas reconnaître cette même voix à travers une tradition qui traverse les siècles et nous répète les mêmes choses !

Mais honte au profane qui élève le cri du sarcasme et de l'impiété contre la grande proclamation des âges ; qui jette un rire ironique sur les précieuses reliques d'un âge de foi, insulte à ces chroniqueurs, naïfs sans doute, mais qui ignoraient au moins la science de distiller des poisons subtils dans des feuilles immorales ; qui traite avec autant de mépris que d'ignorance ces volets vermoulus sur lesquels l'artiste naissant cherchait, à force d'enluminures, à plaire à sa madone, dont il redisait à ses contemporains les actes fidèlement transmis par ses aïeux !

Encore une fois, respect aux derniers vestiges du temps !

Il est vrai que le dix-huitième siècle n'est plus et que notre époque se réhabilite. Une philosophie matérialiste avait cherché

à tout ruiner ; aujourd'hui, les savants de toutes branches ont porté la lumière à travers un passé inconnu et outragé. Les bibliothèques monacales ont laissé entrevoir des trésors précieux d'érudition ; les musées se sont enrichis de tableaux laissés dans l'ombre ; les abbayes et les cathédrales ont révélé le sens mystique de leur alphabet de pierre ; à travers les dentelles de marbre et les mystères des vitraux, artistes et poètes ont découvert des poèmes ; le moyen âge a triomphé de l'ignorance ; le moyen âge, en sortant du tombeau, a proclamé les bienfaits de la foi !

Revenons à notre sainte.

Loin de nous la pensée de vouloir publier l'histoire d'Ursule avec toute la sévérité d'un savant et d'un bénédictin. Ce travail est au-dessus de nos faibles forces. D'ailleurs, nous osons déclarer le fait irréalisable, à moins qu'on ne veuille réduire cette belle vie à quelques lignes froides et presque sans intérêt. Nous avons essayé de reconstituer cette belle figure des premiers siècles, de faire reflourir cette tendre fleur qui croît au berceau de l'Église, avec une partie du prestige qui l'entourne, et telle que nous la révèle le moyen âge.

On comprendra mieux notre but et notre plan quand on saura dans quelles circonstances nous avons entrepris ce travail.

Cologne possède une église remarquable au point de vue de l'architecture, sous le vocable de Sainte-Ursule. Le touriste, en visitant cette vieille basilique, ne saurait aujourd'hui en sortir sans admirer vingt-sept volets dus au pinceau d'un artiste dont le nom malheureusement ne nous est point parvenu. Ces peintures nous représentent les principaux épisodes de la vie d'Ursule et de ses onze mille vierges. Nous dirons plus tard notre pensée au sujet de ces tableaux du quinzième siècle.

Un homme aussi amateur des choses rares que juge éclairé et consciencieux des beaux-arts, M. Weyer, ex-architecte de Cologne, étudia longtemps ces volets délaissés et reconnut l'œuvre sinon d'un maître, du moins d'un artiste distingué, et résolut de sauver de l'oubli ces richesses d'une école alors florissante. C'est à ses frais et sous ses yeux, guidée par de sages conseils, qu'eut lieu la restauration de ces précieuses peintures.

Avant qu'une main habile touchât à ces tableaux, M. Weyer eut soin de les faire reproduire par la photographie. Puis, lorsque la restauration fut faite avec autant de patience que de talent, le savant architecte fit appliquer avec une exactitude scrupuleuse aux planches photographiées le coloris des peintures.

Chargé d'un aussi précieux dépôt, M. Weyer vint à Paris soumettre cette édition des tableaux de l'église de Cologne aux maîtres de l'art. On admira, à juste titre, ces pieux souvenirs de

l'art religieux au moyen âge ; on comprit l'importance d'une telle publication, surtout au point de vue historique de la peinture, et chacun pria l'habile conservateur d'éditer cette série de travaux pleins d'intérêt pour l'histoire.

Il fallait trouver un artiste habile et consciencieux qui sût reproduire avec talent ces pages si rares de l'école colonaise.

On ne pouvait mieux s'adresser qu'à M. Kellerhoven, artiste colonais, qui a su développer et faire apprécier en France ses belles connaissances.

M. Kellerhoven est un des premiers artistes qui aient su appliquer la chromo-lithographie aux beaux-arts. Les plus belles années de sa vie ont été consacrées, à Paris, au progrès de cet art nouveau.

Nous tenons à honneur de citer quelques travaux remarquables de ce puissant novateur, dussent des éloges mérités blesser sa modestie :

- L'Architecture polychrome des Grecs*, par M. HITTORFF, membre de l'Institut, premier ouvrage paru dans ce genre ;
- Le Moyen Age* en partie ;
- Les Arts et l'Industrie*, publiés par GIDE et BAUDRY ;
- La Wilhemma* de S. M. le roi de Wurtemberg ;
- Le Palais d'Hiver* de S. M. l'Empereur de Russie ;
- Les Mystères de la Vierge Marie*, publiés par CHARPENTIER ;
- Le Livre d'Heures d'Anne de Bretagne*, publié par CURMER ;
- Les Arts somptuaires*, publiés par HANGARD-MAUGÉ. En partie.

Les *Copies lithochromiques de la Vierge*, d'après PÉRUGIN;
Le *Couronnement de la Vierge*, d'après ANGELICO FIESOLE;
La *Vierge* de STTENBACH, de Dusseldorf.

On le voit, personne n'était plus apte à exécuter ce beau travail que l'homme qui a voué toutes ses études à la propagation d'un art appelé, avant peu, à rendre les plus grands services. Les amateurs trouveront dans cet ouvrage des pages rares et indispensables à une collection de choix.

Restait à rétablir le texte.

Lorsqu'on daigna jeter les yeux sur nous pour ce travail important, nous ne nous sommes pas dissimulé les difficultés. Nous l'avouerons néanmoins, il nous parut glorieux d'associer notre nom à des talents aussi distingués.

Quel plan devions-nous suivre?

Rétablir l'histoire de la sainte par une monographie stricte et sévère? Renverser les données acceptées par les croyants, à l'aide d'une critique scientifique et froide? Nous l'avons déjà dit, c'eût été présenter un sujet bien aride, sans grand intérêt pour la plupart des lecteurs.

Reproduirions-nous simplement l'explication des tableaux avec quelques commentaires sur l'art au moyen âge, l'influence de l'école colonaise sur l'école flamande, enfin une appréciation sur ces vieilles peintures? Nous eussions entrepris une œuvre au-

dessus de nos forces personnelles, sans intérêt aucun pour le lecteur qui veut avant tout bien connaître la vie et les mœurs de son héros.

Le dernier plan qui restait, et que nous avons suivi, nous a semblé plus naturel.

Étudier notre sainte dans tous les écrits que nous a transmis le temps jusqu'à nos jours. Ne faire dédain d'aucune légende, grouper autour de nos tableaux tous les principaux faits qui servent à l'expliquer, suivre la pensée du peintre qui a dû, à cette époque, s'inspirer des traditions les plus vraisemblables et les plus touchantes, nous faire l'écho fidèle de son œuvre, relier les faits entre eux et développer saintement, avec notre guide, toute cette belle épopée des premiers âges, dût souvent la vérité historique être involontairement blessée.

Telle a été notre règle de conduite en écrivant cette légende.

Nous avons voulu, de cette manière, présenter à ceux qui voudront découvrir les secrets de la vie d'Ursule quelques matériaux dont tout le mérite remontera au vieil artiste colonais.

Maintenant, nous ne fatiguerons pas le lecteur en lui étalant toutes les sources où nous avons puisé.

Nous renvoyons ceux qui voudraient se livrer à une étude plus approfondie sur Ursule à l'*Appendice* de notre ouvrage.

Il est cependant de notre devoir de déclarer que nous n'avancions aucun fait sans l'appuyer sur des autorités que nous faisons connaître. Les développements seuls nous appartiennent. Qu'on pardonne à notre témérité de n'avoir pas su les mettre au niveau du travail d'art qui constitue tout le mérite de cet ouvrage.

Une question que l'esprit d'hostilité cherche à écarter, ou que des préoccupations étrangères laissent à tort dans l'ombre, c'est celle de l'influence de l'esprit religieux sur la peinture au moyen âge. L'histoire à la main, il nous semble facile de démontrer qu'abandonnée aux seules forces de l'homme, elle eût attendu des siècles encore pour marquer son entrée dans le domaine des arts.

« L'art germanique, fait observer très-judicieusement l'auteur du *Moyen Age* et de la *Renaissance*, a pris naissance et déployé surtout sa force dans les villes épiscopales, dans les domaines des princes ecclésiastiques. L'oppression y était moins grande, les lumières plus répandues, les esprits plus tournés vers le négoce et les occupations tranquilles, la distance du maître au sujet plus petite, et les rangs moins marqués.

« Le dogme évangélique rapprochait les différentes classes, établissait entre elles une égalité morale. La peinture n'y donnait donc point à ses personnages l'expression d'une tristesse inquiète et d'un humble repentir, mais celle d'un calme naïf, d'une sage

dévotion et d'une heureuse sécurité. Dans les villes, dans les Etats que gouvernaient des princes laïques, la force régnait sans partage, on ne se souvenait de la fraternité humaine que sur le lit de mort; et, en présence du sombre avenir, deux mots réunissaient la vie des citoyens : tyrannie et misère. Les têtes fictives ou réelles des tableaux portent, en conséquence, les traces d'une lutte douloureuse, annoncent la vigueur du caractère, ou une piété pleine de trouble. qui demande au ciel des consolations trop rares ici-bas. Pendant le moyen âge, les beaux-arts ne furent guère protégés au delà du Rhin que par des ecclésiastiques (1). »

Un simple coup d'œil sur les productions de cette époque : peintures murales, vitraux gothiques, manuscrits enluminés, volets à triples battants, toiles spacieuses, miniatures choisies, justifient pleinement notre assertion. Nous espérons qu'il nous sera donné de la présenter un jour dans un plus vif éclat.

Si nous voulons remonter à la véritable source qui donna naissance plus tard à la célèbre école flamande et hollandaise, nous devons nous fixer à Cologne. C'est dans cette antique cité que semblaient s'être donné rendez-vous tous ceux qui désiraient s'initier à l'art de la peinture.

Dès le douzième siècle fonctionnaient ces belles confréries qui, sous le patronage de saint Luc, enrégimentaient les maîtres

ès arts. C'était, pour ainsi dire, le diplôme du talent reconnu.

C'est parmi les *imagiers* ou les *ouvriers peintres* de ces confréries, pour nous servir des expressions du temps, que les seigneurs choisissaient leurs artistes, qu'ils se les attachaient à titre de valets, les chargeaient souvent de missions importantes, étrangères même à leur état, et ouvraient pour eux un compte dans leur budget.

Combien n'est-il pas regrettable que l'obscurité la plus profonde plane sur ces siècles riches de travail et de mouvement; et que nous soyons encore livrés à des conjectures hasardées! Avant maître Guillaume, nous possédons des œuvres nombreuses et la plupart laissées dans l'oubli. Aucun nom, aucune date, pour les classer et remonter la chaîne du temps! N'y aura-t-il pas des amis sincères de l'art qui voueront leur érudition, leurs profondes connaissances, à l'investigation d'une aussi belle époque?

Nous sommes convaincu qu'en opérant des recherches minutieuses à travers les registres particuliers des villes, des abbayes et des familles princières, plus d'une indication nous révélerait des tableaux et des peintres inconnus ou mal connus aujourd'hui.

Heureux ceux qui pourront déchirer le voile qui couvre encore cette grande école de Cologne, berceau, non de quelques hommes, mais de tant de belles écoles qui plus tard fixèrent les regards du monde artistique!

Aujourd'hui, nous livrons à l'admiration des hommes de l'art une page inédite de cette grande école. En la méditant, nous espérons qu'elle réveillera le goût pour ces précieuses reliques d'un autre âge; l'art, l'histoire, la critique, trouveront un champ nouveau ouvert à leurs investigations.

C'est dans ce champ que nous descendons aujourd'hui, non pas en critique, abandonnant cette arme aux plus habiles, mais en simple observateur, pour soumettre nos recherches et nos réflexions sur cette série de tableaux.

Il nous est facile d'établir que le peintre d'Ursule vécut longtemps avant Hemling. Toute personne qui a examiné le chef-d'œuvre de l'artiste brugeois, dans la belle châsse de sainte Ursule, reconnaît non-seulement qu'il a fréquenté l'école de Cologne, mais encore qu'il a spécialement étudié les œuvres de notre artiste légendaire. Il suffit de comparer leurs tableaux pour voir qu'Hemling n'a été souvent que le traducteur heureux d'une première idée.

Écoutons un des admirateurs du peintre de la châsse :

« On conserve à Cologne dans l'église de Sainte-Ursule, dit M. le baron de Keверberg, une suite de tableaux appartenant au treizième ou quatorzième siècle. Ils représentent l'histoire de la princesse britannique. Lorsqu'on a vu, même superficiellement, ces tableaux, on ne saurait douter que c'est là qu'Hemling a

trouvé une grande partie des figures que son pinceau a vivifiées et ennoblies. »

Et ailleurs :

« C'est évidemment la belle nature des contrées rhénanes, ennoblie par une âme capable de s'élever à l'idéal de la beauté qu'on retrouve dans Hemling. Ce sont des vierges à taille svelte et élancée, à la chevelure blonde, au maintien modeste, au doux sourire, telles en un mot qu'on les retrouve sur les bords enchanteurs du Rhin et sur les tableaux des maîtres de l'antique école colonaise. — Hemling a, sans contredit, imité les sujets traités avant lui par les anciens maîtres de l'école colonaise. J'ajouterai que plusieurs groupes de vierges que j'ai souvent examinés sur la châsse de Bruges m'ont paru avoir une grande ressemblance avec de pareils groupes sur la suite de très-anciens tableaux représentant l'histoire de sainte Ursule, conservés dans l'église de ce nom à Cologne (2). »

Enfin, dans un dernier passage, le critique semble résumer sa pensée en disant : « Hemling a souvent puisé ses sujets dans l'antique école de Cologne. »

Ces quelques lignes prouvent au delà de notre but notre première assertion.

Or Hemling peignait sa châsse en plein quinzième siècle ; donc, sans reculer leur date aussi loin que le fait le baron de

Keверberg, nous pouvons au moins assigner à nos tableaux la fin du quatorzième siècle.

Examinons maintenant les tableaux de cette époque.

L'Adoration des Mages de maître Stephan fut achevée en 1410.

Est-il nécessaire de rappeler que cette page est la plus riche, la plus belle de l'école du Bas-Rhin, un des plus précieux ornements de la cathédrale de Cologne, composé par ce peintre qui, selon Schlegel, a vu l'œil de la beauté, dont le souffle s'est répandu sur son ouvrage, et qui, unique comme l'était Raphaël parmi les Italiens, est unique parmi les Germains?

Qu'il nous suffise de signaler à l'attention des admirateurs un roi mage, quelques vierges qui accompagnent Ursule, et dont les traits de famille nous paraissent, sinon empruntés à la série de nos tableaux, du moins tracés d'après la vue de ces premiers modèles.

Mais, quand on négligerait ces remarques importantes, ne pourrait-on supposer que l'art n'enfante pas des chefs-d'œuvre, sans que des essais plus ou moins remarquables ne les aient précédés? Maître Stephan n'aurait-il pas puisé une partie de ses richesses chez d'autres artistes éminents qui lui auraient servi de guides et qu'il a plus tard dépassés, ainsi que nous l'avons constaté pour Hemling?

Or maître Stephan, ainsi que nous l'avons établi, terminait son *Adoration des Mages* vers 1410.

Nous pourrions donc revendiquer en faveur de notre artiste colonais la fin du quatorzième siècle.

Nous ne cherchons ici qu'à soulever un problème dont nous laissons aux critiques plus compétents le soin d'une solution plus satisfaisante.

Quand on admire les qualités qui ont constitué le mérite des Guillaume, des Stephan, des Van Eyck, des Hemling, des Holbein, et que, tout à coup, la plus grande partie de ces qualités, au point de vue des réformes, se retrouvent chez un peintre plus ancien, quoique inconnu, nous pensons que la gloire doit rejaillir sur ce nom et plus belle et plus juste, et que les titres à la reconnaissance comme au souvenir lui reviennent de plein droit.

Oui, nous revendiquons, au profit de notre nouvel artiste, au profit de ses tableaux merveilleux enrichis de toutes les grandes réformes, ces titres prodigués trop exclusivement en faveur des peintres qui n'ont fait souvent que profiter des lumières antérieures, pour marcher plus sûrement vers l'avenir. Leurs voix, si elles pouvaient se faire entendre, se joindraient à la nôtre pour rendre cette grande justice, sinon à un maître, du moins à une brillante autorité.

C'est donc à notre artiste colonais, dont nous regrettons de ne pouvoir encore proclamer le nom, qu'appartiennent ces éloges adressés à l'école en général :

« Ceux qui ont pris la peine d'examiner ces trésors trop longtemps enfouis ne peuvent refuser l'hommage de leur admiration aux peintres modestes qui ont transmis de si beaux ouvrages à la postérité. Bien que leurs noms soient restés inconnus, leurs ouvrages prouvent combien leur imagination était féconde et belle dans ses conceptions. Ce fut dans l'antique école de Cologne que le goût triompha de la pédanterie, et que le sentiment du beau, dont chacun porte l'image en soi, se développa au sein de la belle nature et de l'hilarité d'un peuple vif, jovial et bon (3). »

Grâce au zèle, au bon goût du célèbre architecte de Cologne, M. Weyer, l'église de Sainte-Ursule possède aujourd'hui un véritable trésor que tout le monde savant voudra contempler. Trop heureux si, pour notre part, nous avons pu aider à la propagation de ces belles ruines du moyen âge.

C'est à l'édilité colonaise, aux savants de l'Allemagne, à fouiller dans les archives, afin de découvrir le nom de ce grand artiste, assigner plus sûrement l'époque de sa gloire (4). L'Allemagne et Cologne surtout possèdent tant de riches antiquités, qu'il leur serait plus facile d'établir les faits sur des données plus justes

et plus importantes pour l'histoire. Plus favorisés que nous ,
d'autres découvriront peut-être dans le monogramme ou la signature
du dernier tableau un nom qui pourra les mettre sur la
voie ou de l'auteur ou du donateur.

J. B. DUTRON.

Paris, 21 octobre 1860. — Fête de sainte Ursule.

LÉGENDE
DE
SAINTE URSULE
ET
DE SES ONZE MILLE VIERGES



Comment le corps de S^{te} Ursule fut mis en terre par les Anges :

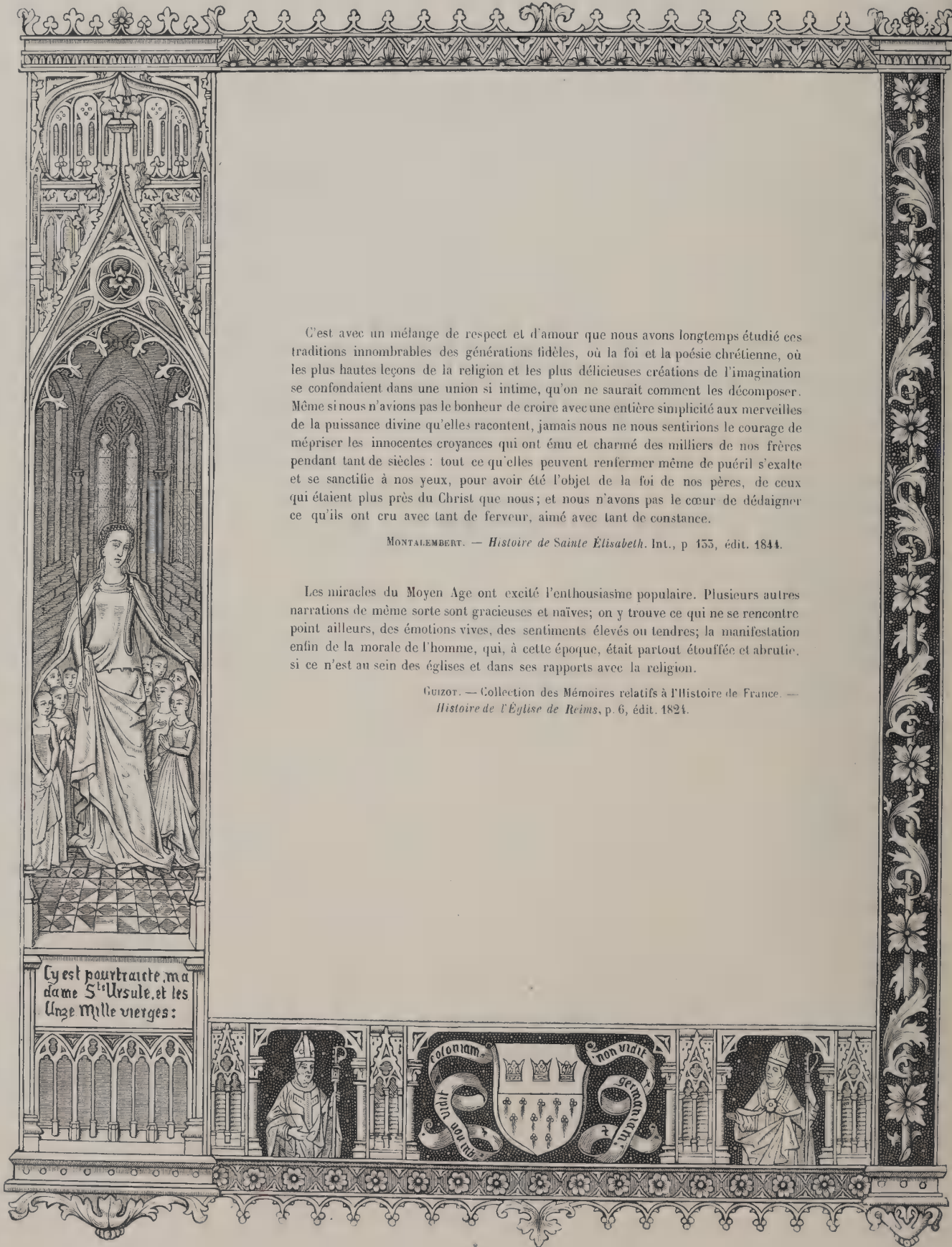


Comment furent decouvertes les reliques de S^{te} Ursule par i columbe :



Comēt la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^{te} Ursule :





C'est avec un mélange de respect et d'amour que nous avons longtemps étudié ces traditions innombrables des générations fidèles, où la foi et la poésie chrétienne, où les plus hautes leçons de la religion et les plus délicieuses créations de l'imagination se confondaient dans une union si intime, qu'on ne saurait comment les décomposer. Même si nous n'avions pas le bonheur de croire avec une entière simplicité aux merveilles de la puissance divine qu'elles racontent, jamais nous ne nous sentirions le courage de mépriser les innocentes croyances qui ont ému et charmé des milliers de nos frères pendant tant de siècles : tout ce qu'elles peuvent renfermer même de puéril s'exalte et se sanctifie à nos yeux, pour avoir été l'objet de la foi de nos pères, de ceux qui étaient plus près du Christ que nous; et nous n'avons pas le cœur de dédaigner ce qu'ils ont cru avec tant de ferveur, aimé avec tant de constance.

MONTALEMBERT. — *Histoire de Sainte Élisabeth*. Int., p. 155, édit. 1844.

Les miracles du Moyen Age ont excité l'enthousiasme populaire. Plusieurs autres narrations de même sorte sont gracieuses et naïves; on y trouve ce qui ne se rencontre point ailleurs, des émotions vives, des sentiments élevés ou tendres; la manifestation enfin de la morale de l'homme, qui, à cette époque, était partout étouffée et abruti, si ce n'est au sein des églises et dans ses rapports avec la religion.

Guizot. — *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*. — *Histoire de l'Église de Reims*, p. 6, édit. 1824.

Cy est pourtraite ma
dame S^t Ursule, et les
Urze mille vierges:



CHAPITRE PREMIER

CONVERSION DE L'IRLANDE AU CHRISTIANISME. — THÉONOTE ET DARIA. —
URSULE. — SA NAISSANCE ET SON ENFANCE.



uelques mois s'étaient à peine écoulés depuis que le fils de la Vierge Marie avait consommé le sublime mystère de la Rédemption.

Un vieil officier d'une légion romaine, aux ordres de Ponce Pilate, regagnait l'Occident, et, après un court séjour à Rome, traversait les Alpès pour atteindre, à travers les Allobroges, le sol de la patrie. Arrivé aux confins de l'Armorique, un vent propice le déposa quelques semaines après sur les verdoyantes plages de l'Hibernie.



Comment le corps de S^t Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent découvertes les reliques de S^t Ursule par i columbe :



Comment la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^t Ursule :



Ce valeureux soldat, qui n'avait pu trouver la mort dans les combats, ne souhaitait plus qu'une chose ici-bas : mourir en paix au milieu des siens. Le ciel lui devait une grâce plus digne de son courage; car, témoin des souffrances qu'avait endurées l'Homme-Dieu, le noble capitaine n'avait pu s'empêcher de s'écrier : Vraiment, celui-là est le fils du Tout-Puissant!

Les Hiberniens, ses compatriotes, écoutèrent avec foi les récits douloureux du vieux soldat, et les larmes qu'ils répandirent se changèrent en rosée féconde qui devait faire germer plus tard ces mille fleurs du ciel du sein d'une terre que la postérité a justement appelée la terre des Saints (5).

Aussi l'apôtre Jacob trouva-t-il, à son arrivée dans la Grande-Bretagne, des cœurs ouverts à la Vérité Nouvelle.

Deux siècles sont à peine écoulés, et déjà l'Église du Christ s'honore de saints tels que Mansuétus, Cataldus, etc.; de nombreux pontifes, aussi pieux missionnaires que savants docteurs et zélés défenseurs de la foi.

Qui n'admire saint Patrice, si dignement surnommé l'apôtre de l'Irlande?

Le sang des martyrs avait rejailli jusqu'aux pieds du Très-



Cy est pourtraicte, ma
dame S^{te} Ursule, et les
Unze mille vierges :

Haut, qui avait daigné jeter un regard d'amour sur cette terre privilégiée et l'inonder des rayons de sa grâce.

C'est alors que le monde devait voir se révéler à ses yeux un de ces spectacles extraordinaires dont la foi chrétienne conserve seule le mystère.

Des siècles de barbarie et d'impiété ont passé depuis, essayant en vain de ternir de leur ombre de mort cette ravissante page de nos annales.

Ursule et la phalange de ses vierges, comme un soleil toujours étincelant, brille, après plus de seize siècles, du même éclat. Les nuages qui ont passé devant cette glorieuse apparition n'ont fait qu'en faire ressortir toute la sublime clarté; et aujourd'hui l'Irlande et l'Allemagne, comme toute la catholicité, se complaisent à reposer leurs regards sur cette jeune et ravissante figure qui semble toujours complaisante à inspirer le génie de l'artiste, à soutenir le flambeau de la foi, à continuer le triomphe de l'Église.

Au commencement du troisième siècle régnait au sud de l'Hibernie, dans un petit État voisin de la mer, un prince aux mœurs austères, d'une piété simple, mais sincère, comptant dans sa famille plusieurs pontifes illustres par leur foi et leur zèle pour la religion nouvelle; ce monarque em-



Comment le corps de S^{te} Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent découvertes les reliques de S^{te} Ursule par i columbe :



Coment la ville de fologna assiegee fut secourue par S^{te} Ursule :



ployait tout son crédit à soutenir et propager les croyances dont la pratique adoucissait les mœurs de ses peuples et leur faisait entrevoir un avenir plus digne de leurs destinées.

Aussi Théonote — *connu de Dieu* — se rendait-il chaque jour plus digne du glorieux nom qu'il portait.

Ce prince sut se concilier l'affection de ses sujets par un gouvernement aussi sage que modéré, ce qui lui valut le surnom de Grand, titre déjà conquis par Lucius, premier roi catholique de la Grande-Bretagne (6).

Une reine aussi belle que bonne partageait avec Théonote les charges de l'État. Daria mettait tout son bonheur à soulager les infortunes, à solliciter près de son royal époux les grâces pour les coupables, dont elle savait ainsi se faire de fidèles sujets.

Depuis longtemps déjà ces nobles cœurs vivaient et régnaient, se conformant en tout à l'inspiration de leur foi et de leur conscience, n'attendant que du Ciel la récompense d'une vie employée au gouvernement des corps et des âmes, lorsque Daria sentit remuer dans son sein le germe d'un enfant. Ce ne fut bientôt dans toute la contrée qu'un cri d'allégresse; car les Hiberniens craignaient, en voyant s'éteindre cette race, de tomber sous le joug de quelques



Cy est pourtraite ma
dame S^{te} Ursule. et les
Unze mille vierges :



tyrans voisins, qui brûlaient encore l'encens sur l'autel des idoles.

Des prières ferventes s'élevèrent de toutes parts vers le Ciel, pour le remercier et favoriser l'heureux jour de la délivrance.

Mais Dieu, dans ses impénétrables desseins, avait jugé autrement que ces saintes âmes. Il voulait plus qu'une gloire passagère pour cette nation privilégiée.

Au commencement de juillet 220, à l'époque où le soleil resplendit dans toute sa majesté, Daria, au lieu d'un fils que tous désiraient, mit au monde une fille ravissante de beauté (7). Aussi son apparition dans le monde suffit-elle pour convertir les premières déceptions en joies et fêtes. La belle fille des rois reçut à son baptême le nom d'Ursule.

L'esprit du mal étant le type de la laideur, nous comprenons pourquoi on donna à la jeune beauté le nom d'Ursule, c'est-à-dire dompteur de l'ours (8).

Après une enfance des plus heureuses, pendant laquelle rien ne vint déflorer cette tendre fleur de beauté, ses parents consacrèrent tous leurs soins à l'élever dans des sentiments dignes et de la royauté et de la foi irlandaise.

Il est vrai qu'Ursule, prédestinée par le Ciel à briller



Comment le corps de S^{te} Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent decouvertes les reliques de S^{te} Ursule par i columbe :



Comment la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^{te} Ursule :



ici-bas d'un si vif éclat, n'eut qu'à ouvrir son cœur à la grâce pour le voir s'orner des plus belles vertus.

Rester toujours pure, noble et humble à la fois, docte dans la science des Écritures, tel fut le but que se proposa d'atteindre la fille de Théonote. Dès lors, à travers les délices de la Cour, Ursule, maîtresse de son cœur, traverse les séductions, les plaisirs, laissant sur ses pas un parfum de suaves vertus qui déconcerte les adulateurs, excite l'admiration des âmes nobles, fait aimer une religion qui triomphe avec tant de charme des vains biens de la terre. C'est bien d'elle qu'on peut dire avec le Prophète : Toute sa gloire, cette fille de roi la trouve dans son intérieur : *Gloria filix regis ab intus.*

Douze printemps ont à peine fleuri sur son royal front, que la courageuse vierge a triomphé de l'orgueil, terrassé les mille petites passions ennemies de l'humilité et de la douceur. Combien la vertu qui émane d'une femme belle et destinée aux grandeurs de la terre ne semble-t-elle pas plus courageuse et plus digne d'admiration !

Nous devons revenir sur la beauté de la jeune Ursule, car son éclat était tel, que non-seulement l'Hibernie l'admirait, mais que toute la Grande-Bretagne la proclamait à l'envi. Aussi est-ce avec un certain bonheur que historiens et artistes



nous en ont transmis les traits délicats. Qu'il nous suffise de rapporter quelques paroles d'un de ses biographes : « La grâce merveilleuse de son visage et de toute sa personne, la noblesse incomparable de tous ses traits, étaient telles, que sa beauté et que la splendeur de ses vertus royales séduisaient tous les cœurs (9) ».

Il en fallait beaucoup moins pour ébranler un jeune cœur; mais la blonde fille du Nord s'était abandonnée à un amant qui ne pouvait lui faire éprouver d'amères déceptions; à ce céleste époux des Vierges, qui, pour la préparer à son alliance avec le Ciel, envoyait ses anges planer sur sa couche, afin qu'aucun songe impur ne vînt à troubler le sommeil de l'innocence; puis, à travers des visions ravissantes, lui laissait entrevoir le festin qu'il préparait au séjour des Élus à celles qui ont brillé sur terre avec toute la candeur des lis.



Comment le corps de S^{te} Ursule fut mis en terre par les Anges :

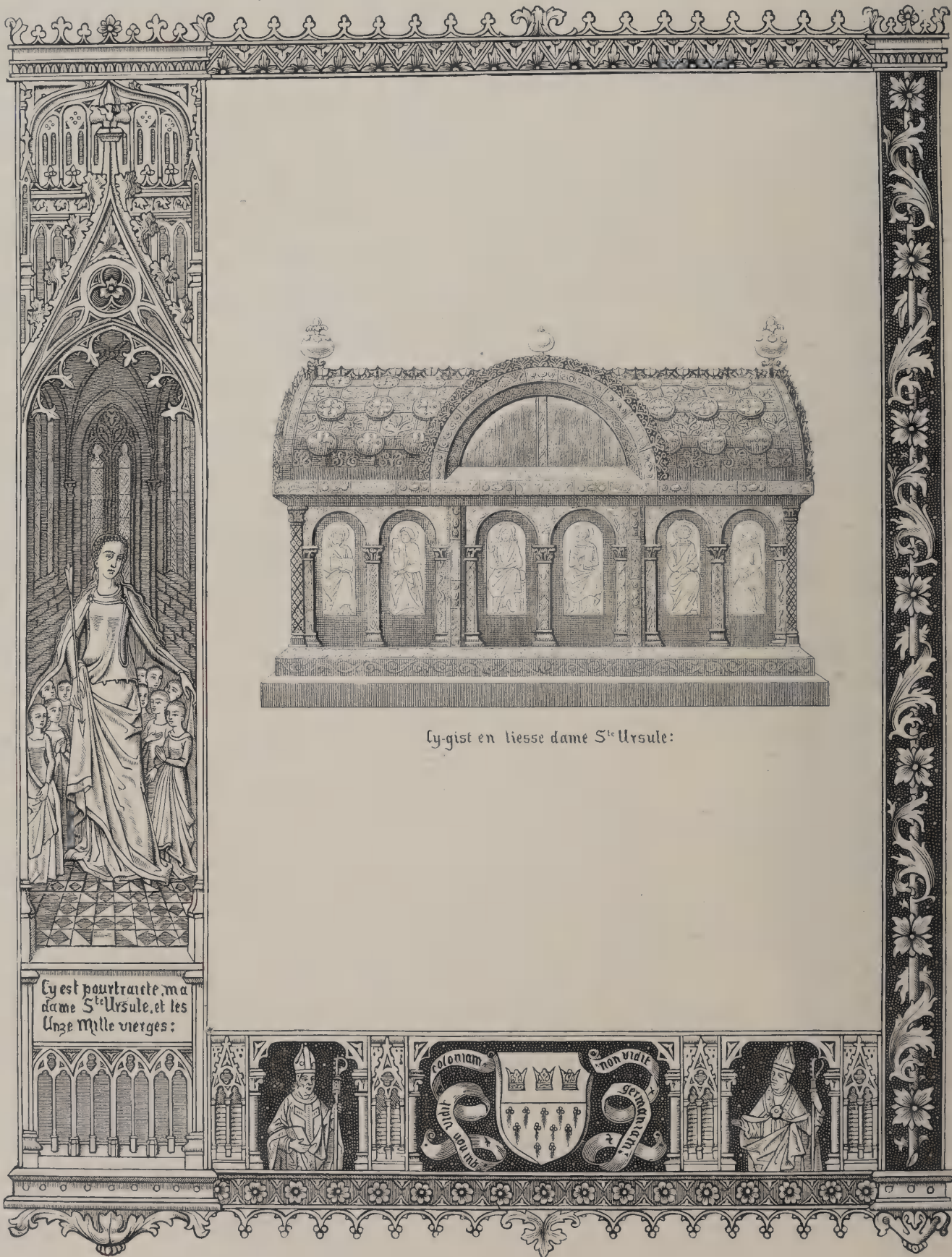


Comment furent découvertes les reliques de S^{te} Ursule par i columbe :



Comment la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^{te} Ursule :





Cy est pourtraicte, ma
dame S^{te} Ursule, et les
Unze mille vierges :

Cy-gist en liesse dame S^{te} Ursule:

coloniensis
non vidit
genitricem

CHAPITRE II

CONAN SOLLICITE LA MAIN D'URSULE.

Ce n'était pas sans de pénibles efforts, de glorieuses luttes, que la foi s'était établie et se maintenait dans la Grande-Bretagne. L'Irlande même, la terre privilégiée du Ciel, avait encore chaque jour des combats à soutenir contre la fureur des infidèles. Le démon, avant de s'avouer vaincu, se relevait parfois avec une nouvelle rage, et répandait souvent la terreur dans les contrées qui chaque jour échappaient à son empire.

C'est ainsi qu'un tyran d'origine romaine, jaloux du bonheur que semblaient goûter les peuples voisins de ses fron-



Comment le corps de S^t Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent découvertes les reliques de S^t Ursule par i columbe :



Comment la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^t Ursule :



tières, exerçait, à l'est du royaume de Théonote, un pouvoir brutal sur ses sujets, qu'il traitait en esclaves. Quoique d'un âge avancé et presque sur le point de remettre le sceptre entre les mains de son fils, cet ex-sénateur romain se montrait toujours plus avide de conquêtes et de barbarie. Rien ne devait résister à ses ordres impérieux, et le moindre soupçon qui planait sur ses ministres lui suffisait pour exercer une justice prompte et cruelle. Aussi était-il non-seulement la terreur de ses propres sujets, mais même l'effroi de ses voisins.

Une seule affection louable restait au cœur de ce barbare, c'était celle de son fils unique ; encore n'avait-elle souvent pour mobile que la joie de penser que ce fils se rendrait digne de lui, et qu'après sa mort survivrait un zélé défenseur de son autocratie.

Tel était Aggripinus, le farouche roi des Pictes.

Heureusement que le jeune prince ne possédait de son père que le mâle courage. Il est vrai que Conan avait rencontré dans sa mère Démétria une femme aux mœurs plus douces. Élevé avec ses deux sœurs, Lucie et Florentine, Conan conserva sa jeunesse intacte de toute souillure ; Dieu bénit plus tard les soins généreux d'une aussi bonne mère, en lui

Cy est pourtraicte ma
dame S^{te} Ursule, et les
Unze mille vierges :



faisant traverser, avant sa mort, les eaux purificatrices du baptême.

Chaque fois que le fils d'Aggripinus avait entrepris une expédition, ses cohortes avaient reconnu dans leur chef un digne héritier du commandement.

C'est après une campagne dirigée vers l'Ouest que Conan, ayant ouï parler de la beauté de la fille de Théonote, résolut de traverser la mer Hibernienne et de se rendre à la cour de son paisible rival (10).

Quoiqu'il ne se présentât qu'avec des intentions pacifiques, la terreur qu'inspirait le nom de son père fut un motif suffisant pour le faire accueillir avec tous les égards dus à sa puissance.

Les quelques jours qu'il passa dans l'intimité de cette famille patriarcale suffirent pour bouleverser tous les sentiments du jeune chef. Une vie aussi calme, aussi honorée, attendrit son cœur. La vue de la belle Ursule enchaîna ses pas; ses manières aussi douces que nobles, ses discours aussi purs que touchants, ses procédés aussi empressés que généreux, troublèrent son âme, au point qu'il hâta son départ, le cœur enflammé d'un amour qu'il n'avait osé avouer avant d'avoir sondé les intentions de son père.



Comment le corps de S^t Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent découvertes les reliques de S^t Ursule par i columbe :



Comment la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^t Ursule :



Aggripinus, profitant des derniers succès remportés par son fils, fit appeler Conan dans la salle du palais, et là, revêtu de tous les insignes de son pouvoir, lui intima en ces quelques mots ses ordres :

« Mon fils, il me reste peu de temps à vivre : votre dernière campagne m'assure que vous êtes mûr pour le trône. Avant de vous céder l'épée des Pictes, veuillez jeter vos regards sur une fille royale qui vous semble digne de partager votre lit. Quelle que soit la puissance de son père, aucune ne saurait refuser sa main au fils d'un Aggripinus. Choisissez, et que bientôt, devant les autels de Thor, nous puissions immoler les victimes propices à l'hymen. »

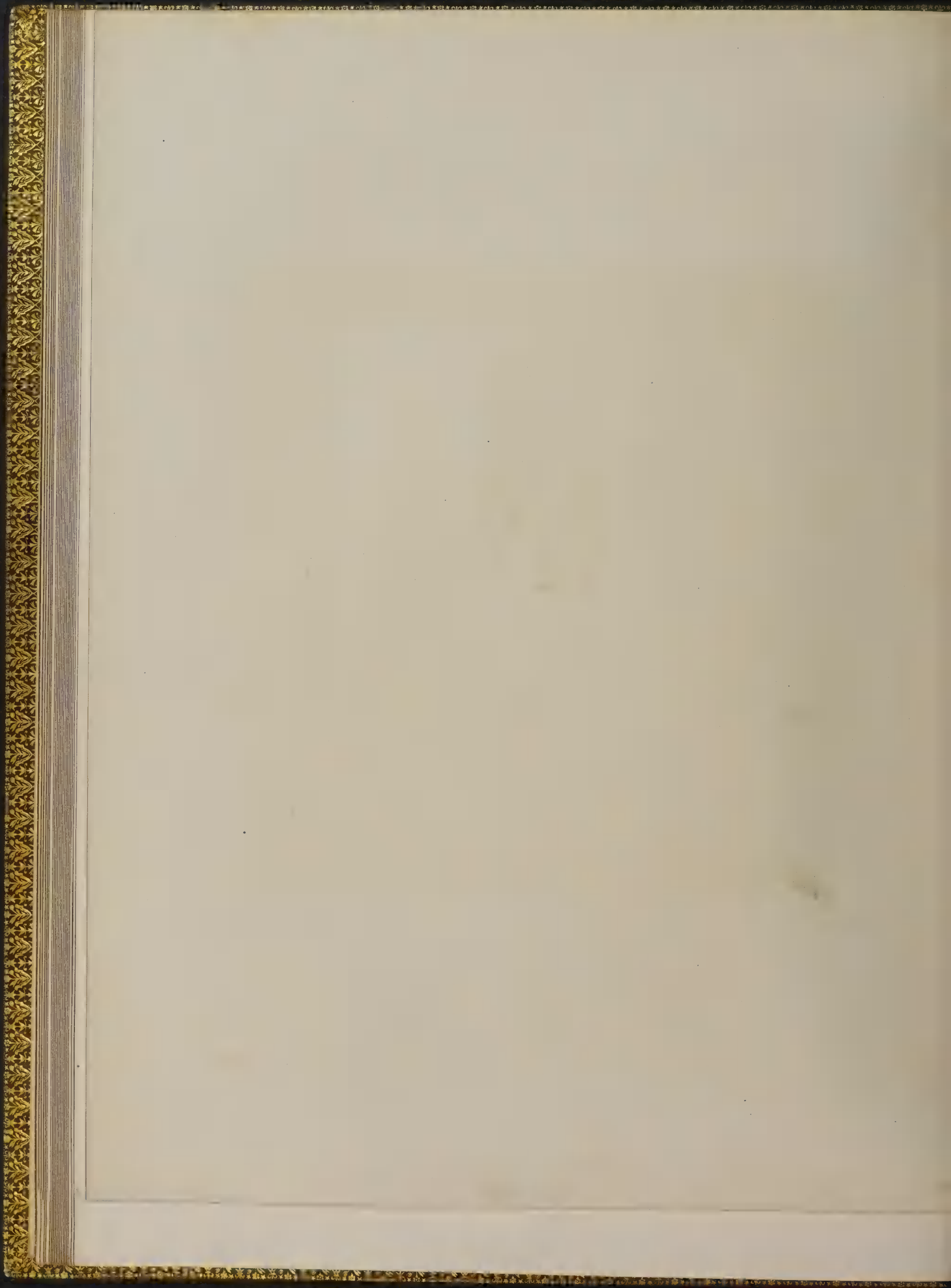
Terrifié par cette proposition, qui brisait ses plus chères espérances, Conan demeure un instant sans voix ; devant la volonté d'un père à laquelle nul ne résiste, il n'ose faire l'aveu de sa flamme. Mais bientôt son amour pour Ursule se réveille plus puissant, le souvenir de sa beauté lui rend le sentiment de sa force. Tombant aux genoux du vieillard, il s'écrie en versant des larmes de pitié et d'amour :

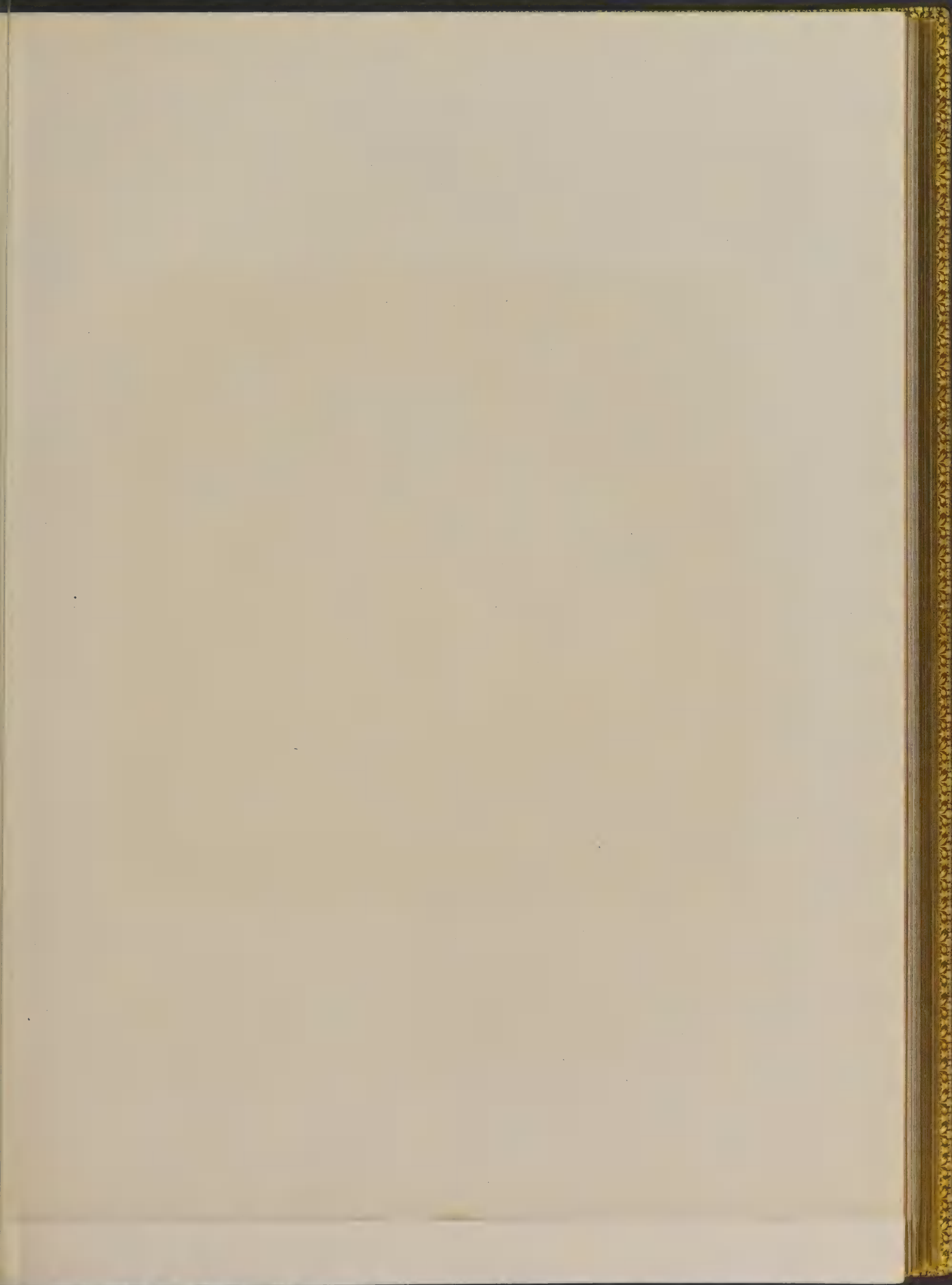
« Mon père, vous savez que Conan n'eut jamais qu'une ambition, le triomphe de la volonté d'Aggripinus. Aujourd'hui-

Cy est pourtraicte ma
dame S^{te} Ursule. et les
Unze Mille vierges :











Kellerhoven III.

Chronicon Hungar. Mag. Dacis

« d'hui, vous voulez assurer son bonheur; laissez-lui le
« choix de son cœur. Je vous l'avoue, j'aime éperdument
« la fille d'un de vos rivaux, Ursule, dont la renommée est
« parvenue jusqu'à votre cour. Il est vrai qu'elle méconnaît
« la puissance de nos dieux, mais songez qu'en unissant
« sous le même sceptre la force à la beauté, ce sera faire
« de votre État le plus puissant État de nos mers! Sa
« main peut-être me sera refusée, mais qui saurait résister
« à votre volonté? » — I^{er} TABLEAU. —

L'amour qu'Aggripinus portait à son fils, le dernier motif surtout que Conan faisait habilement valoir, suffirent pour adoucir le cœur du tyran.

Relevant son fils et l'attirant sur son cœur :

« Qu'il soit fait, mon fils, selon votre désir; sur-le-champ
« qu'on introduise les ambassadeurs, et vous saurez qu'on
« sera fier d'octroyer tout à mes bons plaisirs. »

Conan connaissait trop bien le mépris que les chrétiens faisaient de la force, chaque fois qu'on voulait obtenir quelque chose qui blessait les mystères de leur religion; aussi tremblait-il pour le succès de l'ambassade.

Cependant Aggripinus était allé rejoindre les ministres dans la salle des délibérations.



Comment le corps de S^{te} Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent découvertes les reliques de S^{te} Ursule par i columbe :



Comet la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^{te} Ursule :



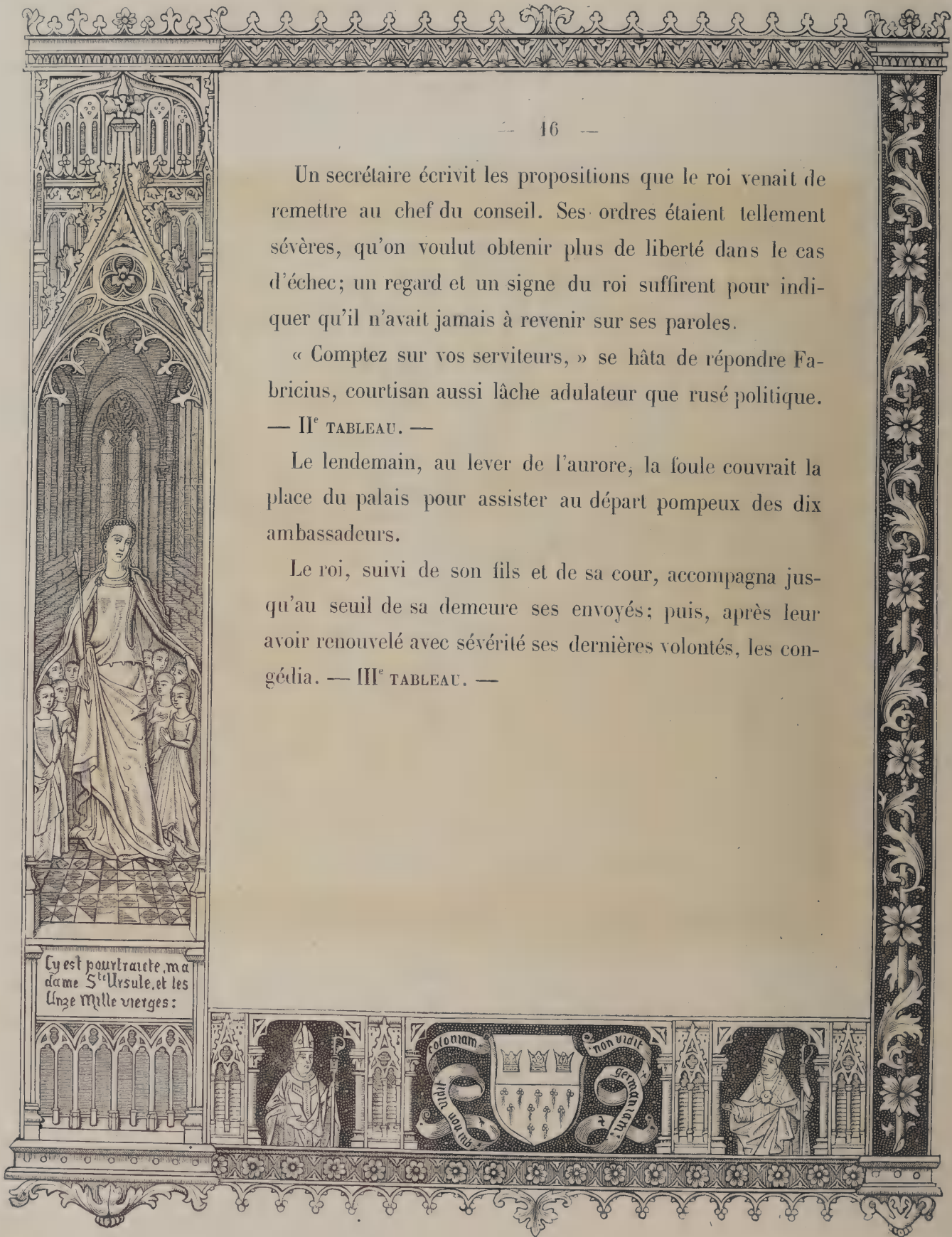
Un secrétaire écrivit les propositions que le roi venait de remettre au chef du conseil. Ses ordres étaient tellement sévères, qu'on voulut obtenir plus de liberté dans le cas d'échec; un regard et un signe du roi suffirent pour indiquer qu'il n'avait jamais à revenir sur ses paroles.

« Comptez sur vos serviteurs, » se hâta de répondre Fabricius, courtisan aussi lâche adulateur que rusé politique.

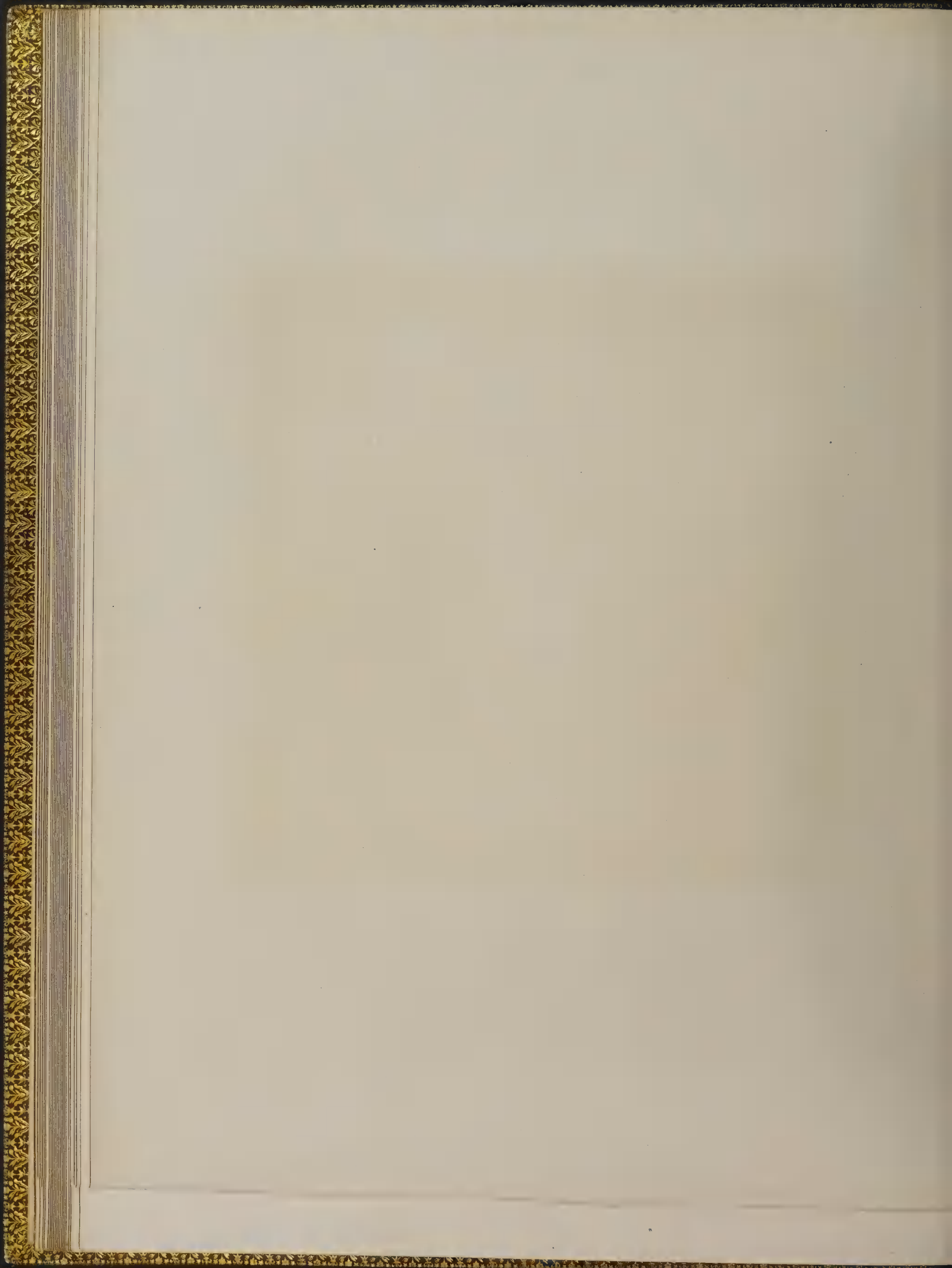
— II^e TABLEAU. —

Le lendemain, au lever de l'aurore, la foule couvrait la place du palais pour assister au départ pompeux des dix ambassadeurs.

Le roi, suivi de son fils et de sa cour, accompagna jusqu'au seuil de sa demeure ses envoyés; puis, après leur avoir renouvelé avec sévérité ses dernières volontés, les congédia. — III^e TABLEAU. —







CHAPITRE III

MISSION DES AMBASSADEURS — VISION D'URSULE. — RÉPONSE DE THÉONOTE
AUX AMBASSADEURS.



I ne fallut pas moins de huit jours aux ambassadeurs pour arriver à la cour du roi Théonote.

A l'heure fixée pour recevoir les envoyés d'Aggripinus, le chef de l'ambassade, revêtu des plus riches insignes, se présenta avec un cortège nombreux, et fut introduit près de Théonote et de sa royale épouse.

« Illustre roi d'Hibernie, dit d'une voix suppliante Assuétus, permettez aux envoyés du puissant roi d'Albion de déposer à vos pieds les hommages de leur souverain. La sagesse de votre gouvernement est connue jusque dans



Comment le corps de S^t Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent découvertes les reliques de S^t Ursule par une colombe :



Coment la ville de Cologne assiegee fut secourue par S^t Ursule :



« nos États ; c'est avec justice et honneur que vous portez
« le titre de Grand. Il est à regretter que vos possessions ne
« répondent point à votre valeur. Uni à un puissant allié,
« combinant vos forces maritimes et terrestres, vous n'auriez
« qu'à vouloir pour soumettre à votre sceptre commun tous
« les États renfermés au Nord par les mers. Cette alliance,
« si forte et si glorieuse, Aggripinus vous l'offre loyalement
« et sincèrement. Il n'y met qu'une seule condition, celle
« d'unir très-belle et très-noble princesse Ursule à très-haut
« et très-puissant prince Conan. Nul lien plus fort et plus
« sacré de l'alliance que cette union ardemment souhaitée
« par notre royaume. Notre retour est attendu avec la plus
« vive anxiété. Notre souverain vous a trop bien jugé pour
« supposer qu'il encourrait un affront par un refus. Aussi
« serons-nous heureux, sur votre réponse favorable, de
« déposer au pied du trône les dons du royaume, prémices
« du futur hymen... Vénéré monarque, devons-nous ajouter
« que si vous méconnaissiez vos intérêts en rejetant la sup-
« plique de vos serviteurs, il leur serait pénible de vous
« laisser entrevoir les malheurs qui menaceraient vos États ?
« Il n'en faudrait pas moins pour créer entre nous un motif
« invincible de haine et peut-être de vengeance ! Mais dé-

Cy est pourtraicte ma
dame S^{te} Ursule, et les
Unze mille vierges :



« tournons nos regards de si noirs présages, et qu'une ré-
« ponse propice rende notre retour digne des cris d'allégresse
« qui ont accompagné notre départ. »

Interdit par une proposition à laquelle il ne s'attendait pas, Théonote garda un moment le silence, abattu comme si la mort eût frappé aux portes de son palais. Il semblait ne plus s'appartenir et des larmes roulaient déjà dans ses paupières, quand, rassemblant ses forces, il annonça aux ambassadeurs qu'avant de se prononcer il lui semblait bon de connaître les intentions de la jeune princesse.

Quinze jours de délai furent arrêtés entre eux, et les ambassadeurs, traités avec toute la dignité due à leur rang, se retirèrent charmés de leurs rapports avec un roi si noble et si doux.

Essayerons-nous de dépeindre la douleur de ces deux époux pendant ces jours d'anxiété qui semblaient fuir avec une rapidité effrayante et rapprochaient le jour fatal où devait sortir l'arrêt paternel ?

Eh quoi ! ce pieux roi qui, après Dieu et son épouse, n'avait qu'une consolation, qu'un bonheur, celui de voir grandir sa fille, belle, innocente, pour la conserver toujours vierge et ne la sacrifier qu'au seul Être qui éternise l'éclat



Comment le corps de S^t Ursule fut mis en terre par les Anges :



Comment furent découvertes les reliques de S^t Ursule par i columbe :



Comment la ville de Cologne assiégée fut secourue par S^t Ursule :



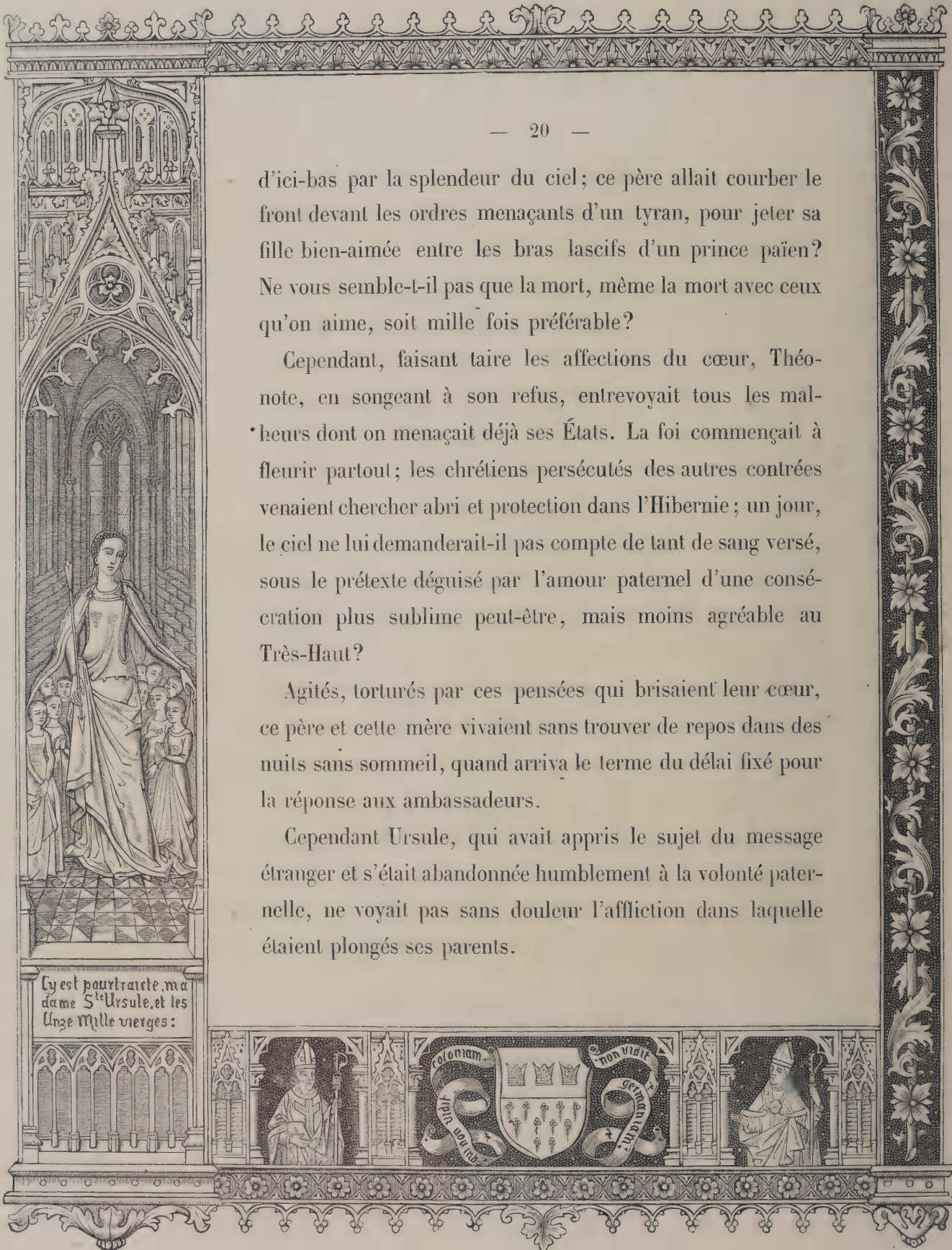
d'ici-bas par la splendeur du ciel; ce père allait courber le front devant les ordres menaçants d'un tyran, pour jeter sa fille bien-aimée entre les bras lascifs d'un prince païen? Ne vous semble-t-il pas que la mort, même la mort avec ceux qu'on aime, soit mille fois préférable?

Cependant, faisant taire les affections du cœur, Théonote, en songeant à son refus, entrevoyait tous les malheurs dont on menaçait déjà ses États. La foi commençait à fleurir partout; les chrétiens persécutés des autres contrées venaient chercher abri et protection dans l'Hibernie; un jour, le ciel ne lui demanderait-il pas compte de tant de sang versé, sous le prétexte déguisé par l'amour paternel d'une consécration plus sublime peut-être, mais moins agréable au Très-Haut?

Agités, torturés par ces pensées qui brisaient leur cœur, ce père et cette mère vivaient sans trouver de repos dans des nuits sans sommeil, quand arriva le terme du délai fixé pour la réponse aux ambassadeurs.

Cependant Ursule, qui avait appris le sujet du message étranger et s'était abandonnée humblement à la volonté paternelle, ne voyait pas sans douleur l'affliction dans laquelle étaient plongés ses parents.

Cy est pourtraicte ma
dame S^t Ursule, et les
Unze mille vierges :



Nouvelle Esther, elle avait passé ses jours et ses nuits dans le silence de la prière, l'austérité des jeûnes et l'amertume des larmes.

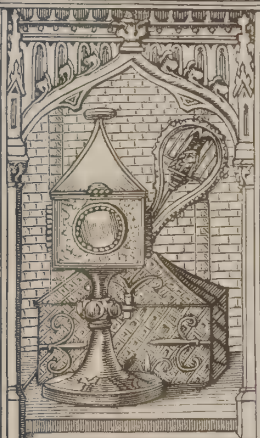
La veille du jour décisif, elle redoubla de ferveur, ne quitta pas les pieds de son divin Sauveur, et fit monter sur l'aile de la prière les soupirs d'un cœur trop chaste et trop séraphique pour que son bien-aimé demeurât plus longtemps sourd à ses larmes.

Épuisé par tant de souffrances, le corps s'affaissa, pendant que l'âme était allée se perdre dans l'océan de l'amour divin.

C'est alors que, dans cette espèce d'agonie, un ange lui apparut, et, lui tendant la main, la releva plus belle et plus forte que jamais, puis lui fit connaître les ordres du Ciel.

La vision avait cessé et Ursule se répandait en actions de grâces, quand les premiers rayons du soleil vinrent essuyer les pleurs d'allégresse qui coulaient de ses jeunes paupières.

Le cœur débordant de joie et voulant, sans plus tarder, la faire partager à ses augustes parents, la pieuse princesse se lève, et, messagère de la paix, se fait annoncer au roi et à la reine.



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



Cy est l'eglise de mad: S^{te} Ursule = Cologne.



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



S^{te} Cordula guerit les paralytiques.

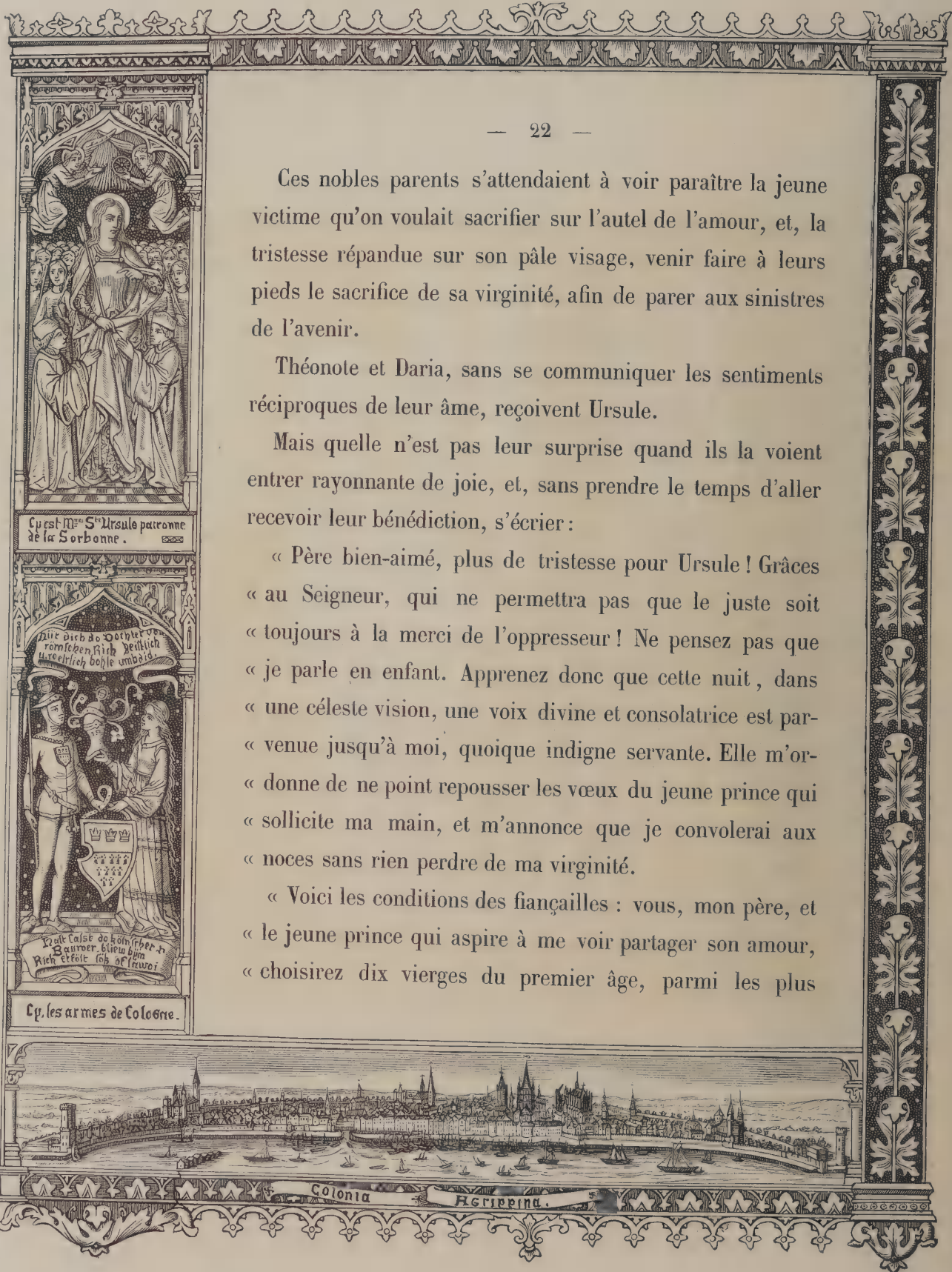
Ces nobles parents s'attendaient à voir paraître la jeune victime qu'on voulait sacrifier sur l'autel de l'amour, et, la tristesse répandue sur son pâle visage, venir faire à leurs pieds le sacrifice de sa virginité, afin de parer aux sinistres de l'avenir.

Théonote et Daria, sans se communiquer les sentiments réciproques de leur âme, reçoivent Ursule.

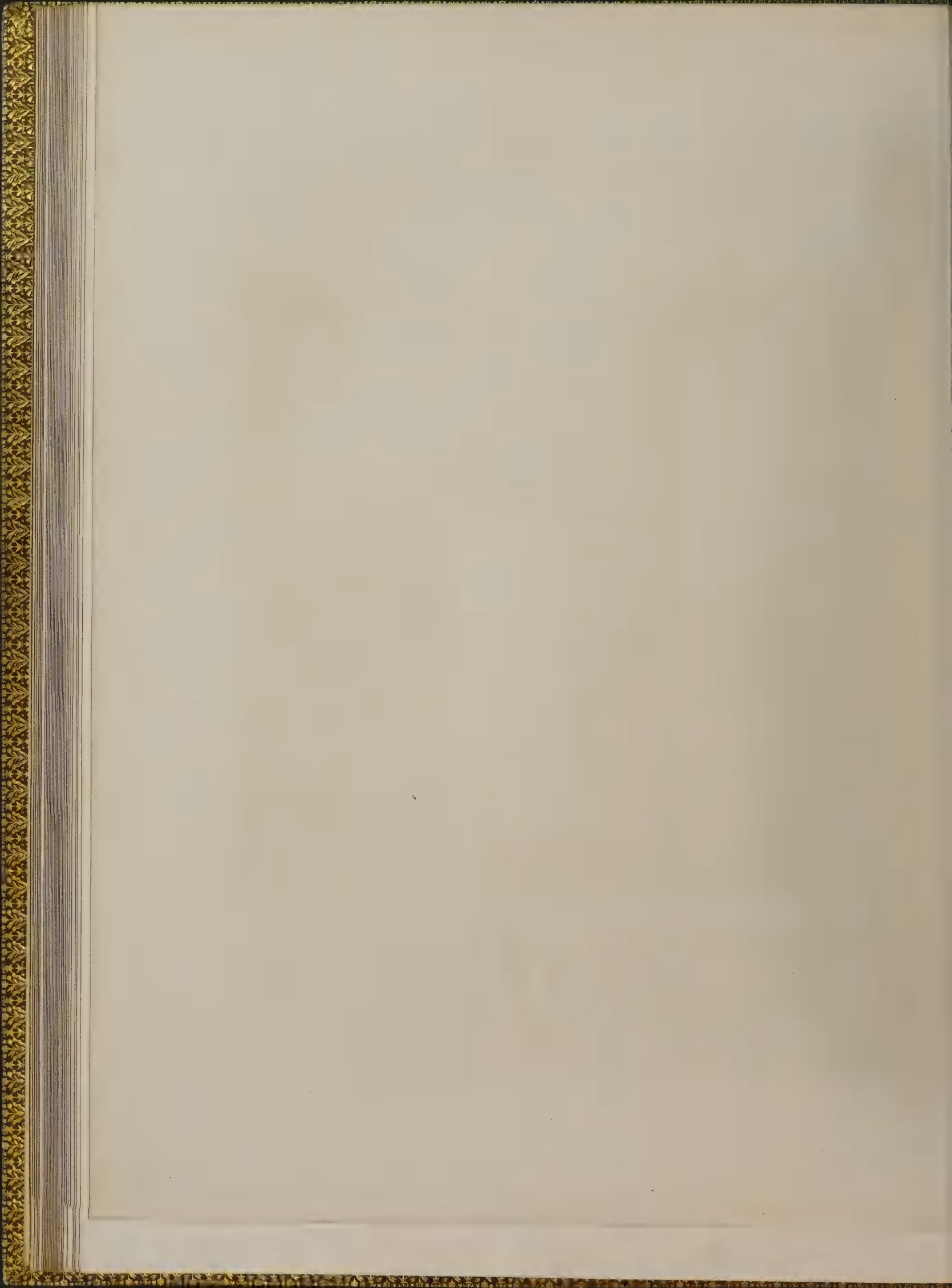
Mais quelle n'est pas leur surprise quand ils la voient entrer rayonnante de joie, et, sans prendre le temps d'aller recevoir leur bénédiction, s'écrier :

« Père bien-aimé, plus de tristesse pour Ursule ! Grâce
« au Seigneur, qui ne permettra pas que le juste soit
« toujours à la merci de l'opresseur ! Ne pensez pas que
« je parle en enfant. Apprenez donc que cette nuit, dans
« une céleste vision, une voix divine et consolatrice est par-
« venue jusqu'à moi, quoique indigne servante. Elle m'or-
« donne de ne point repousser les vœux du jeune prince qui
« sollicite ma main, et m'annonce que je convolerai aux
« noces sans rien perdre de ma virginité.

« Voici les conditions des fiançailles : vous, mon père, et
« le jeune prince qui aspire à me voir partager son amour,
« choisirez dix vierges du premier âge, parmi les plus







« belles et les plus illustres, et, aussi bien à moi qu'à cha-
« cune d'elles, vous associerez mille autres vierges des
« plus dignes.

« Après avoir équipé onze trirèmes suffisantes pour nous
« recevoir, on devra nous abandonner trois années de liberté,
« pendant lesquelles nous nous vouerons à la virginité; à
« l'expiration de ce délai, qu'il adienne ce qu'il plaira au
« Seigneur! Cependant sachez que rien ne saurait contrarier
« les desseins éternels que le ciel a sur votre fille (11)! »

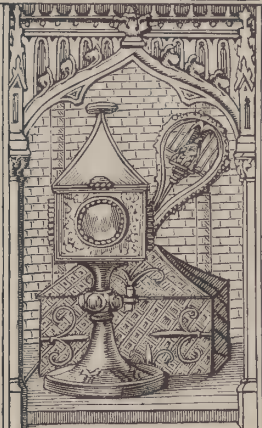
Théonote et Daria n'en peuvent croire leurs yeux et leurs
oreilles : la joie et le bonheur ont chassé la souffrance et
remplissent tellement leur cœur, que leur physionomie
parle seule et que la voix expire sur leurs lèvres tremblantes.

— IV^e TABLEAU. —

Ursule court se jeter dans leurs bras pour recevoir les
baisers brûlants d'un père, les caresses ineffables d'une
mère. Ces tendres parents semblent voir leur fille sortir du
tombeau et ressusciter dans une céleste clarté.

Ils voudraient la retenir près d'eux, lui faire répéter ses
paroles ; mais l'heure de l'audience approche, il faut se
rendre aux ordres d'en haut.

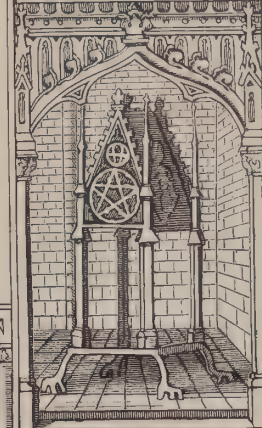
Pour la réception des envoyés d'Albion, les préparatifs



Cy sont les reliques de
madame S^{te} Ursule.



Cy est l'église de mad:
S^{te} Ursule à Cologne.



Cy sont les reliques de
madame S^{te} Ursule.



Cordula guérit les paralytiques.

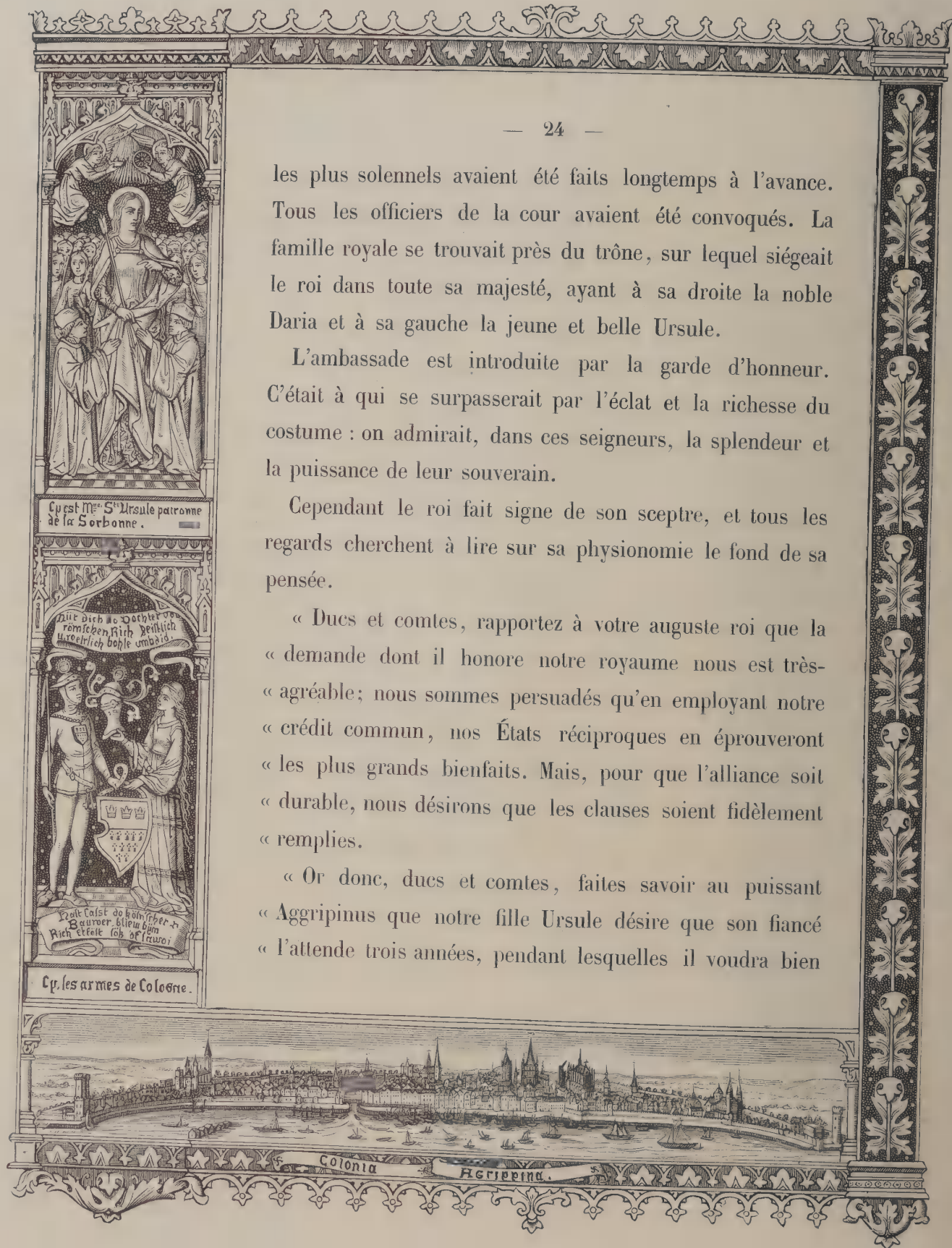
les plus solennels avaient été faits longtemps à l'avance. Tous les officiers de la cour avaient été convoqués. La famille royale se trouvait près du trône, sur lequel siégeait le roi dans toute sa majesté, ayant à sa droite la noble Daria et à sa gauche la jeune et belle Ursule.

L'ambassade est introduite par la garde d'honneur. C'était à qui se surpasserait par l'éclat et la richesse du costume : on admirait, dans ces seigneurs, la splendeur et la puissance de leur souverain.

Cependant le roi fait signe de son sceptre, et tous les regards cherchent à lire sur sa physionomie le fond de sa pensée.

« Ducs et comtes, rapportez à votre auguste roi que la
« demande dont il honore notre royaume nous est très-
« agréable; nous sommes persuadés qu'en employant notre
« crédit commun, nos États réciproques en éprouveront
« les plus grands bienfaits. Mais, pour que l'alliance soit
« durable, nous désirons que les clauses soient fidèlement
« remplies.

« Or donc, ducs et comtes, faites savoir au puissant
« Aggripinus que notre fille Ursule désire que son fiancé
« l'attende trois années, pendant lesquelles il voudra bien



« s'instruire dans les mystères de notre foi et recevoir le
« saint baptême.

« Qu'à votre retour notre fils à venir unisse ses efforts
« à ceux de son noble père pour réunir, conjointement
« avec nous, onze mille vierges, qui devront toutes s'en-
« rôler dans notre royaume sous l'étendard de la jeune
« fiancée.

« Telle est notre volonté immuable !

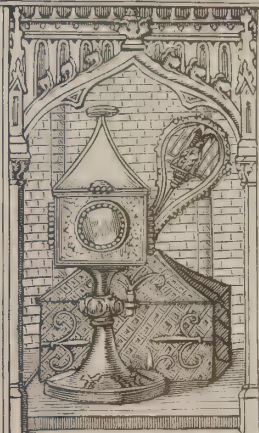
« Longues années à notre fidèle allié et à sa vertueuse
« compagne ! Félicité à notre bien-aimé Conan ! »

• Joyeux de la réponse qu'ils étaient heureux de porter à
leurs maîtres, les ambassadeurs congratulent Théonote,
Daria, et surtout leur belle et future maîtresse.

Ils se hâtent d'échanger les présents de noces et de re-
tourner dans la Grande-Bretagne.

Un des dons de la parole divine, soit qu'elle se manifeste
directement ou médiatement, est d'illuminer les cœurs d'une
vive lumière, de les changer sans trouble, d'y faire régner
le bonheur, de les animer d'une foi inébranlable.

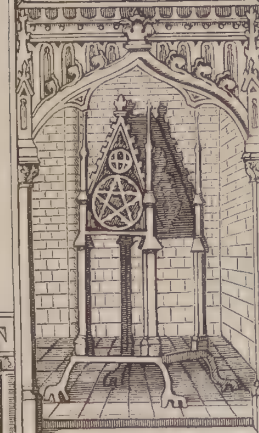
Autant les envoyés d'Agrippinus s'étaient présentés à la
cour de Théonote résolus de faire triompher leur plan et leur
doctrine, autant ils regagnaient leurs frontières pleins



Cy sont les reliques de
madame S^t Ursule.



Cy est l'eglise de mad:
S^t Ursule n Cologne.



Cy sont les reliques de
madame S^t Ursule.



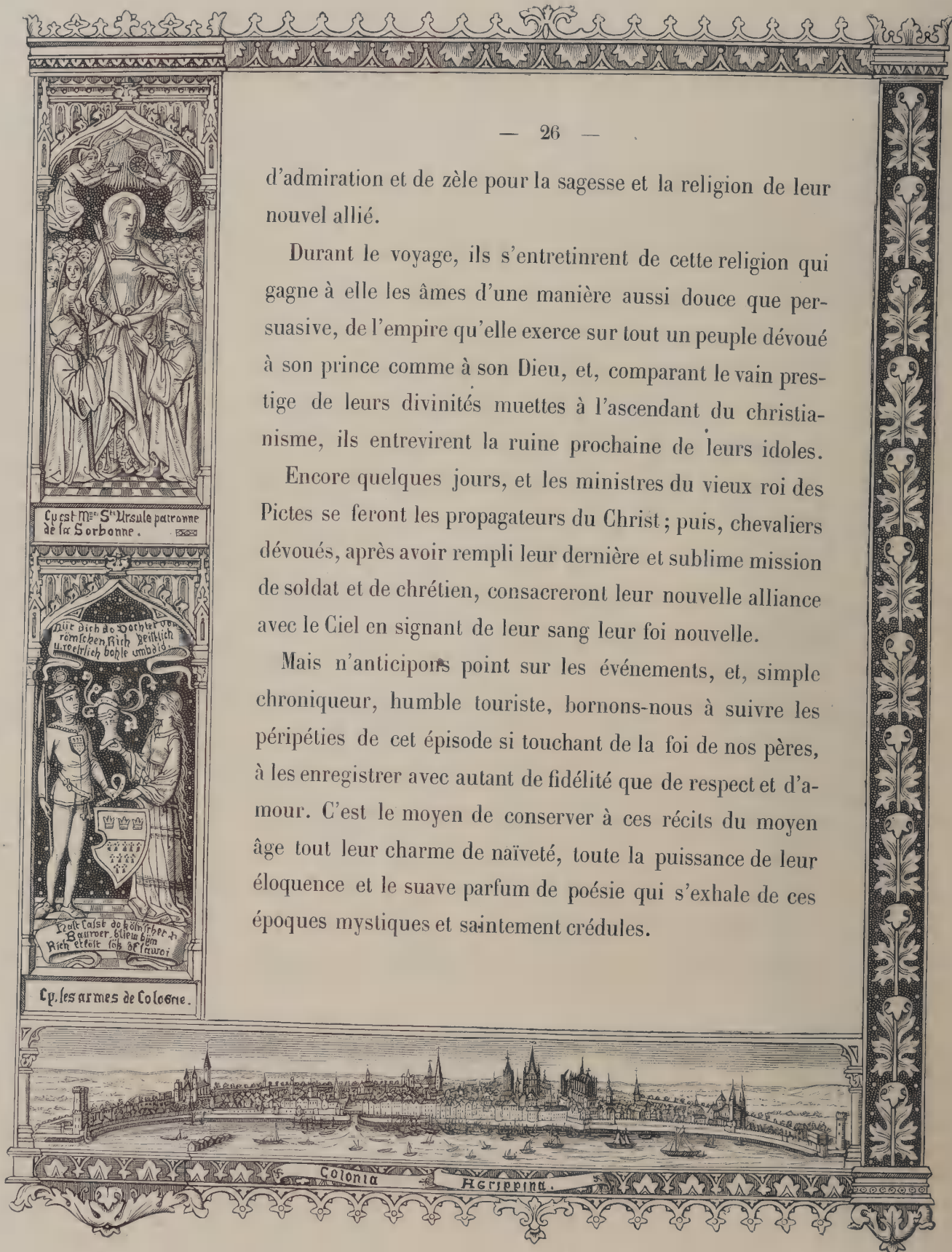
S^t Coroua guerit les paralytiques.

d'admiration et de zèle pour la sagesse et la religion de leur nouvel allié.

Durant le voyage, ils s'entretinrent de cette religion qui gagne à elle les âmes d'une manière aussi douce que persuasive, de l'empire qu'elle exerce sur tout un peuple dévoué à son prince comme à son Dieu, et, comparant le vain prestige de leurs divinités muettes à l'ascendant du christianisme, ils entrevirent la ruine prochaine de leurs idoles.

Encore quelques jours, et les ministres du vieux roi des Pictes se feront les propagateurs du Christ ; puis, chevaliers dévoués, après avoir rempli leur dernière et sublime mission de soldat et de chrétien, consacreront leur nouvelle alliance avec le Ciel en signant de leur sang leur foi nouvelle.

Mais n'anticipons point sur les événements, et, simple chroniqueur, humble touriste, bornons-nous à suivre les péripéties de cet épisode si touchant de la foi de nos pères, à les enregistrer avec autant de fidélité que de respect et d'amour. C'est le moyen de conserver à ces récits du moyen âge tout leur charme de naïveté, toute la puissance de leur éloquence et le suave parfum de poésie qui s'exhale de ces époques mystiques et saintement crédules.

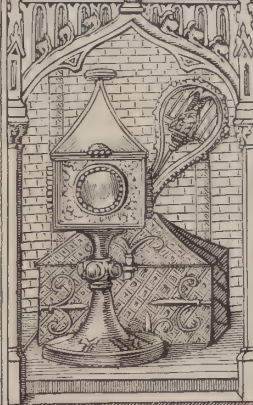


CHAPITRE IV

LE ROI THÉONOTE ET SA FILLE VISITENT LE CHANTIER OU SE CONSTRUISSENT
LES VAISSEAUX.

Persuadé que la mission qu'il avait à remplir était toute providentielle, Théonote, après le départ des ambassadeurs, se hâta d'adresser un édit tout paternel aux chefs nombreux de son illustre famille, aux grands du royaume, pour les prier de coopérer à l'œuvre divine et les engager à enrôler leurs filles sous la bannière d'Ursule. Des personnes choisies parmi les plus hauts et les plus saints dignitaires de l'Église furent chargées de l'exécution de ses volontés.

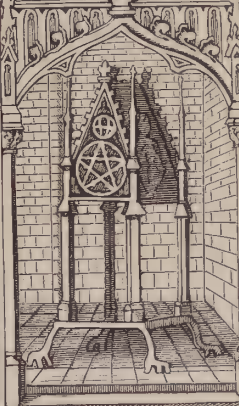
L'esprit de foi remplissait trop son cœur pour que Théonote doutât un seul instant du succès de sa demande auprès



Cy sont les reliques de
madame S^t Ursule.



Cy est l'eglise de mad:
S^t Ursule a Cologne.



Cy sont les reliques de
madame S^t Ursule.



S^t Coraia guerit les paralytiques.

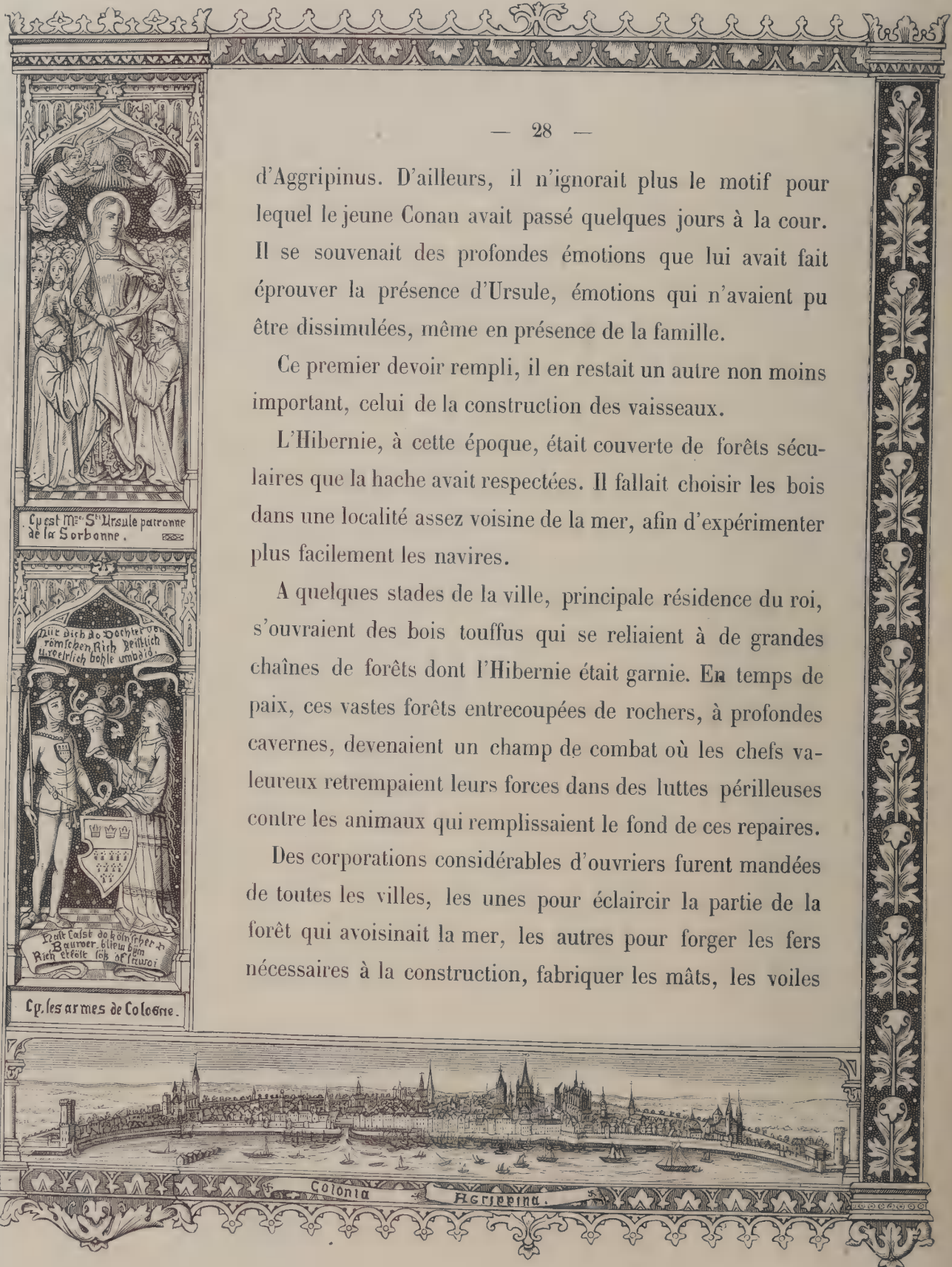
d'Agrippinus. D'ailleurs, il n'ignorait plus le motif pour lequel le jeune Conan avait passé quelques jours à la cour. Il se souvenait des profondes émotions que lui avait fait éprouver la présence d'Ursule, émotions qui n'avaient pu être dissimulées, même en présence de la famille.

Ce premier devoir rempli, il en restait un autre non moins important, celui de la construction des vaisseaux.

L'Hibernie, à cette époque, était couverte de forêts séculaires que la hache avait respectées. Il fallait choisir les bois dans une localité assez voisine de la mer, afin d'expérimenter plus facilement les navires.

A quelques stades de la ville, principale résidence du roi, s'ouvraient des bois touffus qui se reliaient à de grandes chaînes de forêts dont l'Hibernie était garnie. En temps de paix, ces vastes forêts entrecoupées de rochers, à profondes cavernes, devenaient un champ de combat où les chefs valeureux retrempeaient leurs forces dans des luttes périlleuses contre les animaux qui remplissaient le fond de ces repaires.

Des corporations considérables d'ouvriers furent mandées de toutes les villes, les unes pour éclaircir la partie de la forêt qui avoisinait la mer, les autres pour forger les fers nécessaires à la construction, fabriquer les mâts, les voiles



et les rames, garnir les vaisseaux, les orner avec luxe, les soumettre enfin sur mer aux épreuves.

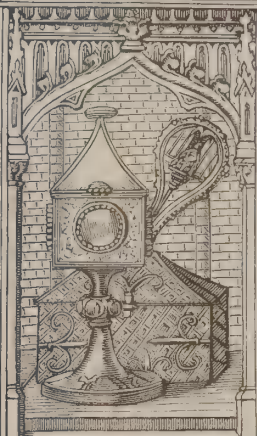
On comprend qu'il ne fallait pas moins des trois années demandées pour achever des préparatifs aussi vastes que dispendieux (12).

Partout on luttait d'activité et de courage. Chacun était heureux de coopérer dans la mesure de ses forces à une entreprise aussi belle. Travailler pour la princesse Ursule, c'était travailler pour le Ciel. Nulle puissance aussi généreuse ne pouvait récompenser un jour tant de zélés serviteurs !

Mais ce qui redoublait surtout le courage des ouvriers, c'était la présence fréquente de la famille royale au milieu de ces travaux.

Un jour que, selon leur habitude, Ursule et son père avaient quitté la ville pour se diriger vers le port, ils résolurent de prolonger leur excursion en prenant par les lieux les plus accidentés de la forêt. Théonote en avait agi ainsi, afin d'habituer sa fille aux fatigues de la route, aux périls des chemins. De cette manière, Ursule pouvait mieux un jour défier les difficultés dans son voyage.

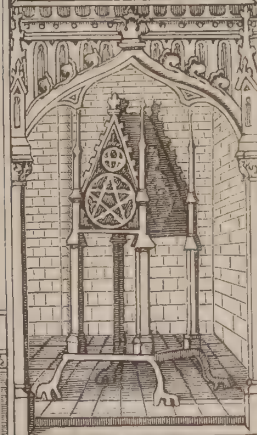
En route, le père, avec autant de science que de charme,



Cy sont les reliques de madame S^t Ursule.



Cy est l'eglise de mad: S^t Ursule a Cologne.



Cy sont les reliques de madame S^t Ursule.



S^t Cordula guerit les paralytiques.

instruisait sa fille dans la manière de gouverner avec prudence et sagesse sa nouvelle milice, d'éviter les écueils de la mer en lui signalant les règles de l'art nautique, d'aborder les anses les plus tutélaires contre la fureur des vents, de réparer les avaries qui pourraient survenir dans ses trirèmes.

On était aux plus beaux jours du printemps. Les chênes nés avec la forêt, en succombant sous la hache des bûcherons, avaient éclairci l'ombre des bois. Les rayons d'un beau soleil se jouaient plus facilement à travers ces dômes de verdure. Les oiseaux du ciel chantaient avec plus de joie, l'onde coulait avec plus de charme ses eaux cristallines. Avec le matin s'exhalait de la nature souriante un suave parfum qui réjouissait l'âme et la transportait avec plus d'amour vers l'esprit de Dieu.

La première pensée des augustes voyageurs fut de remercier le Tout-Puissant des grâces qu'il faisait pleuvoir sur le royaume, sur eux particulièrement, quelque indignes qu'ils se crussent de tant de bienfaits. Aussi le priaient-ils avec ferveur de bénir jusqu'à la fin l'entreprise dont son ineffable bonté les avait chargés.

Après quelques instants de repos sur un tapis de verdure, ils reprirent le sentier de la forêt.



Cy est M^{re} S^{te} Ursula patronne
de la Sorbonne.



Cy. les armes de Cologne.



Les voix qui s'exhalaien fortés et joyeuses de robustes poitrines, saccadées par les efforts de la hache, du marteau et de la scie, le tout mêlé au grondement des vagues de la mer, leur apprirent qu'ils approchaient.

En effet, au détour du sentier, une allée expirait au grand jour et laissait entrevoir les terres nouvellement déboisées. Cà et là, quelques troncs d'arbres semblaient, par leurs puissantes racines, s'attacher au sol et s'y fixer plus fortement que jamais, afin d'attester un jour qu'ils couvraient de leurs épaisses ramures ces bords aujourd'hui déserts.

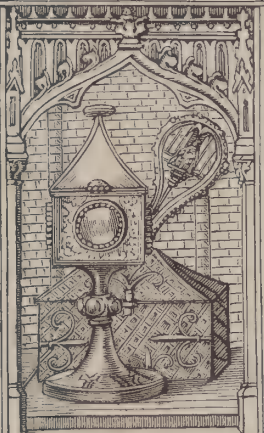
Ursule avait hâte d'arriver, ayant témoigné plusieurs fois à son père son inquiétude, en lui demandant en chemin s'il espérait que les travaux toucheraient bientôt à leur fin.

Aussi, en présence de l'activité et de l'habileté des ouvriers, Théonote lui dit avec la plus grande joie et douceur :

— Eh bien, ma fille, voyez comme tout avance. En face de vous, sur la mer, plusieurs vaisseaux sans mâture sont à l'essai et ne laissent rien à désirer.

— Il est vrai, mon père; tout marche pour le mieux. Le Ciel vous saura gré de votre zèle.

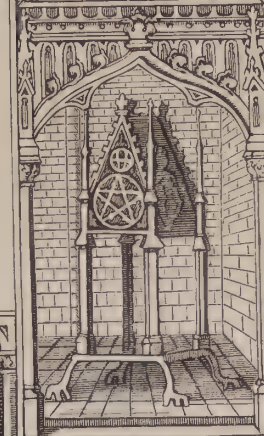
— Je vous enseignais, il n'y a qu'un moment, continue le père avec bienveillance, la manière de conduire un vaisseau



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



Cy est l'eglise de mad: S^{te} Ursule a Cologne.



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



Coroniamque et leg paralytiques.

avec ses voiles et les règles pour agiter les rames quand il faut lutter contre les flots. En portant vos regards sur les mâts qui viennent à nous, vous jugerez mieux de mes leçons.

Et Ursule, prenant la main de son père, la portait à ses lèvres en signe de respect, de reconnaissance et d'amour.

Ils approchèrent plus près encore d'un groupe d'ouvriers. A leur arrivée, le chef du chantier se découvrit respectueusement et s'inclina profondément pour remercier les augustes visiteurs. — V^e TABLEAU. —

On terminait une carcasse de navire.

— Cette pièce, demande Ursule avec bonté au chef du chantier, sera-t-elle bientôt terminée?

— Dans deux jours, illustre maîtresse, vos serviteurs l'auront garnie. La scie et la hache préparent, ainsi que vous le voyez, les pièces de mâture. Si le ciel nous prodigue des jours aussi beaux, avant deux fois huit jours il pourra être livré à la mer.

Ursule adresse encore plusieurs questions aux ouvriers, honorés des renseignements que semble leur demander la jeune princesse, parcourt avec son père tous les groupes, félicitant chacun de son courage, mêle à ses entretiens quelques paroles saintes, puis prend congé de ses vigilants serviteurs



C'est M^{re} S^{te} Ursule patronne de la Sorbonne.



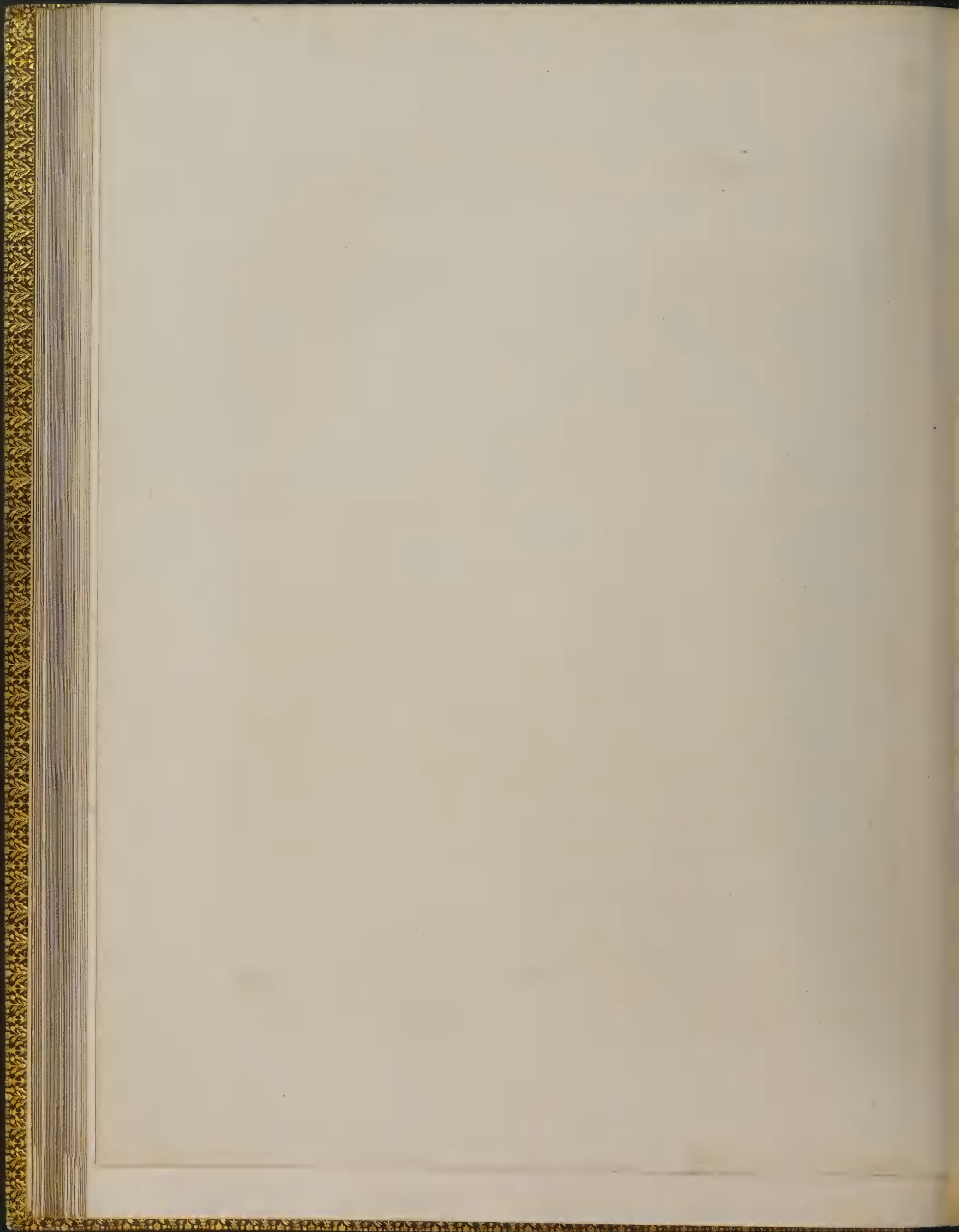
Cp. les armes de Cologne.



Colonia Agrippina.

Tabl. V.





en leur laissant, selon son habitude, un souvenir de sa libéralité.

Théonote et Ursule s'approchèrent du rivage et l'atteignirent au moment où le premier vaisseau, après une marche de quelques heures, rentra au port.

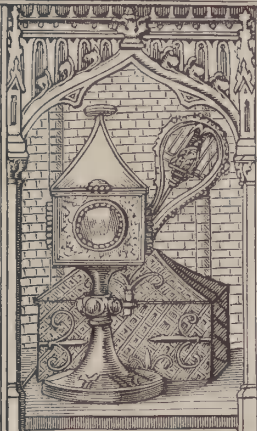
Le chef de l'équipage fit les honneurs de son navire aux augustes personnages, et, sur leurs ordres, regagna la haute mer. Une tiède brise gonfla les voiles, et le vaisseau, comme un cygne, fendit les flots avec l'agilité et la régularité d'une barque conduite par les plus habiles rameurs.

— Ce navire attend encore son nom et son oriflamme, dit le vieux pilote à ses hôtes enchantés.

— Ma fille, c'est à vous qu'il appartient de dicter vos volontés, vous êtes souveraine dans vos États ; qu'il soit donc fait selon votre désir !

Ursule, le sourire sur les lèvres, en signe de reconnaissance, détacha sa blanche hermine aux onze flammes, la suspendit à un mât incliné, prit des mains du vieux pilote une branche de rameau vert, et, s'agenouillant, elle s'écria d'une voix émue, les yeux levés vers le Ciel :

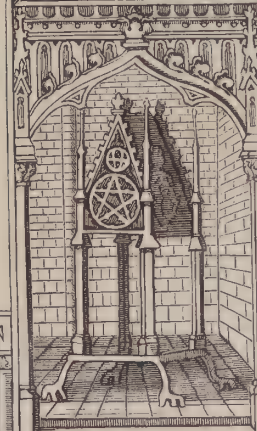
— *Maria Victrix*, à la volonté du Seigneur sois toujours fidèle !



Cy sont les reliques de madame S^t Ursule.



Cy est l'eglise de mad. S^t Ursule à Cologne.



Cy sont les reliques de madame S^t Ursule.



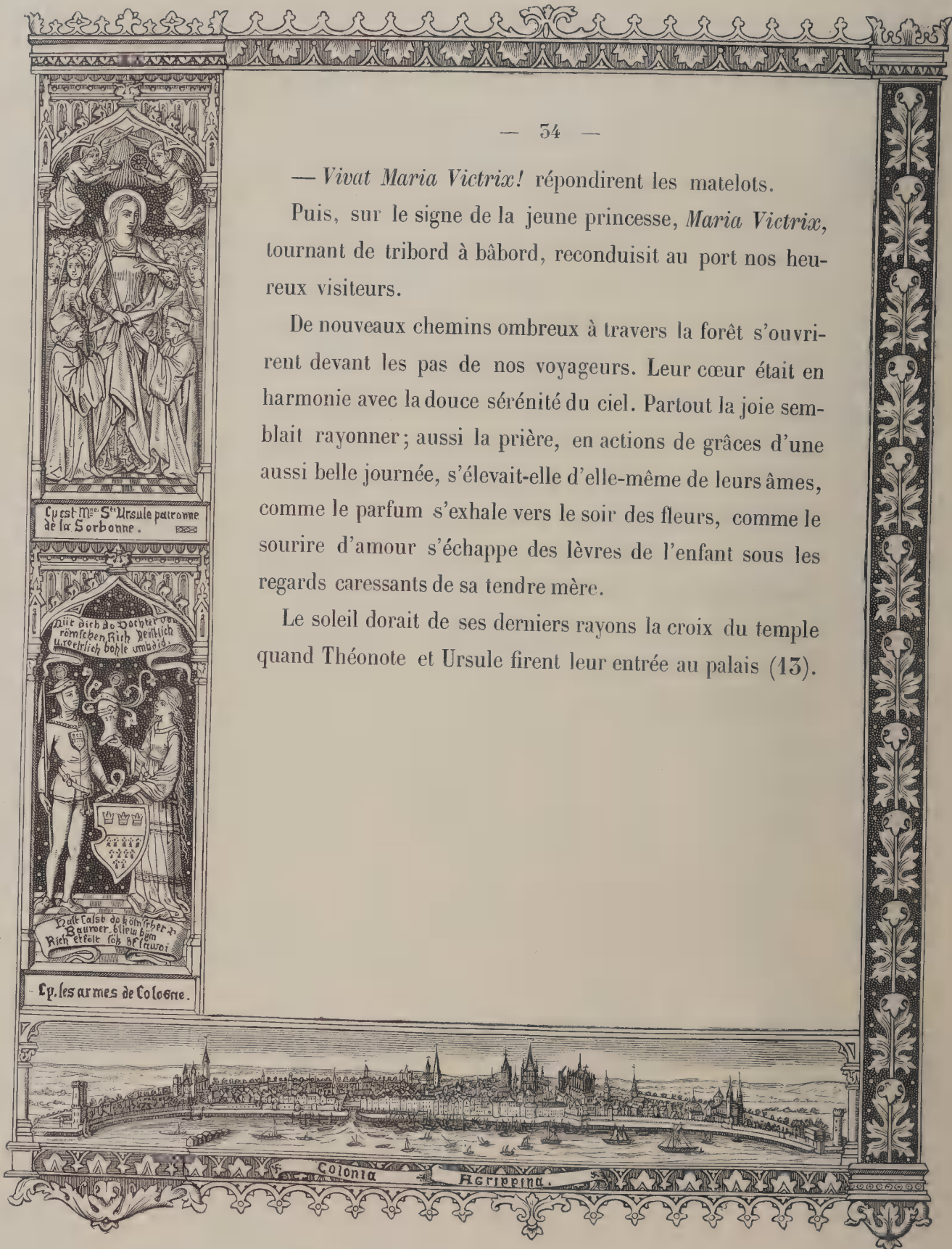
S^t Corouaquet et les paralytiques.

— *Vivat Maria Victrix!* répondirent les matelots.

Puis, sur le signe de la jeune princesse, *Maria Victrix*, tournant de tribord à bâbord, reconduisit au port nos heureux visiteurs.

De nouveaux chemins ombreux à travers la forêt s'ouvrirent devant les pas de nos voyageurs. Leur cœur était en harmonie avec la douce sérénité du ciel. Partout la joie semblait rayonner; aussi la prière, en actions de grâces d'une aussi belle journée, s'élevait-elle d'elle-même de leurs âmes, comme le parfum s'exhale vers le soir des fleurs, comme le sourire d'amour s'échappe des lèvres de l'enfant sous les regards caressants de sa tendre mère.

Le soleil dorait de ses derniers rayons la croix du temple quand Théonote et Ursule firent leur entrée au palais (15).



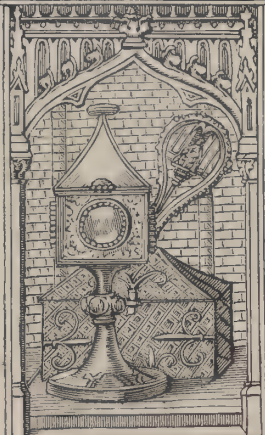
CHAPITRE V

CHOIX DES ONZE MILLE VIERGES. — LEUR RÉCEPTION A LA COUR DU ROI
THÉONOTE.

Aggripinus ne comprit pas d'abord qu'on pût imposer des conditions à ses volontés impérieuses. Mais, ne voulant rien refuser à un fils aussi digne de son amour, il finit par se laisser fléchir, accepter les présents du roi d'Hibernie et souscrire à ce qu'on exigeait de sa toute-puissance.

Voulant se montrer aussi généreux que puissant, il octroya tout pouvoir à son fils et prescrivit à ses officiers d'exécuter fidèlement et promptement ses ordres.

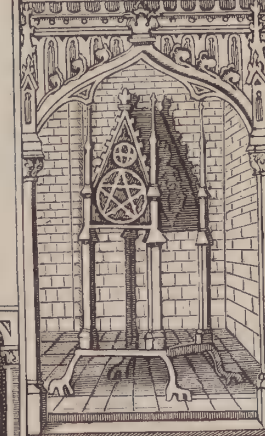
Un appel général est fait en Irlande à tous les grands du royaume.



Cy sont les reliques de
madame S^{te} Ursule.



Cy est leglise de mad.
S^{te} Ursule a Cologne.



Cy sont les reliques de
madame S^{te} Ursule.



S^{te} Ursula guerit les paralytiques.

Le Ciel avait parlé; c'était à qui des jeunes filles aurait le bonheur de s'enrôler dans la brillante légion.

Dans la Grande-Bretagne, la voix de Conan fut entendue, les phalanges furent organisées et conduites auprès d'Ursule, leur nouvelle compagne.

Le choix des onze mille vierges s'explique chez les auteurs du moyen âge avec une foi trop touchante, pour que nous ne suivions pas ces derniers un instant dans un travail au moins des plus curieux.

Comme nous ne voudrions pas surcharger cette légende de détails purement bureaucratiques et fastidieux, nous empruntons à un biographe moderne le récit de la formation des cohortes (14).

Démétria, la tendre et vertueuse mère de Conan, et l'aimable Florentine, la plus chérie de ses sœurs, joignirent leurs soins à ceux du futur époux, et bientôt seize cent quarante vierges jeunes et illustres partirent du royaume d'Albion pour celui d'Irlande.

Ursule leur fit l'accueil de la plus tendre amitié. Elle jeta d'abord les yeux sur la sœur de Conan pour la placer à la tête des onze cohortes, dont chacune devait être de mille vierges, et dont la réunion devait former la légion sacrée.



C'est M^{re} S^{te} Ursule patronne de la Sorbonne.



Cp. les armes de Colone.



L'incarnat de la modestie couvrit les joues de cette charmante princesse.

— Lucie, dit-elle, Lucie, ma sage et noble amie, est plus digne que moi d'une pareille confiance. O vous, continua-t-elle en s'adressant toujours à Ursule, ô vous en qui je révère une reine, en qui je chéris une sœur, ne m'éloignez jamais de votre personne!

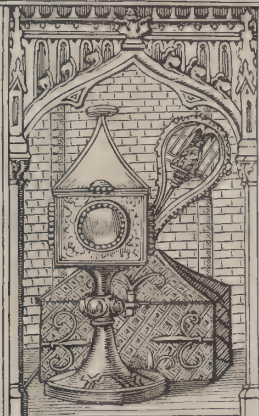
Ces paroles, prononcées avec l'émotion la plus touchante, firent une profonde impression sur l'âme d'Ursule. Elle pressa sa nouvelle amie contre son cœur palpitant d'un sentiment dont elle ne savait pas se rendre compte à elle-même.

— Oui, chère princesse, lui dit-elle, notre destinée est à jamais inséparable.

Lucie fut placée à la tête de la légion.

Asparis et Anchira, deux puissantes reines des Calédoniens, habitants des antiques montagnes et voisins des Pictes, et toutes deux issues du même sang que Conan, s'empressèrent pareillement de prouver à ce prince combien ses intérêts leur étaient chers. Elles engagèrent les plus nobles et les plus belles d'entre les filles de leur pays à se ranger sous les bannières d'Ursule.

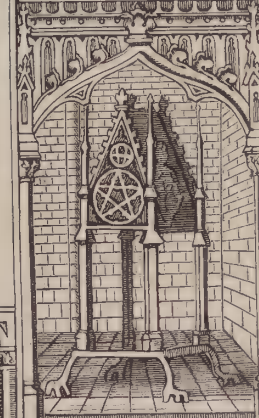
Douze cent trente-deux de ces vierges, élite de leur patrie,



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



Cy est leglise de mad. S^{te} Ursule ■ Cologne.



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



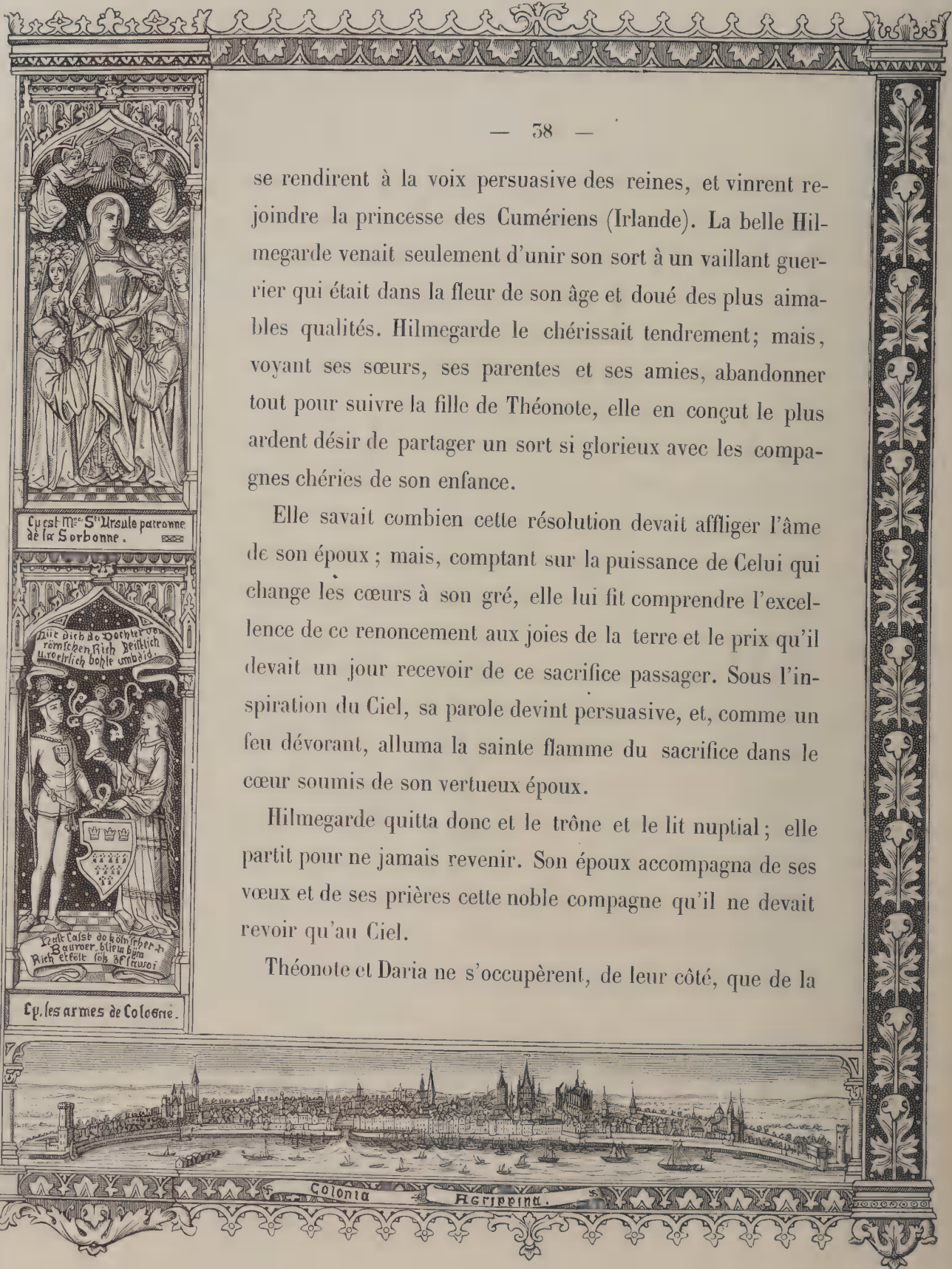
S^{te} Cora guérit les paralytiques.

se rendirent à la voix persuasive des reines, et vinrent rejoindre la princesse des Cumériens (Irlande). La belle Hilmegarde venait seulement d'unir son sort à un vaillant guerrier qui était dans la fleur de son âge et doué des plus aimables qualités. Hilmegarde le chérissait tendrement; mais, voyant ses sœurs, ses parentes et ses amies, abandonner tout pour suivre la fille de Théonote, elle en conçut le plus ardent désir de partager un sort si glorieux avec les compagnes chéries de son enfance.

Elle savait combien cette résolution devait affliger l'âme de son époux; mais, comptant sur la puissance de Celui qui change les cœurs à son gré, elle lui fit comprendre l'excellence de ce renoncement aux joies de la terre et le prix qu'il devait un jour recevoir de ce sacrifice passager. Sous l'inspiration du Ciel, sa parole devint persuasive, et, comme un feu dévorant, alluma la sainte flamme du sacrifice dans le cœur soumis de son vertueux époux.

Hilmegarde quitta donc et le trône et le lit nuptial; elle partit pour ne jamais revenir. Son époux accompagna de ses vœux et de ses prières cette noble compagne qu'il ne devait revoir qu'au Ciel.

Théonote et Daria ne s'occupèrent, de leur côté, que de la



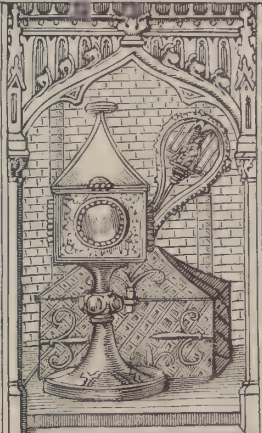
gloire de leur fille chérie et de l'accomplissement de la volonté céleste. Leur succès surpassa promptement toutes les espérances qu'on aurait pu concevoir. La renommée de leurs vertus en facilita les moyens.

Lucius, l'un des princes les plus généreux de son temps, régnait, avec le titre de roi, sur une petite peuplade qui occupait les deux rives de la Tamise, là où elle se jette à la mer. Il appartenait par les liens du sang à Théonote, et avait été converti à la religion chrétienne par le zèle pieux de sa fille Euodia.

Cette princesse réunissait aux plus belles qualités de l'esprit et du cœur des formes distinguées. Elle vint joindre sa vertueuse parente. Trois cent trente vierges parées des attraits de la jeunesse et de la vertu étaient avec elle. Dans leur nombre, on vit Verena et Venusta, Euphrasia dont les charmes étaient inexprimables, et surtout la douce et tendre Balbina, les délices de toutes ses compagnes ; celles-ci la saluèrent par les dénominations les plus affectueuses.

Euodia, cousine d'Ursule, fut préposée à l'une des onze cohortes qui formèrent la légion sacrée.

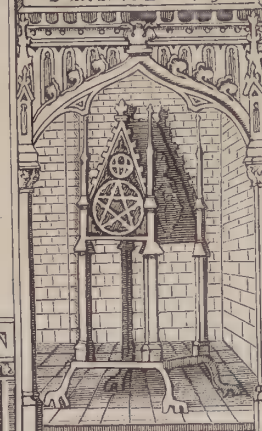
Benigna, sa proche parente, et fille d'un prince plus illustre par sa vertu que par sa puissance, fut placée à la tête



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



Cy est l'église de mad. S^{te} Ursule à Cologne.



Cy sont les reliques de madame S^{te} Ursule.



S^{te} Cora guérit les paralytiques.

d'une autre cohorte. Elle s'y fit chérir par la grande douceur de ses mœurs. Elle ne donna jamais d'ordres à ses compagnes ; elle ne les conduisit que par l'exemple le plus soutenu et la persuasion la plus affectueuse.

Avitus, roi de la peuplade appelée les Dannoniens, aux environs d'Exeter, conduisit à la fille de Théonote quatre cent cinquante-six vierges. Columbia et Odilia se distinguèrent par leur candeur, leur amabilité. Columbia était la propre fille d'Avitus, et Odilia sa nièce. Ursule leur confia des cohortes à l'une et à l'autre, et elles se montrèrent dignes de ce rang élevé. Elles avaient été fiancées à des princes puissants dans Albion ; mais, dociles à la voix du Ciel, ces filles vertueuses fléchirent l'amour même par leurs pieuses larmes. Dégagées de la parole qui les liait, elles conservèrent le plus touchant souvenir des princes qui avaient consenti à ce sacrifice. Les liens de l'amitié qui les unissaient à Virginia, Chilindris, Eulalia et Julia, belles compagnes de leur enfance, devaient se resserrer pour l'éternité.

Chilindris, fille d'un noble guerrier, ami d'Avitus, fut chargée de la conduite d'une cohorte, distinction honorable sans doute, mais à laquelle sa modestie n'avait pas aspiré.

Siranus, parent de la mère d'Ursule, vint offrir cent quatre-



C'est M^{re} S^{te} Ursule patronne de la Sorbonne.



Cp. les armes de Cologne.



vingts jeunes et illustres beautés. Dans leur nombre, on vit la douce Eugenia ; Euphronia, éclatante de beauté ; Natalia, le modèle des grâces ; et Elegantia, la tendre amie ; et Sibilia, fille de Siramus et sœur d'Eugenia. Sibilia était renommée par sa prudence et par la plus rare sagacité. Ursule la pria de se charger de la conduite de mille de ses compagnes. Sibilia ne répliqua point : elle obéit.

Grâce au zèle d'illustres pontifes qui prodiguèrent tous leur concours à une cause aussi belle que pleine d'avenir pour la foi, la fleur des vierges vint partout se ranger sous leur bannière. Un grand nombre de matrones vénérables s'attachèrent aux pas de leurs filles. Plusieurs princes, l'espoir du trône, briguèrent la gloire de suivre ces vierges et de partager les dangers que ces âmes généreuses préféraient à l'éclat du diadème et même aux douceurs de l'union conjugale. Les plus vertueux des princes furent admis dans le cortège virginal. Ils devaient être les protecteurs et les défenseurs de ce corps sacré dans le voyage si périlleux qu'ils allaient entreprendre.

Un succès merveilleux couronna les efforts des infatigables pontifes. Plusieurs milliers de vierges, unissant les grâces à la candeur, la naissance la plus illustre à la sainteté des



S^{te} Cordula ressuscite un mort.



S^{te} Cunesrie reconforte un pauvre naufragez.



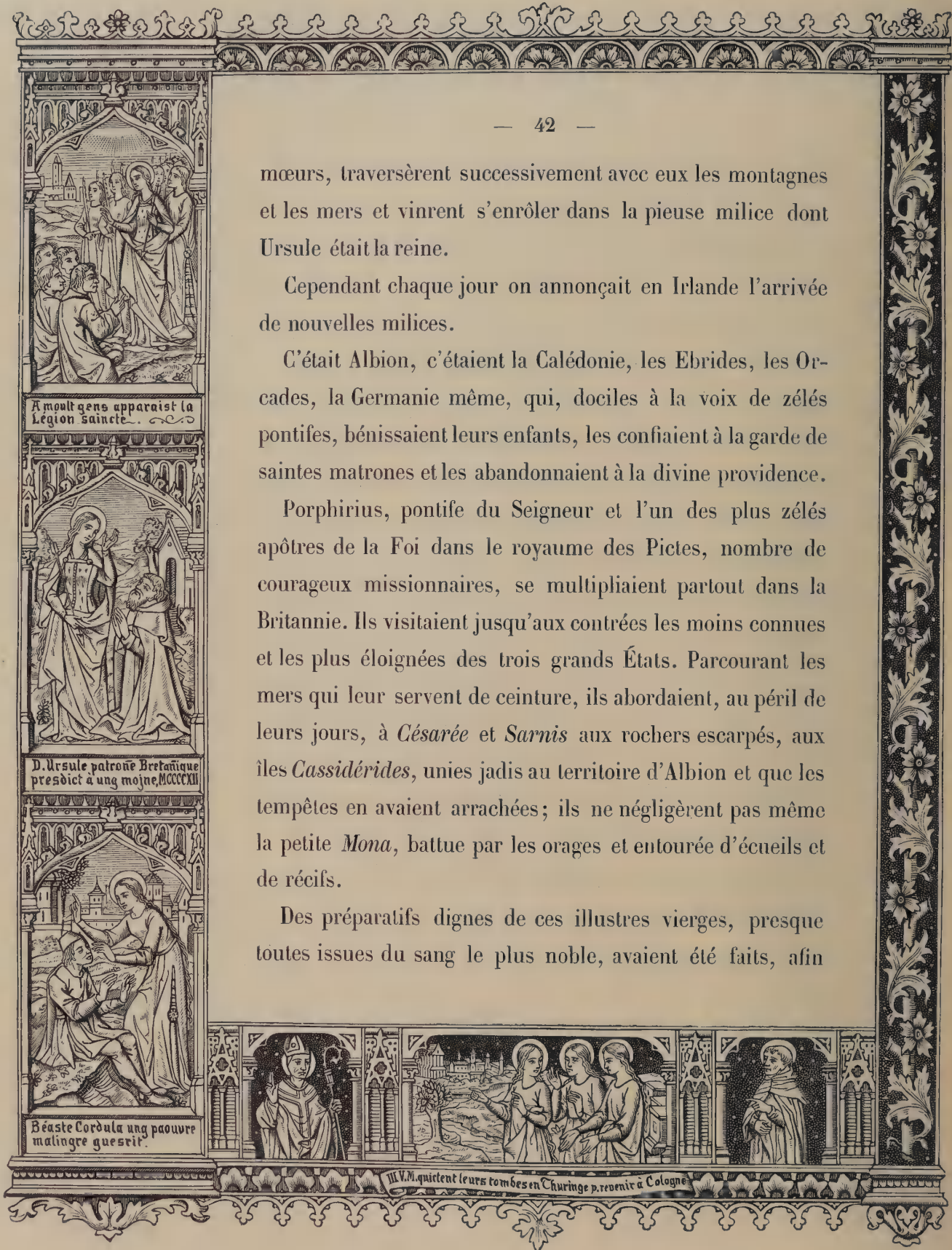
mœurs, traversèrent successivement avec eux les montagnes et les mers et vinrent s'enrôler dans la pieuse milice dont Ursule était la reine.

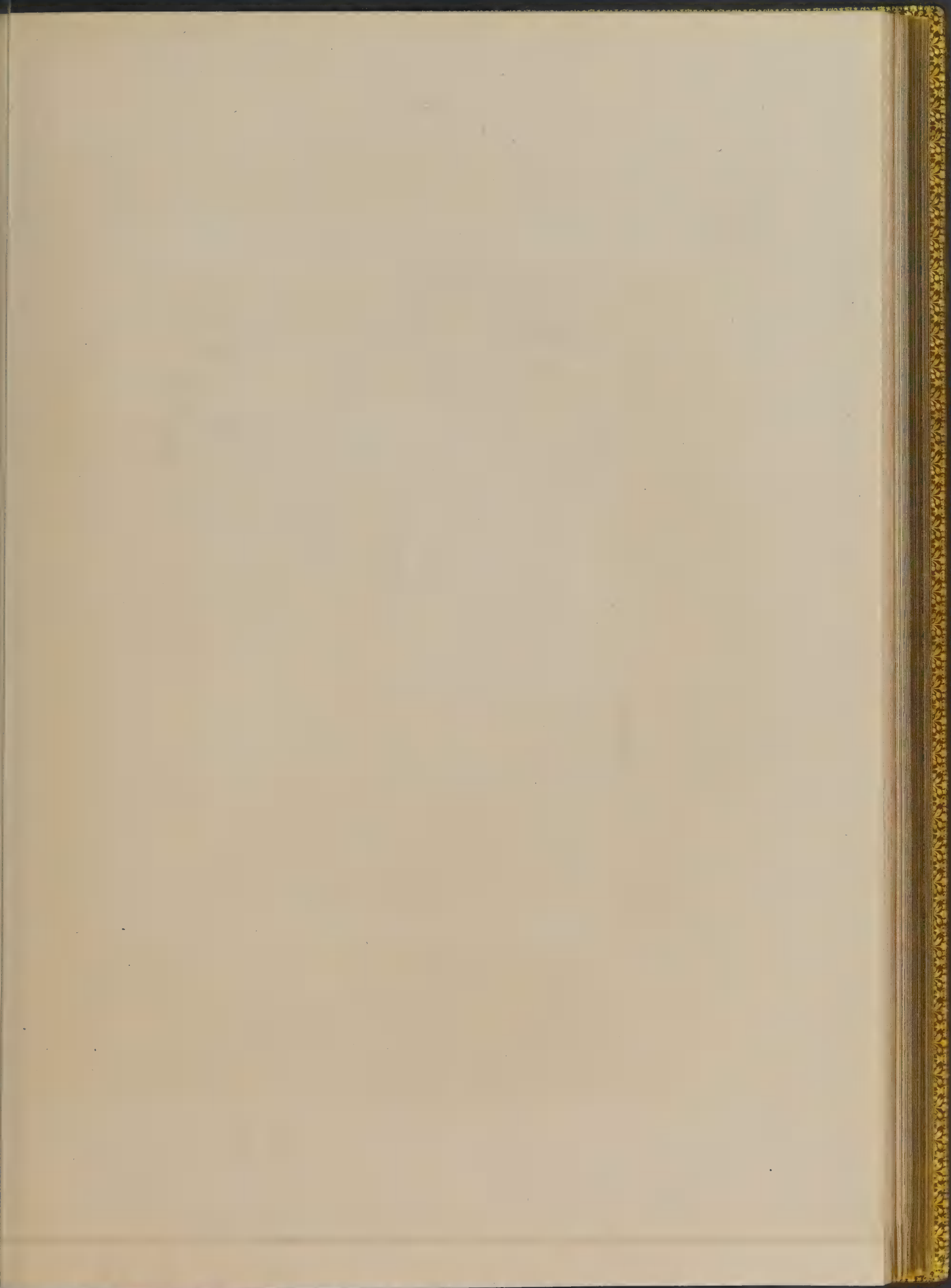
Cependant chaque jour on annonçait en Irlande l'arrivée de nouvelles milices.

C'était Albion, c'étaient la Calédonie, les Ebrides, les Orcades, la Germanie même, qui, dociles à la voix de zélés pontifes, bénissaient leurs enfants, les confiaient à la garde de saintes matrones et les abandonnaient à la divine providence.

Porphirius, pontife du Seigneur et l'un des plus zélés apôtres de la Foi dans le royaume des Pictes, nombre de courageux missionnaires, se multipliaient partout dans la Bretagne. Ils visitaient jusqu'aux contrées les moins connues et les plus éloignées des trois grands États. Parcourant les mers qui leur servent de ceinture, ils abordaient, au péril de leurs jours, à *Césarée* et *Sarnis* aux rochers escarpés, aux îles *Cassidérides*, unies jadis au territoire d'Albion et que les tempêtes en avaient arrachées; ils ne négligèrent pas même la petite *Mona*, battue par les orages et entourée d'écueils et de récifs.

Des préparatifs dignes de ces illustres vierges, presque toutes issues du sang le plus noble, avaient été faits, afin







qu'elles pussent trouver une habitation sinon luxueuse, du moins commode.

Chaque fois qu'on annonçait de nouvelles cohortes, aussitôt le roi, revêtu des habits royaux, le front ceint de sa couronne, sortait du palais, accompagné de sa fille, et s'empresait d'aller recevoir les hommages de ces saintes servantes du Ciel.

Le roi s'informait des fatigues de leur voyage, les congratulait de leur courage, s'enquêrait des nouvelles de leurs familles, puis avec son cœur de père très-chrétien les réconfortait dans le Seigneur.

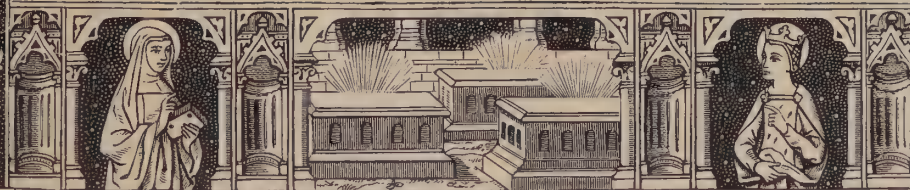
Ursule abdiquait toute suprématie pour recevoir ses nouvelles compagnes à cœur ouvert, leur tendait avec bienveillance une main tout amicale, accueillait avec attendrissement leur beau dévouement. Puis, elle leur rappelait en quelques paroles les vertus qu'elles devaient pratiquer pour triompher d'elles-mêmes et accomplir dignement la volonté de celui qui les envoyait. Quand elle parlait de voyages lointains, de périls, de dangers, Ursule avait sur ses lèvres de feu des paroles empreintes d'une foi si ardente, que le cœur de ses compagnes s'enflammait et que déjà elles soupiraient après le moment de partager toutes ces peines.



S^{te} Cordula ressuscite un mort.

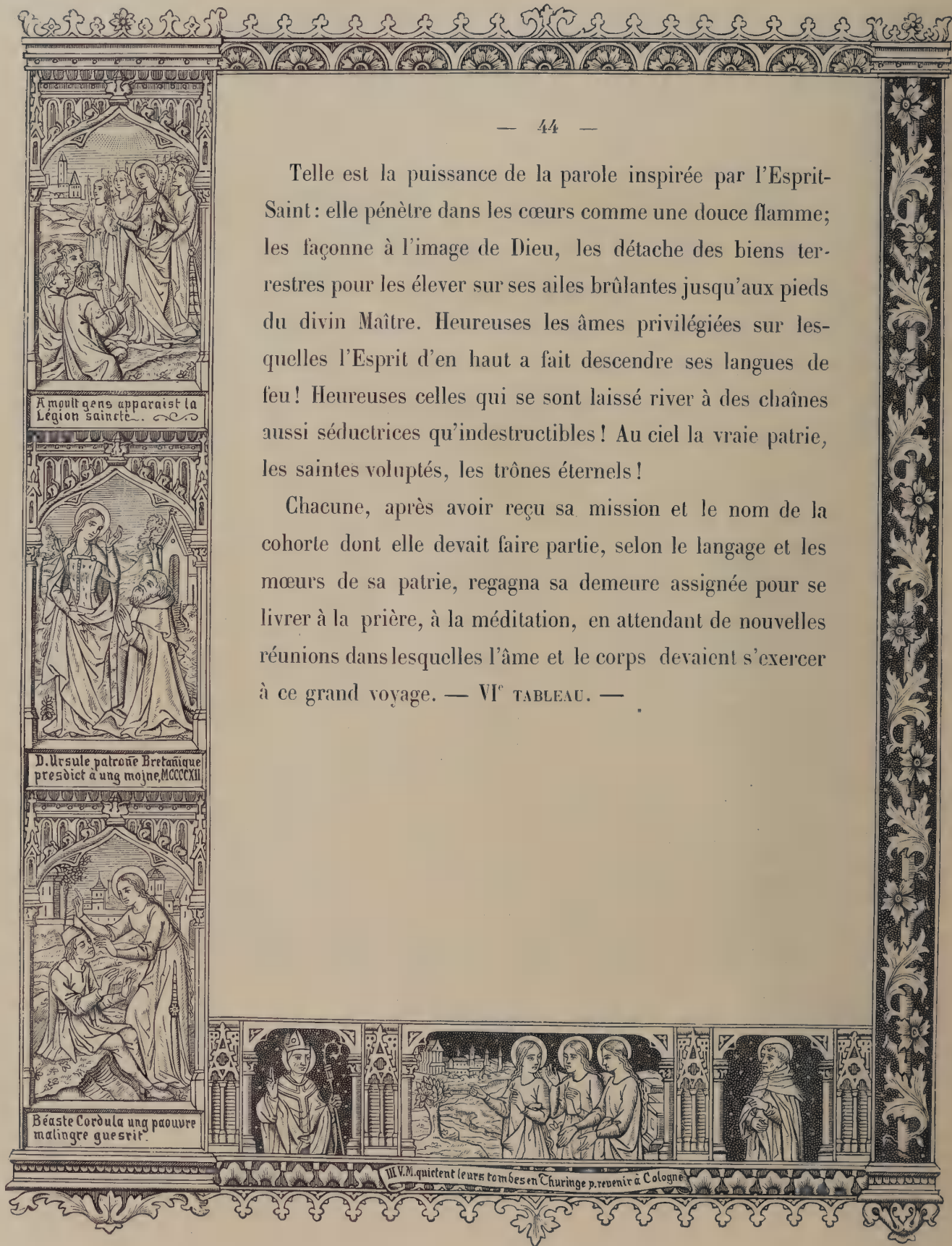


S^{te} Cunesie reconforte un pauvre naufragez.



Telle est la puissance de la parole inspirée par l'Esprit-Saint : elle pénètre dans les cœurs comme une douce flamme ; les façonne à l'image de Dieu, les détache des biens terrestres pour les élever sur ses ailes brûlantes jusqu'aux pieds du divin Maître. Heureuses les âmes privilégiées sur lesquelles l'Esprit d'en haut a fait descendre ses langues de feu ! Heureuses celles qui se sont laissé river à des chaînes aussi séductrices qu'indestructibles ! Au ciel la vraie patrie, les saintes voluptés, les trônes éternels !

Chacune, après avoir reçu sa mission et le nom de la cohorte dont elle devait faire partie, selon le langage et les mœurs de sa patrie, regagna sa demeure assignée pour se livrer à la prière, à la méditation, en attendant de nouvelles réunions dans lesquelles l'âme et le corps devaient s'exercer à ce grand voyage. — VI^e TABLEAU. —



CHAPITRE VI

EXERCICES SPIRITUELS ET CORPORELS AUXQUELS SE LIVRE PENDANT
TROIS ANS LA LÉGIION VIRGINALE

Ursule, ayant fixé, après judicieuse délibération, son choix sur les dix vierges qui devaient avec elle présider à la direction des cohortes, convoqua dans une réunion générale toutes ses compagnes et s'assura si chacune occupait l'ordre assigné par la nouvelle constitution.

Heureuse de voir la joie et la satisfaction briller sur le front de ses nouvelles amies, la jeune directrice rendit grâce à Dieu, qui, dans un espace aussi court, avait réuni avec tant de merveille la fleur des vierges de la terre.

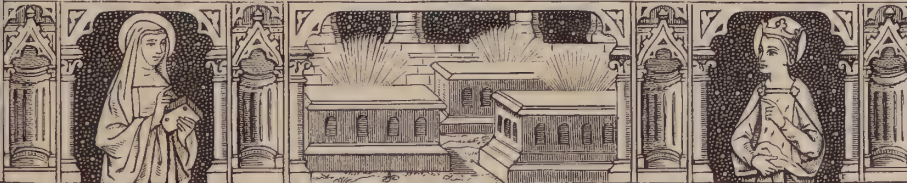
Il s'agissait maintenant de préparer cette jeune milice



S^{te} Cordula ressuscite un
mort.



S^{te} Cunesrie reconforte
un pauvre naufragez.

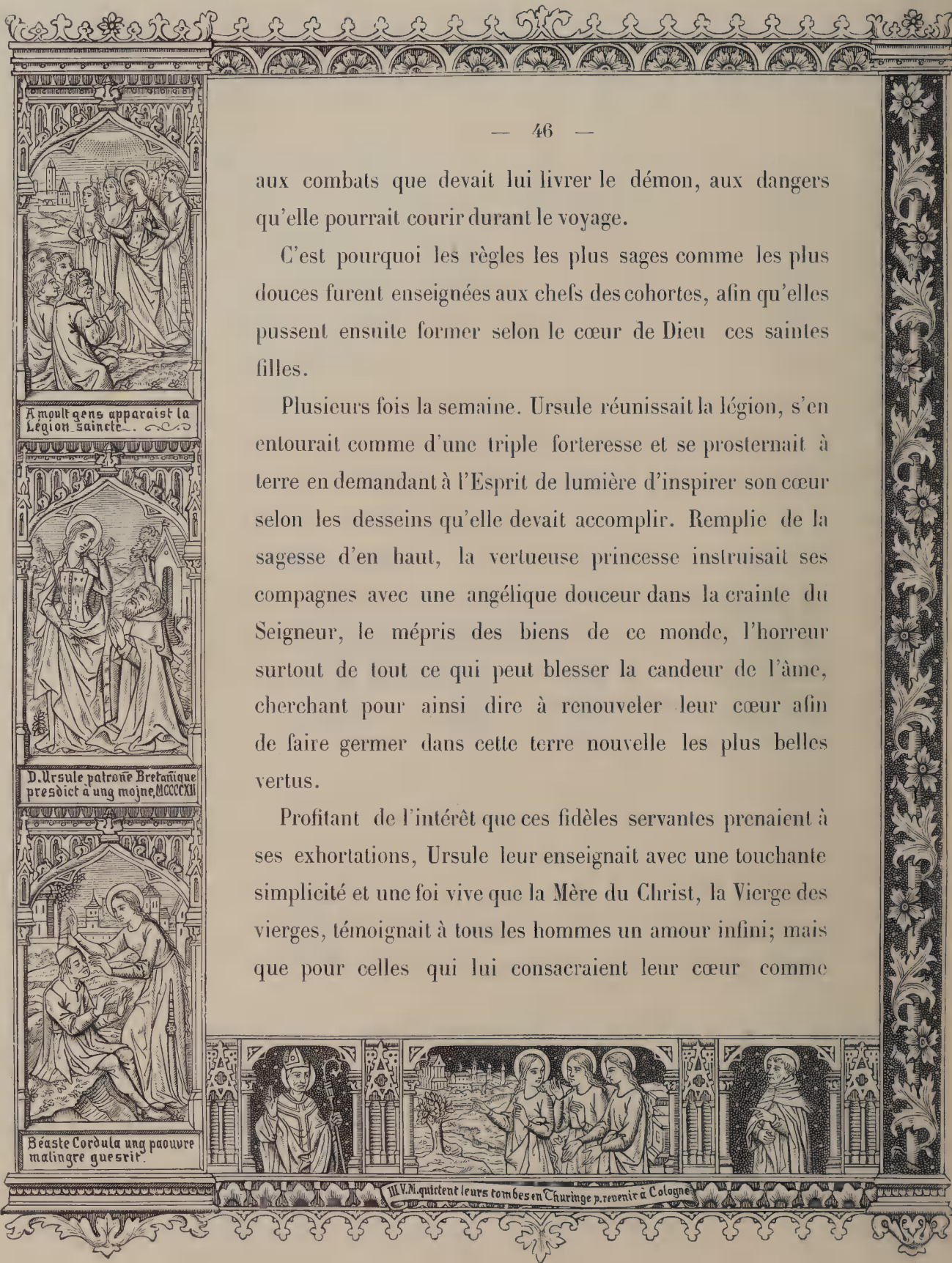


aux combats que devait lui livrer le démon, aux dangers qu'elle pourrait courir durant le voyage.

C'est pourquoi les règles les plus sages comme les plus douces furent enseignées aux chefs des cohortes, afin qu'elles pussent ensuite former selon le cœur de Dieu ces saintes filles.

Plusieurs fois la semaine, Ursule réunissait la légion, s'en entourait comme d'une triple forteresse et se prosternait à terre en demandant à l'Esprit de lumière d'inspirer son cœur selon les desseins qu'elle devait accomplir. Remplie de la sagesse d'en haut, la vertueuse princesse instruisait ses compagnes avec une angélique douceur dans la crainte du Seigneur, le mépris des biens de ce monde, l'horreur surtout de tout ce qui peut blesser la candeur de l'âme, cherchant pour ainsi dire à renouveler leur cœur afin de faire germer dans cette terre nouvelle les plus belles vertus.

Profitant de l'intérêt que ces fidèles servantes prenaient à ses exhortations, Ursule leur enseignait avec une touchante simplicité et une foi vive que la Mère du Christ, la Vierge des vierges, témoignait à tous les hommes un amour infini; mais que pour celles qui lui consacraient leur cœur comme



leur corps, c'était un amour de prédilection que le Fils de la Vierge leur vouait en leur réservant une couronne étincelante.

« Triomphons donc, ô mes jeunes amies! de tout ce
« qui peut nous ravir un si bel héritage. Triomphons de
« la chair, du monde et du démon, qui s'acharneront chaque
« jour à notre perte, jaloux de notre bonheur. Triom-
« phons, afin que, jamais surpris, nos corps et nos âmes
« resplendissent toujours sans tache devant le trône de
« l'Agneau. »

C'est ainsi qu'Ursule enflammait le cœur de ses compagnes, touchait celui de ses amies qui n'appartenaient pas encore à la foi et qu'elle préparait ainsi à la grâce du saint Baptême.

Quoique jeune, Ursule avait acquis de Dieu la science de la vie; elle savait que l'esprit malin trouve souvent plus d'accès dans la quiétude de la retraite et de la méditation. Aussi, pour des vierges destinées aux luttes de ce monde, quel efficace remède contre les passions de forcer le corps à se livrer à des exercices salutaires!

Joignant donc la pratique à la théorie, Ursule interrompait ses entretiens, donnait elle-même le signal, et



S^{te} Cordula ressuscite ung mort.



S^{te} Cunesrie reconforte ung pauvre naufragez.



ce riche essaim de vierges, comme une bande brillante d'oiseaux de paradis, prenait son vol vers les vaisseaux.

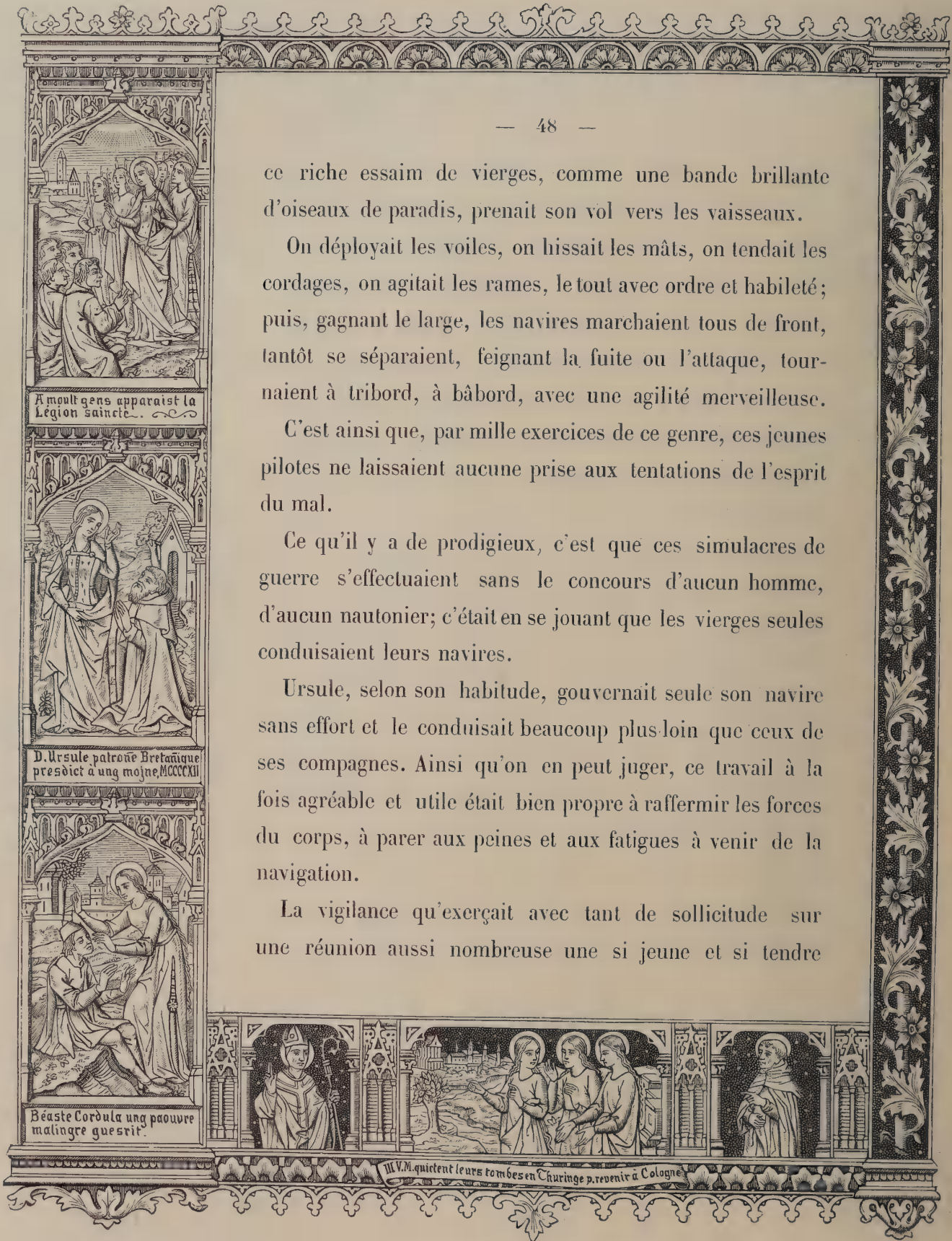
On déployait les voiles, on hissait les mâts, on tendait les cordages, on agitait les rames, le tout avec ordre et habileté; puis, gagnant le large, les navires marchaient tous de front, tantôt se séparaient, feignant la fuite ou l'attaque, tournaient à tribord, à bâbord, avec une agilité merveilleuse.

C'est ainsi que, par mille exercices de ce genre, ces jeunes pilotes ne laissaient aucune prise aux tentations de l'esprit du mal.

Ce qu'il y a de prodigieux, c'est que ces simulacres de guerre s'effectuaient sans le concours d'aucun homme, d'aucun nautonier; c'était en se jouant que les vierges seules conduisaient leurs navires.

Ursule, selon son habitude, gouvernait seule son navire sans effort et le conduisait beaucoup plus loin que ceux de ses compagnes. Ainsi qu'on en peut juger, ce travail à la fois agréable et utile était bien propre à raffermir les forces du corps, à parer aux peines et aux fatigues à venir de la navigation.

La vigilance qu'exerçait avec tant de sollicitude sur une réunion aussi nombreuse une si jeune et si tendre



mère trouvait un puissant écho dans l'âme de ses coadjutrices ; en sorte qu'il était difficile, avec tant de soins d'une part, tant de soumission de l'autre, que la légèreté, la faiblesse, la concupiscence, imprimassent quelque tache à ces courageuses compagnes.

On ne pouvait rêver une colonie parfaite en quelques jours. Mais les mois, en s'écoulant, laissaient voir l'admirable travail de Dieu sur ces jeunes cœurs. Toutes s'efforçaient de briser les liens charnels, de dompter leur propre volonté pour la soumettre au service des autres, de suivre avec joie les ordres des supérieurs, quels qu'ils fussent, ne s'estimant heureuses qu'en se dévouant au bonheur des autres.

Aussi n'était-il pas étonnant de voir découler de cette sainte vie une paix inaltérable, une joie, une jubilation partout où le devoir les appelait.

Les fluctuations de la mer variaient l'heure des exercices maritimes. Tantôt c'était le matin, tantôt c'était vers le milieu du jour que l'embarquement avait lieu ; et, selon que les vents étaient propices, la promenade se prolongeait quelquefois toute une journée.

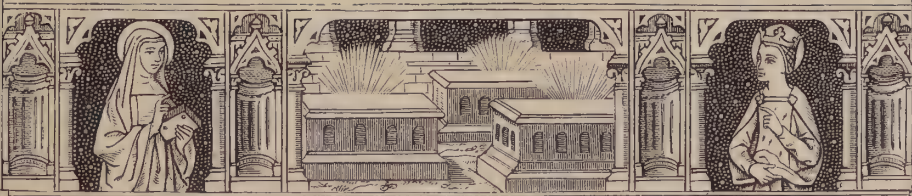
Le roi, accompagné de sa famille, des grands de la cour, entouré d'une foule toujours avide de spectacle, suivait au



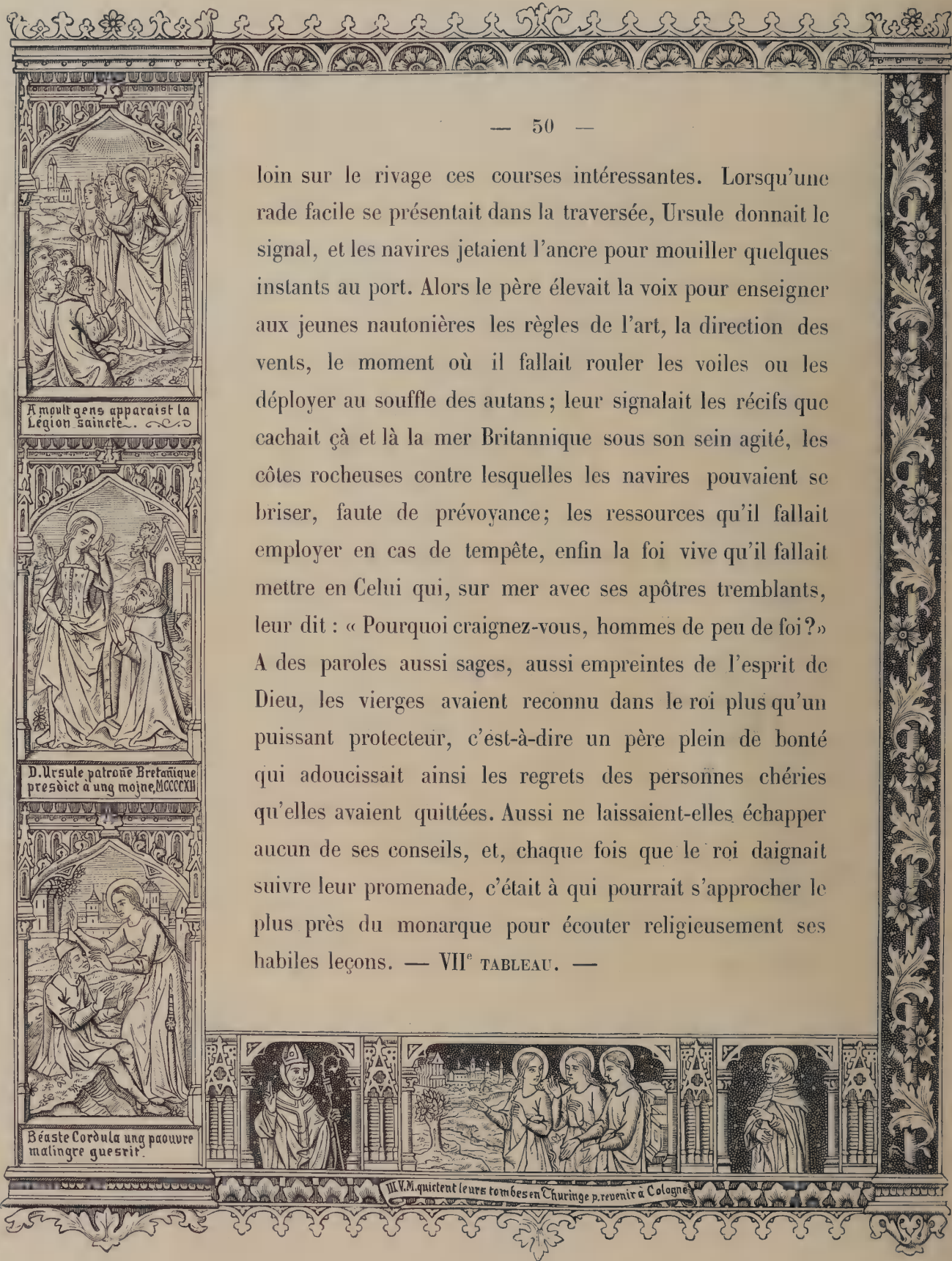
S^{te} Cordusa ressuscite un mort.



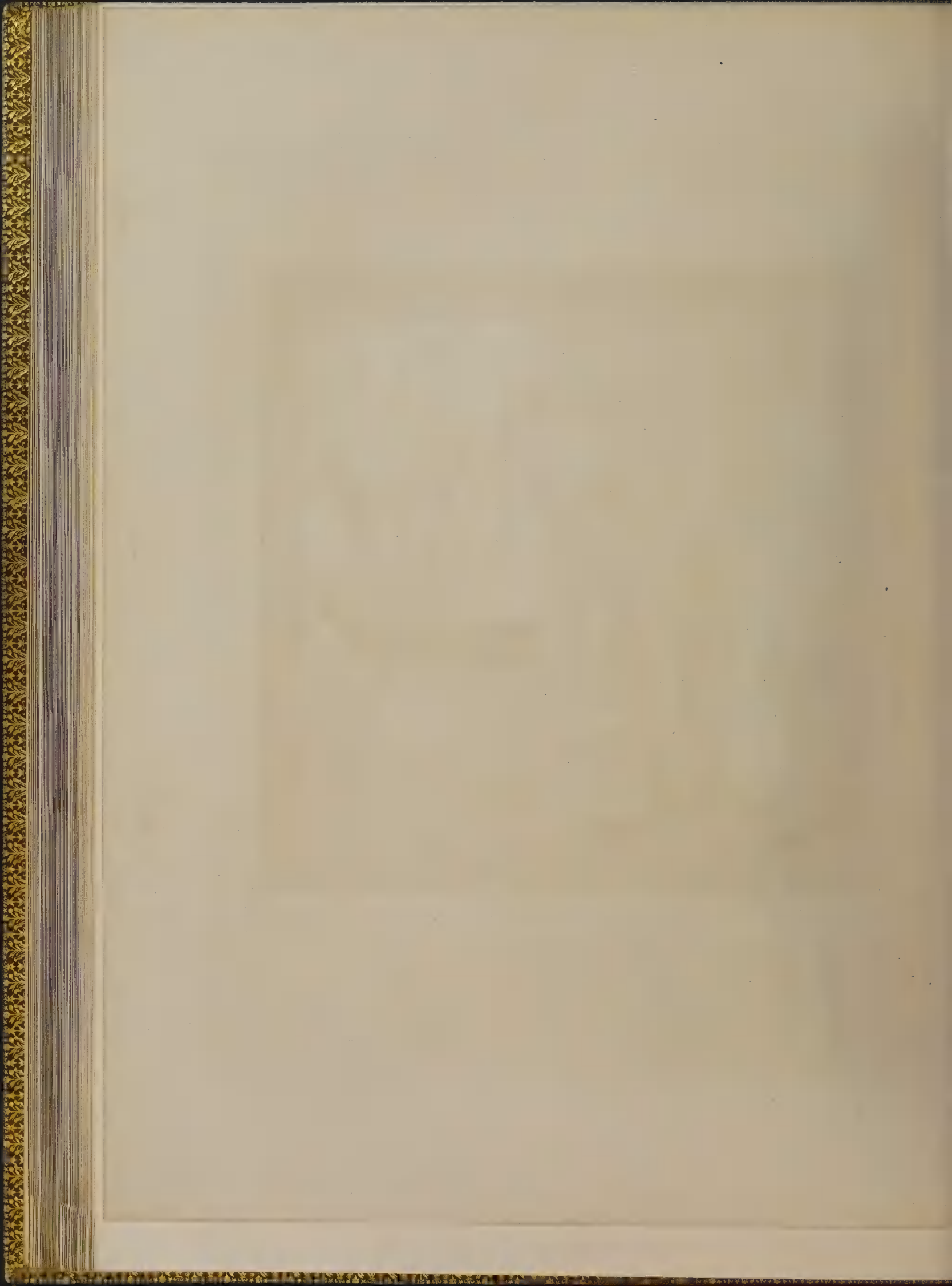
S^{te} Cunesrie reconforte un pauvre naufragez.



loin sur le rivage ces courses intéressantes. Lorsqu'une rade facile se présentait dans la traversée, Ursule donnait le signal, et les navires jetaient l'ancre pour mouiller quelques instants au port. Alors le père élevait la voix pour enseigner aux jeunes nautonnières les règles de l'art, la direction des vents, le moment où il fallait rouler les voiles ou les déployer au souffle des autans ; leur signalait les récifs que cachait çà et là la mer Britannique sous son sein agité, les côtes rocheuses contre lesquelles les navires pouvaient se briser, faute de prévoyance ; les ressources qu'il fallait employer en cas de tempête, enfin la foi vive qu'il fallait mettre en Celui qui, sur mer avec ses apôtres tremblants, leur dit : « Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? » A des paroles aussi sages, aussi empreintes de l'esprit de Dieu, les vierges avaient reconnu dans le roi plus qu'un puissant protecteur, c'est-à-dire un père plein de bonté qui adoucissait ainsi les regrets des personnes chéries qu'elles avaient quittées. Aussi ne laissaient-elles échapper aucun de ses conseils, et, chaque fois que le roi daignait suivre leur promenade, c'était à qui pourrait s'approcher le plus près du monarque pour écouter religieusement ses habiles leçons. — VII^e TABLEAU. —







Le spectacle le plus touchant, et pour lequel nous regrettons le pinceau de l'artiste, est celui du retour des vierges par une belle soirée d'été.

En effet, chaque fois que le soleil perçait ces nuages épais qui voilent souvent pendant plusieurs jours les îles de l'Océan, et que les rayons étincelants enchaînaient au loin les brouillards pour laisser resplendir un beau ciel bleu, la légion des vierges s'embarquait au lever de l'aurore et ne rentrait au port qu'au coucher du soleil.

La plage alors se couvrait d'une foule curieuse et dévouée à ces nobles filles dont les radieux visages, les douces manières, rappelaient le souvenir des anges aux yeux de ces gens humbles et pleins de foi. Aussitôt que la blanche hermine, fouettant aux vents, signalait l'arrivée des navires, un officier allait prévenir la cour, qui descendait du castel et venait prendre place sur un tertre culminant.

Les navires s'avançaient majestueusement, comme portés sur les vagues par des ailes invisibles. Les rames reposaient silencieuses, et les vierges, à genoux, faisaient retentir les airs de cantiques sacrés.

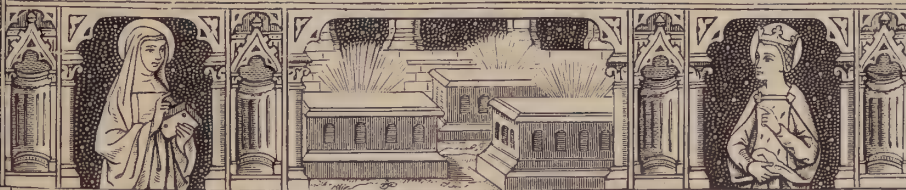
La foule alors s'inclinait avec respect, unissait ses vœux à ceux des vierges. Ces vagues qui venaient rouler leur



S^t Cordula ressuscite un mort.



S^t Cunesie reconforte un pauvre naufragez.



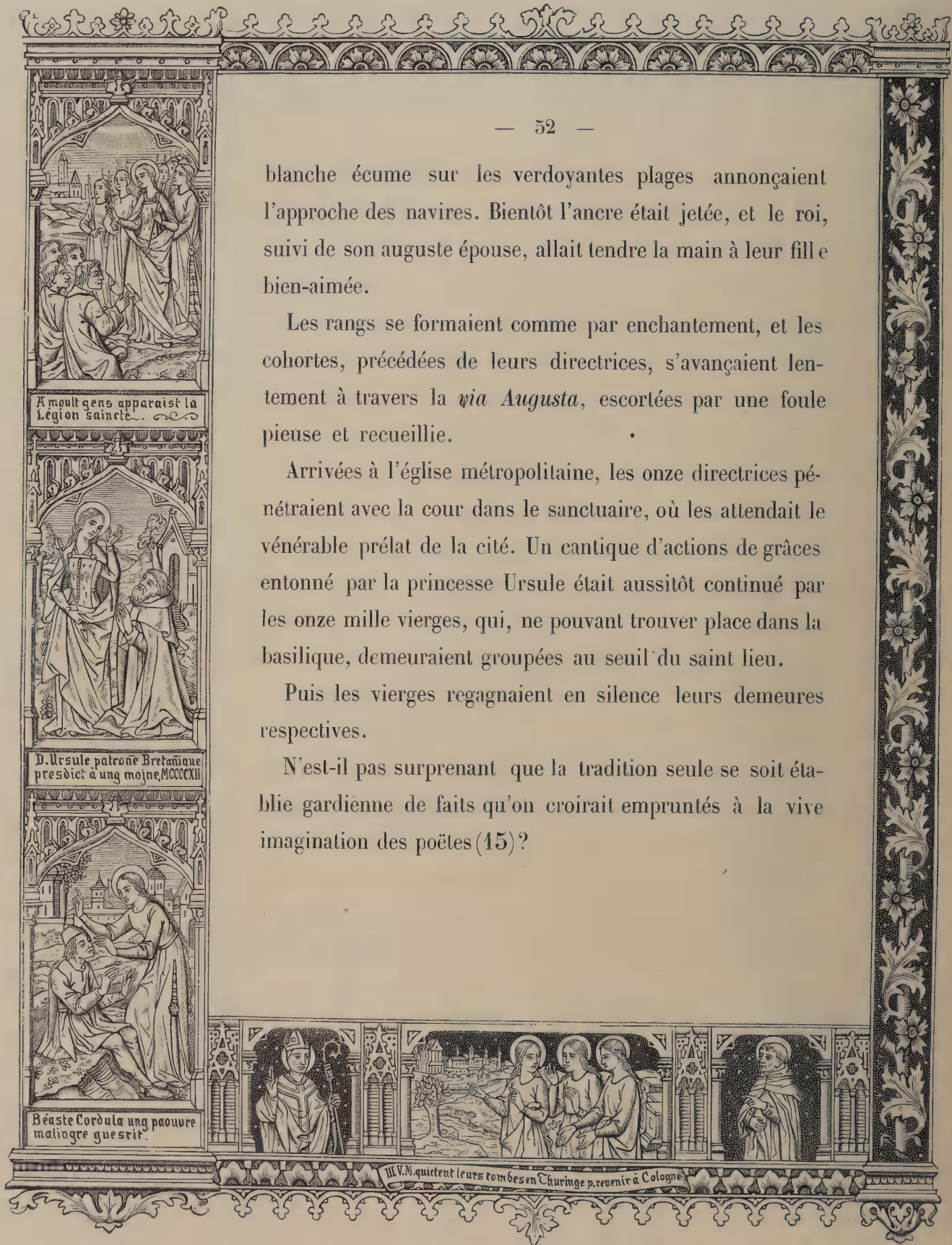
blanche écume sur les verdoyantes plages annonçait l'approche des navires. Bientôt l'ancre était jetée, et le roi, suivi de son auguste épouse, allait tendre la main à leur fille bien-aimée.

Les rangs se formaient comme par enchantement, et les cohortes, précédées de leurs directrices, s'avançaient lentement à travers la *via Augusta*, escortées par une foule pieuse et recueillie.

Arrivées à l'église métropolitaine, les onze directrices pénétraient avec la cour dans le sanctuaire, où les attendait le vénérable prélat de la cité. Un cantique d'actions de grâces entonné par la princesse Ursule était aussitôt continué par les onze mille vierges, qui, ne pouvant trouver place dans la basilique, demeuraient groupées au seuil du saint lieu.

Puis les vierges regagnaient en silence leurs demeures respectives.

N'est-il pas surprenant que la tradition seule se soit établie gardienne de faits qu'on croirait empruntés à la vive imagination des poètes (15)?



CHAPITRE VII

DÉPART DE LA FLOTTE. — SON DÉBARQUEMENT A THIEL EN BATAVIE
(HOLLANDE).

Le temps des premières épreuves allait finir, les peines de toute sorte devaient donc fondre sur la légion des vierges. L'Écriture a dit avec vérité : Qui aime bien châtie bien.

Ursule, redoublant de ferveur, cherchait avec ses saintes compagnes un refuge dans la prière.

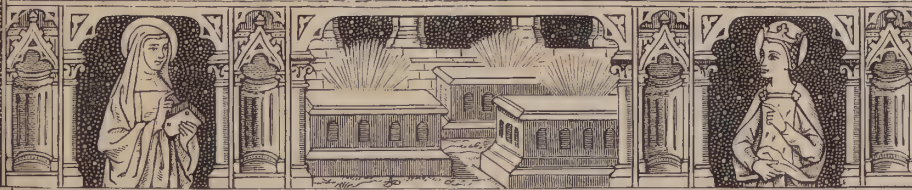
C'est pourquoi elle montait souvent sur le navire, encourageant les cohortes à la suivre; puis, cinglant au large, elle cherchait à échapper aux regards d'une foule éprise de leurs manœuvres, et, lorsqu'elle avait perdu pour ainsi



S^{te} Cordula ressuscite ung mort.



S^{te} Cunesie reconforte ung pauvre naufragez.



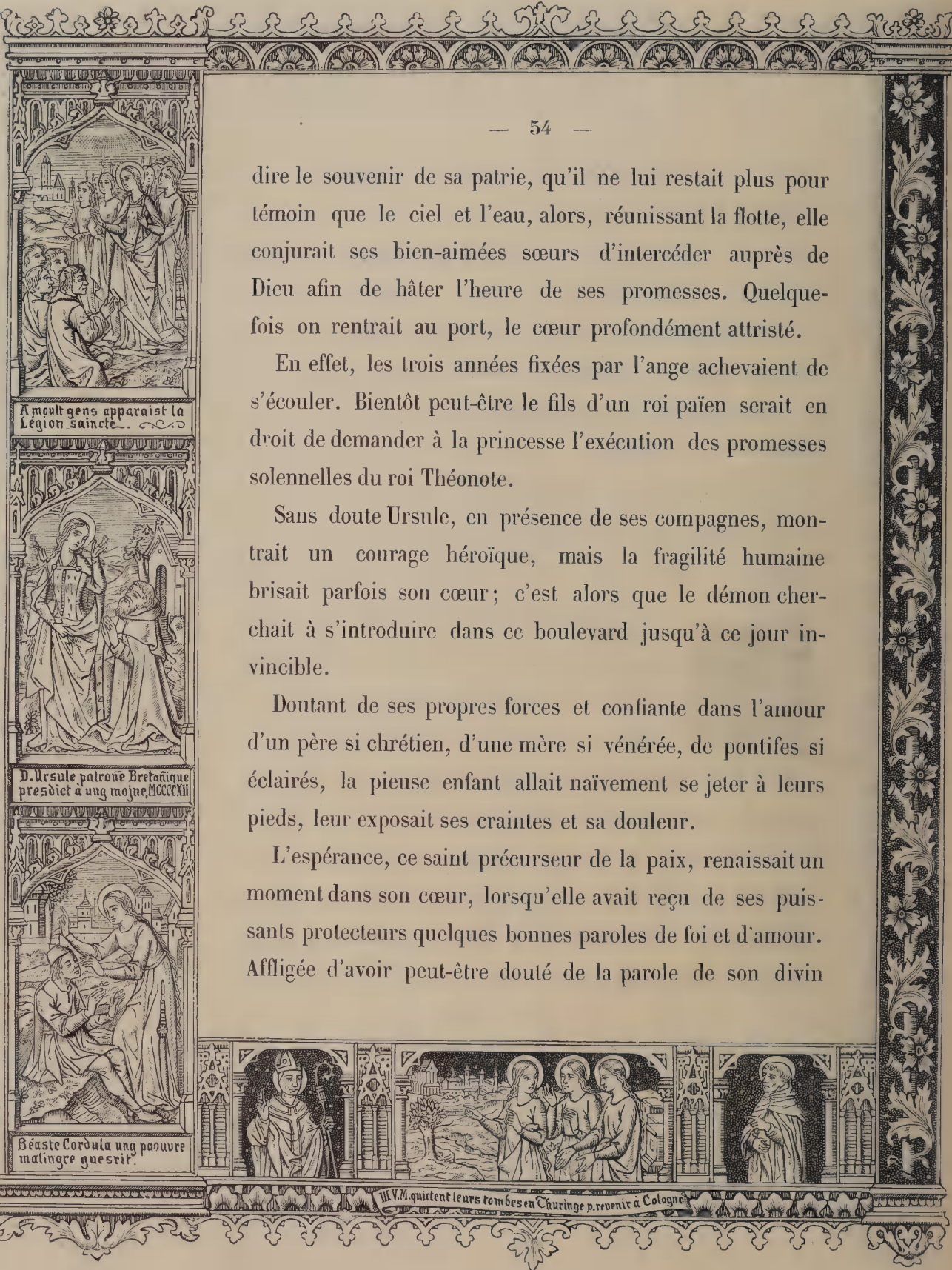
dire le souvenir de sa patrie, qu'il ne lui restait plus pour témoin que le ciel et l'eau, alors, réunissant la flotte, elle conjurait ses bien-aimées sœurs d'intercéder auprès de Dieu afin de hâter l'heure de ses promesses. Quelquefois on rentrait au port, le cœur profondément attristé.

En effet, les trois années fixées par l'ange achevaient de s'écouler. Bientôt peut-être le fils d'un roi païen serait en droit de demander à la princesse l'exécution des promesses solennelles du roi Théonote.

Sans doute Ursule, en présence de ses compagnes, montrait un courage héroïque, mais la fragilité humaine brisait parfois son cœur; c'est alors que le démon cherchait à s'introduire dans ce boulevard jusqu'à ce jour invincible.

Doutant de ses propres forces et confiante dans l'amour d'un père si chrétien, d'une mère si vénérée, de pontifes si éclairés, la pieuse enfant allait naïvement se jeter à leurs pieds, leur exposait ses craintes et sa douleur.

L'espérance, ce saint précurseur de la paix, renaissait un moment dans son cœur, lorsqu'elle avait reçu de ses puissants protecteurs quelques bonnes paroles de foi et d'amour. Affligée d'avoir peut-être douté de la parole de son divin



Maître, Ursule embrassait son crucifix et implorait son pardon en inondant de ses larmes les pieds de son divin sauveur.

Un jour, pleine de foi dans l'oracle divin, elle rejoignit les saintes filles, qui tremblaient en voyant arriver le jour où leur chasteté ne serait plus protégée par Celui auquel elle l'avait consacrée.

« L'heure approche, ô mes bien-aimées sœurs ! où le
« Seigneur doit manifester sa volonté ; ne nous laissons point
« surprendre par l'ennemi de nos âmes. Redoublons nos
« prières, faisons violence au ciel : que si notre faiblesse
« a trahi nos forces, si nos cœurs ne sont pas assez purs pour
« attirer les regards de Dieu, implorons sa miséricorde,
« et peut-être que bientôt il daignera manifester sa bonté à
« ses servantes. »

Dieu ne pouvait laisser plus longtemps ces saintes âmes dans l'anxiété du doute. Le danger menaçait, le péril semblait imminent, déjà le démon comptait sur un succès.

Le triomphe est le prix du courage et de la résignation.

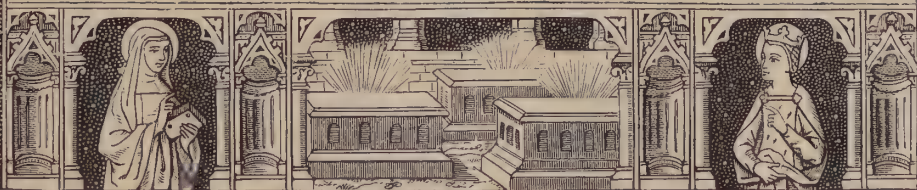
Le ciel s'ouvrit, et l'ange des ordres célestes apparut à Ursule, une palmé de martyr à la main, les lèvres souriantes, le front lumineux comme un astre étincelant, et, de son autre main, indiquant la mer :



S^{te} Cordula ressuscite ung mort.



S^{te} Cunesie reconforte ung pauvre naufragez.



« Vierge bénie, dit-il, demain, au lever de l'aurore, soyez
« à la tête de vos navires : le Ciel est avec vous. »

Puis, s'inclinant, l'ange disparut.

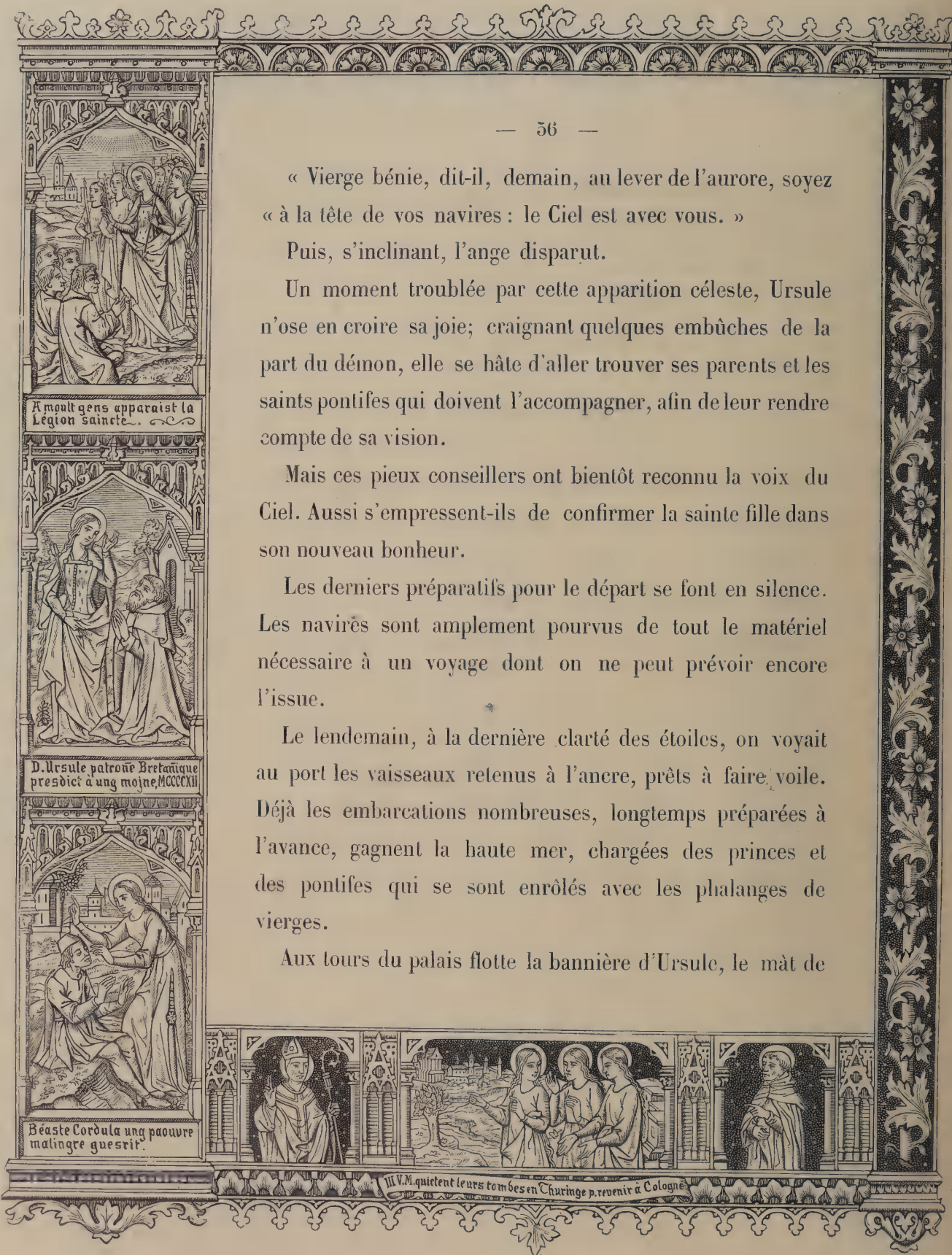
Un moment troublée par cette apparition céleste, Ursule
n'ose en croire sa joie; craignant quelques embûches de la
part du démon, elle se hâte d'aller trouver ses parents et les
saints pontifes qui doivent l'accompagner, afin de leur rendre
compte de sa vision.

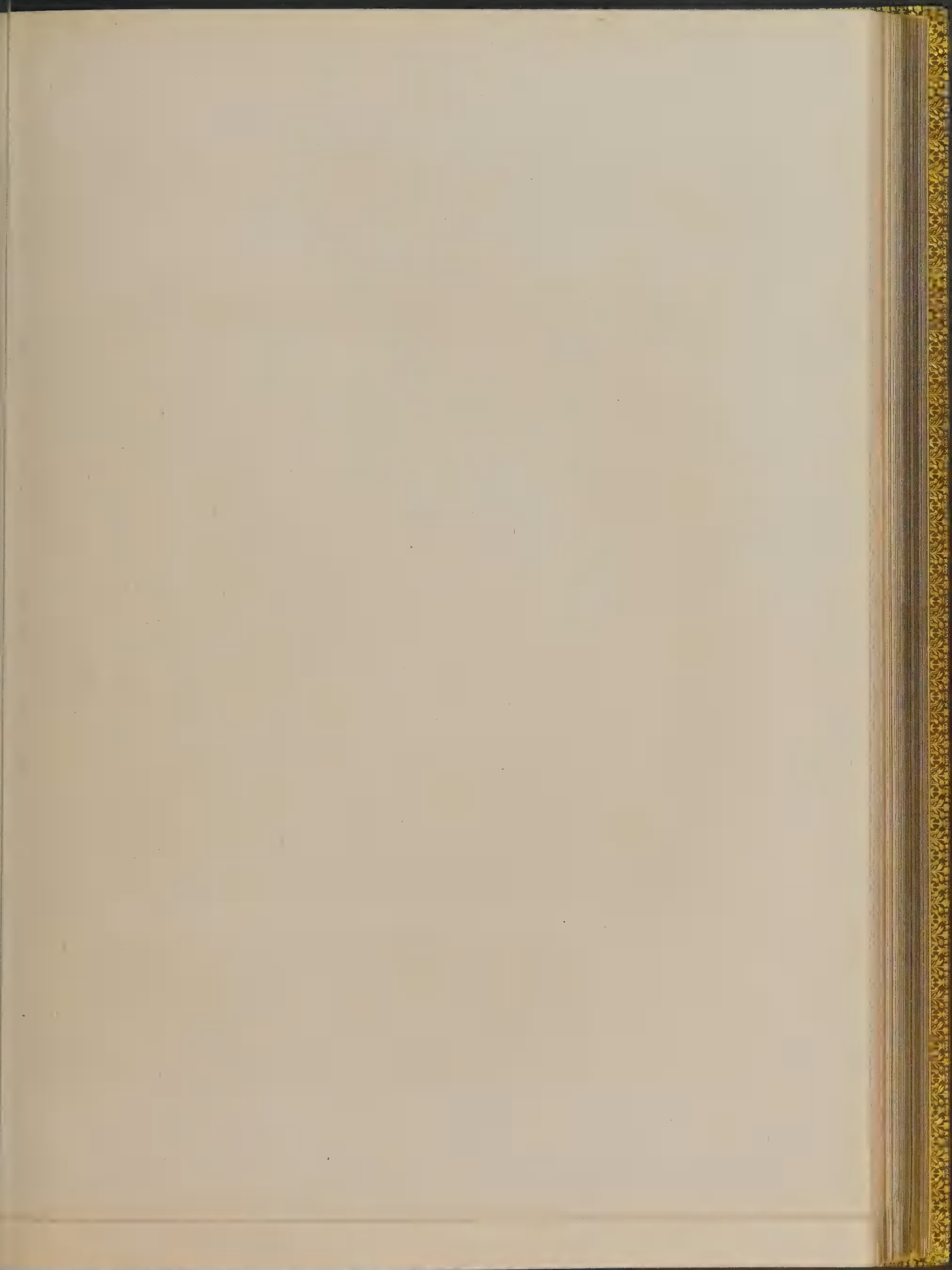
Mais ces pieux conseillers ont bientôt reconnu la voix du
Ciel. Aussi s'empressent-ils de confirmer la sainte fille dans
son nouveau bonheur.

Les derniers préparatifs pour le départ se font en silence.
Les navires sont amplement pourvus de tout le matériel
nécessaire à un voyage dont on ne peut prévoir encore
l'issue.

Le lendemain, à la dernière clarté des étoiles, on voyait
au port les vaisseaux retenus à l'ancre, prêts à faire voile.
Déjà les embarcations nombreuses, longtemps préparées à
l'avance, gagnent la haute mer, chargées des princes et
des pontifes qui se sont enrôlés avec les phalanges de
vierges.

Aux tours du palais flotte la bannière d'Ursule, le mât de







chaque navire est couronné de verdure et de fleurs. Les belles vierges ont pris place chacune dans leur navire respectif. Une d'elles, la tendre Lucie, porte la cassette qui doit subvenir aux frais du voyage; la belle Euphrasie a la direction des vivres; la douce et vertueuse Balbina soutient avec respect le livre des saintes Écritures; enfin, un vieux et zélé serviteur, qui a vu naître et grandir son auguste maîtresse, s'est chargé du soin de réunir les vêtements les plus propices à une traversée qui peut être longue et périlleuse.

Le roi Théonote a refoulé dans son âme virile toute expression de douleur; il tient au contraire à encourager sa fille en manifestant une joie sainte et surnaturelle. Il semble, en prenant la main de la princesse, lui dire : « Courage, ma fille, en me perdant ici-bas, tu retrouves un Père dans les cieux! Adieu, Ursule, au revoir dans l'éternité! »

Et la pauvre mère, soumise à l'ordre de Dieu, n'ose affaiblir par sa douleur les forces de son enfant chérie! Elle lui tend une main tremblante, essaye de laisser errer sur ses lèvres pâles un sourire que trahissent les pleurs, et, étendant avec son époux ses mains sur le front trois fois béni de la courageuse enfant, implore une dernière bénédiction du Père tout-puissant.



S^{te} Cordula ressuscitee ung mort.



S^{te} Cunesrie reconforte ung pauvre naufragez.



Ursule, revêtue de la pourpre royale, monte sur son vaisseau et donne le signal du départ. — VIII^e TABLEAU. —

La flotte s'avance lentement d'abord, et à force de rames, le long des côtes; elle rase les derniers forts de la cité, rejoint la pleine mer. Ursule ordonne de tendre les voiles.

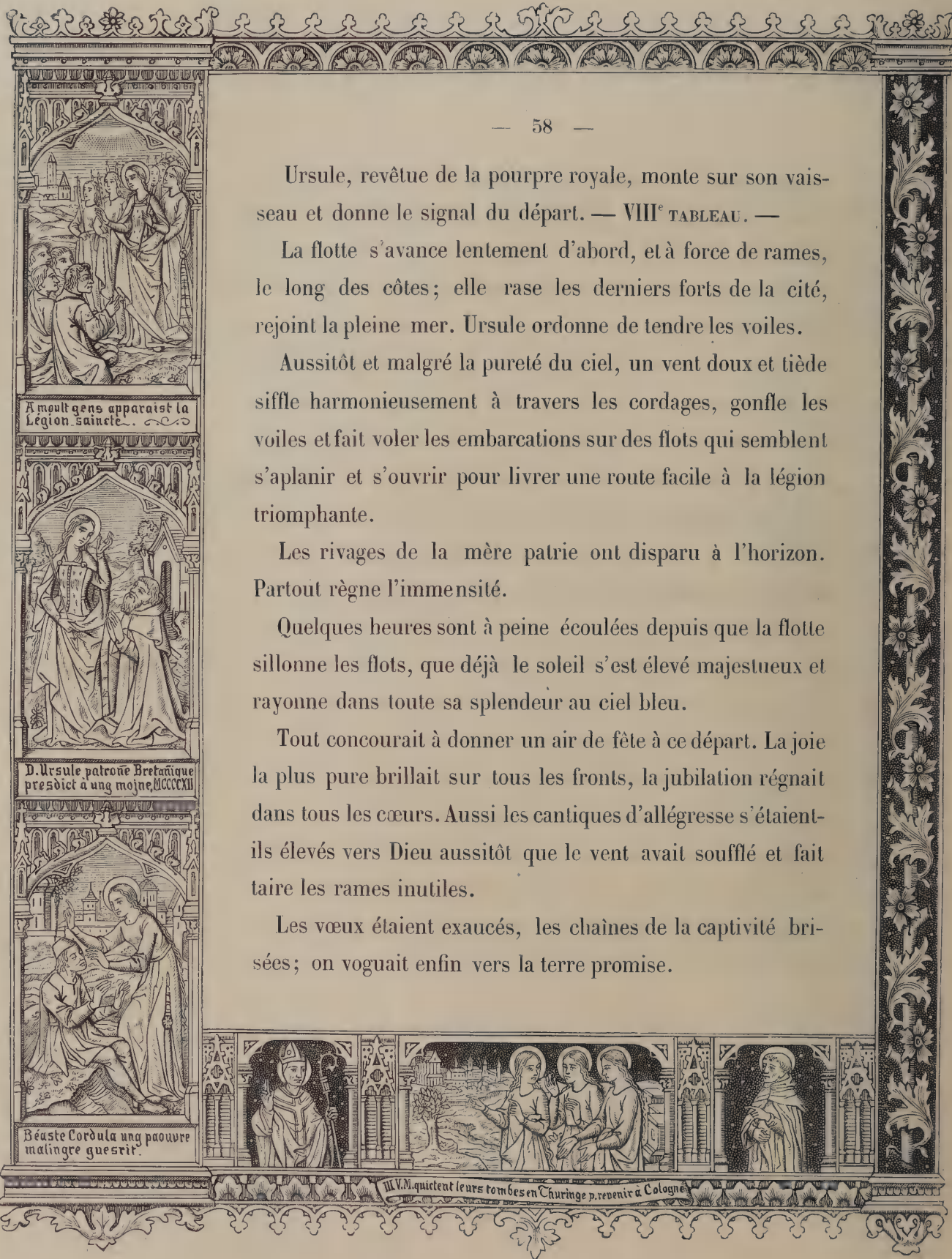
Aussitôt et malgré la pureté du ciel, un vent doux et tiède siffle harmonieusement à travers les cordages, gonfle les voiles et fait voler les embarcations sur des flots qui semblent s'aplanir et s'ouvrir pour livrer une route facile à la légion triomphante.

Les rivages de la mère patrie ont disparu à l'horizon. Partout règne l'immensité.

Quelques heures sont à peine écoulées depuis que la flotte sillonne les flots, que déjà le soleil s'est élevé majestueux et rayonne dans toute sa splendeur au ciel bleu.

Tout concourait à donner un air de fête à ce départ. La joie la plus pure brillait sur tous les fronts, la jubilation régnait dans tous les cœurs. Aussi les cantiques d'allégresse s'élevaient-ils élevés vers Dieu aussitôt que le vent avait soufflé et fait taire les rames inutiles.

Les vœux étaient exaucés, les chaînes de la captivité brisées; on voguait enfin vers la terre promise.



Qui pourrait dépeindre les sentiments dont était animé le cœur des vierges? Elles avaient languï dans l'attente de l'Époux; ses charmes avaient gagné leurs cœurs. Pour partager les ineffables délices de son amour, elles avaient tout abandonné, même ceux à qui elles devaient le jour. Pour s'élever jusqu'à son trône et partager sa royauté, elles avaient brisé leurs couronnes, humilié leur cœur, orné leur âme des fleurs les plus exquisës de la vertu. Les puissants de la terre, captivés par leurs charmes, avaient soupiré à leurs pieds, mais elles avaient eu des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre; leurs corps ainsi que leurs âmes ne leur appartenaient plus. Du jour où la voix de l'Époux s'était fait entendre, tout avait été sacrifié sur l'autel de l'amour divin.

Aussi l'épouse, en ce moment, goûtait les premières délices de ce qu'elle n'avait pas rêvé en vain. Les dons acceptés, on pouvait célébrer les fiançailles. Bientôt on allait consacrer les nocës de l'Agneau.

La jubilation qui inondait ces chastes âmes, comme un torrent de bienfaisantes ondées après une aride sécheresse, était également partagée par les princes et les pontifes. Les premiers allaient à la conquête d'un royaume plus vaste et plus



S^{te} Cordula ressuscite ung mort.



S^{te} Cunesrie reconforte ung pauvre naufragez.



durable; les seconds, comme les vicillards de l'ancienne loi, en conduisant les victimes à l'autel du sacrifice, devaient partager leur triomphe et s'asseoir aussi à la table du festin.

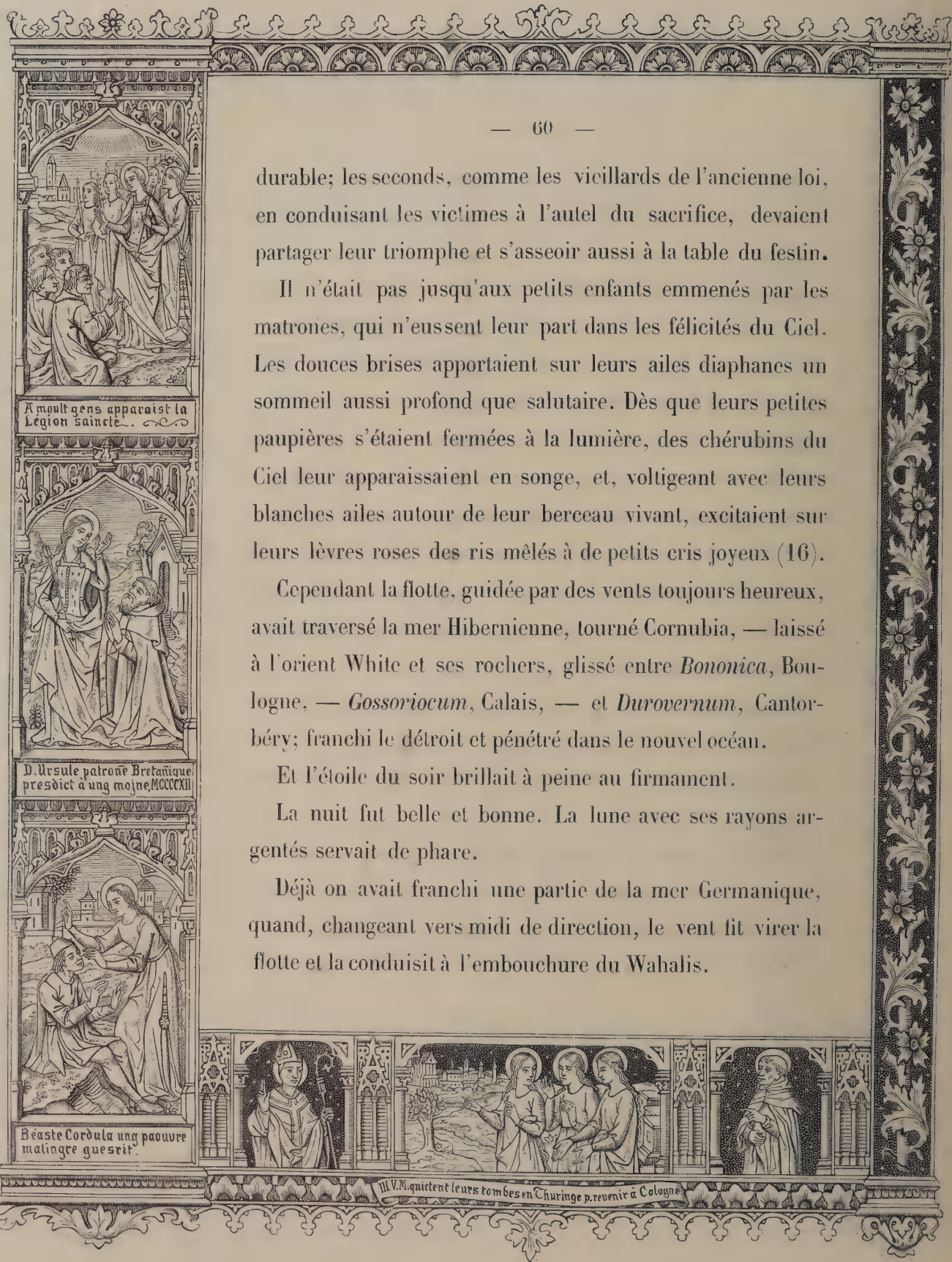
Il n'était pas jusqu'aux petits enfants emmenés par les matrones, qui n'eussent leur part dans les félicités du Ciel. Les douces brises apportaient sur leurs ailes diaphanes un sommeil aussi profond que salutaire. Dès que leurs petites paupières s'étaient fermées à la lumière, des chérubins du Ciel leur apparaissaient en songe, et, voltigeant avec leurs blanches ailes autour de leur berceau vivant, excitaient sur leurs lèvres roses des ris mêlés à de petits cris joyeux (16).

Cependant la flotte, guidée par des vents toujours heureux, avait traversé la mer Hibernienne, tourné Cornubia, — laissé à l'orient White et ses rochers, glissé entre *Bononica*, Boulogne, — *Gossoriocum*, Calais, — et *Durovernum*, Cantorbéry; franchi le détroit et pénétré dans le nouvel océan.

Et l'étoile du soir brillait à peine au firmament.

La nuit fut belle et bonne. La lune avec ses rayons argentés servait de phare.

Déjà on avait franchi une partie de la mer Germanique, quand, changeant vers midi de direction, le vent fit virer la flotte et la conduisit à l'embouchure du Wahalis.



On ne pouvait douter que la légion ne s'avancât, guidée comme les Hébreux dans le désert par une assistance toute divine.

Bientôt une terre inconnue semble sortir du sein des ondes. Les vents, brisant en tout sens le courant des eaux, continuent à changer de direction avec les sinuosités du fleuve. Des villes et des palais, des prés, des champs et des forêts, en parent les deux rivages. Enfin, le calme succède à l'agitation; les ondes s'aplanissent et leur surface ne présente plus que l'image d'une glace immense, dans laquelle le ciel le plus pur réfléchit son image. Une ville imposante étale ses tours aux yeux des vierges britanniques.

Ursule comprend que c'est là le terme du voyage de ce jour, elle ordonne de jeter les ancres, et l'on aborde Thiel, — Thiel, — seconde des cités florissantes sur les rives du Wahalis, dans l'antique Batavie.

Ursule et ses compagnes sont saluées avec étonnement et respect par les habitants de cette ville. C'était l'époque d'une de ces réunions solennelles où, tous les ans, la loyauté batave y attirait le commerce des pays voisins. Une foule immense d'étrangers remplit les quais; jamais spectacle



Paul III.

Paul III approuve l'ordre des Ursulines.

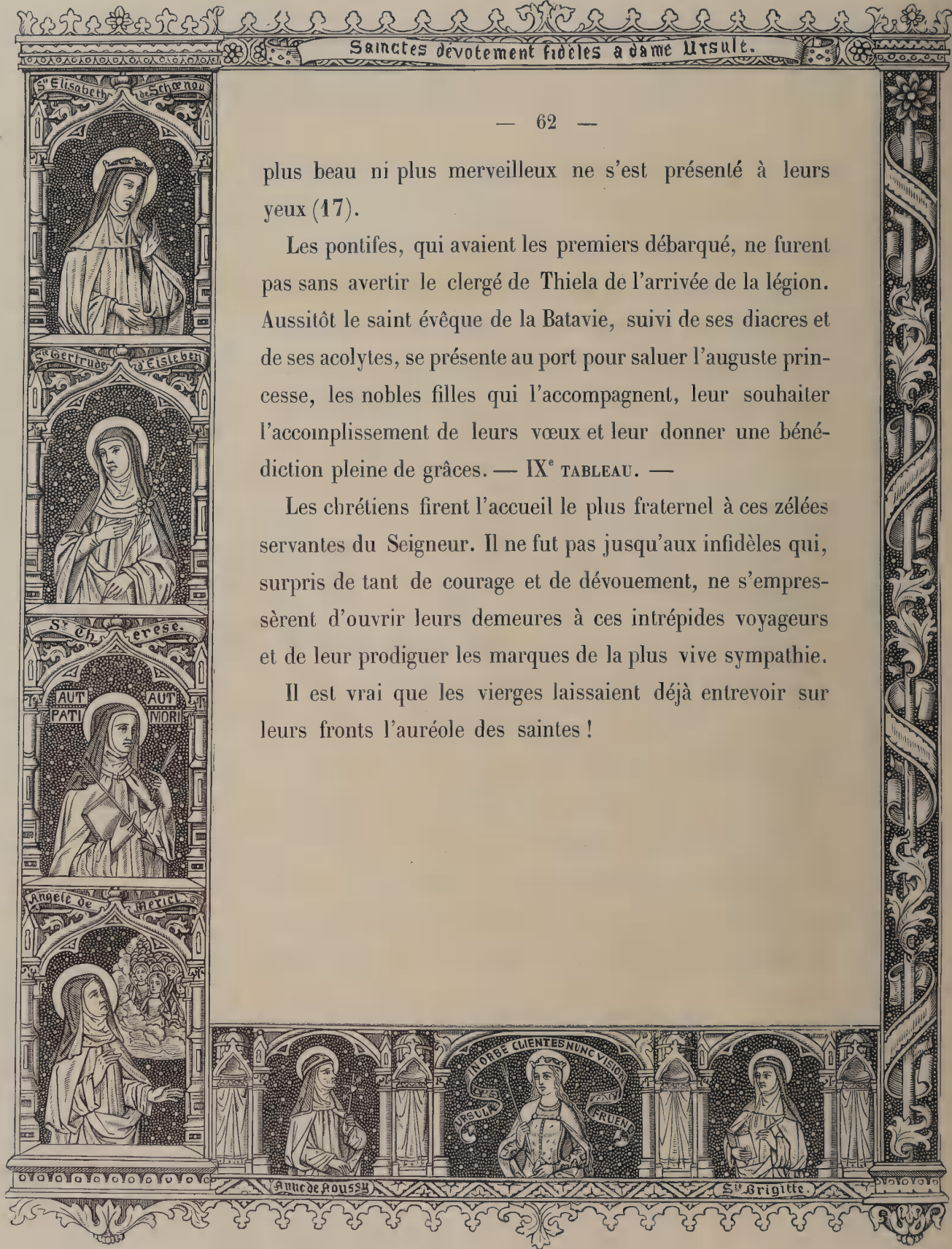
Annon.

plus beau ni plus merveilleux ne s'est présenté à leurs yeux (17).

Les pontifes, qui avaient les premiers débarqué, ne furent pas sans avertir le clergé de Thiela de l'arrivée de la légion. Aussitôt le saint évêque de la Batavie, suivi de ses diacres et de ses acolytes, se présente au port pour saluer l'auguste princesse, les nobles filles qui l'accompagnent, leur souhaiter l'accomplissement de leurs vœux et leur donner une bénédiction pleine de grâces. — IX^e TABLEAU. —

Les chrétiens firent l'accueil le plus fraternel à ces zélées servantes du Seigneur. Il ne fut pas jusqu'aux infidèles qui, surpris de tant de courage et de dévouement, ne s'empresèrent d'ouvrir leurs demeures à ces intrépides voyageurs et de leur prodiguer les marques de la plus vive sympathie.

Il est vrai que les vierges laissaient déjà entrevoir sur leurs fronts l'auréole des saintes !

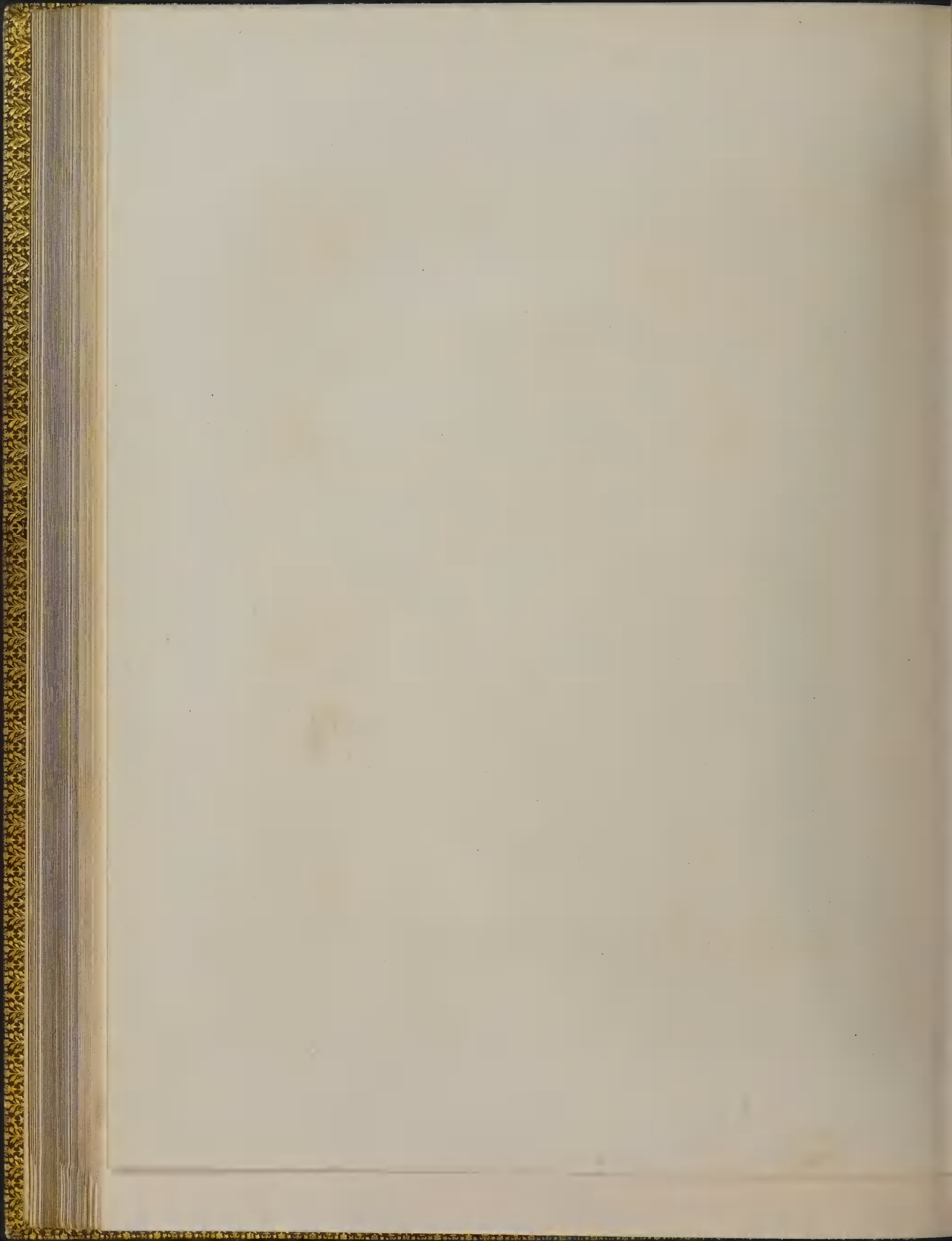


Tabl. IX.



Kellerhoven Lith.

Chronolith Hångart-Mänge Paris



CHAPITRE VIII

ARRIVÉE D'URSULE A COLOGNE. — APPARITION DE L'ANGE QUI LUI ORDONNE
D'ALLER A ROME.

A

u temps où Ursule se préparait à son grand voyage, résidait dans la belle cité d'Aggripine une noble dame d'Albion, nommée Sigillindis. Veuve, encore jeune, cette humble servante du Seigneur partageait sa modeste retraite, sur le Greesberg, colline voisine de la cité, avec un saint prêtre du nom de Quirillus. La demeure de ces chrétiens était sanctifiée par la prière et honorée par de précieuses reliques de sainte Madeleine.

Un jour que cette vertueuse femme était plongée dans la méditation et conversait avec les esprits du Ciel, elle apprit



Paul III

Paul III approuve l'ordre des Ursulines.

St. Annon

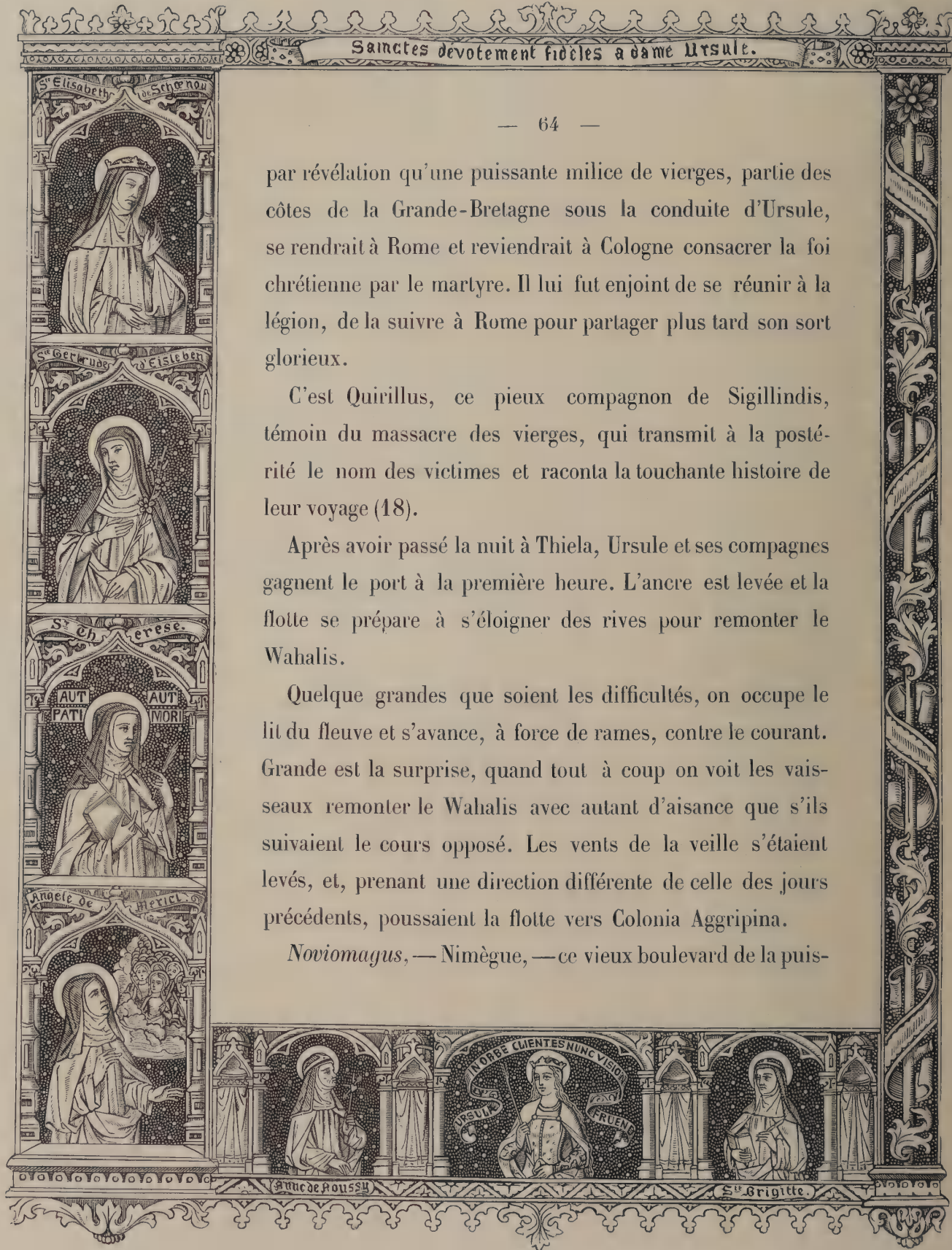
par révélation qu'une puissante milice de vierges, partie des côtes de la Grande-Bretagne sous la conduite d'Ursule, se rendrait à Rome et reviendrait à Cologne consacrer la foi chrétienne par le martyre. Il lui fut enjoint de se réunir à la légion, de la suivre à Rome pour partager plus tard son sort glorieux.

C'est Quirillus, ce pieux compagnon de Sigillindis, témoin du massacre des vierges, qui transmet à la postérité le nom des victimes et raconta la touchante histoire de leur voyage (18).

Après avoir passé la nuit à Thiela, Ursule et ses compagnes gagnent le port à la première heure. L'ancre est levée et la flotte se prépare à s'éloigner des rives pour remonter le Wahalis.

Quelque grandes que soient les difficultés, on occupe le lit du fleuve et s'avance, à force de rames, contre le courant. Grande est la surprise, quand tout à coup on voit les vaisseaux remonter le Wahalis avec autant d'aisance que s'ils suivaient le cours opposé. Les vents de la veille s'étaient levés, et, prenant une direction différente de celle des jours précédents, poussaient la flotte vers Colonia Agrippina.

Noviomagus, — Nimègue, — ce vieux boulevard de la puis-



sance romaine en Germanie, est côtoyé, et, n'était l'agitation de la cité, la brise porterait sur ses remparts le chant harmonieux des vierges.

On entre dans les eaux du Rhin, fleuve majestueux qui, depuis son irruption des Alpes, a servi à tant de puissances.

C'est à l'époque romaine qu'il faut aller demander la fortune du Rhin. Comme le Danube, ce fleuve avait reçu tous les aménagements des lieux fortifiés. Soit qu'on voulût se rendre dans les Gaules ou passer de la Germanie dans la Grande-Bretagne, le Rhin ouvrait un cours large et profond, et tenait ses rives couvertes de forts importants, qui se reliaient à des cités fameuses. Il fallait donc que les communications fussent promptes et faciles. Rome enchaînait à ses rives une flotte nombreuse, toujours prête à voler sur le fleuve, à le parcourir en quelques jours, partout où l'appelait l'attaque ou la défense (19).

Nous devons ces explications pour démontrer qu'il n'était nullement impossible qu'une flotte pût remonter le Rhin au troisième siècle.

La flotte rase donc Ulpia Castra, — Clèves; — Asciburgum, — Asberg; — Novesium, — Neuss; — Burungum, — Worringen; — Durnomagus, — Dormagen, — laissant à gauche



Paul III. Paul III approuve l'ordre des Ursulines. St. Ann.

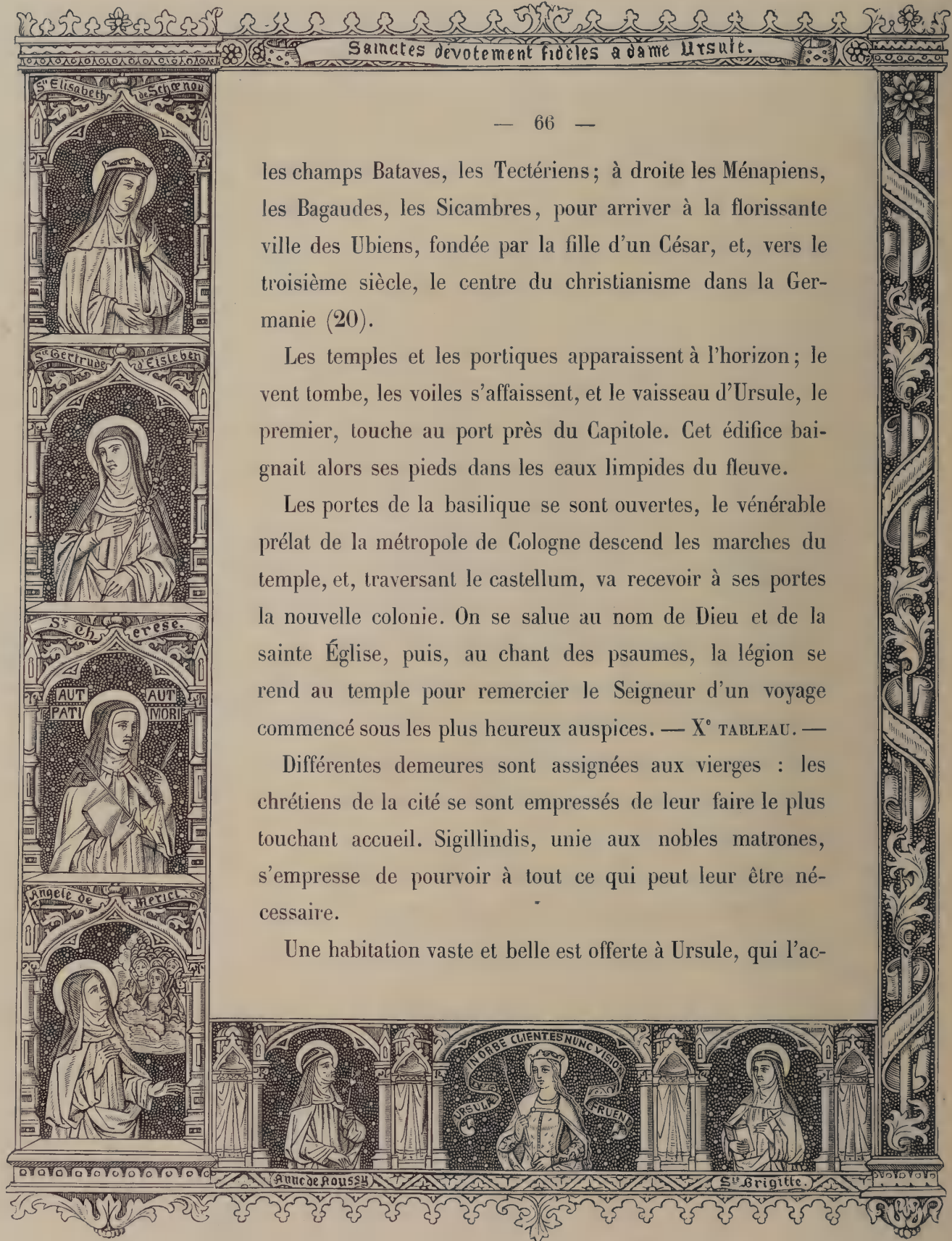
les champs Bataves, les Tectériens; à droite les Ménapiens, les Bagaudes, les Sicambres, pour arriver à la florissante ville des Ubiens, fondée par la fille d'un César, et, vers le troisième siècle, le centre du christianisme dans la Germanie (20).

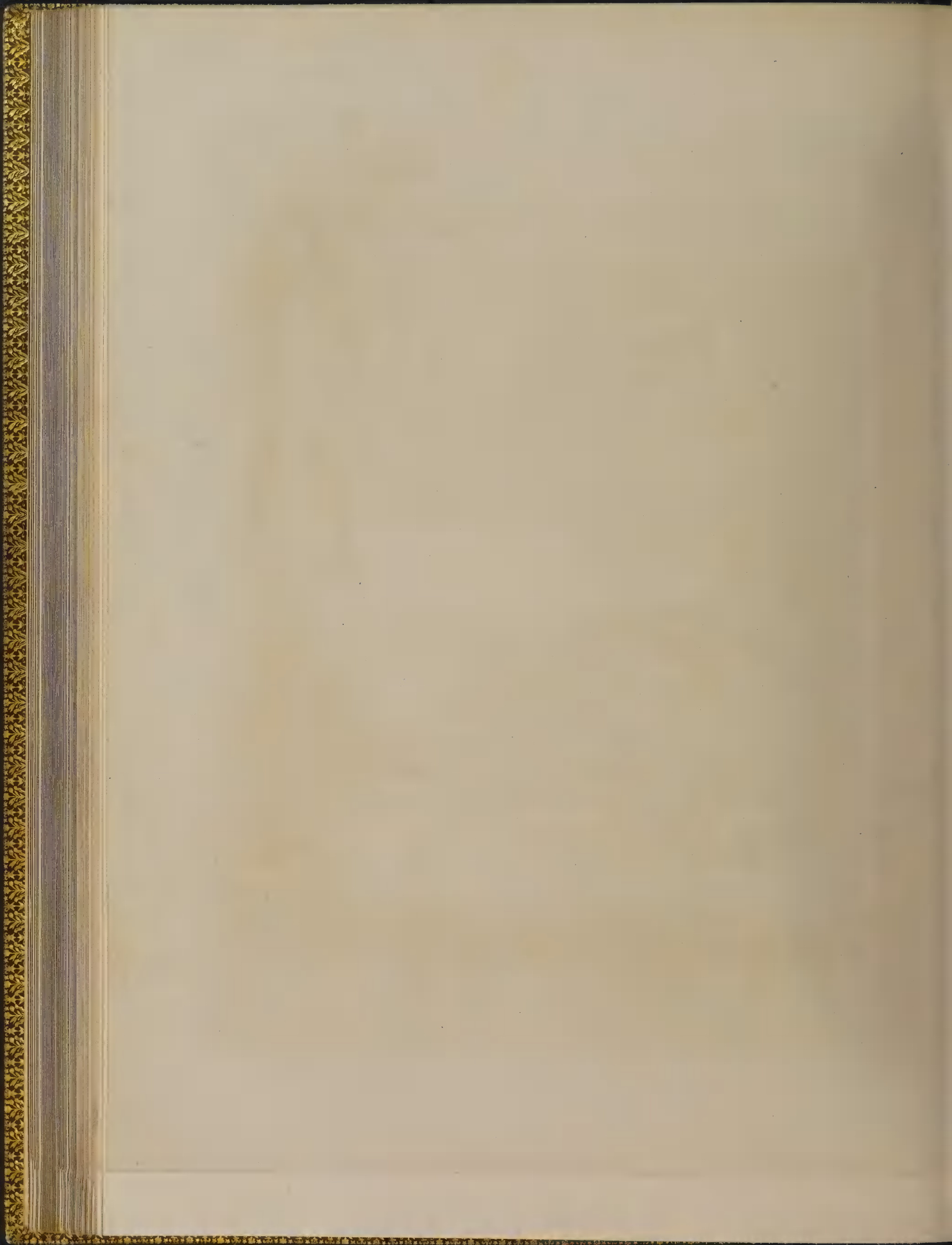
Les temples et les portiques apparaissent à l'horizon; le vent tombe, les voiles s'affaissent, et le vaisseau d'Ursule, le premier, touche au port près du Capitole. Cet édifice baignait alors ses pieds dans les eaux limpides du fleuve.

Les portes de la basilique se sont ouvertes, le vénérable prélat de la métropole de Cologne descend les marches du temple, et, traversant le castellum, va recevoir à ses portes la nouvelle colonie. On se salue au nom de Dieu et de la sainte Église, puis, au chant des psaumes, la légion se rend au temple pour remercier le Seigneur d'un voyage commencé sous les plus heureux auspices. — X^e TABLEAU. —

Différentes demeures sont assignées aux vierges : les chrétiens de la cité se sont empressés de leur faire le plus touchant accueil. Sigillindis, unie aux nobles matrones, s'empresse de pourvoir à tout ce qui peut leur être nécessaire.

Une habitation vaste et belle est offerte à Ursule, qui l'ac-





cepte, parce qu'elle offre toute facilité pour se rendre soit au temple, soit au port. Au midi de cette maison se déploie un jardin où les plantes et les fleurs, grâce aux rayons bien-faisants du soleil, croissent en plus grand nombre. C'est là qu'Ursule se livre à la prière, loin des rumeurs de la cité.

Au dix-septième siècle, on montrait encore la demeure d'Ursule, ainsi qu'une pierre qui servait de marche. Les pieux fidèles s'agenouillaient au seuil de cette habitation, et couvraient de leurs baisers respectueux cette pierre, sur laquelle s'étaient reposés les pieds de la sainte.

Cependant, avec la fin du jour, la cité est rentrée dans le calme. Bientôt les vierges, retirées dans leur demeure, se livrent aux douceurs du repos.

Ursule seule veille, inquiète sur le sort que Dieu lui réserve. Elle supplie le Seigneur de se souvenir de ses promesses et de manifester à sa servante ses dernières volontés. Le sommeil la surprend dans l'oraison; elle essaye de réparer sur sa couche des forces brisées par la fatigue du voyage.

A peine ses yeux se ferment-ils, qu'elle se sent réveillée par une voix céleste qui lui dit :

— Ursule ! Ursule !



Paul III. Paul III approuve l'ordre des Ursulines.

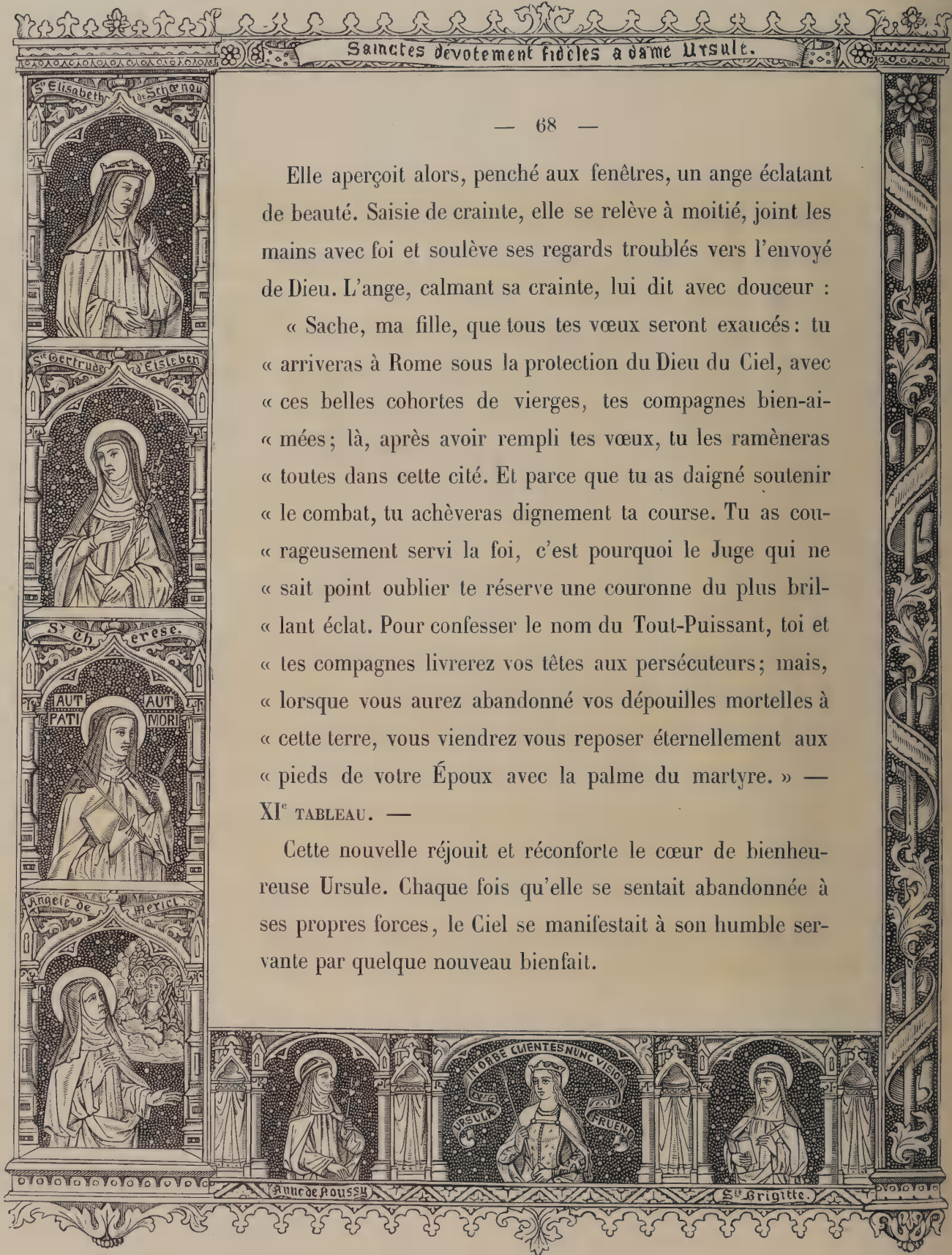
St. Annon

Elle aperçoit alors, penché aux fenêtres, un ange éclatant de beauté. Saisie de crainte, elle se relève à moitié, joint les mains avec foi et soulève ses regards troublés vers l'envoyé de Dieu. L'ange, calmant sa crainte, lui dit avec douceur :

« Sache, ma fille, que tous tes vœux seront exaucés : tu
« arriveras à Rome sous la protection du Dieu du Ciel, avec
« ces belles cohortes de vierges, tes compagnes bien-ai-
« mées ; là, après avoir rempli tes vœux, tu les ramèneras
« toutes dans cette cité. Et parce que tu as daigné soutenir
« le combat, tu achèveras dignement ta course. Tu as cou-
« rageusement servi la foi, c'est pourquoi le Juge qui ne
« sait point oublier te réserve une couronne du plus bril-
« lant éclat. Pour confesser le nom du Tout-Puissant, toi et
« tes compagnes livrerez vos têtes aux persécuteurs ; mais,
« lorsque vous aurez abandonné vos dépouilles mortelles à
« cette terre, vous viendrez vous reposer éternellement aux
« pieds de votre Époux avec la palme du martyre. » —

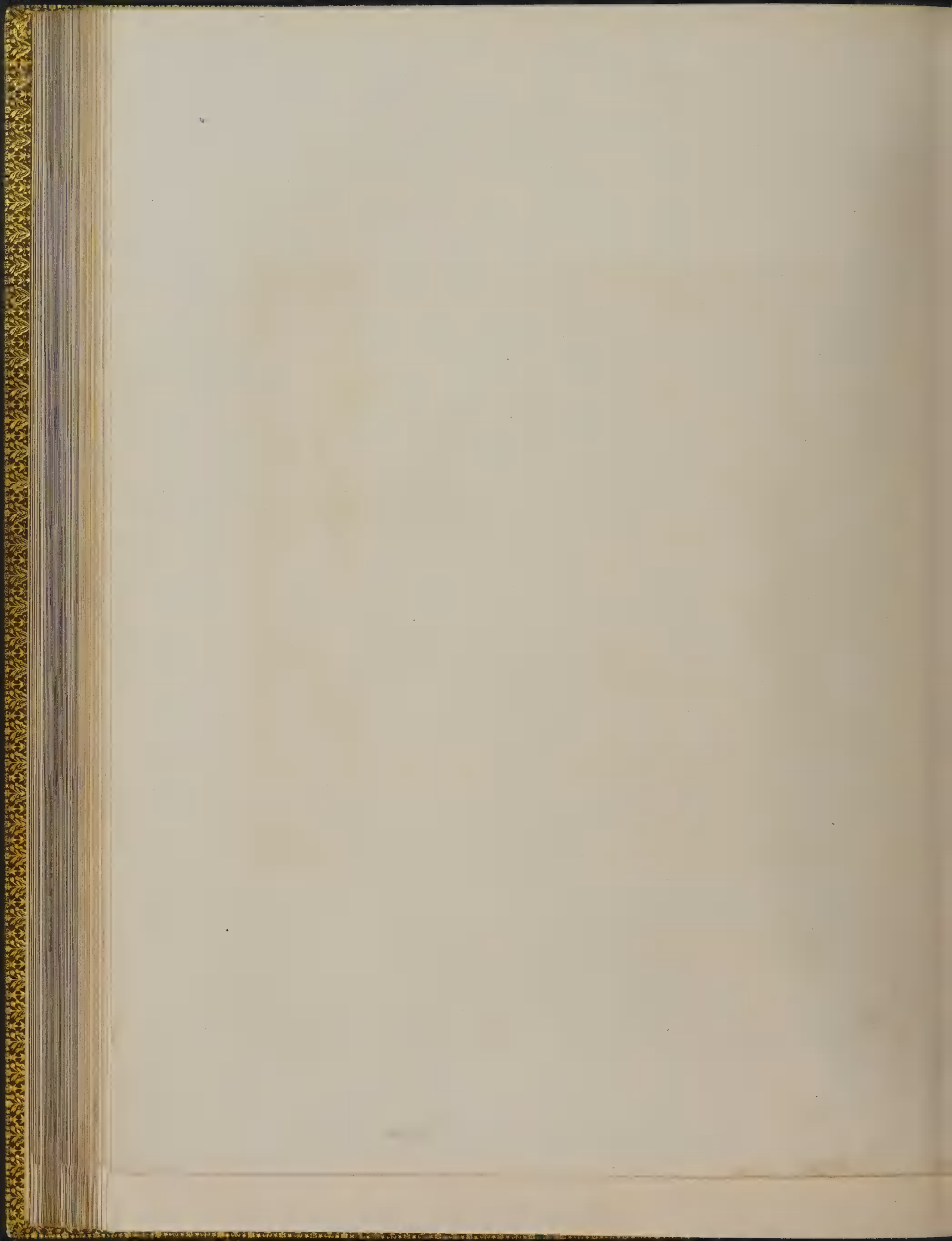
XI^e TABLEAU. —

Cette nouvelle réjouit et reconforte le cœur de bienheureuse Ursule. Chaque fois qu'elle se sentait abandonnée à ses propres forces, le Ciel se manifestait à son humble servante par quelque nouveau bienfait.



TABL. XI.





Dès le matin, Ursule se hâte d'aller annoncer la bonne nouvelle aux prélats et à ses compagnes.

Le voyage à Rome, à cette époque, était une entreprise tellement hérissée de difficultés, que notre jeune princesse craignit que ses conseillers ne prissent l'apparition pour un rêve ou un piège du démon.

Les vierges sont donc convoquées autour des sages de l'Église. On expose les faits dans tout leur jour, afin de mieux connaître la vérité et de se rendre docile à la voix du Ciel.

Les pontifes et les saintes filles reconnurent que Dieu avait parlé, et la joie éclata dans les cœurs en apprenant qu'il leur était réservé de confesser la foi par le martyre.

On a hâte de partir et de consommer le sacrifice.

Les chants d'actions de grâces s'élèvent avec puissance et majesté dans le temple saint.

Aquilinus, légat de la Germanie, témoin de tant de merveilles, ne veut point laisser partir la sainte légion sans lui rompre le pain des forts.

Quelle touchante cérémonie que celle où les ministres du Seigneur, montant à l'autel du sacrifice, forcent l'Agneau sans tache à descendre au milieu d'eux, et, le présentant



Paul III. Paul III approuve l'ordre des Ursulines. St. Annon.

sous les apparences du pain et du vin, en nourrissent ces voyageurs intrépides! le Viatique à des vierges qui volent à la mort! C'est bien là le vin qui enivre les saints, sans apaiser leur soif. Plus on boit à la source de cette vigne, plus on est altéré du Ciel, jusqu'à ce qu'il s'ouvre pour l'éternité!

On échange le baiser fraternel, et, quittant la maison de Dieu, on pourvoit au départ.

Nobles et citoyens de la cité tiennent à honneur de charger les navires de tout ce qui peut être utile dans cette longue pérégrination.

Les infidèles mêmes, touchés de tant de vertus, veulent être utiles à ces nobles filles. Des missives importantes leur sont confiées pour différentes cités qu'elles auront à traverser, pour Rome surtout, but de leur voyage.

Puis, tous se joignent au vénéré pontife de Colonia, à ses clercs, pour accompagner comme en triomphe les jeunes chrétiennes au port. Quirillus et Sigillindis se sont joints aux cohortes.

Les adieux sont échangés, l'ancre est levée, les vaisseaux quittent le port.



S^t Ursule

S^t Brigitte

CHAPITRE IX

VOYAGE A ROME. — BAPTÊME DES CATÉCHUMÈNES.

La Mère de Dieu et les bienheureux apôtres Pierre et Paul ayant été choisis pour patrons de la flotte, la légion invoque leur secours. Les vents se lèvent toujours favorables à la traversée. Les navires ne marchent plus, ils fendent les eaux, volent entre deux rives tantôt larges, tantôt resserrées entre de hautes collines.

Antoniacum, — *Andernach*; — Confluentia, — *Coblentz*; Maguntiacum, — *Mayence*, — ne font qu'apparaître pour se perdre au loin, sans pouvoir captiver par la beauté de leurs sites des vierges qui aspirent à d'autres plaisirs moins éphémères.



Paul III.

Paul III approuve l'ordre des Ursulines.

St. Annen.

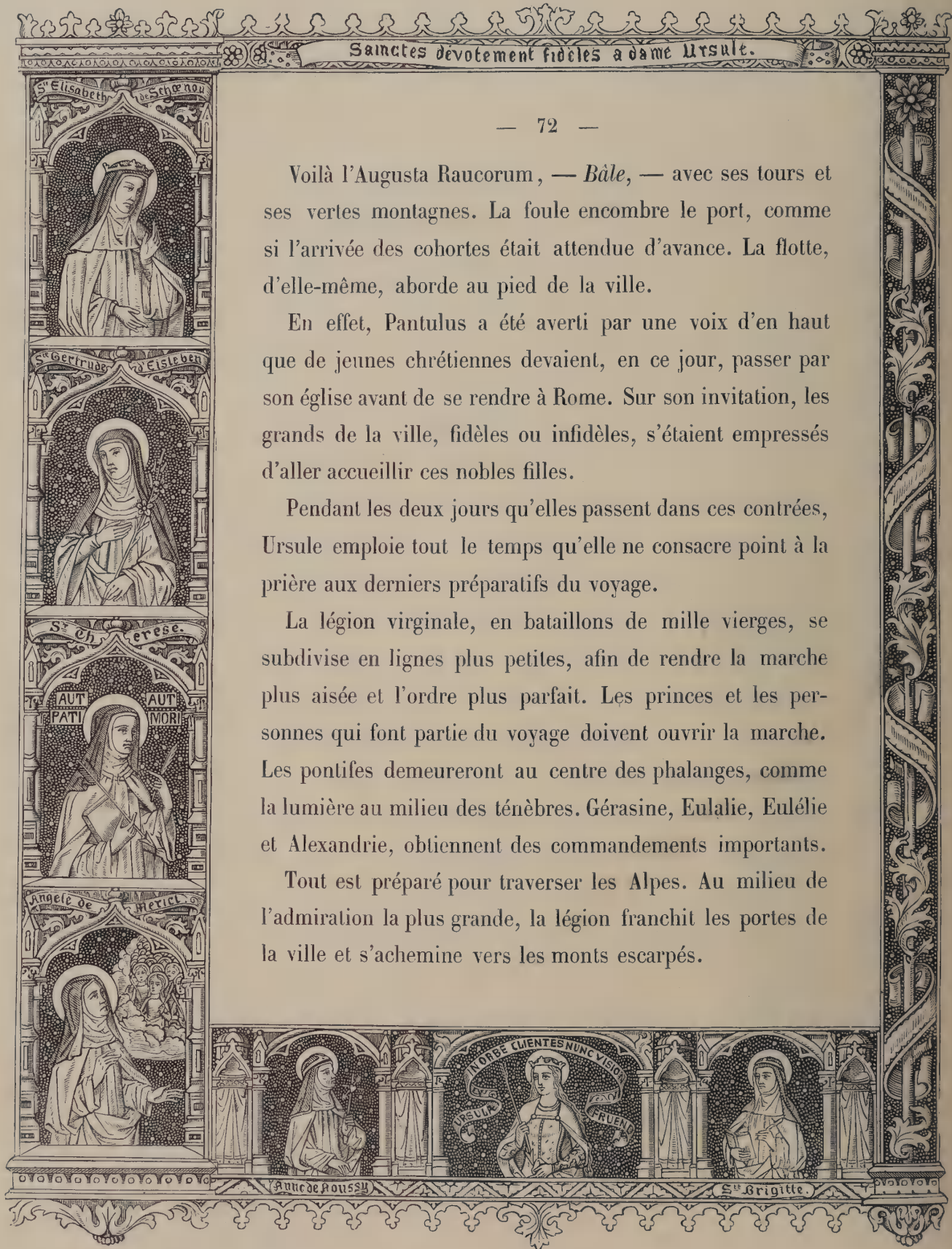
Voilà l'Augusta Raucorum, — Bâle, — avec ses tours et ses vertes montagnes. La foule encombre le port, comme si l'arrivée des cohortes était attendue d'avance. La flotte, d'elle-même, aborde au pied de la ville.

En effet, Pantulus a été averti par une voix d'en haut que de jeunes chrétiennes devaient, en ce jour, passer par son église avant de se rendre à Rome. Sur son invitation, les grands de la ville, fidèles ou infidèles, s'étaient empressés d'aller accueillir ces nobles filles.

Pendant les deux jours qu'elles passent dans ces contrées, Ursule emploie tout le temps qu'elle ne consacre point à la prière aux derniers préparatifs du voyage.

La légion virginale, en bataillons de mille vierges, se subdivise en lignes plus petites, afin de rendre la marche plus aisée et l'ordre plus parfait. Les princes et les personnes qui font partie du voyage doivent ouvrir la marche. Les pontifes demeureront au centre des phalanges, comme la lumière au milieu des ténèbres. Gerasine, Eulalie, Eulélie et Alexandrie, obtiennent des commandements importants.

Tout est préparé pour traverser les Alpes. Au milieu de l'admiration la plus grande, la légion franchit les portes de la ville et s'achemine vers les monts escarpés.



Pantulus, qui s'est chargé de la garde des navires, bénit une dernière fois de loin ces pieux pèlerins, et rentre dans le temple pour appeler sur la caravane les grâces du Ciel.

Pour que de faibles créatures eussent le courage héroïque d'une traversée presque surhumaine, il fallait une foi ardente, une âme dévorée par l'amour. Oui, ce sublime amour les exaltait, détruisait tous les obstacles, aplanissait les montagnes, changeait les souffrances en joies, confondait les cœurs orgueilleux et laissait à l'admiration des siècles le prodige le plus frappant des triomphes de la faiblesse.

Il est vrai que Celui qui avait guidé le peuple hébreu à travers le désert assistait ouvertement ces glorieuses phalanges.

Trois jours de marche suffirent pour passer du Rhin chez les Helvètes. On aperçoit bientôt au sommet des monts jurassiens les colonnes des vierges. De ces hauteurs verdoyantes les regards planent sur la Gaule et les Alpes.

Grâce aux aqueducs romains, on peut franchir sans obstacles et l'Arar — *la Saône* — aux flots calmes, et le Rhodanum — *le Rhône* — au courant impétueux.

En passant par Lugdunum — *Lyon*, — les vierges vont invoquer et Pothin et Polycarpe, coller leurs lèvres sur la colonne à laquelle fut attachée la vierge martyre Blandine.



Paul III.

Paul III approuve l'ordre des Ursulines.

S. Annon.

L'hospitalité la plus fraternelle leur est donnée chez les Allobroges.

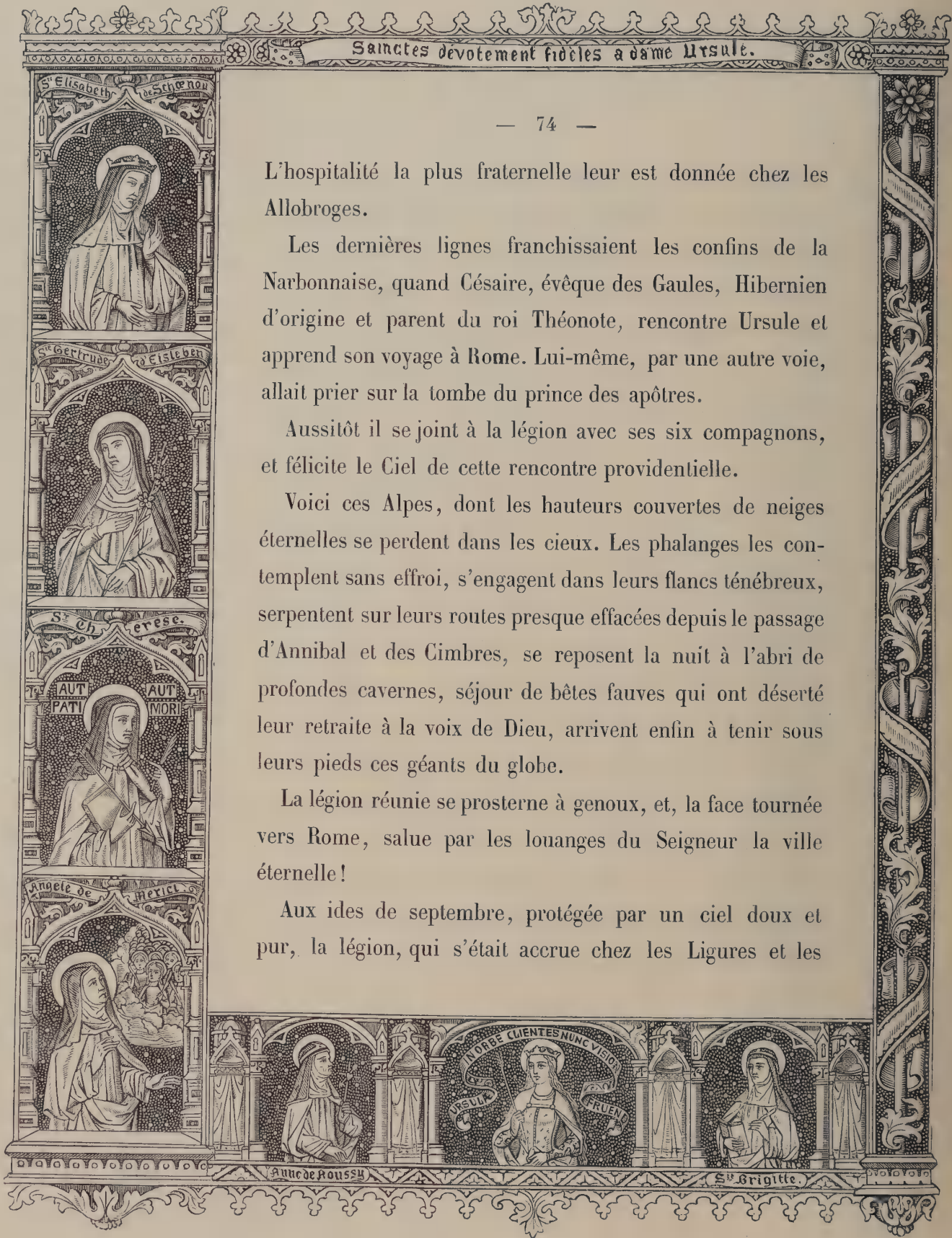
Les dernières lignes franchissaient les confins de la Narbonnaise, quand Césaire, évêque des Gaules, Hibernien d'origine et parent du roi Théonote, rencontre Ursule et apprend son voyage à Rome. Lui-même, par une autre voie, allait prier sur la tombe du prince des apôtres.

Aussitôt il se joint à la légion avec ses six compagnons, et félicite le Ciel de cette rencontre providentielle.

Voici ces Alpes, dont les hauteurs couvertes de neiges éternelles se perdent dans les cieux. Les phalanges les contemplent sans effroi, s'engagent dans leurs flancs ténébreux, serpentent sur leurs routes presque effacées depuis le passage d'Annibal et des Cimbres, se reposent la nuit à l'abri de profondes cavernes, séjour de bêtes fauves qui ont déserté leur retraite à la voix de Dieu, arrivent enfin à tenir sous leurs pieds ces géants du globe.

La légion réunie se prosterne à genoux, et, la face tournée vers Rome, salue par les louanges du Seigneur la ville éternelle!

Aux ides de septembre, protégée par un ciel doux et pur, la légion, qui s'était accrue chez les Ligures et les



Étrusques d'une foule de prosélytes, s'avance dans le Latium. Deux jours après, les vierges étaient aux portes de Rome aux sept collines.

Un proconsul romain, parti de la ville d'Agripine avec la légion, dont il partage la foi, se met en tête des colonnes et les conduit vers la région habitée par les chrétiens. On descend au Forum, on passe devant le temple du Capitole, on laisse à droite le cirque de Flaminius et le grand autel d'Hercule, on se rend enfin par le pont Fabricius dans la cité Transtévérine.

Les édits de César-Alexandre avaient rendu la paix à l'Église. Les fidèles ne peuplaient plus les catacombes. Des temples chrétiens s'élevaient à côté des temples païens croulants sur leur base; le sang des martyrs avait germé et produit une moisson abondante pour le Christianisme. Un apologiste éloquent pouvait déjà s'écrier : *Nous ne faisons qu'apparaître, et déjà nous remplissons vos camps, vos tribus, vos décuries, le sénat, le forum, le palais même des Césars, nous ne vous laissons de vides que vos temples* (21).

On commençait à comprendre l'œuvre du Christ. Les zélés ouvriers de la vigne profitaient du soleil pour travailler sans repos au champ du père de famille.



Paul III

Paul III approuve l'ordre des Ursulines.

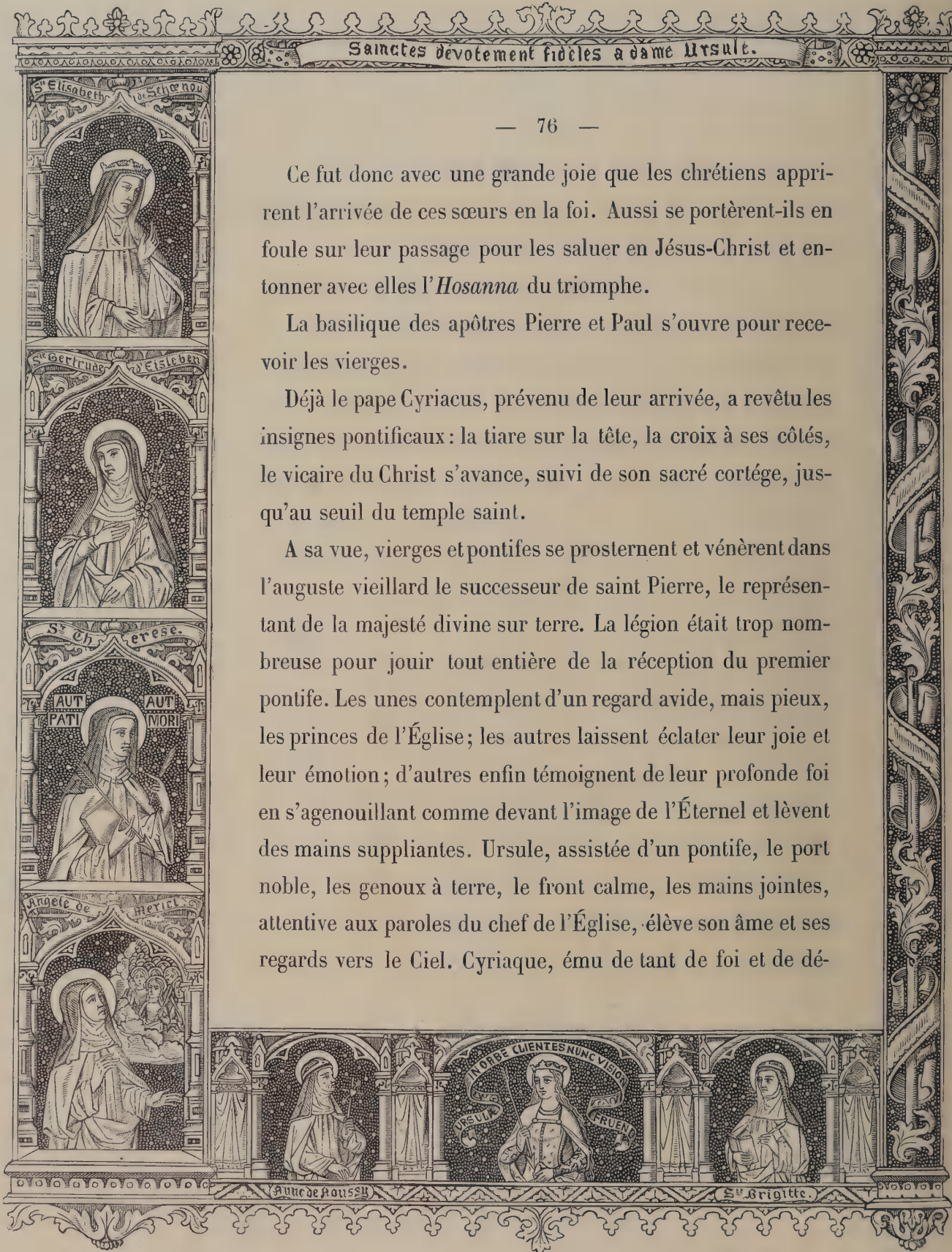
S. Anan.

Ce fut donc avec une grande joie que les chrétiens apprirent l'arrivée de ces sœurs en la foi. Aussi se portèrent-ils en foule sur leur passage pour les saluer en Jésus-Christ et entonner avec elles l'*Hosanna* du triomphe.

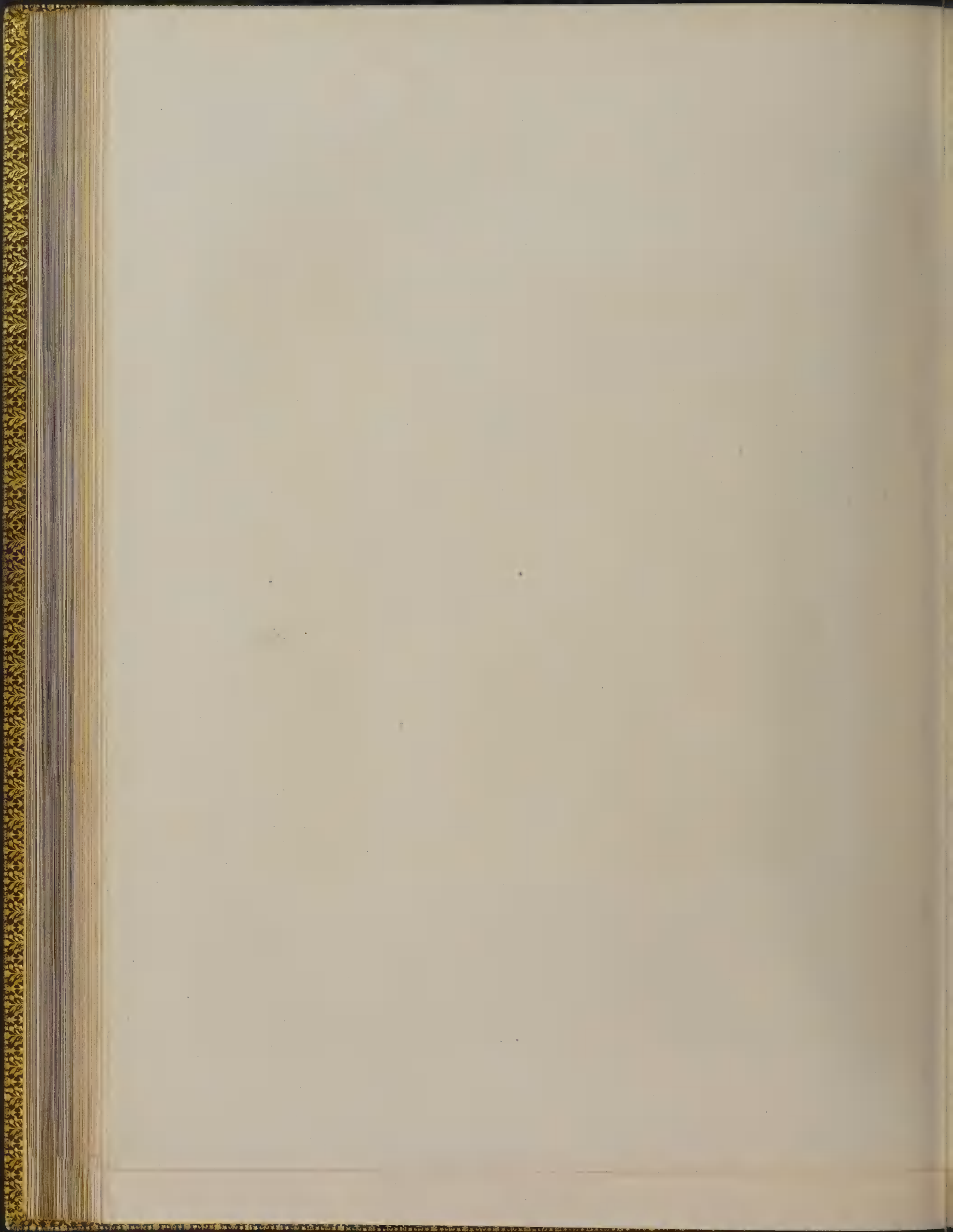
La basilique des apôtres Pierre et Paul s'ouvre pour recevoir les vierges.

Déjà le pape Cyriacus, prévenu de leur arrivée, a revêtu les insignes pontificaux : la tiare sur la tête, la croix à ses côtés, le vicaire du Christ s'avance, suivi de son sacré cortège, jusqu'au seuil du temple saint.

A sa vue, vierges et pontifes se prosternent et vénèrent dans l'auguste vieillard le successeur de saint Pierre, le représentant de la majesté divine sur terre. La légion était trop nombreuse pour jouir tout entière de la réception du premier pontife. Les unes contemplent d'un regard avide, mais pieux, les princes de l'Église; les autres laissent éclater leur joie et leur émotion; d'autres enfin témoignent de leur profonde foi en s'agenouillant comme devant l'image de l'Éternel et lèvent des mains suppliantes. Ursule, assistée d'un pontife, le port noble, les genoux à terre, le front calme, les mains jointes, attentive aux paroles du chef de l'Église, élève son âme et ses regards vers le Ciel. Cyriaque, ému de tant de foi et de dé-







vouement, fait descendre sur tous ces fronts les grâces du Ciel, et, s'adressant à la jeune et courageuse princesse, la confirme dans son zèle et l'encourage à se rendre toujours digne des merveilles de la grâce. — XII^e TABLEAU. —

Le saint pontife entonne le psaume : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui évangélisent les nations ! » et fait son entrée dans le temple avec la foule des vierges, des princes et des prélats. C'est sur la tombe des apôtres que chacun vient demander la force d'achever dignement sa course. Ce n'est qu'au coucher du soleil que la brillante armée des vierges achève son entrée à Rome.

Les chrétiens trouvaient dans les agapes, non-seulement un moyen d'élever leurs cœurs avec plus de ferveur vers Dieu, mais encore et surtout l'occasion de développer la charité. Les riches soutenaient les pauvres, les puissants protégeaient les faibles ; le dévouement faisait la force de l'Église naissante. Les vierges trouvèrent donc dans ces réunions tout ce qui pouvait aider à l'accomplissement de leurs vœux.

D'ailleurs, les princes, munis de missives pour les grands de l'empire, furent accueillis, ainsi que leurs saintes compagnes, avec toute la considération que Rome portait à de nobles étrangers. Matrones romaines, sénateurs et chevaliers de



Paul III. Paul III approuve l'ordre des Ursulines. St. Annon.

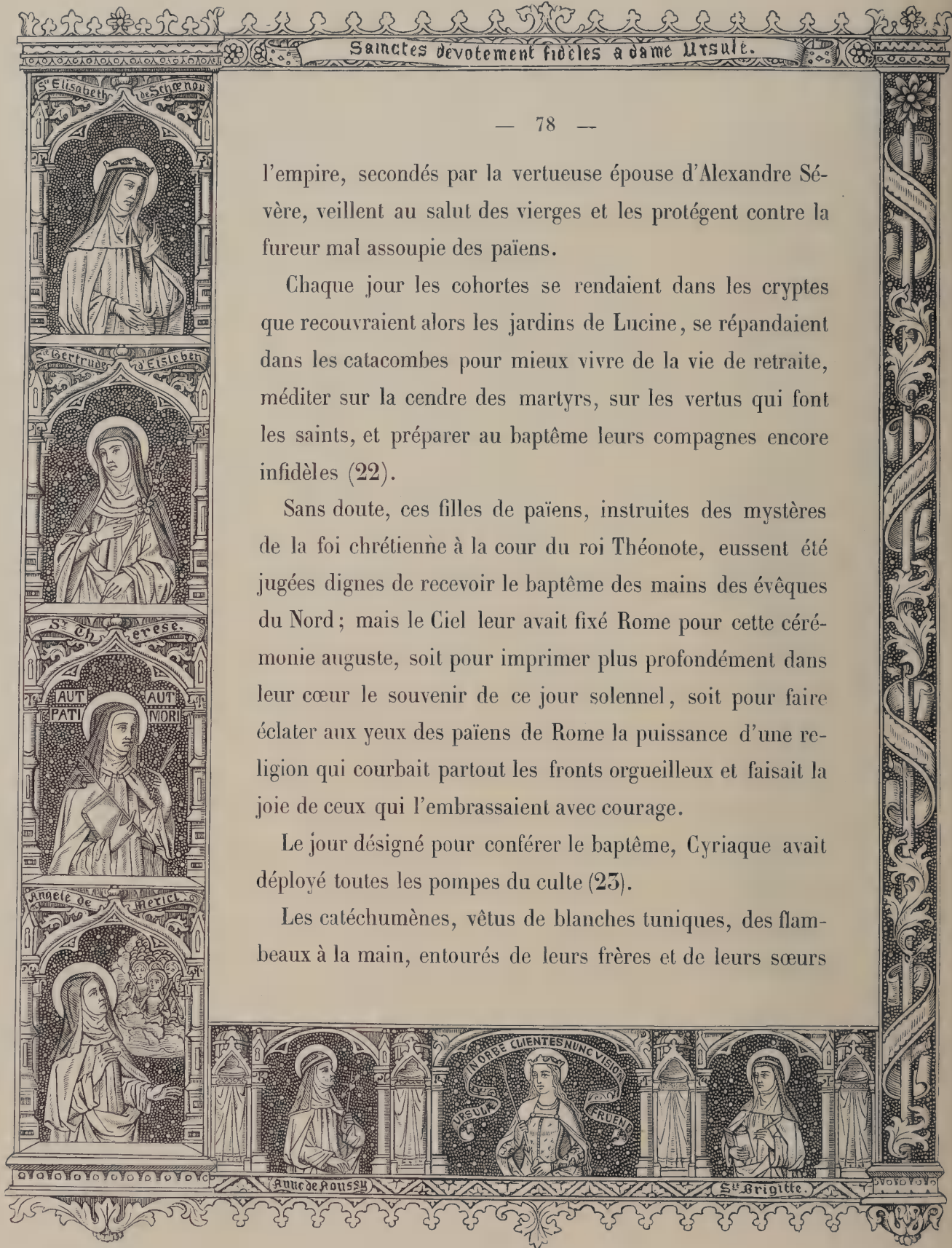
l'empire, secondés par la vertueuse épouse d'Alexandre Sévère, veillent au salut des vierges et les protègent contre la fureur mal assoupie des païens.

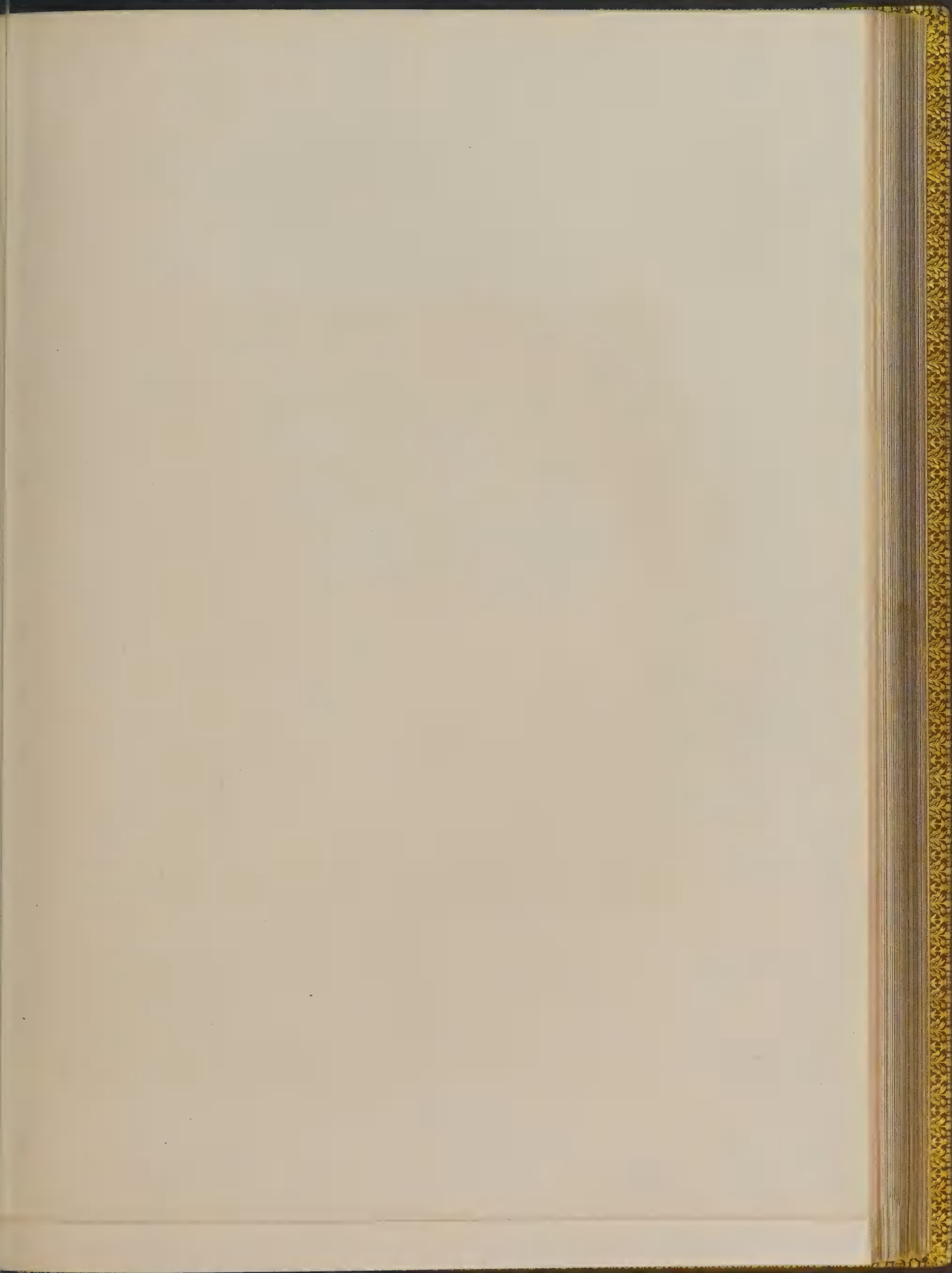
Chaque jour les cohortes se rendaient dans les cryptes que recouvraient alors les jardins de Lucine, se répandaient dans les catacombes pour mieux vivre de la vie de retraite, méditer sur la cendre des martyrs, sur les vertus qui font les saints, et préparer au baptême leurs compagnes encore infidèles (22).

Sans doute, ces filles de païens, instruites des mystères de la foi chrétienne à la cour du roi Théonote, eussent été jugées dignes de recevoir le baptême des mains des évêques du Nord; mais le Ciel leur avait fixé Rome pour cette cérémonie auguste, soit pour imprimer plus profondément dans leur cœur le souvenir de ce jour solennel, soit pour faire éclater aux yeux des païens de Rome la puissance d'une religion qui courbait partout les fronts orgueilleux et faisait la joie de ceux qui l'embrassaient avec courage.

Le jour désigné pour conférer le baptême, Cyriaque avait déployé toutes les pompes du culte (23).

Les catéchumènes, vêtus de blanches tuniques, des flambeaux à la main, entourés de leurs frères et de leurs sœurs





12172



Kellerhoven 163

Stromerth - Hang und Maupay 163

en la foi, se rendent de leur demeure au Baptistère construit à quelques pas de la basilique de Saint-Pierre in Monte. Ce monument, d'une sévérité toute primitive, ressemble plutôt à un tombeau, n'étaient la lumière qui arrive par quelques vitraux et l'éclat des cierges, image de la vie nouvelle à laquelle sont appelés les élus de la foi.

Déjà les hommes ont été ondoyés dans la première enceinte et rendent grâces dans le temple, lorsque le vicaire apostolique procède au baptême des vierges.

Plusieurs grandes cuves de marbre, ornées de vases d'or et d'argent où sont conservées les saintes huiles et l'eau lustrale, les instruments du baptême, quelques peintures symboliques, font tout l'ornement du Baptistère. Les vierges Lucia, Anastasia, alliées au fiancé d'Ursule, suivies de leurs compagnes, ont dépouillé tout vêtement, comme pour ne rien avoir de commun avec le vieux monde, et prennent place dans la sainte piscine.

Cyriaque apparaît. Il a revêtu la tunique blanche. Suivi du Sacré Collège, des clercs, diacres et évêques de son Église, il adresse une dernière instruction à ces aspirantes à la grâce. Le vénéré pontife leur enseigne que, pour être chrétiennes, elles doivent croire, vaincre et mourir, et que



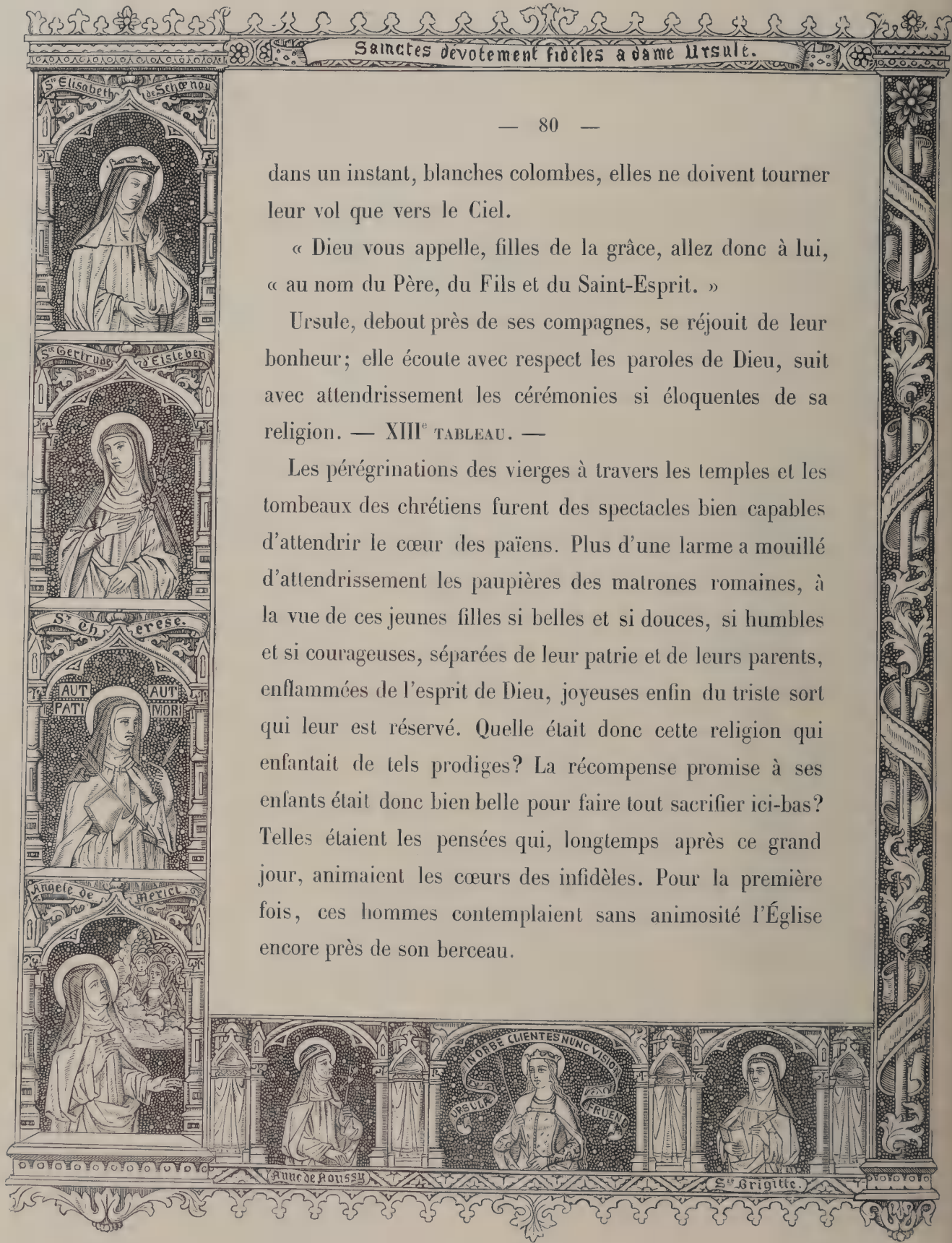
Paul III. Paul III approuve l'ordre des Ursulines. S. Annan.

dans un instant, blanches colombes, elles ne doivent tourner leur vol que vers le Ciel.

« Dieu vous appelle, filles de la grâce, allez donc à lui, « au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Ursule, debout près de ses compagnes, se réjouit de leur bonheur; elle écoute avec respect les paroles de Dieu, suit avec attendrissement les cérémonies si éloquentes de sa religion. — XIII^e TABLEAU. —

Les pérégrinations des vierges à travers les temples et les tombeaux des chrétiens furent des spectacles bien capables d'attendrir le cœur des païens. Plus d'une larme a mouillé d'attendrissement les paupières des matrones romaines, à la vue de ces jeunes filles si belles et si douces, si humbles et si courageuses, séparées de leur patrie et de leurs parents, enflammées de l'esprit de Dieu, joyeuses enfin du triste sort qui leur est réservé. Quelle était donc cette religion qui enfantait de tels prodiges? La récompense promise à ses enfants était donc bien belle pour faire tout sacrifier ici-bas? Telles étaient les pensées qui, longtemps après ce grand jour, animaient les cœurs des infidèles. Pour la première fois, ces hommes contemplaient sans animosité l'Église encore près de son berceau.



CHAPITRE X

LE PAGANISME ET LE CHRISTIANISME. — LEURS EFFETS SUR LE MONDE.

CONSUMMATUM EST ! Tout est consommé !
Telles furent les dernières paroles qui s'échappèrent des lèvres mourantes du divin Rédempteur. Puis les ombres de la mort vinrent voiler les paupières du Crucifié, et l'Homme-Dieu, ayant rempli sa mission sur terre, expira.

Tout est consommé ! Et, à ce cri déchirant de l'agonie, parti du Golgotha, la terre trembla, la nuit couvrit le monde comme d'un linceul et les spectres tressaillirent dans leurs sépulcres.

Tout est consommé ! Pensée profonde qui résume d'une manière éloquente la mission du Christ ici-bas !



Alexandre VII

J. de Portugal reçoit les reliques

Ladislaus de Pologne

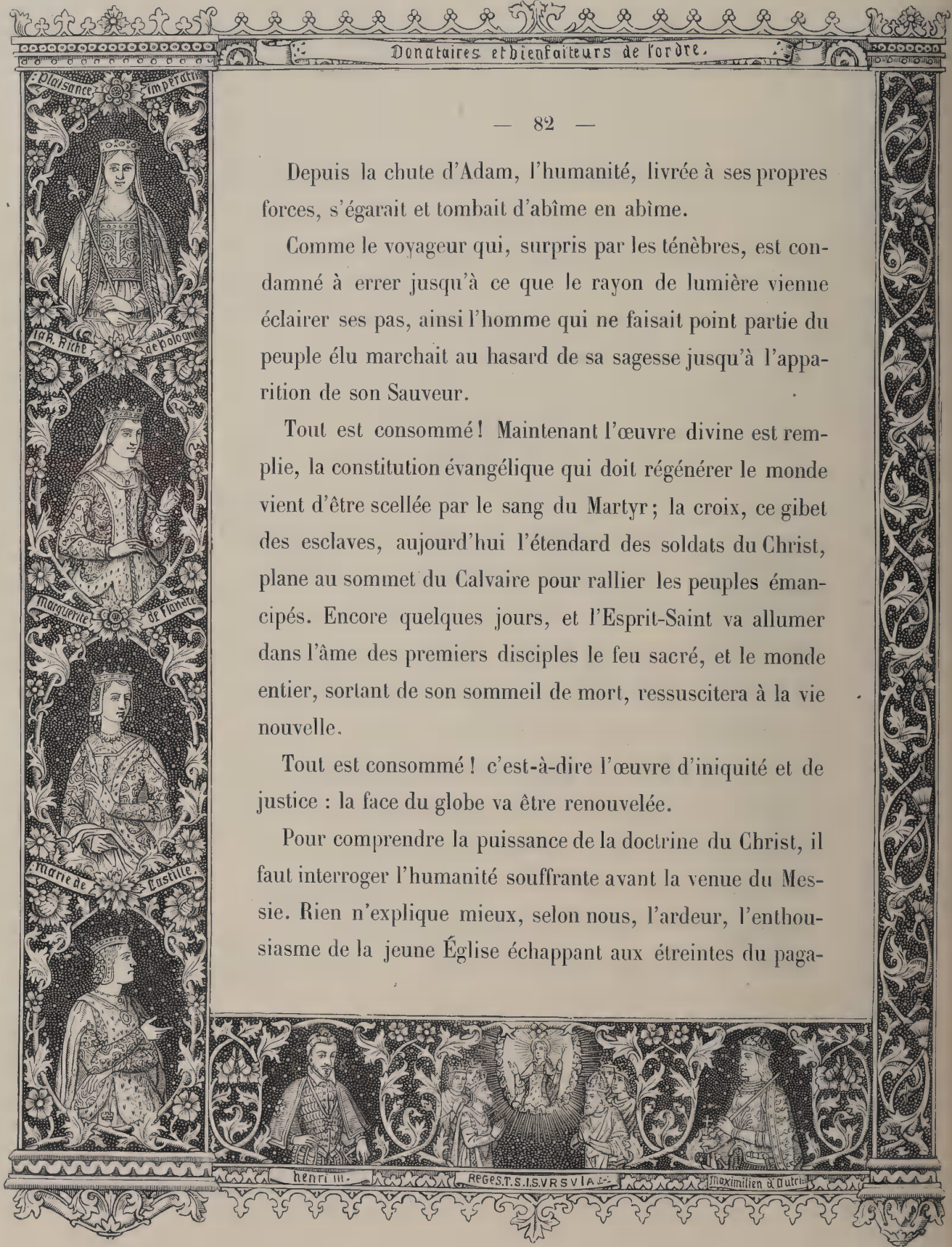
Depuis la chute d'Adam, l'humanité, livrée à ses propres forces, s'égarait et tombait d'abîme en abîme.

Comme le voyageur qui, surpris par les ténèbres, est condamné à errer jusqu'à ce que le rayon de lumière vienne éclairer ses pas, ainsi l'homme qui ne faisait point partie du peuple élu marchait au hasard de sa sagesse jusqu'à l'apparition de son Sauveur.

Tout est consommé ! Maintenant l'œuvre divine est remplie, la constitution évangélique qui doit régénérer le monde vient d'être scellée par le sang du Martyr ; la croix, ce gibet des esclaves, aujourd'hui l'étendard des soldats du Christ, plane au sommet du Calvaire pour rallier les peuples émancipés. Encore quelques jours, et l'Esprit-Saint va allumer dans l'âme des premiers disciples le feu sacré, et le monde entier, sortant de son sommeil de mort, ressuscitera à la vie nouvelle.

Tout est consommé ! c'est-à-dire l'œuvre d'iniquité et de justice : la face du globe va être renouvelée.

Pour comprendre la puissance de la doctrine du Christ, il faut interroger l'humanité souffrante avant la venue du Messie. Rien n'explique mieux, selon nous, l'ardeur, l'enthousiasme de la jeune Église échappant aux étreintes du paga-



nisme, que le rapprochement et la comparaison du monde déchu avec le monde régénéré.

Quand l'esprit, animé par la foi, s'élève jusqu'à ces hauteurs sublimes d'où il peut contempler les révolutions qui changent les destinées d'un monde, il saisit la pensée divine, pénètre le mystère de la Rédemption, et comprend que le jeune néophyte, certain de trouver la victoire au terme du combat de la vie, se soit joint à la phalange des héros et se soit trouvé glorieux d'être jugé digne de mourir pour son Dieu.

Essayons donc de jeter un coup d'œil rapide sur l'empire du monde, voyons les miracles de sa sagesse, de sa vertu, de sa gloire. Si, comme nous allons le démontrer, la folie, le vice, la décadence, ont succédé à cette trinité glorieuse qui constitue le bonheur des peuples, on comprend facilement l'opportunité d'une doctrine nouvelle qui rétablisse les nations sur leurs véritables bases.

Ce n'est pas sans lutte que doit s'engager le combat entre le mal et le bien; mais quelle résistance peut opposer un édifice vermoulu devant des bras vigoureux? en un mot, qui peut résister à la Croix?

A l'époque où le Désiré des nations va paraître au monde,



Alexandre VII

J. de Portugal reçoit les reliques

Ladislas de Pologne

César-Auguste achève de réunir dans ses mains les rênes de l'univers. Jamais souverain n'avait cumulé tant de grandeur. En réalité, le César de Rome, du sommet du Capitole, pouvait se glorifier d'avoir pour piédestal le globe !

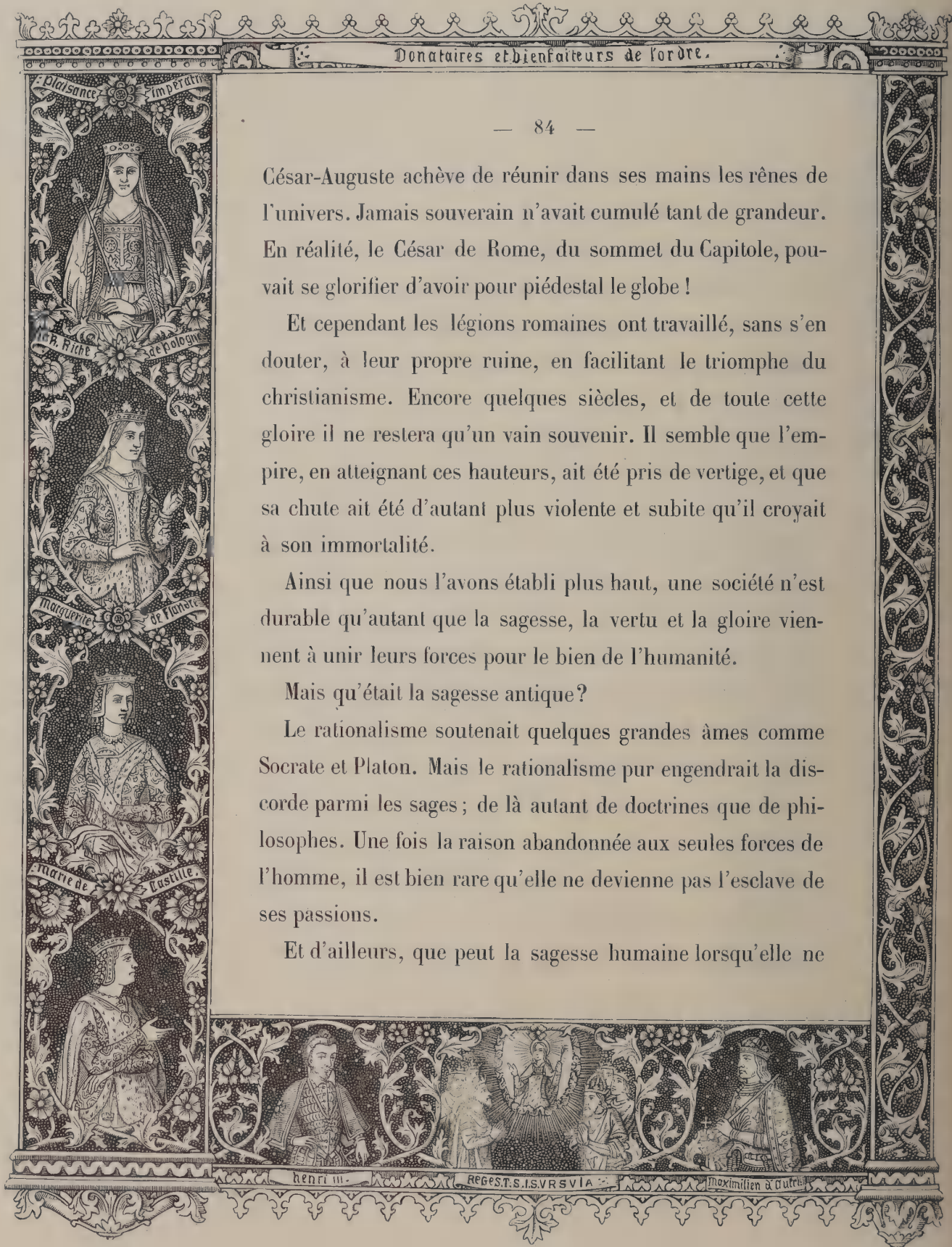
Et cependant les légions romaines ont travaillé, sans s'en douter, à leur propre ruine, en facilitant le triomphe du christianisme. Encore quelques siècles, et de toute cette gloire il ne restera qu'un vain souvenir. Il semble que l'empire, en atteignant ces hauteurs, ait été pris de vertige, et que sa chute ait été d'autant plus violente et subite qu'il croyait à son immortalité.

Ainsi que nous l'avons établi plus haut, une société n'est durable qu'autant que la sagesse, la vertu et la gloire viennent à unir leurs forces pour le bien de l'humanité.

Mais qu'était la sagesse antique ?

Le rationalisme soutenait quelques grandes âmes comme Socrate et Platon. Mais le rationalisme pur engendrait la discordance parmi les sages ; de là autant de doctrines que de philosophes. Une fois la raison abandonnée aux seules forces de l'homme, il est bien rare qu'elle ne devienne pas l'esclave de ses passions.

Et d'ailleurs, que peut la sagesse humaine lorsqu'elle ne



trouve pas dans la religion un puissant auxiliaire? Or la religion païenne abhorrait tout ce qui prétendait pénétrer ses mystères, et la coupe de ciguë fut la récompense que reçut la sagesse de Socrate.

La logique du rationalisme conduisait à l'athéisme, au matérialisme. La religion, livrée exclusivement au culte extérieur, avait élevé des autels à Bacchus, à Vénus, à Adonis, à Cybèle, à Flore, c'est-à-dire à toutes les passions humaines, l'ivrognerie, la volupté, l'astuce, la barbarie, etc.

Chaque sens dépravé trouvait sa glorification dans une divinité complaisante. Il n'y avait pas de vice qui n'eût sa divinité, et par conséquent ne pût marcher en face de la vertu.

De là un sensualisme effroyable qui corrodait la société et la minait sourdement.

Quels rapports sociaux pouvaient dès lors exister entre les membres d'un tel corps, sinon ceux du plus fort contre le plus faible?

La tyrannie la plus odieuse pesait comme un joug de fer sur les masses. Courbés sous la domination de la superstition et de l'ignorance, les peuples ne savaient qu'obéir en silence, trop heureux quand ils pouvaient obtenir de leurs maîtres du pain et des jeux, c'est-à-dire vivre et jouir.

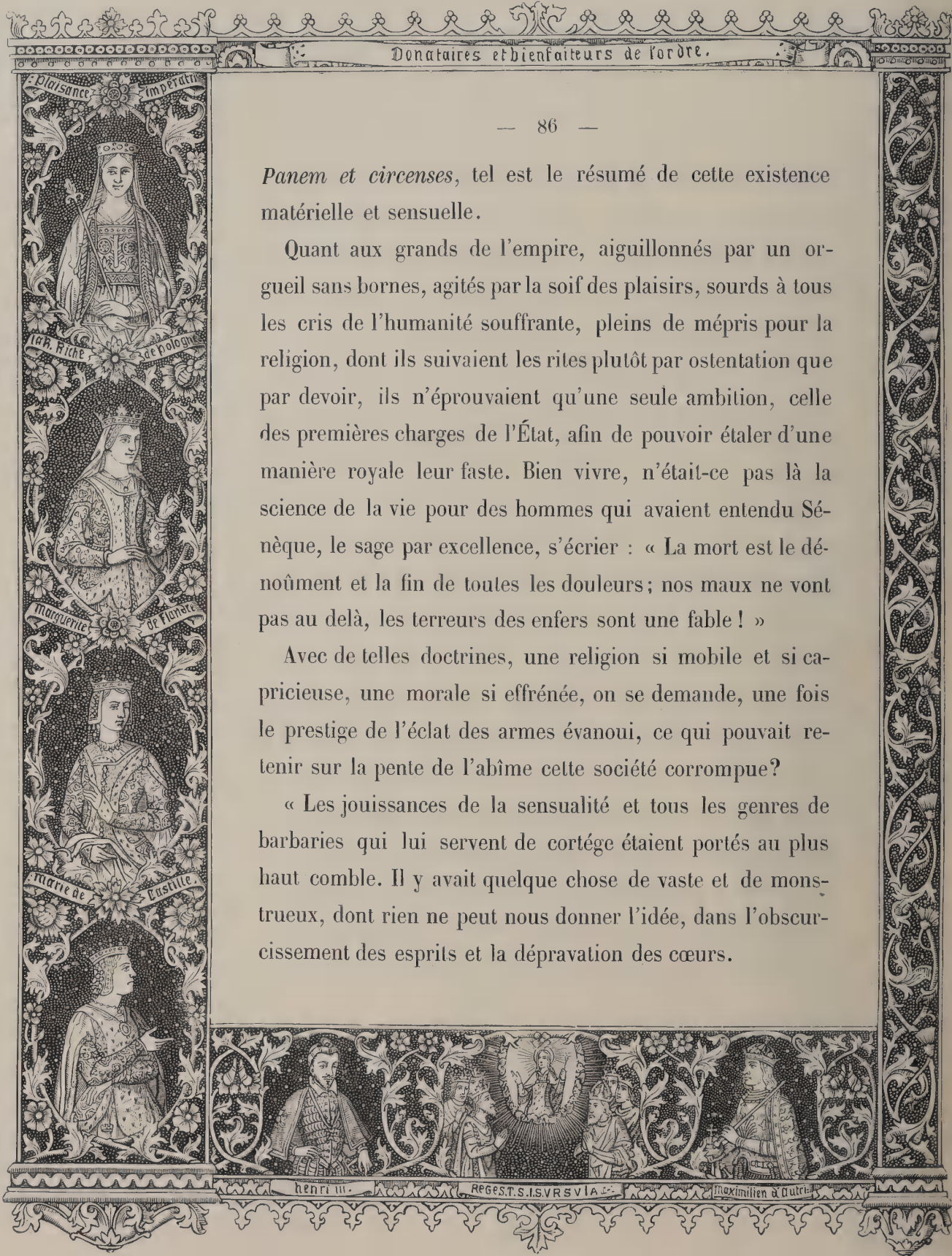


Panem et circenses, tel est le résumé de cette existence matérielle et sensuelle.

Quant aux grands de l'empire, aiguillonnés par un orgueil sans bornes, agités par la soif des plaisirs, sourds à tous les cris de l'humanité souffrante, pleins de mépris pour la religion, dont ils suivaient les rites plutôt par ostentation que par devoir, ils n'éprouvaient qu'une seule ambition, celle des premières charges de l'État, afin de pouvoir étaler d'une manière royale leur faste. Bien vivre, n'était-ce pas là la science de la vie pour des hommes qui avaient entendu Sénèque, le sage par excellence, s'écrier : « La mort est le dénoûment et la fin de toutes les douleurs ; nos maux ne vont pas au delà, les terreurs des enfers sont une fable ! »

Avec de telles doctrines, une religion si mobile et si capricieuse, une morale si effrénée, on se demande, une fois le prestige de l'éclat des armes évanoui, ce qui pouvait retenir sur la pente de l'abîme cette société corrompue ?

« Les jouissances de la sensualité et tous les genres de barbaries qui lui servent de cortège étaient portés au plus haut comble. Il y avait quelque chose de vaste et de monstrueux, dont rien ne peut nous donner l'idée, dans l'obscurcissement des esprits et la dépravation des cœurs.



« Plus des deux tiers des habitants des pays les plus civilisés étaient plongés dans l'esclavage, et uniquement employés à repaître les sensualités de l'autre tiers. Cela seul donne une idée effrayante du mépris de l'homme pour l'homme, de la puissance de l'égoïsme, et de l'étendue de la corruption qui en devait résulter; aussi, que de cruautés mouïes se commettaient à la face du soleil et avaient cours d'usage, de mœurs, de loi, dans la société! Les maîtres avaient un pouvoir absolu sur leurs esclaves, et pouvaient ou les rouer de coups, ou les mettre à mort, à leur gré.

« Ces mœurs féroces étaient devenues tellement naturelles, que les victimes elles-mêmes s'y prêtaient, en quelque sorte, par une résignation stupide; elles ne se souvenaient plus qu'elles avaient le droit de vivre.

« Qu'on juge quels instincts tyranniques on devait rapporter dans les mœurs privées, et quelle main de fer on devait faire retomber sur tout ce qui était faible, les enfants, les femmes, les esclaves, les malheureux, soi-même dans l'adversité!

« Que dire après cela de tous les autres dérèglements des mœurs païennes, du luxe des édifices, du raffinement et de la monstruosité des repas? Il faut désespérer de peindre un



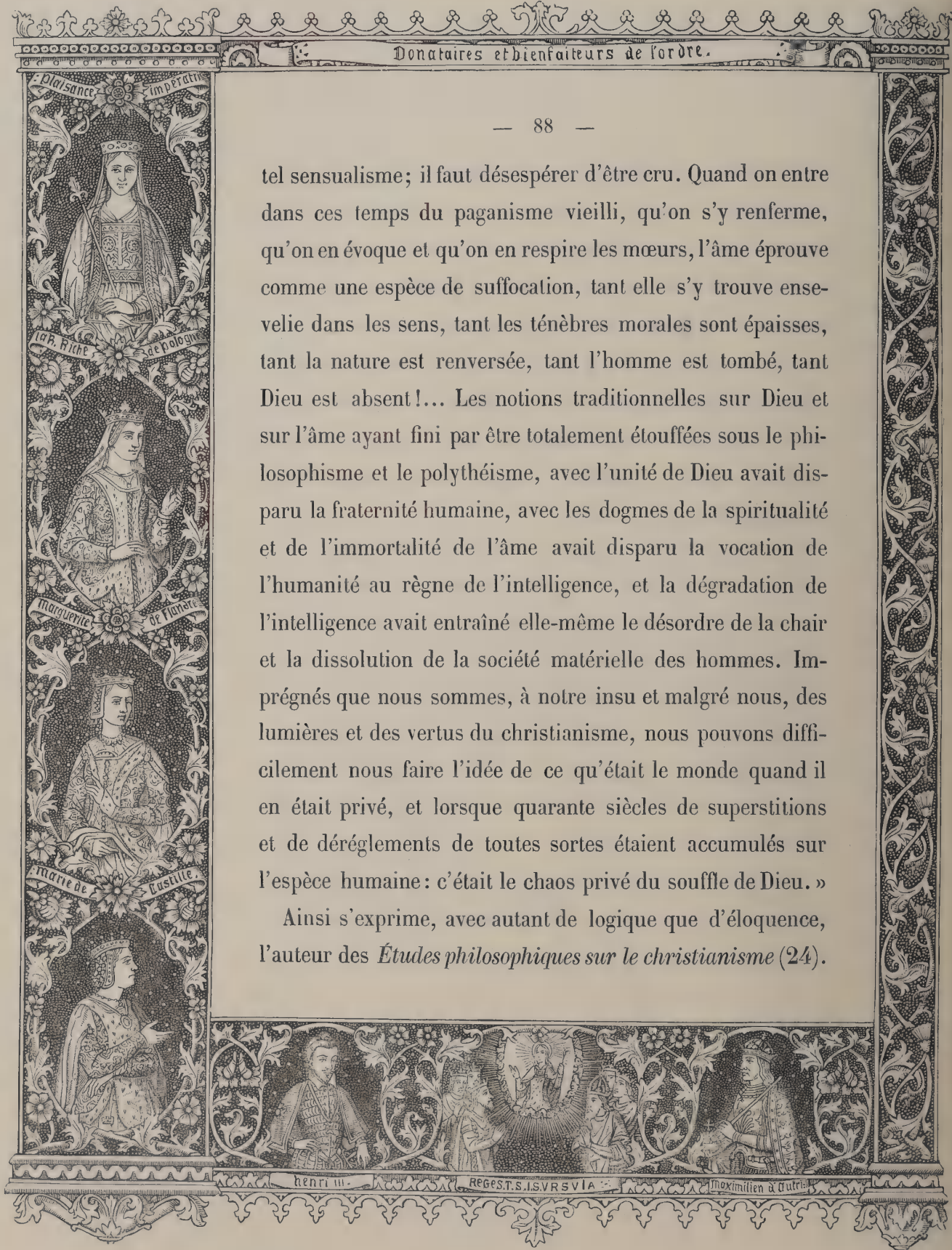
Alexandre VII

Jean de Portugal reçoit les reliques

Ladislas de Pologne

tel sensualisme; il faut désespérer d'être cru. Quand on entre dans ces temps du paganisme vieilli, qu'on s'y renferme, qu'on en évoque et qu'on en respire les mœurs, l'âme éprouve comme une espèce de suffocation, tant elle s'y trouve ensevelie dans les sens, tant les ténèbres morales sont épaisses, tant la nature est renversée, tant l'homme est tombé, tant Dieu est absent!... Les notions traditionnelles sur Dieu et sur l'âme ayant fini par être totalement étouffées sous le philosophisme et le polythéisme, avec l'unité de Dieu avait disparu la fraternité humaine, avec les dogmes de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme avait disparu la vocation de l'humanité au règne de l'intelligence, et la dégradation de l'intelligence avait entraîné elle-même le désordre de la chair et la dissolution de la société matérielle des hommes. Imprégnés que nous sommes, à notre insu et malgré nous, des lumières et des vertus du christianisme, nous pouvons difficilement nous faire l'idée de ce qu'était le monde quand il en était privé, et lorsque quarante siècles de superstitions et de dérèglements de toutes sortes étaient accumulés sur l'espèce humaine: c'était le chaos privé du souffle de Dieu.»

Ainsi s'exprime, avec autant de logique que d'éloquence, l'auteur des *Études philosophiques sur le christianisme* (24).



M. Villemain, écrivain aussi distingué que critique consciencieux, arrive au même résultat que nous dans son beau travail sur le polythéisme.

« On ne peut lire les écrivains de ce temps, dit-il, et remarquer leur langage, qui est lui-même un trait historique dans leur récit, sans voir avec étonnement cette reprise de la superstition humaine après les ouvrages de Cicéron et de Lucrèce. On ne trouve partout, dans l'histoire des Césars, que présages, prédictions astrologiques, événements merveilleux, invocations magiques. Ce qui restait du culte ancien était encore souillé par la corruption des mœurs publiques, et la dévotion n'était pas moins impie dans ses vœux qu'absurde dans son objet. Ce n'est pas une rencontre frivole que l'accord de plusieurs écrivains de cette époque, qui tous dénoncent également les prières impures que l'on faisait dans les temples, les offrandes que l'on adressait aux dieux pour en obtenir des choses honteuses. — Ainsi le culte romain, détruit dans ce qu'il avait eu jadis de patriotique, ne gardait plus que ce qu'il avait de corrupteur : religion immorale et mercenaire, impiété malfaisante, crédulité sans culte qui s'attachait à mille impostures bizarres, étrangères à la patrie, confusion de toutes les religions et de tous les vices dans ce vaste chaos

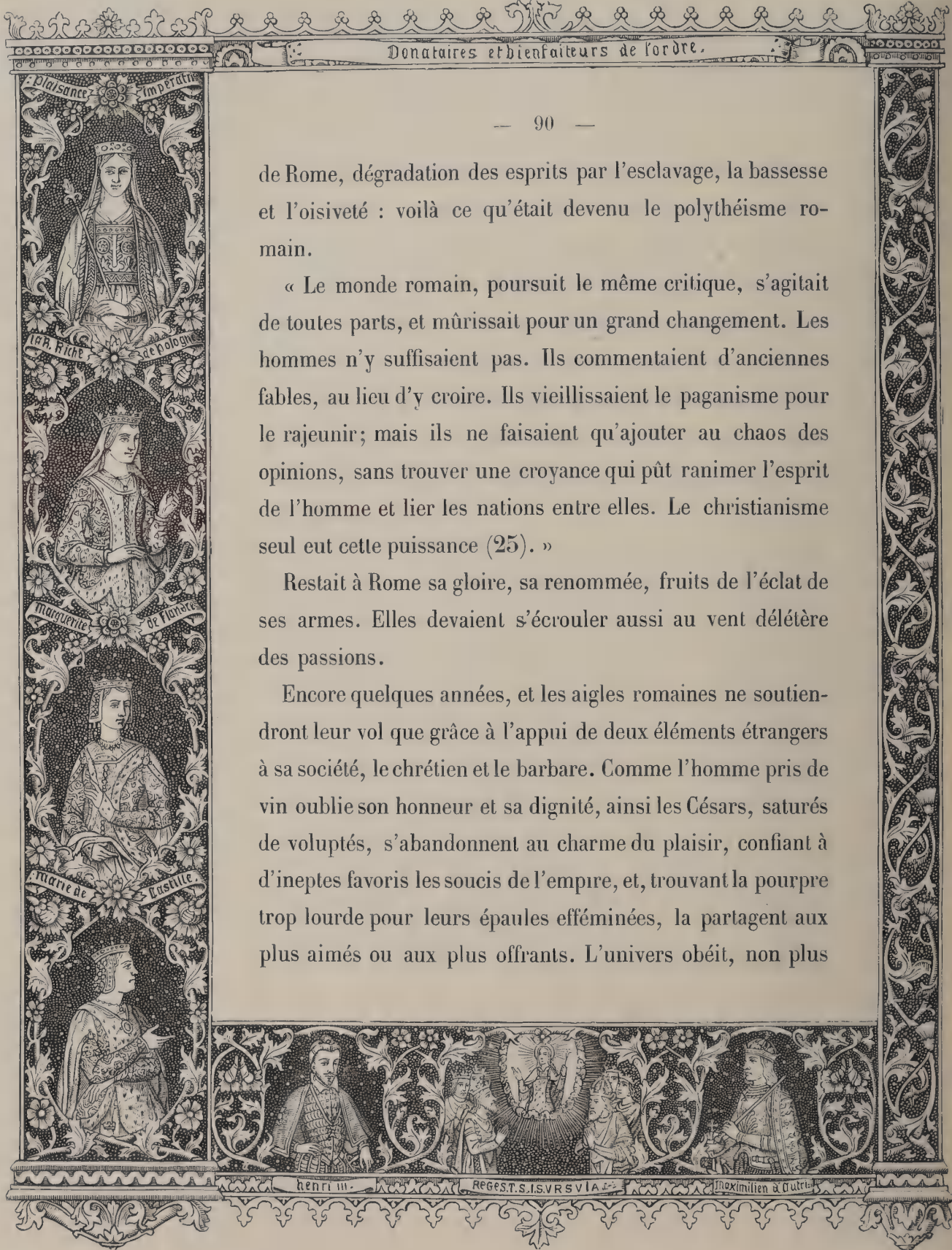


de Rome, dégradation des esprits par l'esclavage, la bassesse et l'oisiveté : voilà ce qu'était devenu le polythéisme romain.

« Le monde romain, poursuit le même critique, s'agitait de toutes parts, et mûrissait pour un grand changement. Les hommes n'y suffisaient pas. Ils commentaient d'anciennes fables, au lieu d'y croire. Ils vieillissaient le paganisme pour le rajeunir; mais ils ne faisaient qu'ajouter au chaos des opinions, sans trouver une croyance qui pût ranimer l'esprit de l'homme et lier les nations entre elles. Le christianisme seul eut cette puissance (25). »

Restait à Rome sa gloire, sa renommée, fruits de l'éclat de ses armes. Elles devaient s'écrouler aussi au vent délétère des passions.

Encore quelques années, et les aigles romaines ne soutiendront leur vol que grâce à l'appui de deux éléments étrangers à sa société, le chrétien et le barbare. Comme l'homme pris de vin oublie son honneur et sa dignité, ainsi les Césars, saturés de voluptés, s'abandonnent au charme du plaisir, confiant à d'ineptes favoris les soucis de l'empire, et, trouvant la pourpre trop lourde pour leurs épaules efféminées, la partagent aux plus aimés ou aux plus offrants. L'univers obéit, non plus



sous l'empire de la terreur des armes, mais sous l'empire du souvenir de ces héros qui le soumièrent et dont les grandes ombres semblent veiller à la garde d'une aussi riche proie.

Mais l'esprit de révolte a gagné les légions; l'ambition s'empare de l'âme du simple soldat; il se demande aussi pourquoi il ne commanderait pas, pourquoi il ne remplacerait pas le javelot par l'épée, le casque par la couronne, la bure par la pourpre.

Comme le volcan qui annonce son irruption par des mugissements souterrains et replie sur lui-même ses torrents dévastateurs jusqu'à ce qu'il ait trouvé une issue par laquelle il puisse vomir sa lave brûlante, ainsi les hordes barbares rôdent autour des barrières de l'empire, convoitant sa dépouille, et attendent pour ravager ses vastes contrées que l'heure de la Providence ait sonné. Cependant les premiers arrivés forcent les camps, s'introduisent dans les légions, en prennent le commandement, vont saluer César à Rome, et, après s'être bien rendu compte de l'agonie de l'empire, s'apprêtent à sonner le tocsin de la mort.

Alors les hordes barbares s'ébranlent du septentrion au midi. Une nuit horrible couvre ce drame sanglant. Germains, Goths, Suèves, Vandales, Huns, se rencontrent sur la route de



Alexandre VII

Jean de Portugal reçoit les reliques

Ladislas de Pologne

Rome pour se heurter et saisir avec plus d'avidité un lambeau du pillage. La barbarie trône dans la ville superbe, son souffle glacial a éteint les dernières lueurs du flambeau de la science ; les dieux, muets de terreur, n'attendent plus que le coup de framée qui doit les renverser, les temples échappent à peine aux torches incendiaires. C'est l'heure de l'abomination de la désolation. Attila, le fléau de Dieu, vient de porter le dernier coup au colosse ébranlé par tant de violentes secousses.

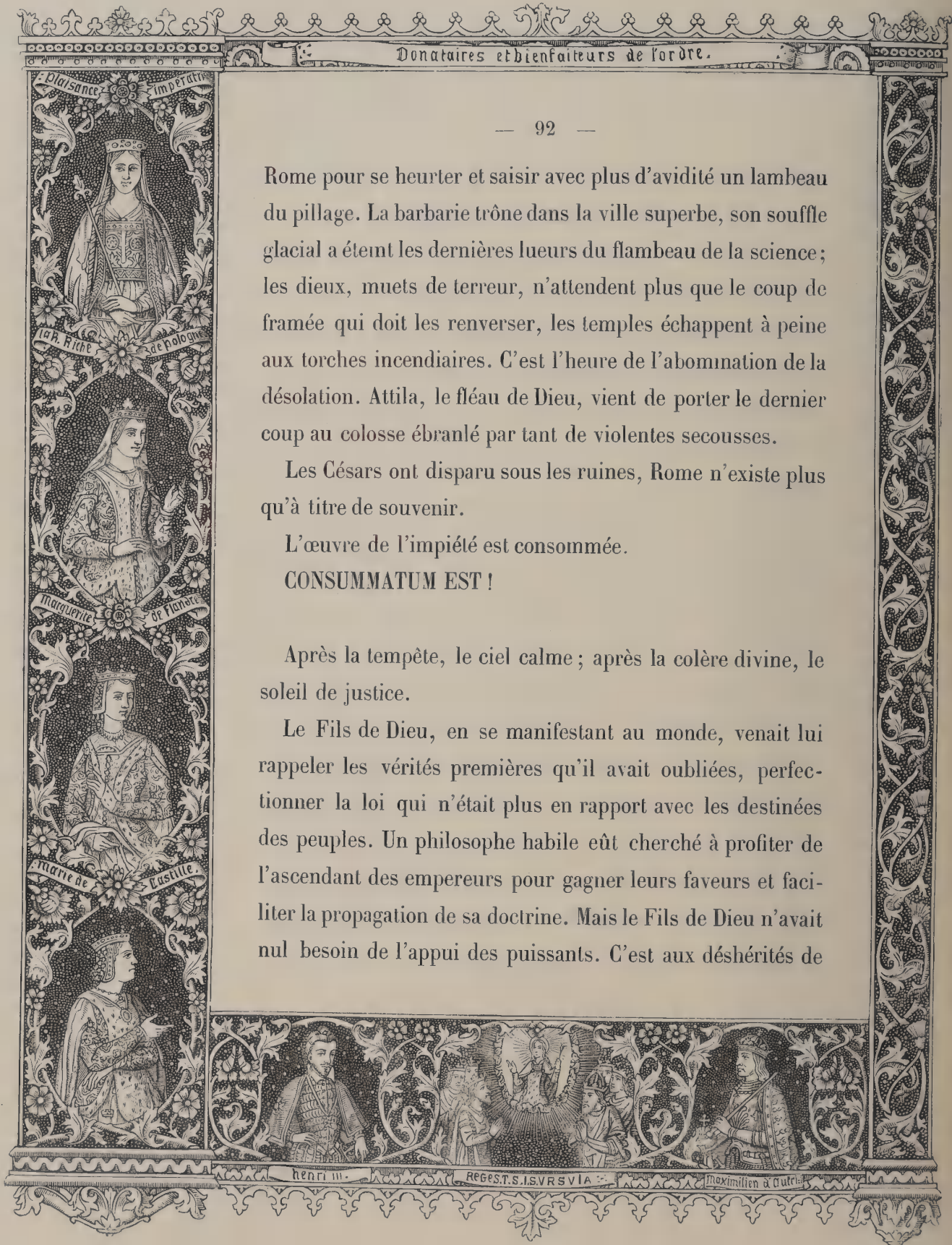
Les Césars ont disparu sous les ruines, Rome n'existe plus qu'à titre de souvenir.

L'œuvre de l'impiété est consommée.

CONSUMMATUM EST !

Après la tempête, le ciel calme ; après la colère divine, le soleil de justice.

Le Fils de Dieu, en se manifestant au monde, venait lui rappeler les vérités premières qu'il avait oubliées, perfectionner la loi qui n'était plus en rapport avec les destinées des peuples. Un philosophe habile eût cherché à profiter de l'ascendant des empereurs pour gagner leurs faveurs et faciliter la propagation de sa doctrine. Mais le Fils de Dieu n'avait nul besoin de l'appui des puissants. C'est aux déshérités de



ce monde qu'il apportait la bonne nouvelle. Son symbole devait donc être en contradiction avec la loi païenne.

Au rationalisme qui avait conduit l'orgueilleuse raison aux plus grandes aberrations Jésus-Christ opposait une sagesse d'une sublime simplicité, qui parlait au cœur des plus ignorants.

Au culte superstitieux des païens succédaient des dogmes solidement établis, soutenus par des miracles, sanctionnés par le sang des martyrs.

Quant aux mœurs, elles étaient si douces, qu'elles avaient reconstitué la famille dans toute son auguste acception. L'égalité chrétienne avait renversé l'égoïsme et l'orgueil pour y substituer la charité, cette fille du ciel, et la fraternité, cet ange de la terre.

La gloire du christianisme devait éclipser toute splendeur humaine, puisque chaque combattant glorieux avait en perspective une couronne éternelle, et le plus beau royaume que l'âme puisse convoiter, le royaume du Ciel.

Ces données générales sur le christianisme suffirent pour expliquer la rapidité de sa propagation, les vertus héroïques qu'il produisit à l'admiration des siècles, le courage de ses défenseurs, son triomphe sur les cœurs.



Le Christ savait bien que le simple exposé de sa doctrine soulèverait contre lui le Juif orgueilleux, la haine de Rome. Mais ce qu'il voulait, c'était sauver le monde, même au prix de son sang.

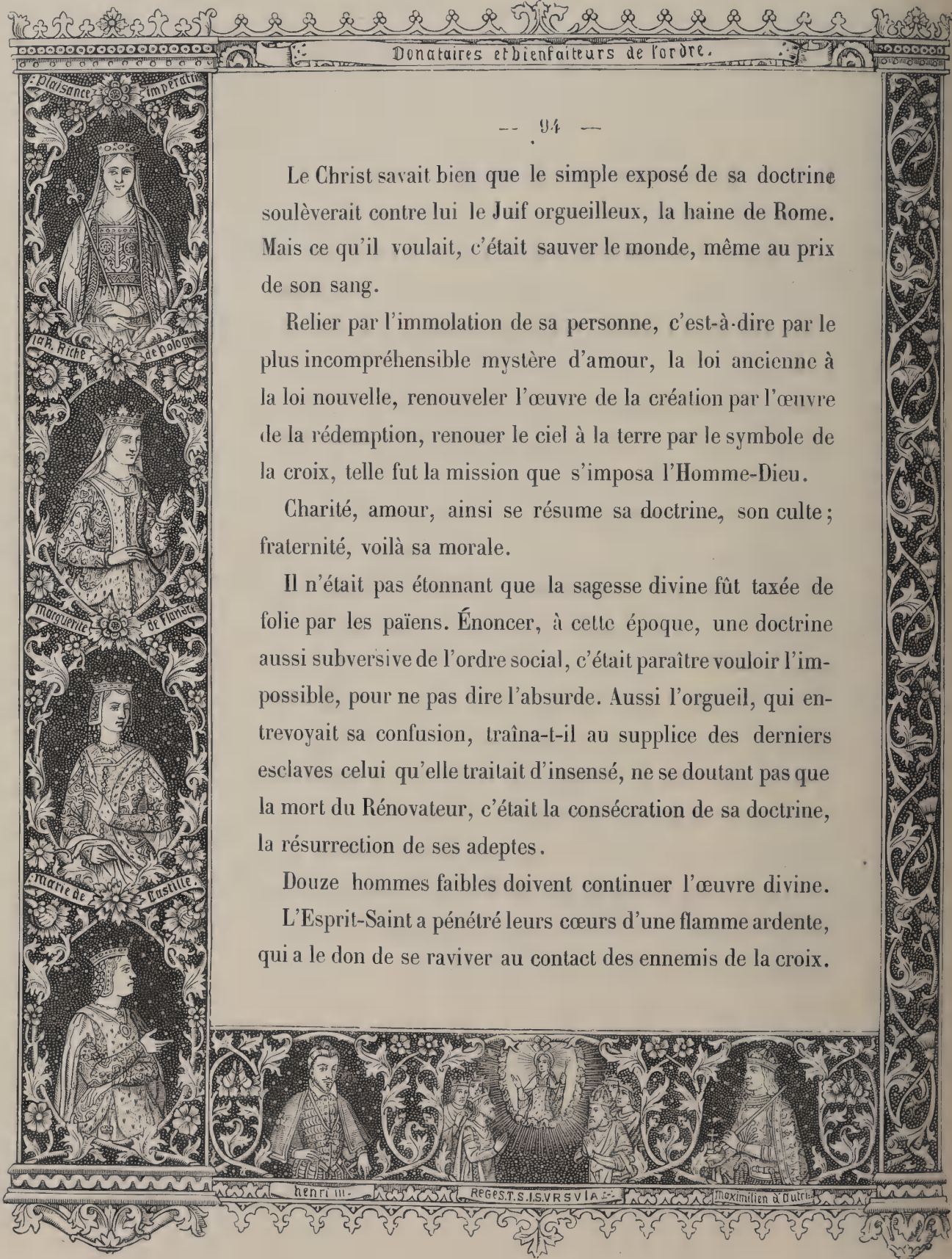
Relier par l'immolation de sa personne, c'est-à-dire par le plus incompréhensible mystère d'amour, la loi ancienne à la loi nouvelle, renouveler l'œuvre de la création par l'œuvre de la rédemption, renouer le ciel à la terre par le symbole de la croix, telle fut la mission que s'imposa l'Homme-Dieu.

Charité, amour, ainsi se résume sa doctrine, son culte ; fraternité, voilà sa morale.

Il n'était pas étonnant que la sagesse divine fût taxée de folie par les païens. Énoncer, à cette époque, une doctrine aussi subversive de l'ordre social, c'était paraître vouloir l'impossible, pour ne pas dire l'absurde. Aussi l'orgueil, qui entrevoyait sa confusion, traîna-t-il au supplice des derniers esclaves celui qu'elle traitait d'insensé, ne se doutant pas que la mort du Rénovateur, c'était la consécration de sa doctrine, la résurrection de ses adeptes.

Douze hommes faibles doivent continuer l'œuvre divine.

L'Esprit-Saint a pénétré leurs cœurs d'une flamme ardente, qui a le don de se raviver au contact des ennemis de la croix.



C'en est fait désormais du paganisme. Il faut qu'il meure de consommation ou qu'il se régénère dans le sang du Christ.

Cinquante jours se sont à peine écoulés depuis la mort du Sauveur, que l'Église est constituée sur des bases inébranlables et que les Apôtres sont à l'œuvre pour la régénération du monde.

Saint Pierre parle à Jérusalem devant une foule cosmopolite, et huit mille hommes se rendent en un seul jour à sa parole.

Quand on jette un coup d'œil sur l'ancien monde connu et qu'on voit les contrées visitées par les Apôtres, on est en droit de dire que l'Évangile fut propagé, de leur vivant, par tout l'univers.

Voyez quelle activité dévorante dans saint Paul : il se fait entendre à Athènes, à Corinthe, à Milet, à Jérusalem, à Malte, à Rome, en Espagne. Il confond les savants de l'Aréopage, fait appel à César, comparait devant Festus, Agrippa et Bérénice : il évangéliserait le monde entier si le supplice ne l'arrêtait au milieu de sa course.

Le même zèle anime les autres apôtres. Saint Jean passe dans l'Asie Mineure, un instant se fixe à Éphèse après avoir gouverné les Églises de Smyrne, de Pergame, de Thyatire,



Alexandre VII

Portugal reçoit les reliques

Ladislas de Pologne

de Sardis, de Philadelphie, de Laodicée, et visité les Parthes.

Saint André se dirige vers la Scythie, se rend en Grèce et en Épire.

La haute Asie est visitée par saint Philippe, qui meurt à Hiérapolis, en Phrygie.

Les Parthes et les Indiens sont les peuples que s'est choisis saint Thomas.

Saint Barthélemi fait entendre la parole divine au septentrion des Indes, et convertit nombre d'infidèles dans la grande Arménie.

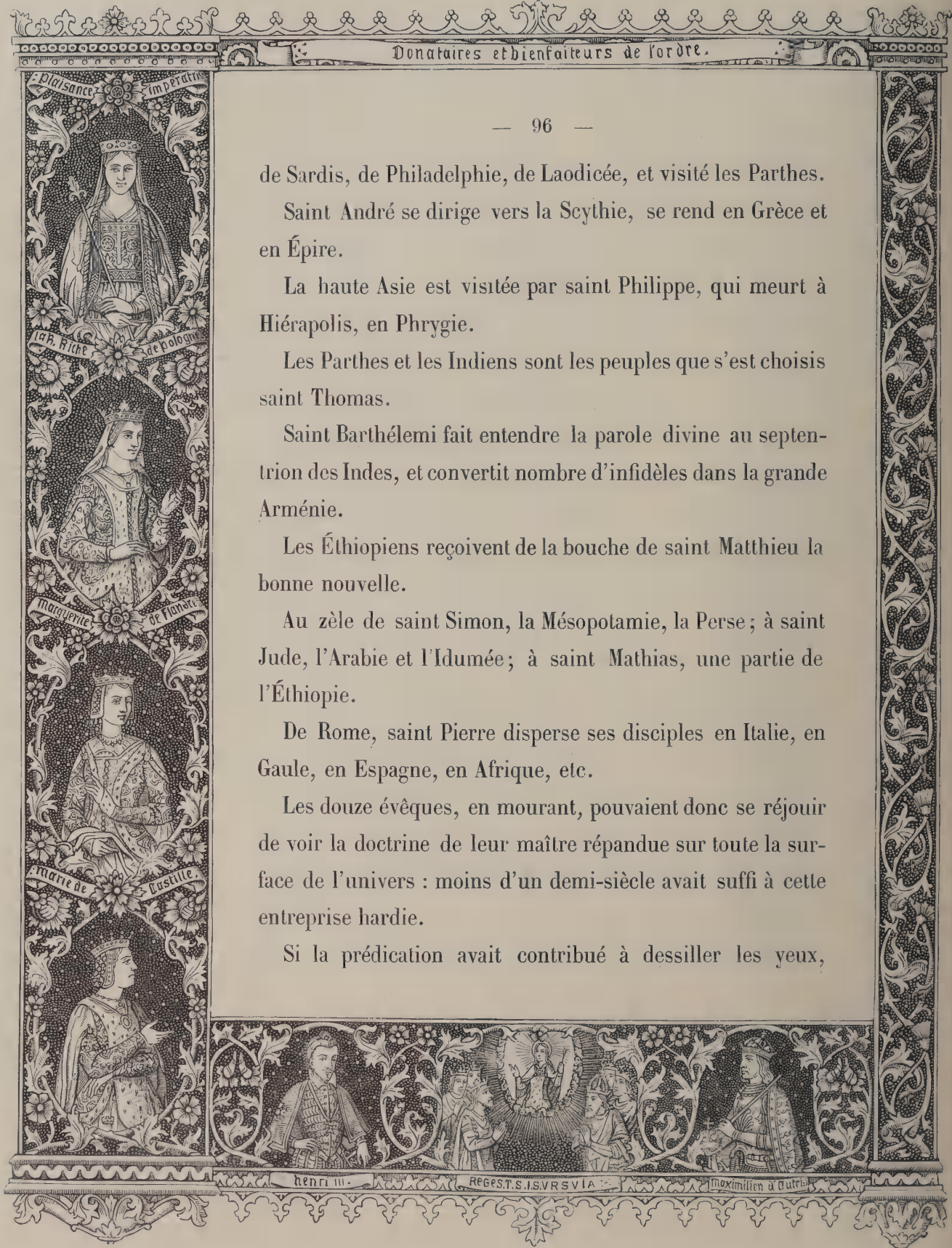
Les Éthiopiens reçoivent de la bouche de saint Matthieu la bonne nouvelle.

Au zèle de saint Simon, la Mésopotamie, la Perse; à saint Jude, l'Arabie et l'Idumée; à saint Mathias, une partie de l'Éthiopie.

De Rome, saint Pierre disperse ses disciples en Italie, en Gaule, en Espagne, en Afrique, etc.

Les douze évêques, en mourant, pouvaient donc se réjouir de voir la doctrine de leur maître répandue sur toute la surface de l'univers : moins d'un demi-siècle avait suffi à cette entreprise hardie.

Si la prédication avait contribué à dessiller les yeux,



les œuvres des premiers chrétiens avaient servi à gagner les cœurs. Jamais image plus parfaite de la famille que dans cette vie des chrétiens, où tout était en commun, la foi, la prière, les biens de la terre! Charité et fraternité, telle était la devise des premiers enfants de l'Église.

Cette idée chrétienne était trop sublime pour une époque de tyrannie; aussi les oppresseurs ne voyaient-ils dans la réunion des fidèles que des conspirateurs, ou bien, pour donner un prétexte à leurs persécutions, imputaient-ils aux agapes les crimes les plus monstrueux, ce qui leur valut une belle réplique d'un illustre martyr de Lyon.

Attale, après maintes tortures, fut lié sur une chaise de fer : comme son corps brûlait et que l'odeur de la chair s'élevait, il dit à l'assemblée : « Voilà ce que c'est de manger des hommes, c'est ce que vous faites ici! »

On peut discuter une doctrine, mais que peut la fureur contre des hommes qui se laissent égorger le sourire sur les lèvres, comme par un défi jeté à l'impuissance brutale?

Aussi les fastes de l'histoire romaine pâlisent-ils devant les actes glorieux des martyrs. Que dis-je! ce sang qui coule à flots sur toute la surface de l'empire stigmatise les annales de Rome. On excuse les guerres de nation à nation, mais

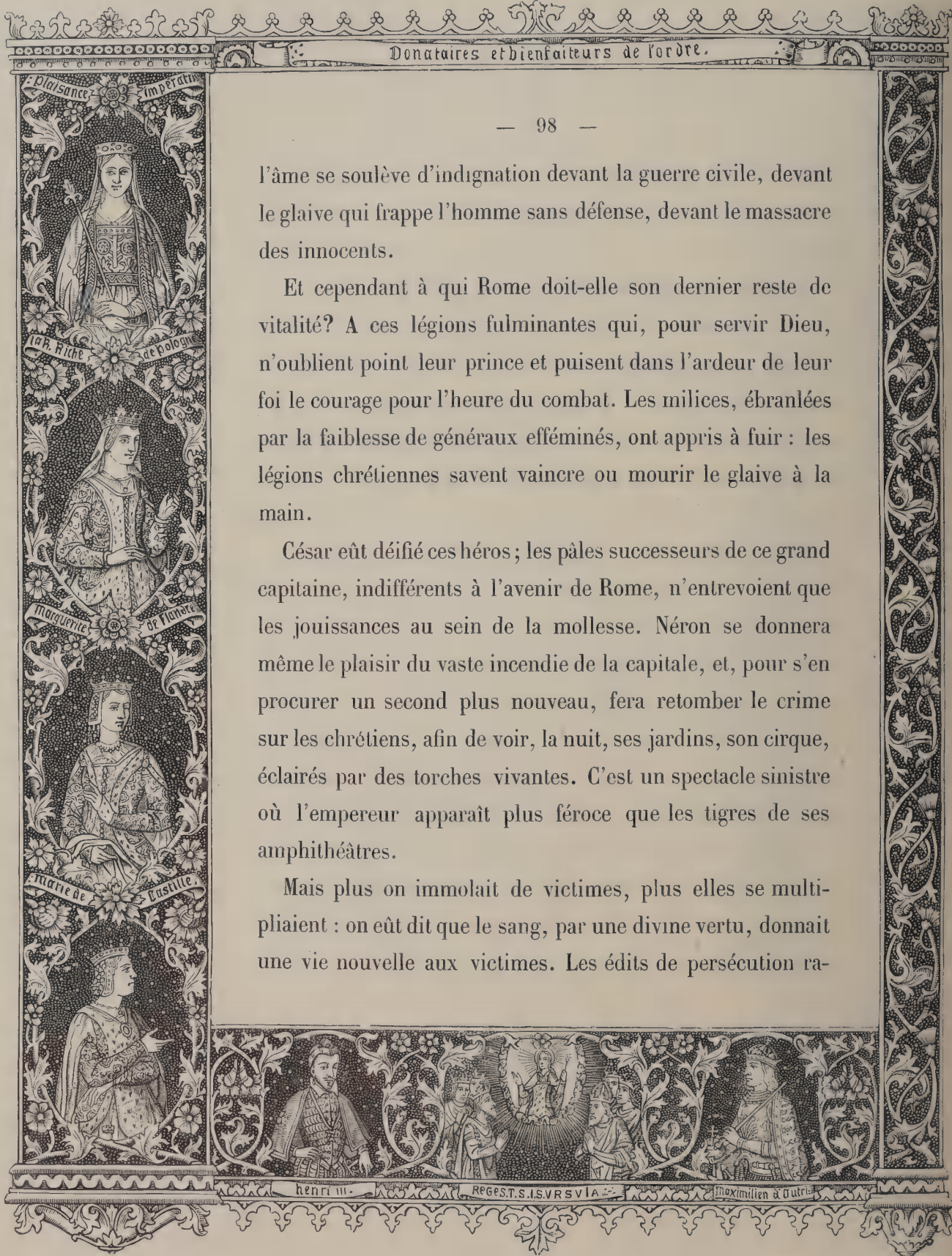


l'âme se soulève d'indignation devant la guerre civile, devant le glaive qui frappe l'homme sans défense, devant le massacre des innocents.

Et cependant à qui Rome doit-elle son dernier reste de vitalité? A ces légions fulminantes qui, pour servir Dieu, n'oublient point leur prince et puisent dans l'ardeur de leur foi le courage pour l'heure du combat. Les milices, ébranlées par la faiblesse de généraux efféminés, ont appris à fuir : les légions chrétiennes savent vaincre ou mourir le glaive à la main.

César eût défié ces héros ; les pâles successeurs de ce grand capitaine, indifférents à l'avenir de Rome, n'entrevoient que les jouissances au sein de la mollesse. Néron se donnera même le plaisir du vaste incendie de la capitale, et, pour s'en procurer un second plus nouveau, fera retomber le crime sur les chrétiens, afin de voir, la nuit, ses jardins, son cirque, éclairés par des torches vivantes. C'est un spectacle sinistre où l'empereur apparaît plus féroce que les tigres de ses amphithéâtres.

Mais plus on immolait de victimes, plus elles se multipliaient : on eût dit que le sang, par une divine vertu, donnait une vie nouvelle aux victimes. Les édits de persécution ra-



vivaient l'ardeur des chrétiens et leur courage consternait leurs juges.

Déjà des patriciens et des consuls, à l'exemple de leurs vertueuses épouses, s'étaient enrôlés sous la bannière des chrétiens. La contagion menaçait d'être effrayante. Il fallait tant de bras pour frapper, que, n'eût été la soumission aveugle des martyrs, le bourreau eût pu craindre de prendre la place des victimes.

A la haine de Néron succèdent les cruautés des Domitien, des Trajan, des Marc-Aurèle, des Héliogabale, etc. Dans les provinces, les préfets, pour bien mériter des empereurs, exécutent avec la plus grande rigueur les édits barbares émanés de Rome : les proconsuls signalent leur zèle par un redoublement d'ardeur contre les chrétiens : les bourreaux enfin cherchent à se surpasser par les raffinements des tortures.

La vie d'un homme ne suffirait pas à dresser la liste des victimes. Les annales de l'Église n'ont pu nous transmettre que les actes principaux relatifs à chaque cité.

Ouvrez-vous, portes éternelles, et laissez-nous jouir de la céleste vision des héros du Christ, le martyr par excellence.



Alexandre VII

Portugal reçoit les reliques

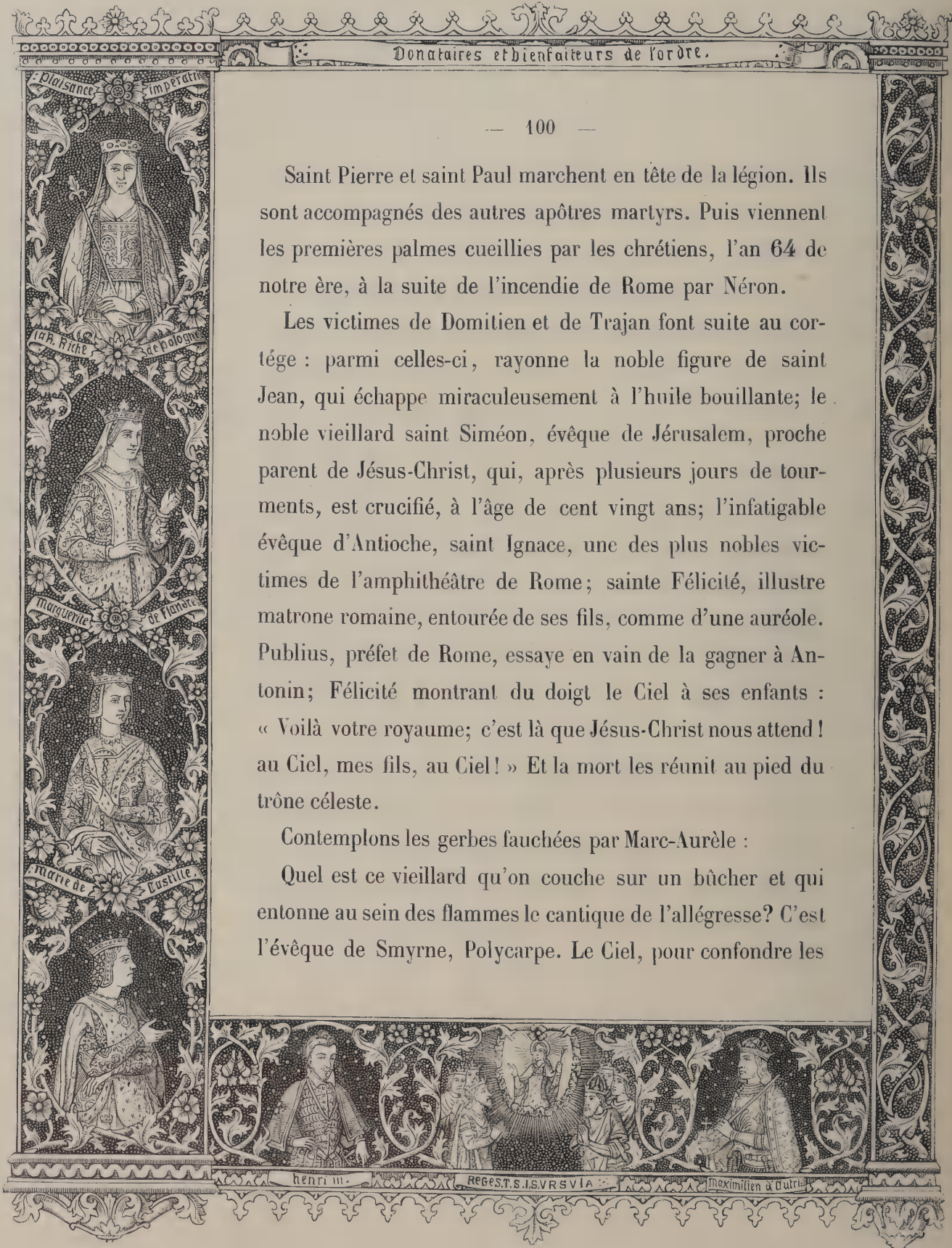
Ladislas de Pologne

Saint Pierre et saint Paul marchent en tête de la légion. Ils sont accompagnés des autres apôtres martyrs. Puis viennent les premières palmes cueillies par les chrétiens, l'an 64 de notre ère, à la suite de l'incendie de Rome par Néron.

Les victimes de Domitien et de Trajan font suite au cortège : parmi celles-ci, rayonne la noble figure de saint Jean, qui échappe miraculeusement à l'huile bouillante; le noble vieillard saint Siméon, évêque de Jérusalem, proche parent de Jésus-Christ, qui, après plusieurs jours de tourments, est crucifié, à l'âge de cent vingt ans; l'infatigable évêque d'Antioche, saint Ignace, une des plus nobles victimes de l'amphithéâtre de Rome; sainte Félicité, illustre matrone romaine, entourée de ses fils, comme d'une auréole. Publius, préfet de Rome, essaye en vain de la gagner à Antonin; Félicité montrant du doigt le Ciel à ses enfants : « Voilà votre royaume; c'est là que Jésus-Christ nous attend ! au Ciel, mes fils, au Ciel ! » Et la mort les réunit au pied du trône céleste.

Contempons les gerbes fauchées par Marc-Aurèle :

Quel est ce vieillard qu'on couche sur un bûcher et qui entonne au sein des flammes le cantique de l'allégresse? C'est l'évêque de Smyrne, Polycarpe. Le Ciel, pour confondre les



bourreaux, ordonne aux flammes de respecter le corps du saint confesseur; c'est au glaive qu'il est réservé de mettre fin à une vie aussi pleine.

Saint Justin le philosophe et ses vertueux compagnons soutiennent la cause de la foi avec autant d'éloquence que de courage. Ils saluent la mort comme un bienfait.

Saint Pothin, le glorieux évêque de Lyon, et ses nobles co-associés Maturus, Sanctus, Blandine et Atale, lassent la patience des gladiateurs, et par leur héroïsme rallument la foi dans les Gaules.

Bibracte, vieille cité éduenne, qui fut tout à la fois le cénacle des druides, le réceptacle des divinités, la terreur des Césars, la sœur et l'émule de Rome, il fallait, pour expier tes crimes et devenir une des Églises les plus illustres des Gaules, le sang d'un de tes plus nobles enfants !

Symphorien, fils de Fauste par la chair et de saint Bénigne par le baptême, n'attend pour confesser sa foi que l'éclat d'une fête païenne. C'est à la mère des dieux, incarnation de tout le paganisme, qu'il réserve son aversion.

« Avec votre permission, dit-il à Héraclius, je briserai cette idole du démon à coups de marteau. »

Et comme on le conduit hors de l'enceinte de la cité, sa



arrives de la Flotte à Cologne



Les XI.M. vierges à Basle.



Ursule et ses comp^{es} à Rome.

courageuse mère a devancé le cortège, pour monter au sommet d'une tour et s'écrier, à son passage :

« Courage, mon fils, courage ! »

Cette mère a du sang des Velléda, mais des Velléda régénérées par la foi chrétienne !

L'empereur Sévère a hérité de la haine des Césars ses prédécesseurs : les édits de persécution se succèdent dans tout l'Empire.

Saluons dans ces phalanges héroïques deux sœurs dans la foi, deux femmes dont le courage fait pâlir les actes les plus étonnants de l'antiquité, Perpétue et Félicité de Carthage.

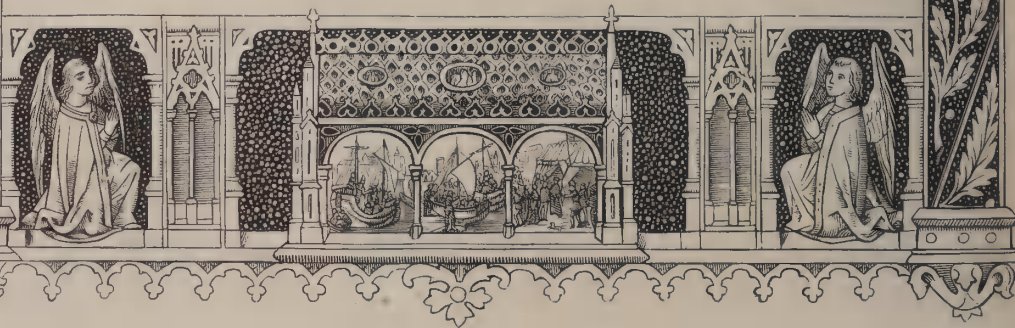
Un nouvel et savant évêque de Lyon, digne successeur de saint Pothin, saint Irénée, mérite de succomber pour le Christ au milieu d'une légion de chrétiens, ses fils en Jésus-Christ.

Fatigués de verser le sang sans pouvoir affaiblir le zèle des chrétiens, les empereurs s'exercent à tous les raffinements de cruautés. Decius se signale par une barbarie sans exemple. L'Égypte et la Gaule fournissent un ample aliment à l'assouvissement des passions de Rome et une riche moisson pour le ciel. Saint Denis, évêque de Paris, et saint Saturnin, évêque de Toulouse, glorifient dignement leurs Églises.

Sous Gallus se consomme un des martyres les plus célè-



Dévotest Ursulines
resconfortées par
Notre Dame.



bres, celui de saint Hippolyte et de ses nombreux compagnons. « Déchirez mon corps, Seigneur, dit-il, mais prenez mon âme, » telles sont les seules paroles que ce courageux martyr oppose à des actes de la plus infernale brutalité.

Qui peut se rappeler sans admiration la constance du diacre Laurent en face de son instrument de supplice, le sang-froid avec lequel il envisage les horreurs de la mort? La folie seule de la croix peut expliquer ces actes d'héroïsme surhumain.

Ouvrons une dernière fois les annales des martyrs et détachons une de ses pages les plus belles, une de ces pages qui nous laissera voir une légion de héros, dignes émules des glorieuses héroïnes de Cologne.

Traversons ces Alpes foulées naguère par les pieds de la phalange des Vierges et descendons avec la légion Thébéenne dans le Valais. Nous sommes au pied du Grand Saint-Bernard. Maximien, vainqueur des Bagaudes, profite d'un moment de trêve pour continuer les persécutions de ses prédécesseurs. Avant la dernière victoire, l'empereur avait besoin de héros : il savait ce que valait une légion composée de chrétiens. La victoire a enivré le général : il croit désormais son épée invincible et ne voit plus dans les milices chrétiennes que des ennemis dont il ne doit point supporter le joug.



arrives de la flotte à Cologne.



Ces XI. M. vierges à Basle.



S. Ursule et ses comp^{es} à Rome.

Par un raffinement de barbarie que l'on a peine à concevoir, l'empereur ordonne aux soldats de la légion Thébéenne de se faire le bourreau de leurs frères. Pour la première fois la courageuse milice refuse d'obéir à son empereur. L'ordre est réitéré aux trois officiers généraux de la Légion, Maurice, Exupère et Candide.

Écoutons leur belle réponse :

« Nous sommes vos soldats, illustre empereur : mais nous
 « sommes aussi serviteurs de Dieu ; nous le confessons libre-
 « ment. Nous recevons de vous la solde, lui, nous a donné
 « la vie : nous ne pouvons vous obéir en renonçant à Dieu
 « notre créateur et notre maître, et le vôtre. Si on ne nous
 « demande rien qui l'offense, nous vous obéirons, comme
 « nous avons fait jusqu'à présent ; autrement nous lui obéi-
 « rons plutôt qu'à vous. Nous offrons nos mains contre quel-
 « que ennemi que ce soit ; mais nous ne croyons pas permis
 « de les tremper dans le sang des innocents. Nous avons fait
 « serment à Dieu, avant de vous le faire, vous ne devez point
 « vous reposer sur le second, si nous violons le premier.
 « Vous nous commandez de chercher des chrétiens pour les
 « punir ; vous pouvez vous épargner ces peines, nous voici.
 « Nous confessons Dieu le Père, auteur de tout et son fils

Dévotest Ursulines
 resconfortées par
 Notre Dame.



« Jésus-Christ. Nous avons vu égorger nos compagnons sans
 « les plaindre : nous nous sommes réjouis de l'honneur
 « qu'ils ont eu de souffrir pour leur Dieu. Ni cette extrémité
 « ni le désespoir ne nous ont point porté à la révolte : nous
 « avons les armes à la main et nous ne résistons pas, parce
 « que nous aimons mieux mourir innocents, que vivre cou-
 « pables (26). »

A ces nobles accents, Maximien sent son orgueil humilié,
 son sceptre outragé : tremblant de voir l'empire et ses dieux
 crouler sous le vent de la révolte, il ordonne à ses soldats de
 traiter la valeureuse légion en ennemie de la patrie, et bientôt
 six mille héros arrosent de leur sang les collines du Valais.

L'empire romain dominait le monde connu et l'édit des
 Césars contre les chrétiens décimait la fleur du christianisme.
 Si on comptait plus de cent martyrs chaque jour dans cer-
 taines cités, qui nombrera les victimes sur la surface de l'u-
 nivers? Pour expliquer la vie qui surgit de ruines aussi
 immenses, on a besoin de se souvenir de cette belle pensée
 proclamée par Tertullien : « Le sang des martyrs devient une
 « semence de chrétiens. » Les païens furent parfois telle-
 ment pénétrés de cette vérité, que, dans leur haine profonde
 pour la religion nouvelle, ils évitaient les persécutions, les



arrivées de la flotte
à Cologne



Ces XI. M. vierges
à Bâle.



S. Ursule et ses comp.
à Rome.



Hospital St Jean à Brusges.

regardant comme un moyen de propagande. C'est ainsi que Julien l'Apostat, d'après Libanius, refusa de publier des édits de persécution.

En effet, quoi de plus propre à proclamer la divinité du Christ et de la nouvelle Église que le courage avec lequel les nouveaux athlètes abdiquaient biens, honneurs, famille et livraient leurs corps aux supplices les plus cruels? Aussi l'orgueil et la tyrannie étaient-ils les plus fortes barrières opposées à la domination de la foi. Les bourreaux frémissaient à la vue des tortures et le calme des martyrs triomphait de ces cœurs de fer. Combien ne vit-on pas de persécuteurs proclamer le Christ sur le corps sanglant des victimes comme sur l'autel vivant du Dieu des chrétiens! Les simples, stupéfaits à la vue de tant de courage, sentaient la fureur faire place à la compassion; ils voyaient leur face s'illuminer des rayons de gloire qui brillaient sur le front glorieux des apôtres de la foi; aussi, les suivant fièrement au supplice, réclamaient-ils les honneurs du martyre.

Il est vrai, dit un apologiste moderne, qu'on a prétendu trouver dans des motifs humains, dans les préjugés, l'orgueil, l'esprit de parti, dans le fanatisme ou l'aveuglement, la source naturelle de cet incroyable héroïsme. Mais peut-on

Dévoties Ursulines
resconfortées par
Notre Dame.



rien imaginer de plus ridicule? Étaient-ce des hommes aveugles, crédules, des hommes à préjugé, ou des fanatiques, ces savants docteurs de l'Église, ces philosophes profonds qui affrontaient la mort pour attester des miracles qu'ils avaient vus de leurs yeux, qu'ils avaient eux-mêmes opérés et sur lesquels toute illusion leur était impossible? « Je crois « volontiers, dit un auteur célèbre, les histoires dont les témoins « moins se font égorger. » Quel homme, en effet, pourrait consentir à donner sa vie pour le soutien d'une fausseté connue, quand il lui suffirait d'un simple désaveu pour la racheter? N'est-ce pas une chose étrange que de venir nous parler de motifs humains, quand il s'agit d'expliquer pourquoi tant de chrétiens ont pu se résoudre à les fouler aux pieds? Car en est-il un plus impérieux et plus puissant que l'amour du bien-être et de la vie?

Après tout, continue le même défenseur, ce ne serait pas assez de faire voir par quels motifs des chrétiens zélés pour leur doctrine auraient pu la défendre, même au prix de leur sang; il faudrait expliquer surtout comment les païens ont pu se résoudre à l'embrasser, malgré l'effrayant appareil des supplices et de la mort, car c'était là ce que devait attendre quiconque se déclarait chrétien. Prétendrait-on que c'était



arrives de la flotte à Cologne



Les XI. M. vierges à Bâle.



S. Ursule et ses compagnes à Rome.

par l'effet des préjugés, ou par l'esprit de parti, qu'ils abandonnaient leurs anciennes croyances pour une religion qui n'offre à l'homme que des devoirs pénibles, et qui ne rencontrait de toutes parts que des échafauds? On nous parle de l'effet que devait produire sur les esprits le dogme de la vie future avec les promesses et les menaces de l'éternité. Tout cela peut se comprendre, il est vrai, quand on suppose la vérité de l'Évangile, et alors on s'explique tous les sacrifices qu'a faits le monde païen pour l'embrasser. Mais, si le christianisme n'est qu'une invention humaine, s'il n'offrait pas des preuves frappantes et incontestables, qu'est-ce qu'on pouvait attendre de ses promesses, aussi vaines alors que ses menaces? Devaient-elles produire aucun effet sur des hommes habitués à ne voir dans la religion chrétienne qu'une superstition révoltante et une impiété que tous les dieux devaient punir? Pour espérer ou craindre quelque chose du christianisme, il fallait d'abord y vivre, et si les apôtres n'eussent, avant tout, prouvé leur doctrine, ne conçoit-on pas ce que devaient faire les païens? Ils se seraient moqués des apôtres et de leurs fabuleuses chimères; ils auraient conservé leurs anciens dieux, leurs plaisirs, leurs fêtes, leurs jouissances, et n'eussent jamais acheté par tant



Dévotés Ursulines
resconfortées par
Notre Dame.



de sacrifices l'espoir d'un bonheur incertain que le paganisme leur offrait lui-même à si peu de frais. On ne pourrait expliquer leur conversion, et surtout leur constance au milieu des supplices, que par un délire et un renversement complet de la nature humaine.

Pour affaiblir la force ou obscurcir l'éclat de cette preuve si frappante de la divinité du christianisme, les incrédules, à l'exemple de Dodwell et de quelques autres protestants, ont essayé de révoquer en doute le grand nombre des martyrs et l'horrible cruauté des supplices qu'ils ont endurés. Mais il faut pour cela contredire les témoignages les plus irrécusables de l'histoire. Auteurs païens et ecclésiastiques, tous sont ici d'accord. On connaît le passage de Tacite sur la persécution de Néron, et sur les affreux supplices par lesquels ce monstre fit périr une multitude de chrétiens. Dion Cassius atteste qu'un grand nombre de chrétiens furent mis à mort dans la persécution de Domitien, et Brutius, leur historien païen, cité par Eusèbe dans sa *Chronique*, rend le même témoignage. Tout le monde connaît aussi la lettre de Pline à Trajan sur le grand nombre de chrétiens chaque jour dénoncés et condamnés à mort. Marc-Aurèle, dans ses *Réflexions morales*, blâme les chrétiens d'aller à la mort avec trop d'ar-



arrives de la flotte à Cologne



Ces XI.M. vierges à Bâle.



S. Ursule et ses compagnes à Rome.



Hospital St. Jean à Brusges.

deur, et d'en témoigner trop de mépris. Celse leur reproche de tenir leur assemblée en secret pour éviter les peines décernées contre eux, et prétend trouver dans les poursuites dont ils étaient l'objet une preuve évidente qu'ils étaient coupables. Il ajoute que, lorsqu'ils étaient pris, on les conduisait au supplice, et qu'avant de les mettre à mort on leur faisait subir tous les genres de tourments. Il n'est rien de plus précis que le témoignage de Libanius. En parlant de l'avènement de Julien à l'empire, il s'exprime en ces termes au sujet des chrétiens : « Ceux qui suivaient une religion « corrompue craignaient beaucoup, et s'attendaient qu'on « leur arracherait les yeux, qu'on leur couperait la tête, et « qu'on verrait couler des fleuves de sang. Ils croyaient que « ce nouveau maître inventerait des tourments auprès des- « quels les mutilations, le fer, le feu, être jeté dans la mer, « être enterré tout vif, paraîtraient des peines légères ; car « les empereurs précédents, poursuit-il, avaient employé « contre eux ces divers supplices. Mais Julien n'ignorait pas « que le christianisme n'avait fait que s'accroître par la mort « de ses sectateurs. » La persécution de Dioclétien fut si terrible, qu'il se vantait d'avoir exterminé le christianisme. Il reste des médailles avec cette inscription : *Nomine christia-*

Dévotest Ursulines
resconfortées par
Notre Dame.



norum delete. Eusèbe, auteur contemporain, dit expressément qu'on ne saurait compter la multitude incroyable de martyrs que cette persécution fit en tout lieu. Il rapporte qu'une ville de Phrygie fut livrée aux flammes avec tous ses habitants, parce qu'ils avaient refusé d'adorer les dieux. Il dit avoir vu lui-même tantôt vingt, tantôt trente ou quarante, et quelquefois même jusqu'à cent chrétiens condamnés à mort dans un seul jour, et ces horribles boucheries se prolongèrent des années entières. Quant aux effroyables supplices imaginés par la cruauté des tyrans, il serait impossible de s'en faire une idée; il faut en lire les détails dans l'historien lui-même ou dans les actes des martyrs (27).

Le paganisme couvrait le monde, Satan triomphait, quand le cri sublime du Christ retentit sur le Golgotha: aussi l'enfer tressaillit-il d'effroi.

A l'aurore de la nouvelle Église, les passions irritées se soulèvent comme pour porter un défi au Christ. Mais la Charité, la Virginité et l'Humilité surnagent sur les flots de sang, et le paganisme terrassé jette par la bouche d'un de ses coryphées ce cri du désespoir: « Tu as vaincu, Galiléen! »

Oui, le Christianisme triomphe pour la consolation de l'humanité. Sa victoire, il ne la doit pas au prestige de la



arrivez de la flotte
à Cologne



Ces XI. M. vierges
à Basle.



S. Ursule et ses comp^{es}
à Rome.

force ou de la gloire. L'orgueil est confondu par la faiblesse. Des légions de martyrs, et, parmi les martyrs les plus illustres, de simples vierges concourent à ce triomphe. Encore quelques siècles, et toutes les nations barbares, régénérées par le sang du Christ et celui de ses disciples, courberont leur front altier sous le joug divin, et l'univers ne reconnaîtra bientôt plus qu'un Dieu et qu'une foi.

L'hérésie, dans la suite des siècles, essayera bien parfois de soulever sa tête et de détacher quelques peuples de la croyance commune, mais la voix de nouveaux confesseurs de la foi évoquera le souvenir des martyrs, et chaque lutte sera le signal d'une nouvelle victoire.

L'impiété, comptant sur le temps qui fuit et qui enlève souvent le souvenir du passé, a voulu, de nos jours, jeter un honteux démenti aux glorieux actes de nos martyrs. Dans son impuissance, n'a-t-elle pas mis à son service le sarcasme et la froide ironie? A quel genre de mépris n'a-t-elle pas voulu livrer notre glorieuse sainte Ursule et ses onze mille vierges? Mais l'impiété, si crédule pour les rêves d'une raison en démente, oubliait que les titres de la famille catholique ne sont pas abandonnés au jouet du caprice; que la tradition s'est constituée la gardienne vigilante de ce précieux testament. Voilà



Dévotes Ursulines
resconfortées par
Notre Dame.



pourquoi l'impie, l'ennemi déclaré de la science, fait si peu de cas du moyen âge. Le moyen âge, s'est constitué le tuteur des actes et gestes. Comme s'il prévoyait l'esprit d'erreur des siècles à venir, le moyen âge confiait ses plus chers souvenirs au parchemin, à la palette, au ciseau. Avant de ruiner nos croyances, quelque naïves qu'elles vous semblent, dirons-nous aux rationalistes, détruisez nos manuscrits, déchirez nos tableaux, renversez nos cathédrales, réduisez en cendres nos reliques et nos tombeaux, faites régner la solitude, et, trônant sur le néant, il vous sera loisible de proclamer qu'il n'y a pas de Dieu !

En attendant ce jour funèbre, laissez-nous croire à la lumière, alors que le soleil nous éclaire de ses rayons ; laissez-nous croire en Dieu et en ses saints, alors que leurs actes nous enseignent et nous confirment dans notre foi.

Heureuses les cités antiques qui conservent encore debout les témoignages vivants de notre sainte religion ! Ce sont autant de trophées dont elles doivent être fières, car ils rappellent à leurs enfants les jours de la victoire. Le chrétien aime à traverser ces cités privilégiées : avec quel bonheur il foule ce sol béni ! Un temple, un portique, un tombeau, une simple inscription, tout ce qui parle de son Dieu, de sa foi.



arrivées de la flotte
à Cologne



Les XI. M. vierges
à Basle.



S. Ursule et ses comp^{es}
à Rome.

de ses ancêtres, c'est un trésor qu'il couve avec une sainte passion. Rapide comme l'éclair, sa pensée remonte aux premiers âges, et son cœur revit de la vie de ses pères. Qui a pu contempler sans une émotion de bonheur la tombe des martyrs? Quelle impression profonde saisit l'âme quand le pied touche le sol sacré des catacombes? Ces nécropoles souterraines, avec la majesté de leurs imposants souvenirs, élèvent la pensée au-dessus des vaines ambitions de ce monde. Ici, tout proclame l'inanité de la fortune et de la gloire humaine, l'exaltation de l'âme pour une vie supérieure souvent entrevue à travers les horreurs du martyre. Des os meurtris et des palmes d'or, voilà l'emblème des deux vies.

Sainte Église de Cologne, gloire à toi qui as enfanté ces phalanges innombrables de vierges! En traversant cette chambre d'or qui recèle, dans les dépouilles des vierges, le plus riche trésor que puisse t'envier la foi chrétienne, le pèlerin s'incline et redit bien haut le serment que les martyrs sanctionnaient de leur sang : Je Crois!

Dévotest Ursulines
resconfortées par
Notre Dame.



CHAPITRE XI

DÉPART DE ROME. — PASSAGE À BALE.

A

lors que d'aussi grandes merveilles s'accomplissaient à Rome, les Germains, qui n'avaient jamais courbé leurs fronts altiers sous le sceptre des Césars, cherchaient le moindre prétexte pour s'affranchir de l'autorité romaine. L'ambition d'un parvenu leur fournit bientôt une occasion favorable.

Maximin, Goth d'origine, à force d'intrigues et, nous devons le reconnaître, de courage, s'était attiré l'admiration des empereurs. Ceux-ci ne crurent mieux plaire à l'armée, dont il dirigeait si bien les rangs, qu'en élevant ce général aux plus hautes dignités de l'empire.

Arrivé près du trône, l'ambitieux barbare se demanda



arrives de la flotte
à Cologne



Les 11.000 vierges
à Basle.



Ursule et ses comp^{tes}
à Rome.

pourquoi il ne revêtirait pas lui-même la pourpre. Il avait trop bien appris à ramper pour ne pas attendre du temps la consécration de son régicide projet. Ourdissant dans l'ombre sa trame infâme, il commença par protéger et entretenir les rumeurs d'un sénat toujours tremblant pour ses dieux, de citoyens inquiets des faveurs octroyées aux vils adorateurs du Christ, d'une plèbe qui n'avait plus autant de spectacles. L'orage grondait sourdement, mais expirait aux pieds d'Alexandre dit le Sévère.

Tournant alors ses regards vers les légions lointaines, Maximin fomenta la désunion dans leurs rangs. Les Germains en profitèrent pour se soulever et menacer de culbuter derrière le Rhin ceux qui plantaient avec tant d'arrogance leurs tentes sur des terres indépendantes.

Maximin se fit le messager de cette révolte et supplia l'empereur de réprimer tant d'audace par un châtement exemplaire.

« Votre présence, illustre César, est nécessaire sur le Rhin. Qui oserait résister au superbe vainqueur des Parthes, au glorieux maître du monde ! »

Alexandre part sur-le-champ avec son vigilant lieutenant, et, quelques jours après, il commande à la tête de ses



légions, ne se doutant pas qu'il servait aveuglément les intentions perfides de l'ex-pâtre (28).

Mais retournons à Rome, maintenant administrée par les grands de l'empire.

On ne savait à quoi attribuer le malaise général qui commençait à gagner la société romaine, après le départ de l'empereur. Et cependant, qu'avait-on à craindre avec un César aussi courageux que juste?

Mais, en voyant les préparatifs du départ des vierges, les chrétiens surtout frémirent pour l'Église de Rome. Il semblait que ces anges du ciel, en partant, fussent comme ces oiseaux de passage qui emportent la sérénité du ciel et laissent après eux la tempête. Un dernier événement devait les confirmer dans leur crainte.

Cyriaque, quelques jours auparavant, avait eu une vision, pendant qu'il priait pour son Église. Trois anges couronnés d'une brillante auréole lui avaient apparu et, versant dans son âme la grâce et le courage, lui dirent :

« Prince des apôtres, écoute la voix du Christ qui te parle par notre bouche.

« Dépouille-toi des honneurs de ce monde, remets les clefs de Pierre à un autre héritier de la tiare. Imite le



arrives de la Flotte à Cologne



Les XI.M. vierges à Basle.



Ursule et ses comp^{es} à Rome.

« dévouement des vierges qui sont à Rome. Par ton mépris
 « des biens terrestres, excite leur émulation; enflamme leur
 « courage par la puissance de ta parole et la pureté de tes
 « actions. Va, quitte ton Église, dont le chef invisible
 « prendra soin. Si tu te rends digne des faveurs du ciel, à
 « toi, Cyriaque, comme aux mille vierges, sera dévolue
 « la couronne du martyr! Crains au contraire l'ire du
 « Seigneur, si, lâche et perfide, tu fermes l'oreille à ses
 « ordres. La mort avant peu te couvrirait de ses ombres
 « lugubres. »

Effrayé par ces dernières menaces, Cyriaque repasse dans sa pensée les oracles du ciel. Désertier la barque de Pierre au moment de l'orage, suivre des phalanges triomphantes dont on ignorait la mission, n'était-ce pas encourir les anathèmes des chrétiens? n'était-ce pas trahir à leurs yeux le serment prêté sur la tombe des saints Apôtres? Et cependant le ciel avait parlé, qui eût pu lutter contre lui?

Pendant quelques jours, Cyriaque garde le silence sur sa révélation. Mais l'époque du départ étant arrivée, le vicaire de Jésus-Christ convoque ses coadjuteurs et leur fait part de sa vision. Après avoir exposé avec douceur l'ordre reçu du ciel, le pontife propose pour son successeur Anthérus, prélat

Dévotes Ursulines
 resconfortées par
 Notre Dame.



d'un grand caractère et de mœurs irréprochables, plein de l'esprit de Dieu et dévoué à la cause de l'Église.

Ce que Cyriaque avait prévu arriva. A la surprise, aux gémissements, succédèrent les dures admonitions. Eh quoi! désertir le bercail quand les loups menacent de le dévorer! Abandonner la moisson quand les ennemis peuvent renverser la clôture et ravager la sainte vigne!

Mais la résolution de Cyriaque était inébranlable. Il inclina la tête devant l'orage et se retira pour remplir sa mission.

Après son départ, les cardinaux-diacres rayèrent le nom de ce vénéré pontife des cadres des successeurs de Pierre, et Dieu, pour glorifier jusqu'à la fin des siècles l'humilité de ce saint martyr, a permis qu'il ne fût point énuméré parmi les gloires du siège apostolique (29).

Cependant des princes de l'Église romaine, ravis par tant de dévouement, demandèrent à se joindre à leur vénéré Père. Maurice, évêque de Labicum; Jacob, patriarche d'Antioche; Marcule, évêque de Byzance, avec Constance, fille du roi Dorothee; ainsi qu'une foule de chevaliers romains, de dames nobles, dont les inscriptions tumulaires nous ont perpétué la mémoire, imitent le touchant exemple et marchent sur les pas du grand Cyriaque.



arrivée de la flotte
à Cologne



Les XI. M. vierges
à Basle.



S. Ursule et ses comp.
à Rome.

La légion, heureuse des dons que le ciel lui prodigue avec tant de magnificence, réorganise ses rangs. Les vierges marcheront en tête, puis viendront les matrones et les enfants; les évêques, entourant leur chef spirituel, formeront un camp à part. Les dimanches seulement et les jours de fête, à l'heure des stations, ils pénétreront dans les rangs de la légion pour faire entendre la parole sainte et distribuer le pain des anges. Les rois, princes et chevaliers fermeront la marche (50).

C'est dans cet ordre qu'on va, une dernière fois, s'agenouiller sur la tombe des Apôtres, solliciter leur suffrage; baiser ces chaînes de martyr, teintes encore du sang de Pierre, et la légion sort de Rome, à travers une foule incroyable accourue sur son passage.

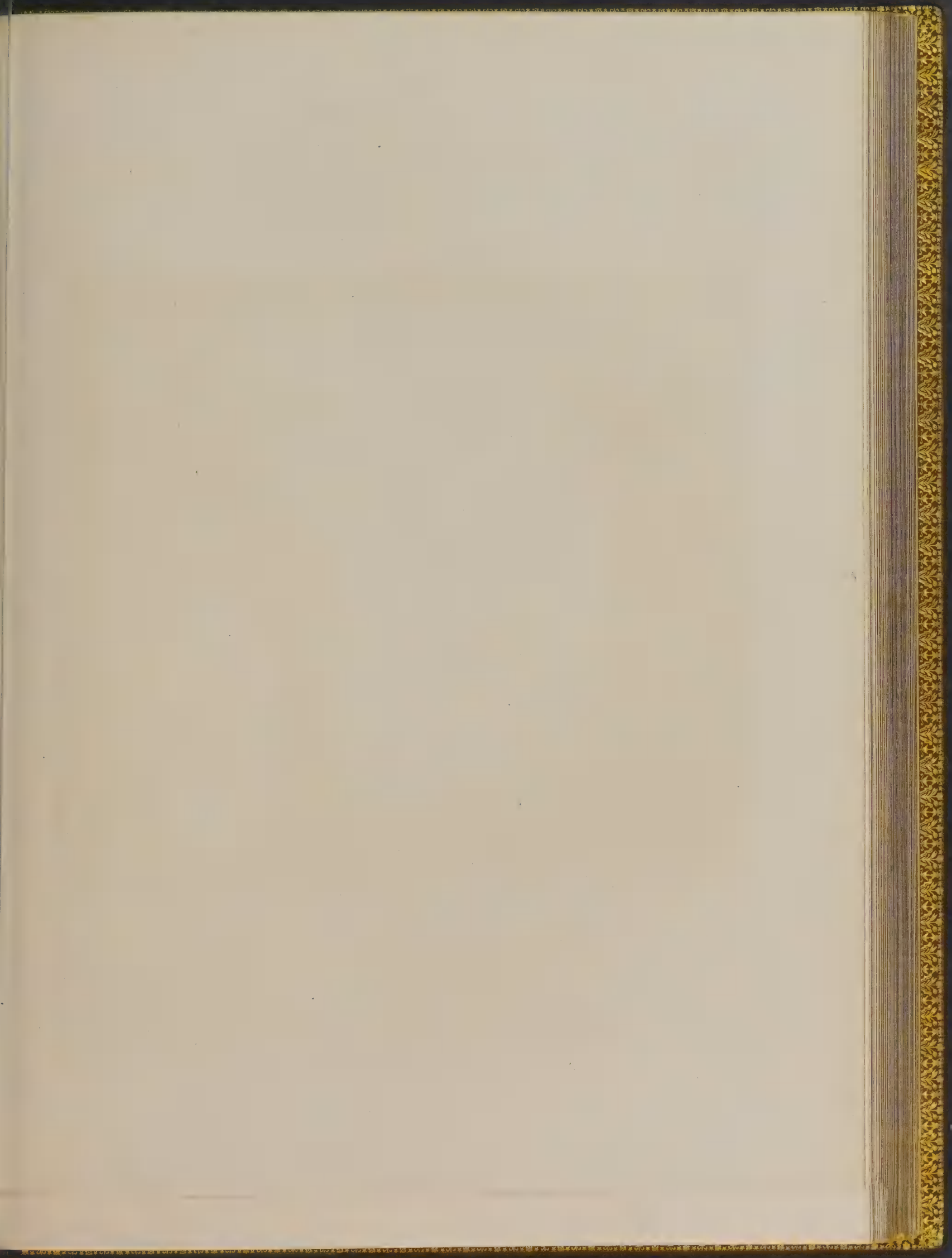
On était à la fin de septembre : un ciel calme et doux favorisait merveilleusement l'expédition.

Le Latium, l'Étrurie et la Ligurie sont traversés en quelques jours, sans qu'on ait à déplorer le moindre accident. On gagne les Alpes par les mêmes routes. La marche semble plus alerte, la route moins longue, les âmes plus saintement joyeuses. Partout on prodigue l'hospitalité la plus cordiale à ces intrépides voyageurs. Allobroges et Eduens sentent pâlir



Dévotes Ursulines
resconfortées par
Notre Dame.





Tabl. XIV.



Kellenhoven lith.

Chromolith Hangard-Mauge, Paris

leur courage en face de la vigueur de ces fragiles créatures. Les monts jurassiens se sont aplanis; l'Helvétie avec ses lacs est distancée; bientôt le front de la colonne touche à l'Augusta Raucorum, — *Bâle*. — Pas de désordre dans la marche, le même pas règle tous les autres. Aussi, sans plus tarder, on peut traverser avec ordre les cités.

Un saint moine ayant aperçu de sa retraite les colonnes qui serpentaient à travers les sentiers de la colline, est venu prévenir les ministres de l'Église. Prêtres, clercs, moines et serviteurs attendent aux portes de la ville l'armée des vierges.

Bientôt les premiers rangs tournent la ligne des rochers escarpés, et débouchent à l'entrée de la cité.

A la vue du pape Cyriaque et d'Ursule, qui se tient à ses côtés, prêtres et moines sont tombés à genoux. Une main paternelle les relève, et la colonne fait son entrée dans la ville auguste des Rauraciens.

Aux costumes de beaucoup de vierges, on voit que le nombre s'est augmenté de maintes étrangères. — XIV^e TABLEAU. —

Les vaisseaux confiés à la garde d'Aquilinus sont rangés dans le port; les habitants de la cité s'empressent de les mettre en état de recevoir, le lendemain, le nombreux équipage.



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.

opus
BRUGIENSIS



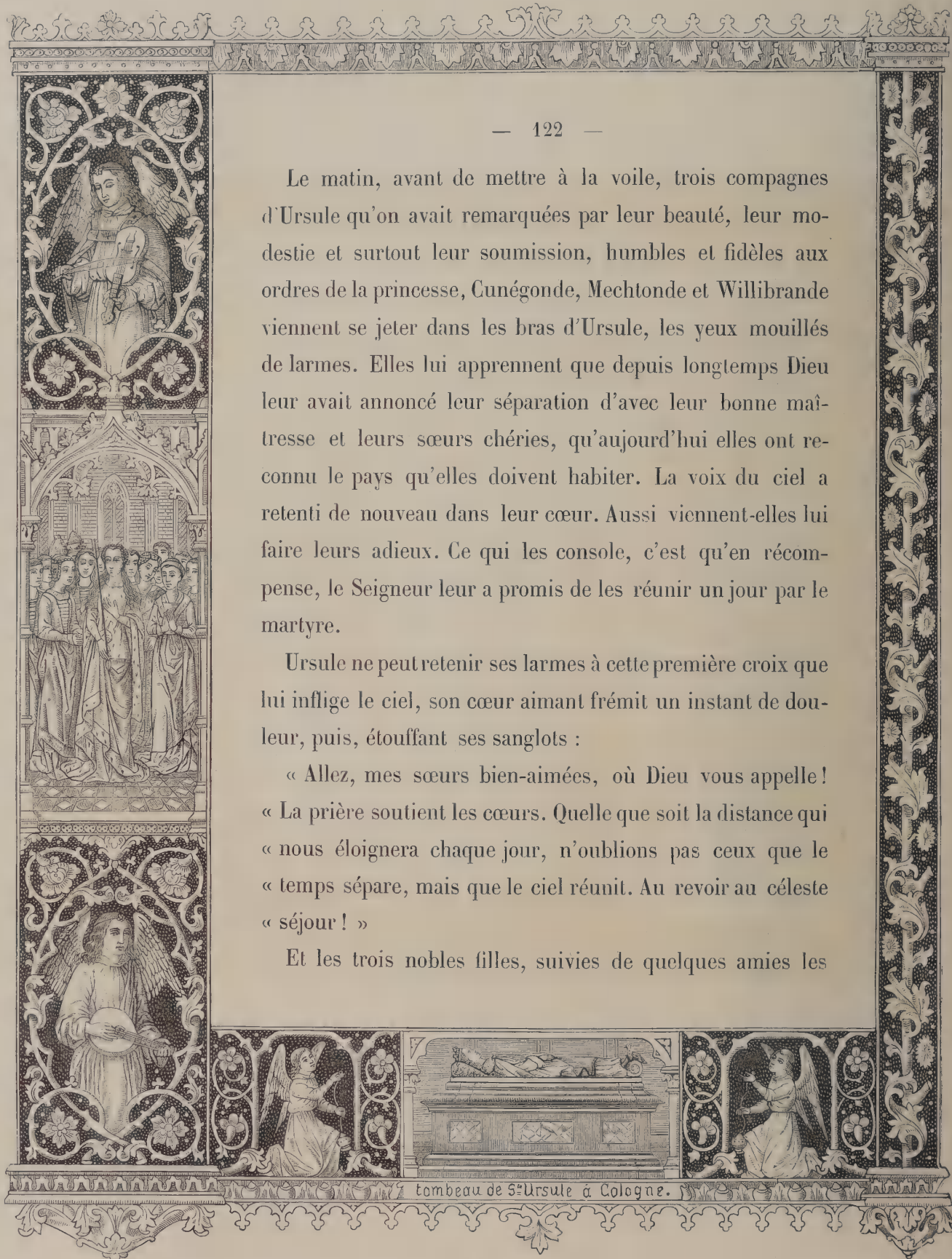
opus
JOANNIS
AQUILINI

Le matin, avant de mettre à la voile, trois compagnes d'Ursule qu'on avait remarquées par leur beauté, leur modestie et surtout leur soumission, humbles et fidèles aux ordres de la princesse, Cunégonde, Mechtonde et Willibrande viennent se jeter dans les bras d'Ursule, les yeux mouillés de larmes. Elles lui apprennent que depuis longtemps Dieu leur avait annoncé leur séparation d'avec leur bonne maîtresse et leurs sœurs chéries, qu'aujourd'hui elles ont reconnu le pays qu'elles doivent habiter. La voix du ciel a retenti de nouveau dans leur cœur. Aussi viennent-elles lui faire leurs adieux. Ce qui les console, c'est qu'en récompense, le Seigneur leur a promis de les réunir un jour par le martyre.

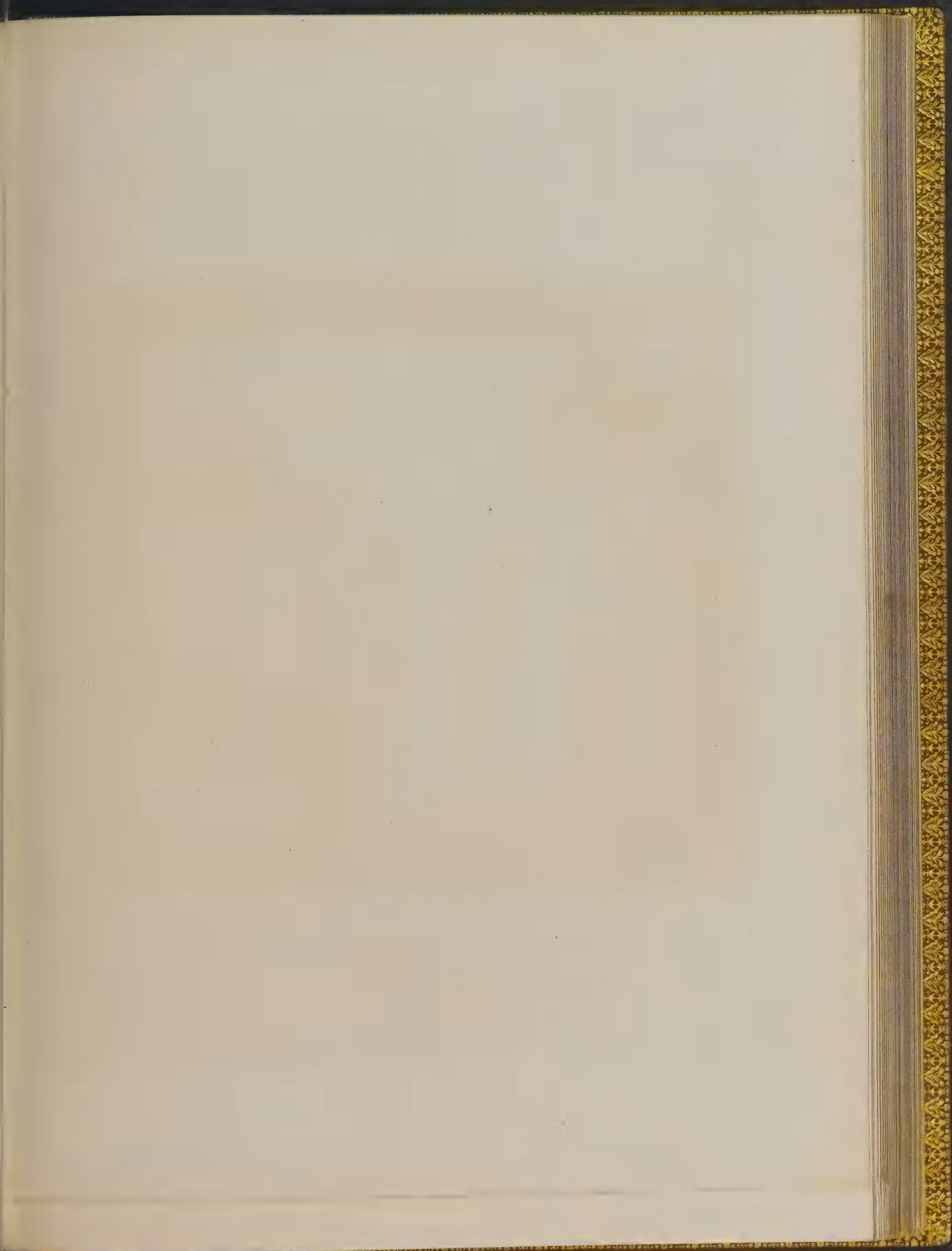
Ursule ne peut retenir ses larmes à cette première croix que lui inflige le ciel, son cœur aimant frémit un instant de douleur, puis, étouffant ses sanglots :

« Allez, mes sœurs bien-aimées, où Dieu vous appelle !
« La prière soutient les cœurs. Quelle que soit la distance qui
« nous éloignera chaque jour, n'oublions pas ceux que le
« temps sépare, mais que le ciel réunit. Au revoir au céleste
« séjour ! »

Et les trois nobles filles, suivies de quelques amies les



tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.





plus chères, gagnent sur une barque l'autre rive du Rhin. Elles s'avancent à quelques milles dans les terres, et consacrent leur vie en commun au service du Seigneur.

Peu d'années après, lorsque les barbares portèrent la désolation dans ces contrées, les trois vierges et leurs compagnes arrosèrent de leur sang cette terre, qu'elles devaient toujours couvrir de leur puissant patronage (31).

Les évêques, formant une couronne autour du pontife suprême assisté de ses cardinaux, sont déjà embarqués et descendent lentement le fleuve.

Ursule, attardée par le départ de ses amies, s'avance, suivie de ses autres compagnes, et semble les consoler de cette première séparation. Elle pose le pied sur l'échelle qui conduit au vaisseau et prend la main de ses amies, qui attendent qu'elle ait occupé sa place pour mettre à la voile.

Sur la rive on aperçoit de jeunes filles attristées du départ d'Ursule, des gens du peuple, qui ne peuvent se lasser de contempler la belle princesse, et croient voir un ange sous la forme humaine.

On part. L'auguste cité s'enfuit au couchant. Bientôt elle a disparu derrière les collines. — XV^e TABLEAU. —



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.

Opus
Bridensis



Opus
Joannis
Mealing



CHAPITRE XII

LE PRINCE CONAN A MAGUNTIACUM. — RENCONTRE DU ROI ET DE LA PRINCESSE DANS CETTE CITÉ. -- BAPTÊME DE CONAN.



ependant trois années s'étaient écoulées depuis les promesses faites aux ambassadeurs par le roi Théonote.

Aggripinus ne devait point jouir du bonheur de son fils; mais Dieu, voulant récompenser le zèle que le roi des Pictes avait mis à remplir ses ordres, ouvrit ses yeux à la lumière de la foi, et lui donna, en échange de son sceptre, une couronne plus durable en l'appelant à lui.

Conan s'était fait initier aux mystères de la foi chrétienne et avait fait partager ses croyances à son auguste mère. C'est avec la plus vive impatience qu'il attendait le terme fixé pour son union avec Ursule.



tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.

La séparation n'avait fait qu'augmenter l'amour dont il brûlait pour la belle princesse. Il venait d'atteindre sa vingt-troisième année. Avec la jeunesse, la vigueur et les grâces s'étaient développées.

Un front pur et élevé dénotait une puissante intelligence ; ses beaux yeux bleus, voilés par la mélancolie, laissaient lire la douceur et la bonté ; des cheveux longs et blonds, comme ceux de la race d'Albion, descendaient sur des épaules robustes et harmonieusement proportionnées. Tout contribuait à faire de ce prince l'orgueil de sa nation, un type de beauté dont plus d'une reine était jalouse.

Depuis quelque temps la tristesse avait gagné son cœur. La cour lui semblait une solitude : le jour, la nuit, ses soupirs appelaient sa fiancée. Tantôt se rendant aux plaintes des grands de son royaume, qui lui redemandaient leurs filles, il méditait des projets coupables ; puis, se rendant aux sages conseils d'une mère, d'autant plus sage qu'elle avait été plus rudement éprouvée, Conan se résignait et cherchait à vivre du souvenir de sa bien-aimée, en attendant qu'il pût partager les douceurs de l'hymen.

C'est alors que Dieu, touché de tant de douleur et voyant l'heure fixée par sa providence pour l'accomplissement de



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.

nalis.
Burgensis



opus
Joannis
me...

ses desseins, inspira au jeune prince la pensée d'équiper un navire et d'aller rejoindre Ursule et ses compagnes.

L'amour ne connaît pas d'obstacles : à sa flamme, les difficultés disparaissent comme la neige aux regards du soleil.

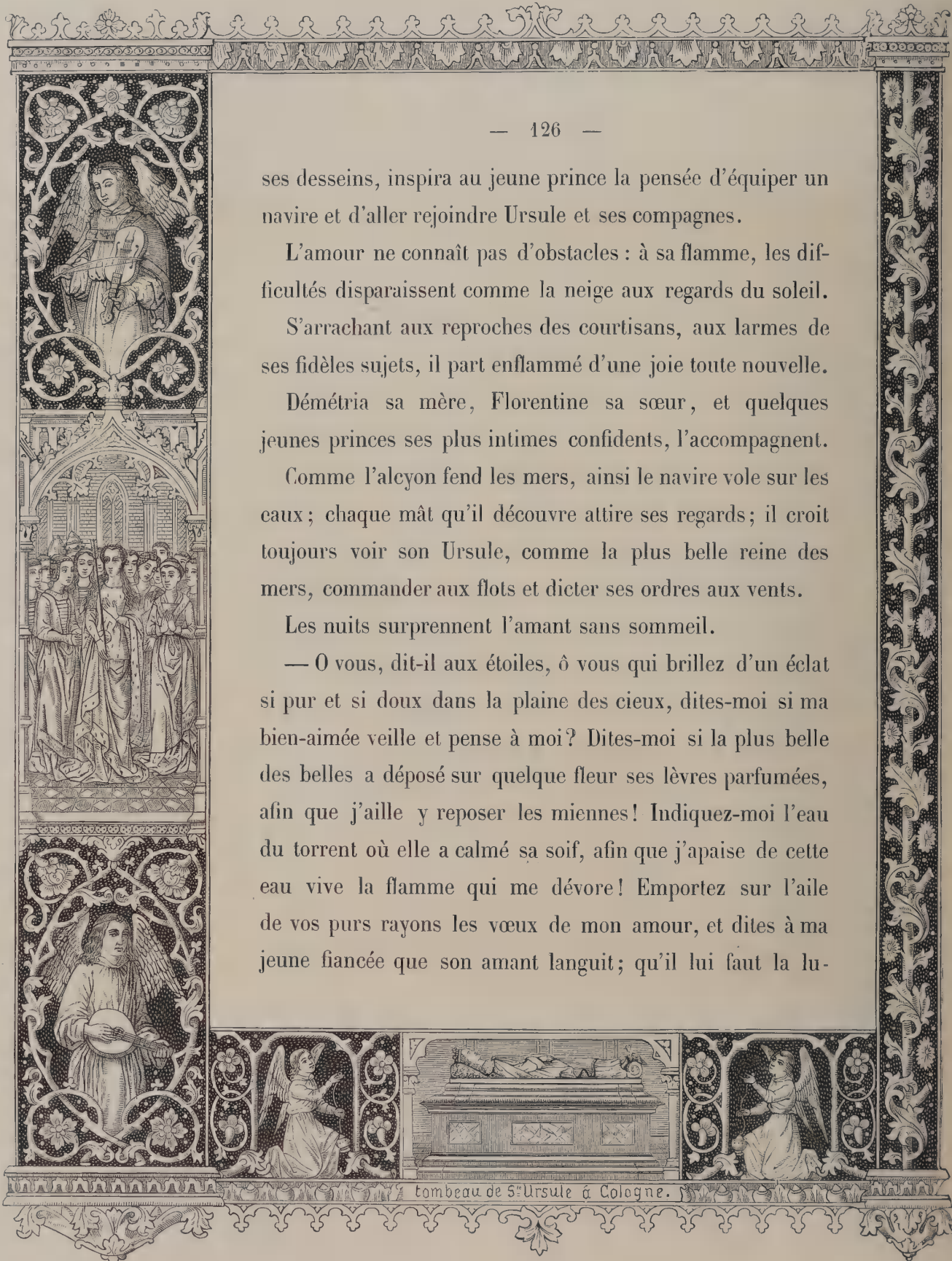
S'arrachant aux reproches des courtisans, aux larmes de ses fidèles sujets, il part enflammé d'une joie toute nouvelle.

Démétria sa mère, Florentine sa sœur, et quelques jeunes princes ses plus intimes confidents, l'accompagnent.

Comme l'alecyon fend les mers, ainsi le navire vole sur les eaux ; chaque mâât qu'il découvre attire ses regards ; il croit toujours voir son Ursule, comme la plus belle reine des mers, commander aux flots et dicter ses ordres aux vents.

Les nuits surprennent l'amant sans sommeil.

— O vous, dit-il aux étoiles, ô vous qui brillez d'un éclat si pur et si doux dans la plaine des cieus, dites-moi si ma bien-aimée veille et pense à moi ? Dites-moi si la plus belle des belles a déposé sur quelque fleur ses lèvres parfumées, afin que j'aie y reposer les miennes ! Indiquez-moi l'eau du torrent où elle a calmé sa soif, afin que j'apaise de cette eau vive la flamme qui me dévore ! Emportez sur l'aile de vos purs rayons les vœux de mon amour, et dites à ma jeune fiancée que son amant languit ; qu'il lui faut la lu-



mière de ses yeux, le sourire de ses lèvres, les charmes de sa beauté, la vie de son cœur !

C'est ainsi que soupirait Conan, encore infidèle, demandant au ciel, à la mer, de lui parler de l'objet de son amour, quand le navire entra dans le Wahal, suivant, sans le savoir, la même route que naguère Ursule avait tracée.

Un vent intelligent le fait passer devant Thiel et Colonia Aggripina sans l'y arrêter. Ce n'est qu'à Maguntiacum que le navire se dirige vers le port (32).

La cité celtique, enfantée à la foi par Crescens, disciple de saint Pierre, florissait au troisième siècle par ses richesses, sa piété et sa constance dans les épreuves; aussi faisait-elle la joie et la gloire des Églises de Germanie. Ruthère, son saint évêque, continuait cette belle chaîne d'apôtres, hardis confesseurs de la foi.

Dieu lui réservait d'être le témoin de grands prodiges, et de coopérer au salut du prince des Pictes.

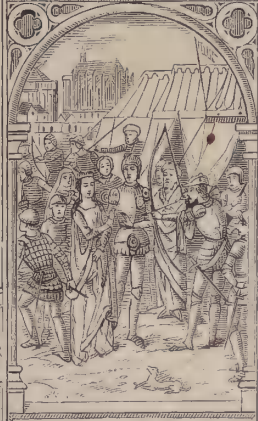
Prévenu de l'arrivée du jeune roi breton, Ruthère s'avance à la tête de son Église jusqu'au port. En attendant le débarquement, le vénérable prélat élève son âme vers Dieu, et lui demande de toucher le cœur de ce prince infidèle; de le préparer à la nouvelle qui pouvait briser son courage, endurcir



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.

natus.
Burgiensis



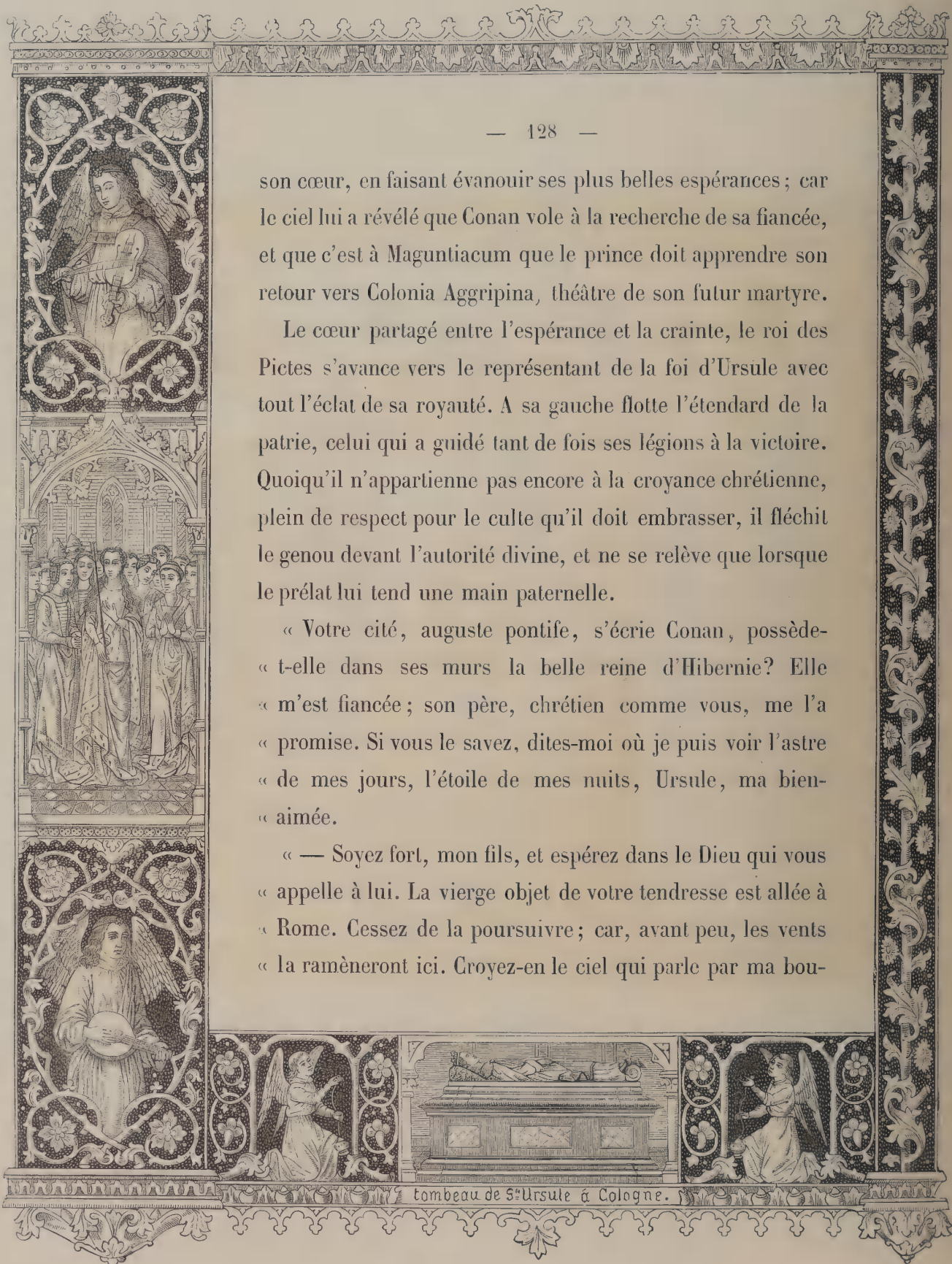
opus
Joannis
me...

son cœur, en faisant évanouir ses plus belles espérances ; car le ciel lui a révélé que Conan vole à la recherche de sa fiancée, et que c'est à Maguntiacum que le prince doit apprendre son retour vers Colonia Aggripina, théâtre de son futur martyre.

Le cœur partagé entre l'espérance et la crainte, le roi des Pictes s'avance vers le représentant de la foi d'Ursule avec tout l'éclat de sa royauté. A sa gauche flotte l'étendard de la patrie, celui qui a guidé tant de fois ses légions à la victoire. Quoiqu'il n'appartienne pas encore à la croyance chrétienne, plein de respect pour le culte qu'il doit embrasser, il fléchit le genou devant l'autorité divine, et ne se relève que lorsque le prélat lui tend une main paternelle.

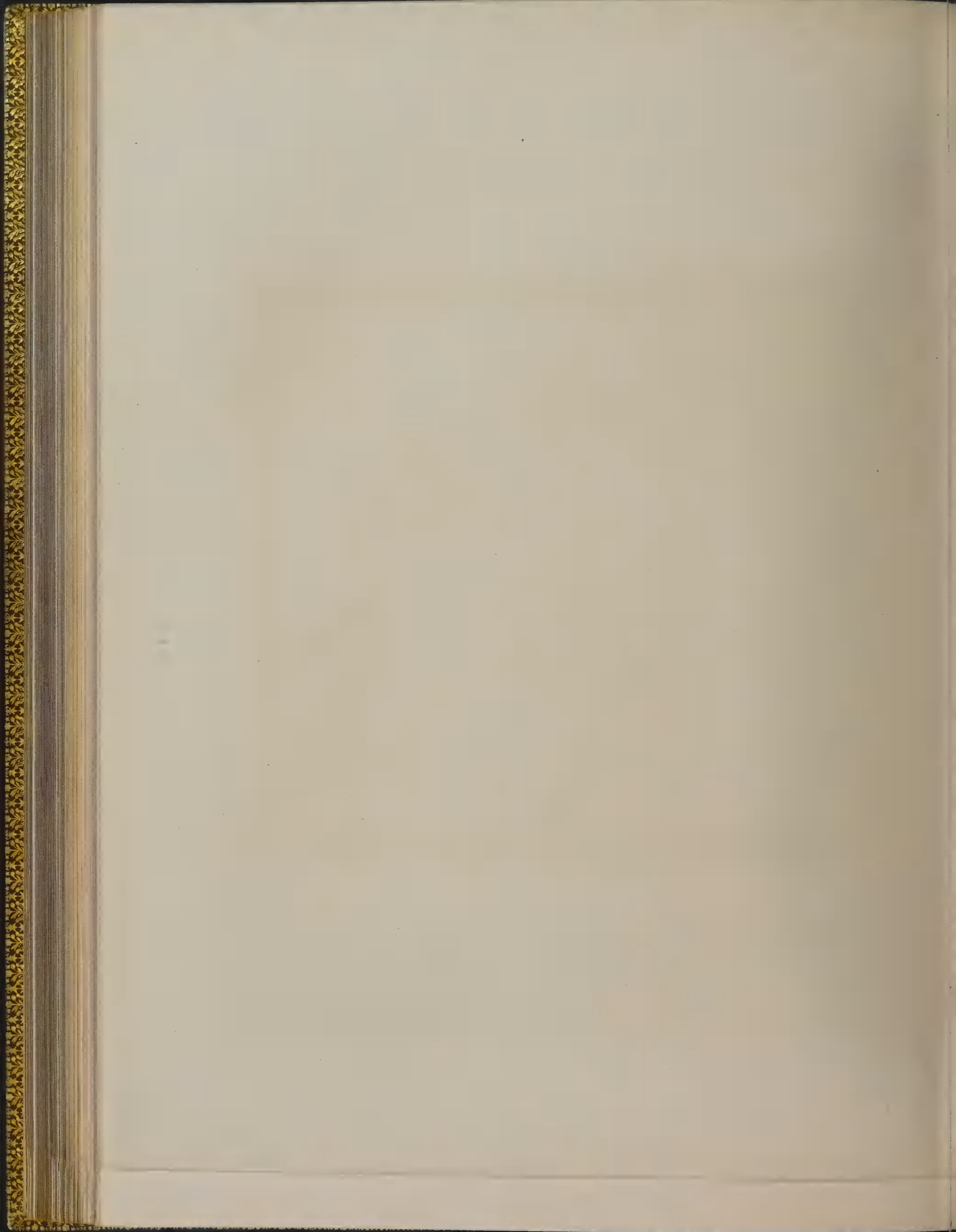
« Votre cité, auguste pontife, s'écrie Conan, possède-t-elle dans ses murs la belle reine d'Hibernie? Elle m'est fiancée ; son père, chrétien comme vous, me l'a promise. Si vous le savez, dites-moi où je puis voir l'astre de mes jours, l'étoile de mes nuits, Ursule, ma bien-aimée.

« — Soyez fort, mon fils, et espérez dans le Dieu qui vous appelle à lui. La vierge objet de votre tendresse est allée à Rome. Cessez de la poursuivre ; car, avant peu, les vents la ramèneront ici. Croyez-en le ciel qui parle par ma bou-



tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.





« che : préparez-vous à la grâce du baptême, car Dieu vous appelle à des fonctions sublimes ! »

La nouvelle du départ d'Ursule frappe comme la foudre le jeune Conan; une douleur profonde se répand sur ses traits; il semble que tout espoir est perdu, et que la vie se ferme devant lui; son cœur n'a rien compris aux promesses de son consolateur.

Ruthère, ému de tant de souffrance, tend les bras à cette victime de l'amour, et, confondant ses larmes aux siennes, s'associe à ses souffrances, afin de le ramener, peu à peu, à des sentiments plus élevés et plus dignes d'un chrétien. Sa profonde connaissance du cœur humain lui vient en aide avec la foi, et bientôt il voit le courage renaître dans le jeune néophyte. Conan enfin espère; il est sauvé. — XVI^e TABLEAU. —

Profitant de l'influence que la grâce exerce sur l'âme du jeune prince, le pieux évêque emploie ses heures de repos à instruire, à fortifier l'enfant du Nord, à courber sa fierté, affranchir son esprit des préjugés païens, à lui faire entrevoir les glorieuses destinées du soldat du Christ, la récompense qui couronne la victoire. Démétria et Florentine s'associent à d'aussi nobles efforts, et doivent bientôt jouir de leur triomphe.



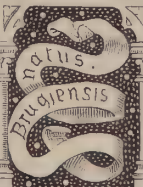
Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.



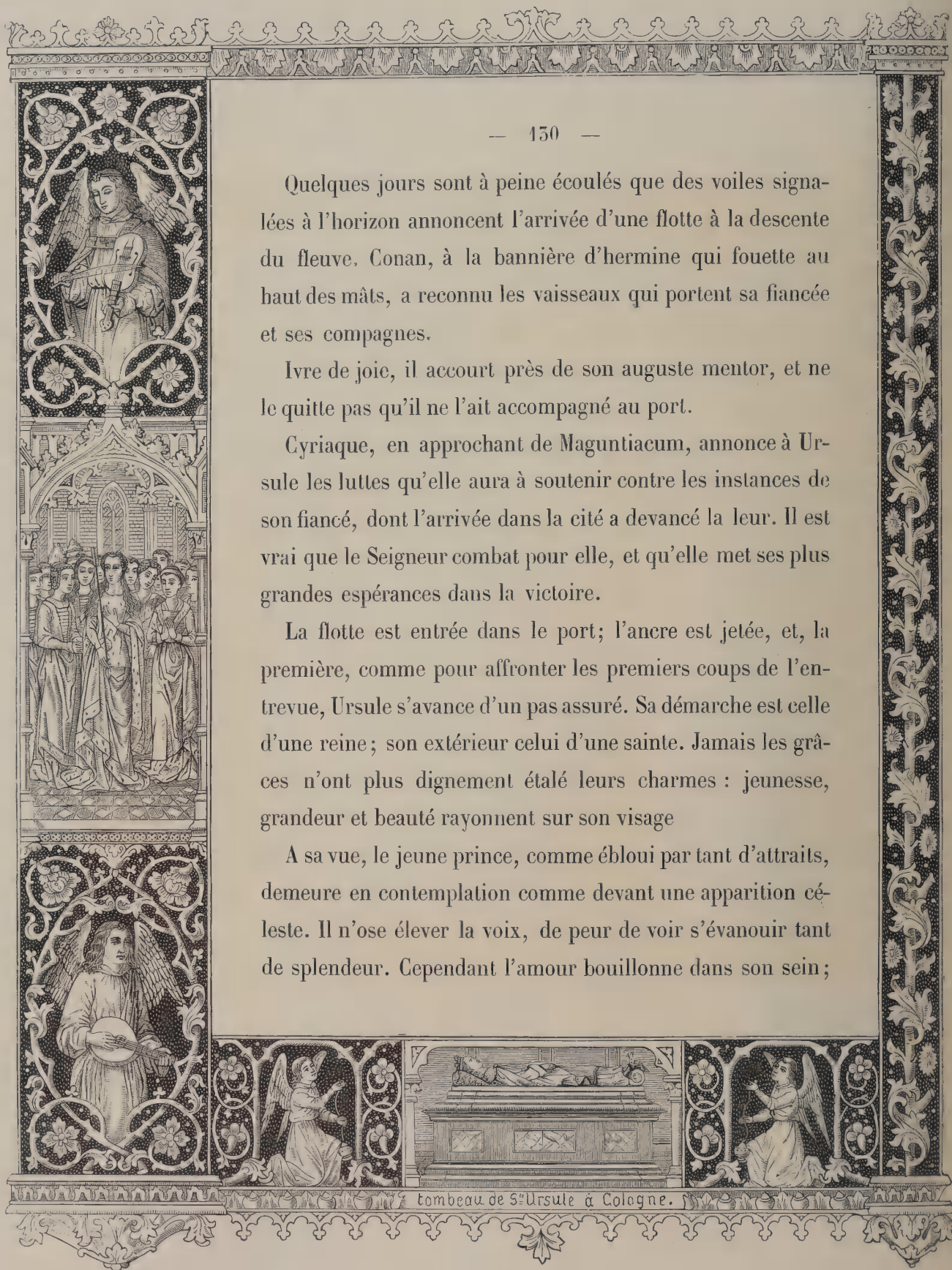
Quelques jours sont à peine écoulés que des voiles signalées à l'horizon annoncent l'arrivée d'une flotte à la descente du fleuve. Conan, à la bannière d'hermine qui fouette au haut des mâts, a reconnu les vaisseaux qui portent sa fiancée et ses compagnes.

Ivre de joie, il accourt près de son auguste mentor, et ne le quitte pas qu'il ne l'ait accompagné au port.

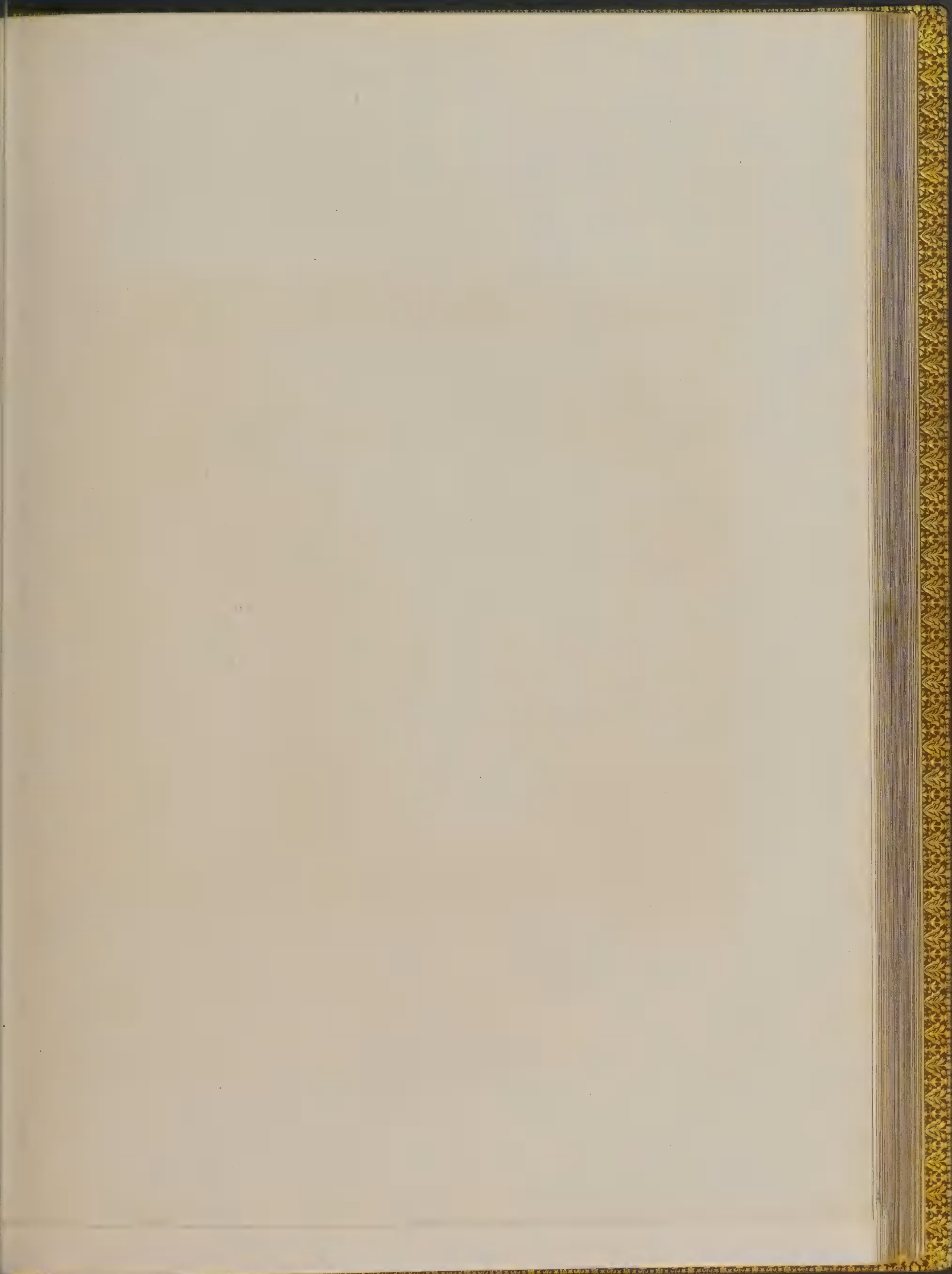
Cyriaque, en approchant de Maguntiacum, annonce à Ursule les luttes qu'elle aura à soutenir contre les instances de son fiancé, dont l'arrivée dans la cité a devancé la leur. Il est vrai que le Seigneur combat pour elle, et qu'elle met ses plus grandes espérances dans la victoire.

La flotte est entrée dans le port; l'ancre est jetée, et, la première, comme pour affronter les premiers coups de l'entrevue, Ursule s'avance d'un pas assuré. Sa démarche est celle d'une reine; son extérieur celui d'une sainte. Jamais les grâces n'ont plus dignement étalé leurs charmes : jeunesse, grandeur et beauté rayonnent sur son visage

A sa vue, le jeune prince, comme ébloui par tant d'attraits, demeure en contemplation comme devant une apparition céleste. Il n'ose élever la voix, de peur de voir s'évanouir tant de splendeur. Cependant l'amour bouillonne dans son sein;



tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.





il voudrait tout dire, laisser voir tout son bonheur... Mais la foule, qui a les yeux sur eux, le confond; il se contente de tendre une main tremblante à sa bien-aimée.

Ursule, qui a lu dans le cœur de son amant, sans partager sa passion, l'aime comme un frère; et, pour l'encourager à la suivre dans l'arène où le ciel les appelle, accepte sa main; puis, levant ses yeux radieux vers le prélat de Maguntiacum, le prie de bénir cette rencontre fortunée.

Ce n'est pas sans admiration que Cyriaque et ses ministres contemplent cette scène touchante, unissent leurs prières à celles du métropolitain, et remercient Dieu qui unit les cœurs, pour les faire servir à sa gloire. — XVII^e TABLEAU. —

C'est au chant des cantiques que les jeunes futurs époux, escortés par les princes de l'Église et par toute la légion, font leur entrée dans la ville et se rendent à la basilique pour rendre grâce au Seigneur.

Le ciel réservait à Conan un nouveau bienfait. Le pontife Cyriaque devait lui administrer le saint baptême.

Le baptistère de la plus belle église devait servir à cette auguste cérémonie, pour laquelle cardinaux, évêques, rois, princes et vierges avaient été convoqués.

Ursule avait redoublé de ferveur, afin que le ciel se char-



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.



geât lui-même de manifester à l'avance ses mystérieux desseins.

Toute l'assemblée admire les effets de la grâce sur le jeune néophyte. Son front royal rayonne d'une joie qui n'est plus celle de ce monde; son cœur est ouvert à la rosée céleste qui va descendre sur lui et le régénérer. Docile à la voix du père des fidèles, il écoute les dernières exhortations de l'auguste vieillard.

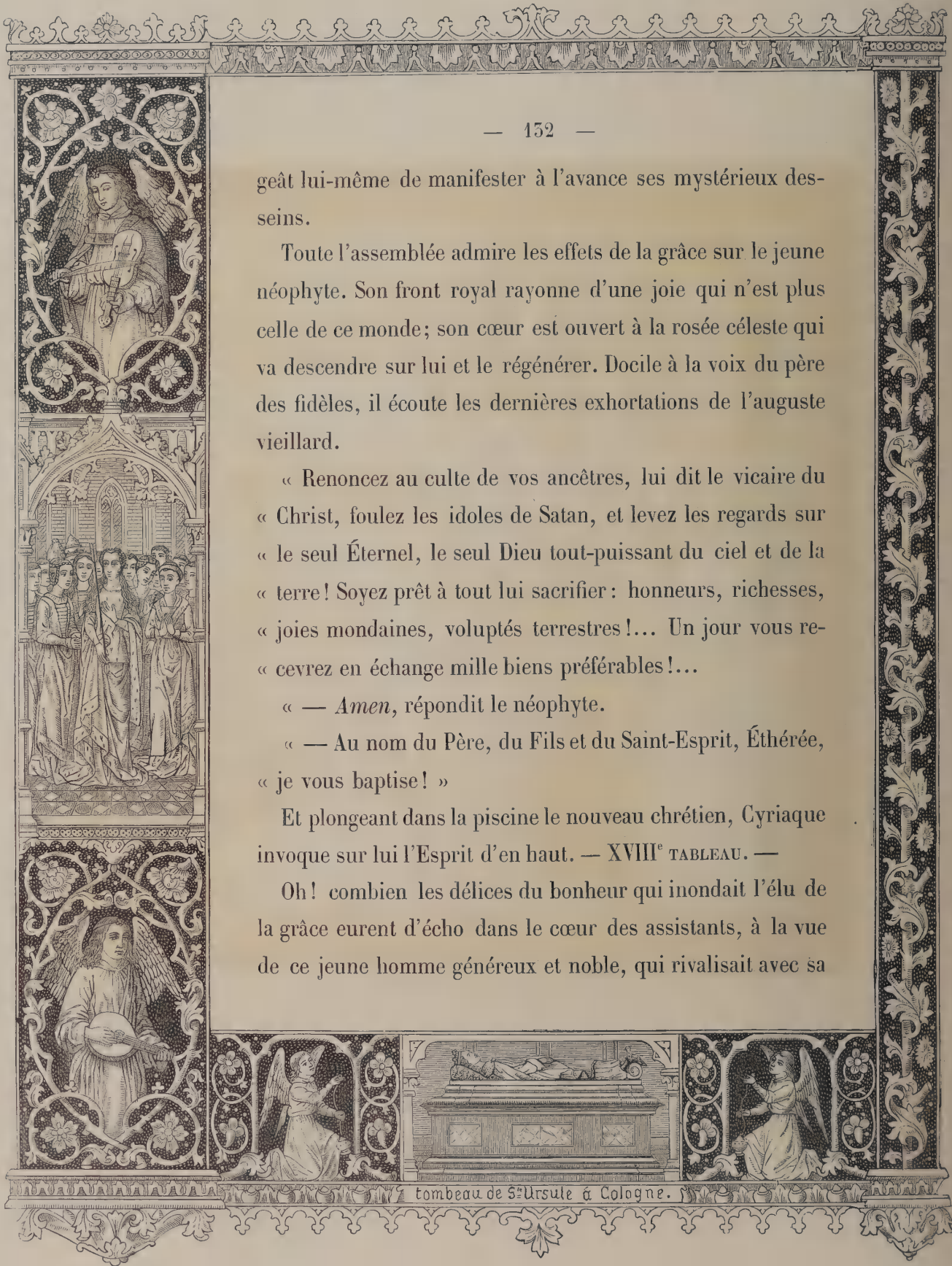
« Renoncez au culte de vos ancêtres, lui dit le vicaire du Christ, foulez les idoles de Satan, et levez les regards sur le seul Éternel, le seul Dieu tout-puissant du ciel et de la terre! Soyez prêt à tout lui sacrifier: honneurs, richesses, joies mondaines, voluptés terrestres!... Un jour vous recevrez en échange mille biens préférables!... »

« — Amen, répondit le néophyte.

« — Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Éthérée, je vous baptise! »

Et plongeant dans la piscine le nouveau chrétien, Cyriaque invoque sur lui l'Esprit d'en haut. — XVIII^e TABLEAU. —

Oh! combien les délices du bonheur qui inondait l'élu de la grâce eurent d'écho dans le cœur des assistants, à la vue de ce jeune homme généreux et noble, qui rivalisait avec sa



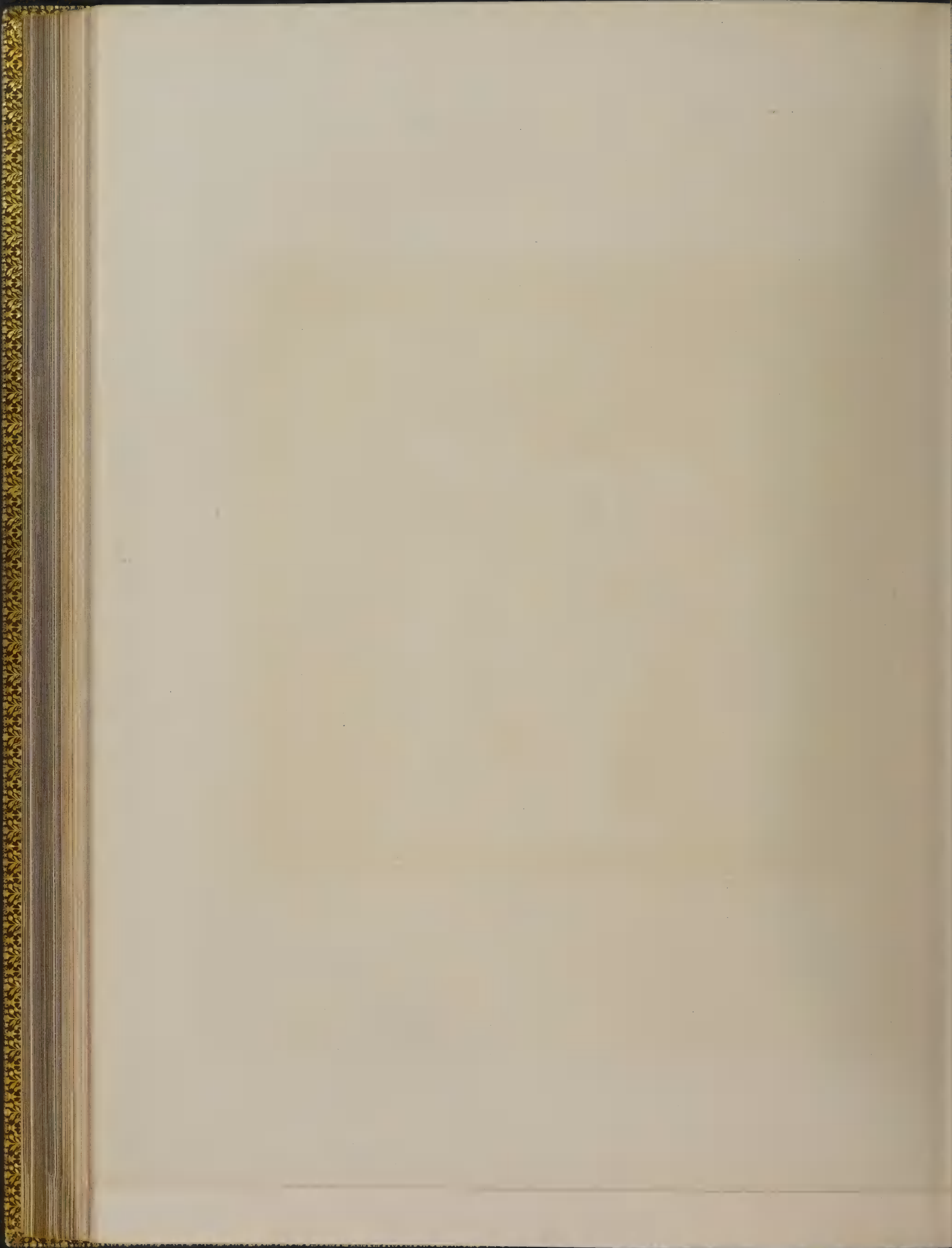
tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.

Folio 200



Sancti...

Sancti...



fiancée de ferveur et de modestie ! Tour à tour on contemplait avec amour Ursule, d'une beauté ravissante, et son fiancé, dont l'élégance et la dignité ne laissaient rien à désirer : l'une à peine âgée de dix-sept ans, et l'autre atteignant sa vingt-troisième année ; reine et roi, dont les grâces et les charmes exaltaient les cœurs.

Des larmes de bonheur coulent de toutes les paupières ; on veut encore assister au baptême des fidèles amis du prince. Puis, sortant pénétré de respect de la crypte, on traverse les rues qui séparent le baptistère du temple, où le cortège fait son entrée triomphante.

Après s'être réconciliés avec le ciel, les néophytes ambitionnent de s'asseoir à la table eucharistique.

Ursule ne peut maîtriser son bonheur en voyant enfin son fiancé digne des bienfaits célestes. Pour la première fois, elle ne craint plus de marcher à ses côtés. Il lui semble qu'en allant à cette agape mystique, elle s'élève avec lui au ciel. Pleine de confiance dans la miséricorde de son Dieu, elle attend avec confiance que l'Éternel initie Éthérée à sa destinée.

Le pain des anges vient de nourrir le nouvel élu. Avec le roi du ciel, la plénitude du suprême bonheur est descendue



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.

naus
BINGENSIS



opus
JOANNIS
MEYER

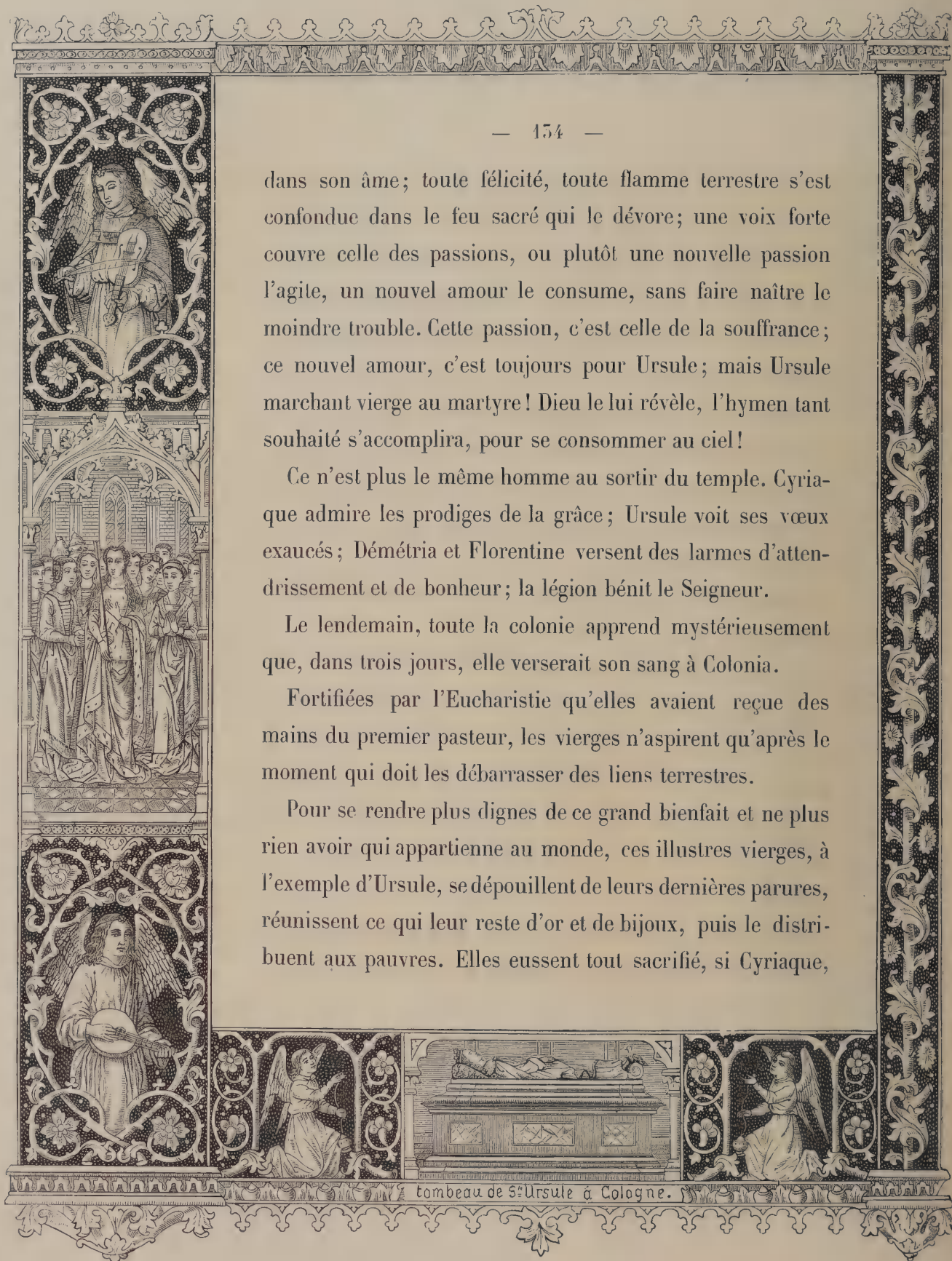
dans son âme; toute félicité, toute flamme terrestre s'est confondue dans le feu sacré qui le dévore; une voix forte couvre celle des passions, ou plutôt une nouvelle passion l'agite, un nouvel amour le consume, sans faire naître le moindre trouble. Cette passion, c'est celle de la souffrance; ce nouvel amour, c'est toujours pour Ursule; mais Ursule marchant vierge au martyre! Dieu le lui révèle, l'hymen tant souhaité s'accomplira, pour se consommer au ciel!

Ce n'est plus le même homme au sortir du temple. Cyriaque admire les prodiges de la grâce; Ursule voit ses vœux exaucés; Démétria et Florentine versent des larmes d'attendrissement et de bonheur; la légion bénit le Seigneur.

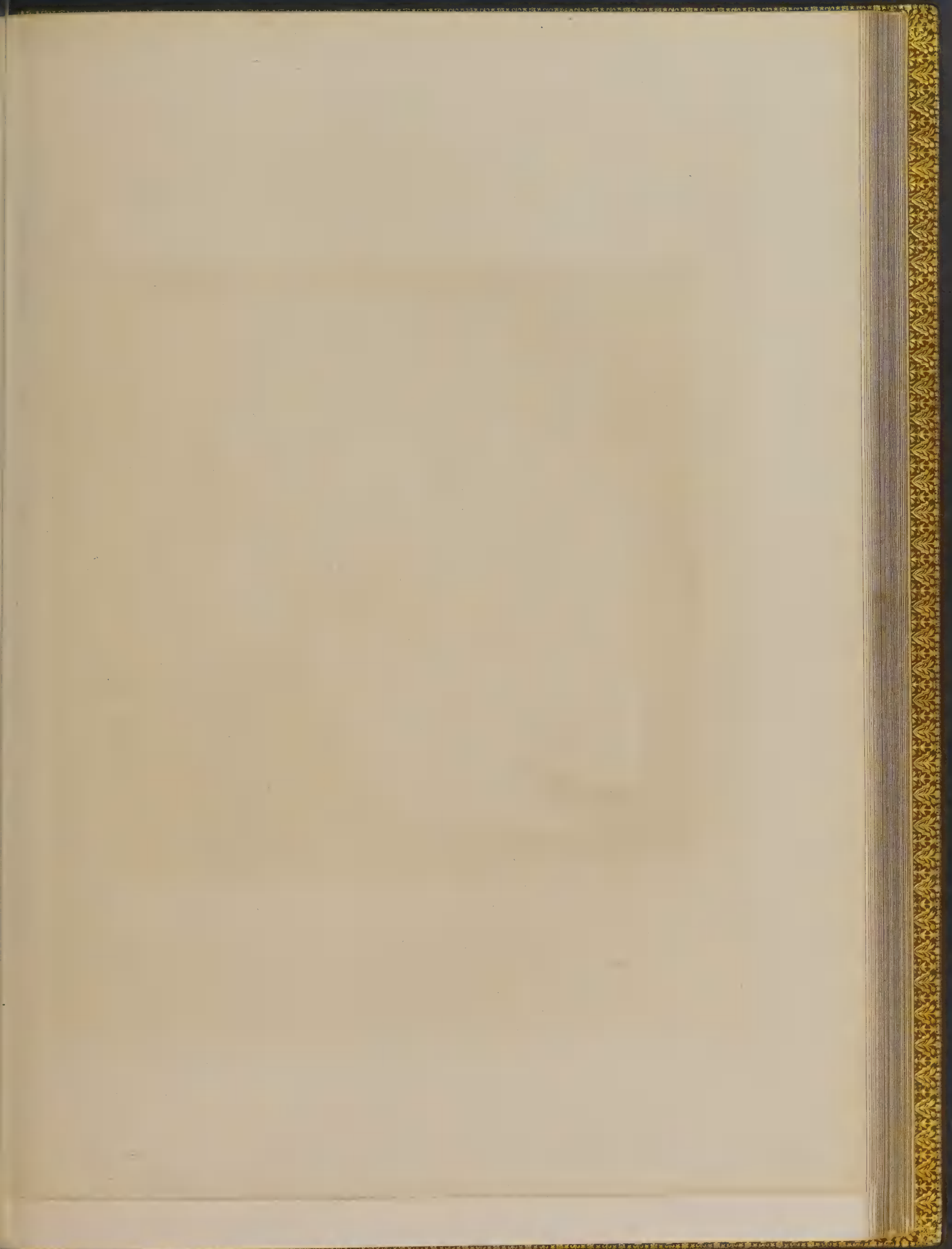
Le lendemain, toute la colonie apprend mystérieusement que, dans trois jours, elle verserait son sang à Colonia.

Fortifiées par l'Eucharistie qu'elles avaient reçue des mains du premier pasteur, les vierges n'aspirent qu'après le moment qui doit les débarrasser des liens terrestres.

Pour se rendre plus dignes de ce grand bienfait et ne plus rien avoir qui appartienne au monde, ces illustres vierges, à l'exemple d'Ursule, se dépouillent de leurs dernières parures, réunissent ce qui leur reste d'or et de bijoux, puis le distribuent aux pauvres. Elles eussent tout sacrifié, si Cyriaque,



tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.





servant à son insu les desseins de l'avenir, n'eût ordonné à ces saintes filles de garder assez de parures pour paraître avec dignité devant les barbares.

On rapporte qu'au moment du départ, Jacques, sur l'ordre de Dieu, prit sur des registres les noms, et esquissa même les traits des personnes qui composaient alors la légion.

Déjà princes et chevaliers descendent le Rhin. Cyriaque, la tiare sur la tête, la croix à la main, la face tournée vers les vierges, comme pour les encourager à suivre son exemple, fait voile vers Coblentz avec tous ses augustes ministres. La première cohorte suit de près. Ursule, avec autant de majesté que de douceur, adresse un dernier adieu à l'église de Maguntiacum, et, accueillant avec candeur la main du prince, monte sur le navire et prend place à ses côtés.

Les portes de la ville longtemps sont encombrées par cette légion innombrable, qui coule à flots réguliers et se hâte de suivre sa noble maîtresse.

Ce n'est que lorsque la dernière vierge est embarquée que le vigilant Ruthère se retire, le cœur chagrin, dans la basilique maintenant veuve de tant d'illustres épouses du Christ.

— XIX^e TABLEAU. —



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.

OPUS
BIBLIENSIS



OPUS
JOANNIS
MENNINGI




CHAPITRE XIII

LA LÉGION SE DIRIGE VERS COLOGNE. — MASSACRE D'URSULE ET DE SES
COMPAGNES.

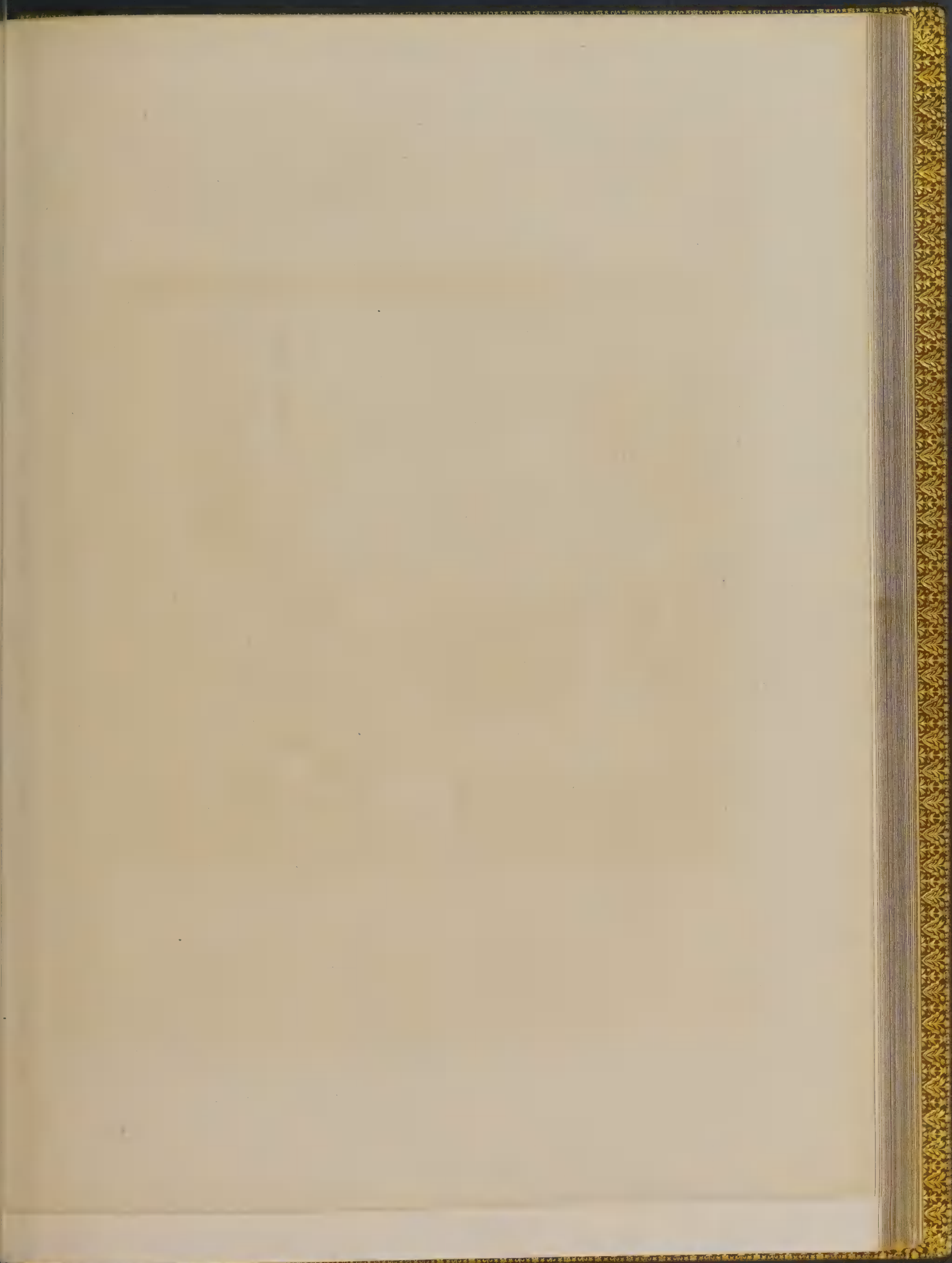
A

lexandre n'a fait qu'apparaître sur le Rhin, pour imposer ses lois et faire rentrer dans l'ordre les légions des barbares rebelles. Retiré sous sa tente, il essaye de réparer par le repos des journées d'angoisse et de fatigue, lorsque la garde qui veillait à son salut est cernée à l'improviste et lâchement massacrée par une horde de Huns, stipendiés secrètement par le traître Maximin. La horde, ivre de sang, se précipite dans la tente et se jette sur l'empereur, qu'elle immole à sa fureur.

Les légions fidèles, indignées de tant d'audace et de



tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.





cruauté, se lèvent à la voix hypocrite de celui-là même qui a consommé le crime, et vengent la mort de leur illustre chef en renversant à leurs pieds ces misérables sicaires.

Sans perdre un moment, le lieutenant astucieux, portant au comble son audace, se fait proclamer César par les troupes, et calme un instant la tempête qu'il a soulevée au sein des légions étrangères.

Le premier édit qui sort de la bouche de ce barbare est un édit de mort. Il savait que torturer la race des chrétiens, c'était le moyen de faire sanctionner sa puissance auprès des mécontents de Rome; et puis, la terreur ne fut-elle pas toujours l'instrument du crime abandonné à ses propres forces?

Les Huns, ces farouches habitants du Nord, campaient dans les plaines de Cologne, lorsque Ursule et ses phalanges pacifiques descendaient le Rhin, dont elles allaient rougir de leur sang les flots limpides.

On ne s'arrêta point à Confluentia, — *Coblentz*. — La flotte intrépide glissa sous les rochers de Ehrenbreitstein, — XX^e TABLEAU, — et, le 21 octobre 257 de l'ère chrétienne, la légion arriva vers le matin près de Colonia.

A la vue de la cité, la joie s'élève dans les cœurs et les



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de St^e Ursule.

opus
Augustensis



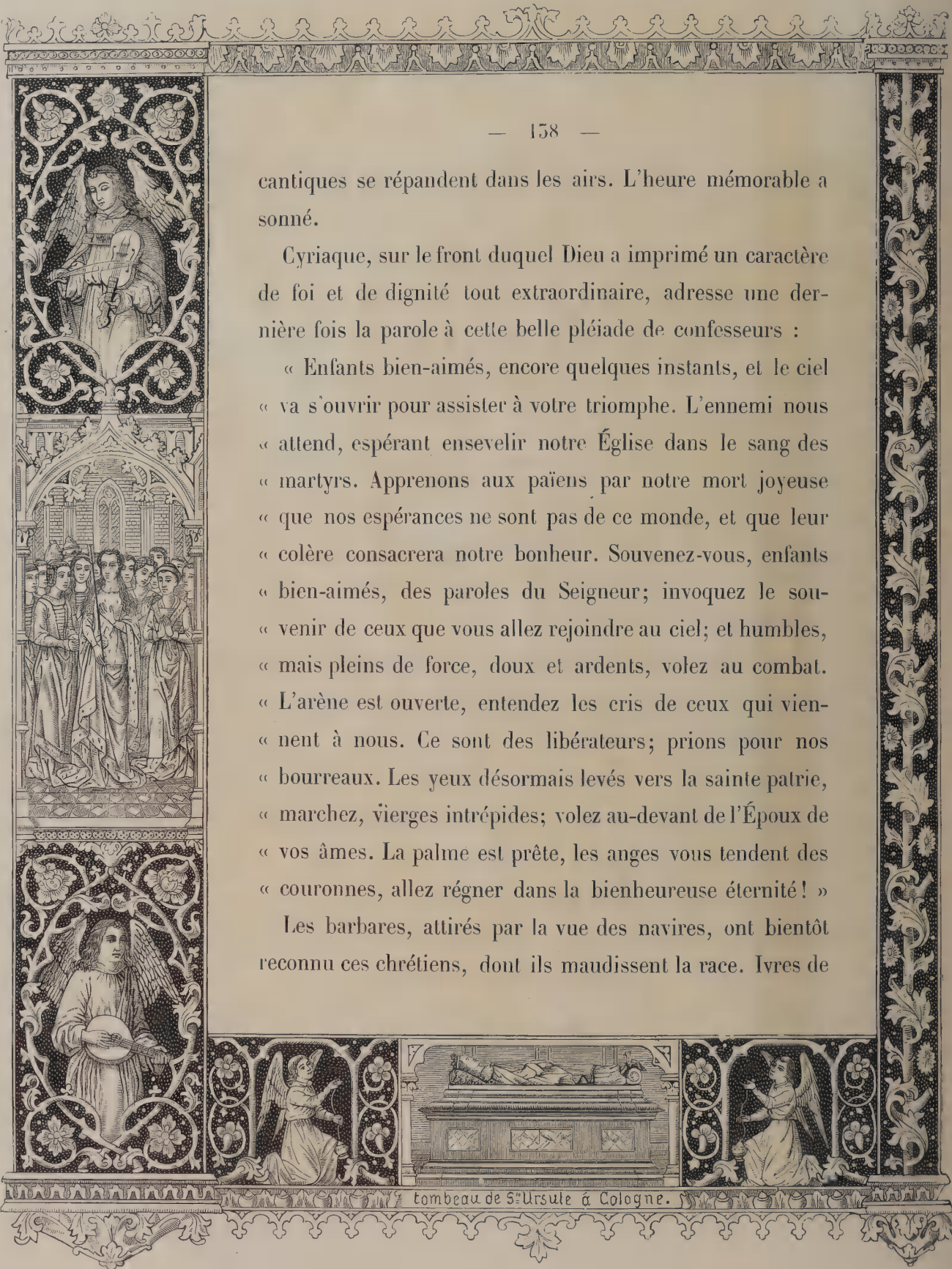
opus
Joannis

cantiques se répandent dans les airs. L'heure mémorable a sonné.

Cyriaque, sur le front duquel Dieu a imprimé un caractère de foi et de dignité tout extraordinaire, adresse une dernière fois la parole à cette belle pléiade de confesseurs :

« Enfants bien-aimés, encore quelques instants, et le ciel
« va s'ouvrir pour assister à votre triomphe. L'ennemi nous
« attend, espérant ensevelir notre Église dans le sang des
« martyrs. Apprenons aux païens par notre mort joyeuse
« que nos espérances ne sont pas de ce monde, et que leur
« colère consacrerait notre bonheur. Souvenez-vous, enfants
« bien-aimés, des paroles du Seigneur; invoquez le sou-
« venir de ceux que vous allez rejoindre au ciel; et humbles,
« mais pleins de force, doux et ardents, volez au combat.
« L'arène est ouverte, entendez les cris de ceux qui vien-
« nent à nous. Ce sont des libérateurs; prions pour nos
« bourreaux. Les yeux désormais levés vers la sainte patrie,
« marchez, vierges intrépides; volez au-devant de l'Époux de
« vos âmes. La palme est prête, les anges vous tendent des
« couronnes, allez régner dans la bienheureuse éternité! »

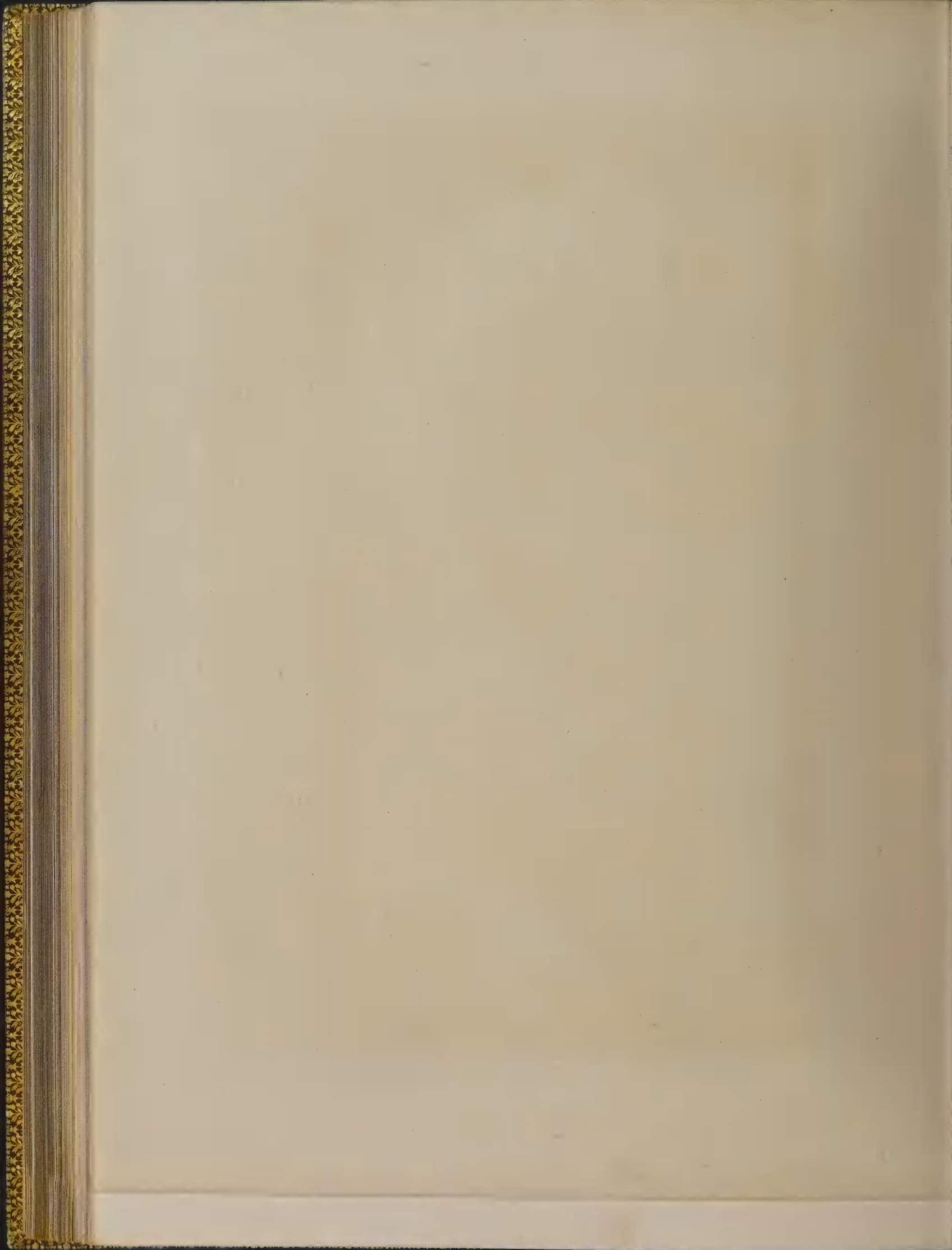
Les barbares, attirés par la vue des navires, ont bientôt reconnu ces chrétiens, dont ils maudissent la race. Ivres de





Belshower. 1841

Chromolith. Hangard-Mauge, Paris



sang et de carnage, ils se précipitent armés, les uns de flèches empoisonnées, les autres de massues, d'autres de glaives étincelants, contre les premiers débarqués. — XXI^e TABLEAU. —

Cyriaque, plein de calme, affronte le premier la fureur des barbares, afin de donner l'exemple du courage comme il avait donné celui des vertus. Sa tête roule sous le glaive d'un chef de horde.

Les cardinaux Pontifes et Vincentius tombent à ses côtés. Les évêques, les princes et nobles chevaliers, comme une moisson broyée par la tempête, succombent, sans opposer la moindre résistance, sous une grêle de flèches, de pierres et autres projectiles de mort.

Tout à coup le ciel s'obscurcit, comme pour suspendre le massacre et voiler d'un noir linceul cette horrible scène de carnage.

Quelques heures après, la sérénité renaît au firmament. Les vierges, parées comme de jeunes épouses de tout ce qui leur restait de leur ancienne magnificence, prient sur les corps de ceux qui les ont précédées dans la gloire, et qui brillent de l'auréole des saints. Le ciel s'ouvre au-dessus de leurs têtes, des palmes sans nombre leur sont tendues



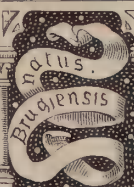
Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de S^{te} Ursule.

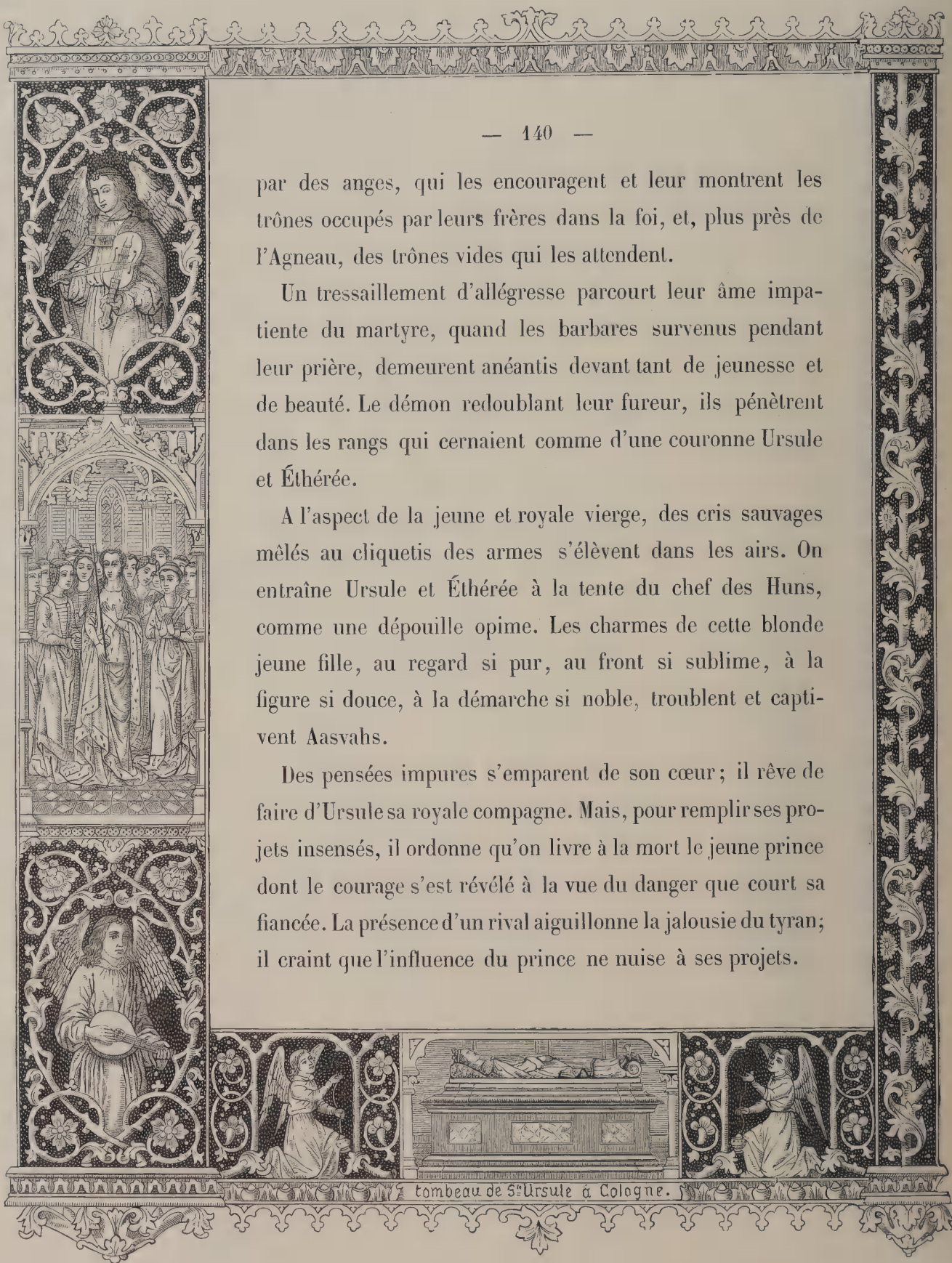


par des anges, qui les encouragent et leur montrent les trônes occupés par leurs frères dans la foi, et, plus près de l'Agneau, des trônes vides qui les attendent.

Un tressaillement d'allégresse parcourt leur âme impatiente du martyre, quand les barbares survenus pendant leur prière, demeurent anéantis devant tant de jeunesse et de beauté. Le démon redoublant leur fureur, ils pénètrent dans les rangs qui cernaient comme d'une couronne Ursule et Éthérée.

A l'aspect de la jeune et royale vierge, des cris sauvages mêlés au cliquetis des armes s'élèvent dans les airs. On entraîne Ursule et Éthérée à la tente du chef des Huns, comme une dépouille opime. Les charmes de cette blonde jeune fille, au regard si pur, au front si sublime, à la figure si douce, à la démarche si noble, troublent et captivent Aasvahs.

Des pensées impures s'emparent de son cœur; il rêve de faire d'Ursule sa royale compagne. Mais, pour remplir ses projets insensés, il ordonne qu'on livre à la mort le jeune prince dont le courage s'est révélé à la vue du danger que court sa fiancée. La présence d'un rival aiguillonne la jalousie du tyran; il craint que l'influence du prince ne nuise à ses projets.



Un moment Éthérée hésite à se séparer de sa compagne ; mais un regard de sa céleste bien-aimée brise sa dernière volonté. Il sourit au tyran comme pour défier son audace, et se livre aux mains sanguinaires de ses bourreaux. C'est à quelques pas de la tente que le tendre amant, sous les yeux de sa fiancée, offre sa tête au glaive, et que son âme sainte va attendre au ciel sa royale compagne (55).

Déployant toutes les ressources de l'astuce, le vautour barbare se fait colombe, et vante les attraits de la belle Ursule. Il ne peut croire qu'une fille de roi aussi ravissante ne cherche pas à unir son sort à celui d'un chef puissant, qui mettrait à ses pieds ses tentes, ses richesses et son amour. Pourquoi ne régnerait-elle pas en souveraine sur les peuples comme sur un troupeau d'esclaves ? Elle n'a qu'à dire un mot, et le sang cessera de couler, et le peuple tombera avec lui à ses pieds pour la saluer reine des clans !

Un sourire chaste et sublime court sur les lèvres d'Ursule.

« Prince, sachez que j'aspire à la royauté céleste ; ma parole est à mon fiancé, mon cœur à mon Dieu, ma vie seule vous appartient ; prenez-la, je vous l'abandonne avec joie ! »

Furieux du mépris qu'elle faisait de ses biens, Aasvhas songe à l'épouvanter par les mille tortures de la mort. Faisant



Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de St^e Ursule.

OPUS
EUGENIENSIS



OPUS
JOANNIS MENTEN

lier ses compagnes par centaines, il ordonne à ses milices, toujours altérées de sang, de semer la mort dans leurs rangs.

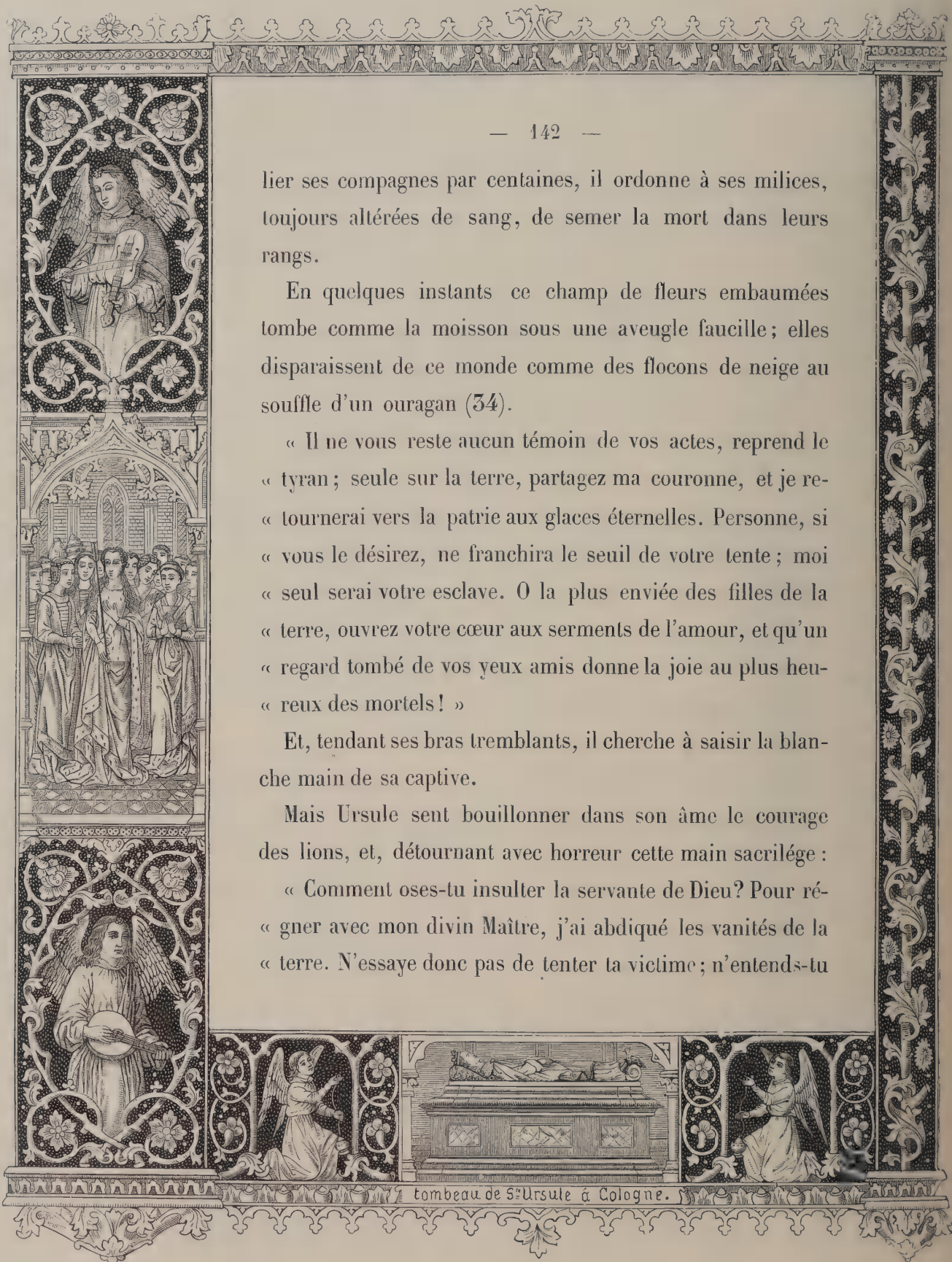
En quelques instants ce champ de fleurs embaumées tombe comme la moisson sous une aveugle faucille; elles disparaissent de ce monde comme des flocons de neige au souffle d'un ouragan (34).

« Il ne vous reste aucun témoin de vos actes, reprend le tyran; seule sur la terre, partagez ma couronne, et je retournerai vers la patrie aux glaces éternelles. Personne, si vous le désirez, ne franchira le seuil de votre tente; moi seul serai votre esclave. O la plus enviée des filles de la terre, ouvrez votre cœur aux serments de l'amour, et qu'un regard tombé de vos yeux amis donne la joie au plus heureux des mortels! »

Et, tendant ses bras tremblants, il cherche à saisir la blanche main de sa captive.

Mais Ursule sent bouillonner dans son âme le courage des lions, et, détournant avec horreur cette main sacrilège :

« Comment oses-tu insulter la servante de Dieu? Pour régner avec mon divin Maître, j'ai abdiqué les vanités de la terre. N'essaye donc pas de tenter ta victime; n'entends-tu



tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.

« pas mille voix qui m'appellent? Frappe donc ton esclave;
« chrétienne, elle te pardonne! »

Aasvahs ne peut contenir sa rage et son désespoir. D'un regard plein de feu, il fait signe à un satellite, qui tend son arc et décoche une flèche sur Ursule. Le trait manque le but et va se fixer au bras droit de la courageuse vierge. Le sang ruisselle à flots, ensanglante la blanche hermine de celle qui s'offre, reine, fiancée et vierge, au saint martyre. Une seconde flèche se prépare; Ursule offre sa poitrine au barbare et lève les yeux au ciel comme pour y prendre son vol. Prompte comme l'éclair, la flèche va droit au cœur de la vierge, qui s'affaisse et rend l'âme avec un angélique sourire (35).

Des concerts harmonieux retentissent dans les airs; un parfum suave s'exhale sur cette terre ensanglantée; un nuage d'une éclatante blancheur un moment voile l'éclat du soleil. Ursule, portée en triomphe par les vierges ses compagnes, allait célébrer les noces éternelles au pied du trône céleste (36).

FIN DE LA LÉGENDE DE SAINTE URSULE



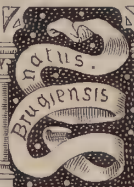
Retour vers les Alpes



Retour à Cologne.
massacre.



Mort de St^e Ursule.





tombeau de S^{te} Ursule à Cologne.

APPENDICE

Res ardua vetustis novitatem dare, novis auctoritatem, obsoletis nitorem, obscuris
lucem, fastiditis gratiam, dubiis fidem.

Plinii secundi Præf. *Hist. Natur.*

APPENDICE

Cette partie de notre travail sur sainte Ursule ne s'adresse qu'aux personnes qui ne sauraient se contenter du charme d'une Légende; aux érudits qui désirent aborder le domaine des faits, connaître les sources auxquelles a puisé le légendaire; aux critiques qui aiment à vérifier les pièces, à juger sur témoignages, à porter par conséquent le flambeau au milieu de cette nuit des premiers âges; enfin aux artistes consciencieux qui veulent connaître à fond le sujet qui a inspiré notre grand peintre colonais d'abord, puis, plus tard, Jean de Bruges et Carpaccio.

Pour satisfaire aux vœux de tous, nous avons divisé notre Appendice en quatre parties.

Dans la première nous donnerons un essai de règles de critique applicables aux *Légendes* et en particulier à celle de sainte Ursule. Dans la seconde, nous analyserons les ouvrages les plus importants qui ont été publiés sur sainte Ursule. Les œuvres d'art qui ont eu trait à cette héroïne du Nord feront le sujet de la troisième partie. Nous produirons enfin, dans la quatrième partie, les notes qui se rattachent au texte.

PREMIÈRE PARTIE

ESSAI DE RÈGLES DE CRITIQUE APPLICABLES AUX LÉGENDES

ET

EN PARTICULIER A CELLE DE SAINTE URSULE

Nous sommes heureux de pouvoir enrichir cet Appendice d'un travail remarquable dû à une autorité ecclésiastique dont nous regrettons de ne pouvoir produire le nom. Qu'il nous soit au moins permis de payer à l'auteur notre tribut de reconnaissance pour le zèle qu'il a mis à doter notre publication de ces pages précieuses.

Pour apprécier sérieusement cet ouvrage spécial, si intéressant au point de vue de l'art chrétien, il faut entrer dans quelques considérations générales sur ce genre de productions, pour en faire ensuite l'application au travail dont il s'agit.

Le mot légende, du verbe *lego*, veut dire *choses à lire*. Mais il a pris, dans ces derniers temps, un sens nouveau qu'il ne tire pas de sa racine, mais d'un défaut trop saillant dans une foule d'anciennes *légendes*. En effet, combien ne s'est-il pas produit, sous ce nom, de récits, d'ailleurs pieux et édifiants, mais dépourvus des garanties de la certitude historique? Ainsi, le nom de légende, qui a conservé son sens primitif dans les livres ecclésiastiques, où la légende a toujours été surveillée et préservée de beaucoup d'écarts, a pris insensiblement, dans le langage ordinaire, le sens de récits plus ou moins hasardés qui ne peuvent résister à l'épreuve de la critique moderne.

Le discrédit des légendes a pu venir parfois d'une crédulité trop aveugle, ou même d'une

lâcheuse hardiesse à inventer ou à supposer, lorsque le défaut de critique en histoire laissait plus de liberté à l'imagination. Mais il a eu aussi d'autres causes qu'il n'est pas inutile de rappeler ici.

1° *Défaut d'importance et de publicité dans les faits.* Une place considérable est souvent occupée, dans les légendes, par des faits peu importants, au moins à l'extérieur et pour la société, qui ont eu un petit nombre de témoins et ont exercé une influence faible ou nulle sur les faits publics de l'histoire. Ces sortes de faits sont assurément les plus nombreux dans la vie des individus et même des sociétés; et quoiqu'ils soient aussi réels que les grands faits, ils ne peuvent passer dans l'histoire, ni même, pour la plupart, dans les *mémoires*.

2° *Défaut de monuments.* Les faits dont il s'agit n'ont été souvent attestés par des monuments stables que plusieurs siècles après, et ont eu, dans un si vaste intervalle, le temps de s'altérer en passant de bouche en bouche, et de prendre ainsi des formes poétiques successivement amplifiées.

3° *Caractère extraordinaire et surnaturel des faits.* Le surnaturel, sous le nom de merveilleux, est l'âme de la poésie. Mais, dans le christianisme, il est parfaitement historique. C'est un immense ensemble de faits intimes ou même extérieurs, qui vont parfois jusqu'à présenter l'éclat d'un miracle, et dont un grand nombre sont attestés par les Livres saints et par les histoires les moins suspectes. Quand on se rappelle les promesses si absolues que Jésus-Christ a faites à la confiance et à la prière, on comprend qu'il a dû se produire, dans des siècles de foi simple, naïve et confiante, des faits qui ne peuvent être que bien rares, aux époques plus ou moins envahies par le rationalisme et par une foi sèche et trop raisonneuse, mais qui néanmoins, dans ces temps-là mêmes, ne sont point sans exemple.

Ces faits, plus ou moins mêlés de surnaturel, dépourvus de publicité et d'une chaîne de témoignages assez visible et assez suivie, peuvent être vrais sans être certains, et peuvent être affirmés sans être vrais. La critique est placée, à l'égard de ces faits, dans la double impossibilité de les adopter et de les rejeter. Alors la légende reste *en possession* de ces faits, mais en laissant intacte la question *de droit* ou de vérité; et c'est précisément cette neutralité qui place la légende dans une sorte de milieu entre l'histoire, dont les faits sont certains, et la fable, comme l'épopée et le roman, qui ne sont tissés que de faits supposés.

Partant de ces idées dans l'examen de la légende de sainte Ursule, on doit laisser à l'artiste et à l'auteur du texte toute la liberté possible, et s'attacher à des règles qui ne déterminent que des limites nécessaires :

« *Quos ultra citraque nequit consistere rectum.* »

1^{re} RÈGLE. *Analogie de la foi.* Rejeter tout ce qui porte atteinte à un article de la foi catholique, ou bien à un point de la morale chrétienne. Or, je n'ai rien trouvé de ce genre dans le texte de la légende de sainte Ursule. Tout y respire la foi la plus pure, et y porte le caractère de la plus saine morale. Tout n'y est point vrai, mais tout y est propre à produire

de bonnes impressions dans les âmes. S'il se trouve du roman, c'est au moins du roman honnête, pieux, édifiant.

II^e RÈGLE. *Vérité historique.* Rejeter tout récit qui serait certainement contraire aux données inébranlables de l'histoire, ou ne le présenter qu'avec restriction et en vue d'expliquer un objet d'art.

Le texte de M. Dutron a pour objet de rendre compte de la magnifique collection de tableaux reproduite en chromolithographie par M. Kellerhoven. C'est une double légende, en peinture et en récit, de la vie de sainte Ursule, d'après les traditions surtout vivantes à Cologne.

L'auteur du texte s'est établi librement dans le milieu très-vaste qui s'étend entre l'érudition abondante mais peu sévère du P. Crombach, et la critique peut-être un peu rigoureuse du P. Du Buck dans les *Acta sanctorum*. La notice de celui-ci n'aurait pas suffi à expliquer la belle galerie que l'on reproduit et qui est si intéressante pour l'art chrétien.

On peut être étonné de voir figurer, au troisième siècle, des *cardinaux*, des *cardinaux-diacres*, des *moines* et un *métropolitain* de Mayence. Mais je ne proposerai point la suppression de ces noms, car ces choses existaient déjà pour le fond; ni le changement de ces mêmes noms, parce qu'il faut expliquer ces tableaux et conserver une certaine couleur du moyen âge.

Il faut avouer que la tradition de Cologne sur le pape Cyriaque, qui aurait accompagné sainte Ursule jusque-là, et dont le nom n'aurait pas été inscrit au catalogue des pontifes romains, parce qu'il avait abandonné son siège, il faut avouer, dis-je, que cette tradition, bien extraordinaire en elle-même, n'est pas rendue plus vraisemblable par les circonstances, et que tout le monde doit la rejeter avec Baronius. Mais, cette observation faite, on peut tirer parti de cette tradition pour expliquer les belles peintures qu'il s'agit de reproduire.

III^e RÈGLE. *Vraisemblance.* C'est le vrai dans les arts et la règle pour l'imagination des artistes. Dans l'art chrétien, il faut que la vraisemblance soit chrétienne, c'est-à-dire conforme au dogme et à la morale. Dans la légende, il faut, de plus, que la vraisemblance ne choque au moins directement aucun fait certain et important de l'histoire. Enfin, dans tous les arts, la vraisemblance doit être conservée dans les mœurs, selon les temps, les lieux, etc. Mais ceci peut être entendu avec une certaine latitude.

On peut contester la vraisemblance de plusieurs traits de la *légende* de sainte Ursule, mais on ne saurait rien y découvrir de ridicule et de choquant.

Il est possible que les onze mille vierges n'aient été que XI.M.V., c'est-à-dire onze martyres vierges. Mais cela est très-peu probable, et tout porte à croire que ces vierges martyres ont été beaucoup plus nombreuses. Dans l'incertitude sur le chiffre précis ou même approximatif, nous laissons subsister celui de la légende.

Sigebert, dans sa chronique, qui est du commencement du douzième siècle, compte onze

mille vierges. La chronique de saint Tron, reproduite par dom d'Achery, dans le septième volume de son *Spicilegium*, se termine, page 475, par une énumération de reliques, comprenant celles de onze vierges : « *De reliquiis sanctarum undecim virginum.* » Des auteurs, d'ailleurs graves, comme Feller, tout en citant leur source, ont un peu brodé ce fond si simple. Wandelberg et Usuard, qui vivaient au neuvième siècle, ne donnent pas de chiffres précis : le premier en compte cependant mille, et le second se contente de dire un grand nombre, ce qui paraît d'ailleurs confirmé par la grande quantité d'ossements que l'on a découverts dans un lieu appelé *Ager Ursulanus*, théâtre présumé et assez indiqué du martyre de sainte Ursule et de ses compagnes.

Surius et le P. Crombach ont laissé prendre le large à leur imagination dans l'étendue et le vague de ces diverses indications, et ont cherché à donner du corps à des fictions. Mais l'Église, qui tient compte des découvertes en histoire, laisse passer les hypothèses et néglige les suppositions gratuites. Elle a continué d'être sobre dans la vraie légende de sainte Ursule ; et le martyrologe romain, en célébrant la glorieuse mort de ces vierges, dit simplement, au 21 octobre : « Fête de sainte Ursule et de ses compagnes, qui, ayant été mises à mort par les Huns, pour la religion chrétienne et pour la constance de leur virginité, ont consommé leur vie par le martyre, et dont les corps ont été ensevelis en grand nombre près de Cologne. »

Il y a sans doute bien d'autres faits vrais dans la vie de sainte Ursule, et, parmi ces faits, il ne serait pas étonnant qu'il y en eût de merveilleux. Mais comme il est difficile, ou pour mieux dire impossible, de tracer une ligne de démarcation précise entre le vrai et le faux, et que les diverses nuances du doute peuvent tenir une grande place entre ce qui est certain et ce qui doit être rejeté, si, non content d'éviter l'erreur, on veut encore se mettre en dehors des opinions, il faut aller au cœur des faits, et n'en retenir que ce qui est au-dessus de toute contestation raisonnable. C'est ce que fait l'Église; c'est ce qu'elle a fait en particulier dans la légende de sainte Ursule. Telle est aussi la marche sûre et majestueuse de l'histoire à travers les récits controuvés ou hasardés de l'ignorance et de la crédulité, de la légèreté et de l'esprit de parti, de la vanité et de l'amour de la nouveauté.

Le martyrologe romain est certainement en plein dans la vérité sur le martyre de sainte Ursule et de ses compagnes. Mais comment expliquer la tradition de Cologne et la réduire aux termes de la vérité historique, en la dégageant de ce que la poésie a amoncelé autour d'elle dans le cours des siècles ?

Nous avons déjà dit que les onze mille vierges peuvent n'avoir été primitivement que onze vierges martyres, écrites en chiffres romains : XI.M.V., où l'on peut lire onze mille vierges ou simplement onze martyres vierges, et même, si l'on voulait, onze mille cinq, en n'y voyant qu'un nombre abstrait. Un vieux missel, conservé à la bibliothèque de la Sorbonne, fournit un autre moyen de conciliation. Au lieu de onze mille, en latin « *undecim millia*, » on y lit le nom propre d'une des compagnes de sainte Ursule, c'est-à-dire *Undecimilla*, *Undecimille*, ou bien *Ondecimille*; car la fête de sainte Ursule, au 21 octobre, y est ainsi désignée :

« *Festum sanctarum Ursulæ, Undecimillæ et sociarum virginum et martyrum*; fête des saintes Ursule, Ondecimille et leurs compagnes, vierges et martyres. »

Nous convenons donc que la *légende* vulgaire de sainte Ursule s'étend au delà de l'histoire; mais nous soutenons qu'elle n'a pu se former qu'autour d'un fait historique considérable. Ce fait, c'est le sacrifice de la vie, qu'une jeune personne, distinguée par sa naissance, par ses qualités et plus encore par sa vertu, a fait à sa foi et à sa virginité, avec plusieurs compagnes et peut-être avec beaucoup d'autres, qui auraient enduré le supplice du martyr en même temps et dans le même lieu.

Ce fait, se dépouillant avec le temps de la plus grande partie de ses détails, aura été désigné par ce qu'il avait de plus saillant, et sera devenu le martyr de sainte Ursule et de ses compagnes. Mais il n'aura pu se dépouiller si bien de ses circonstances primitives, qu'il n'en demeurât des réminiscences confuses, lesquelles auront servi de thème aux légendes amplifiées par des fictions.

Celui qui, s'attachant aux détails de la légende, mettrait en relief les invraisemblances intrinsèques pour amonceler des doutes sur le fait principal et essayer de le faire disparaître de l'histoire, serait beaucoup plus ridicule que dom Pernety, quand il a composé deux volumes lourdement écrits et remplis d'une facile érudition, en grande partie pour prouver, par les caractères intrinsèques de l'*Iliade*, que la guerre de Troie n'a pas existé, et que Homère en a fait sortir de son cerveau jusqu'à la première idée. Dom Pernety a du moins l'avantage de se placer à l'extrême limite des temps historiques, tandis que celui qui voudrait effacer de l'histoire les faits principaux de la vie et surtout de la mort de sainte Ursule, aurait contre lui une tradition qui remonte visiblement à l'époque même des faits, qui a commencé et s'est étendue dans des siècles parfaitement historiques, qui s'est fixée successivement dans des monuments divers et nombreux, est passée dans le culte, et s'est conservée surtout par une longue chaîne de disciples, qui ont emprunté leur nom du nom même de sainte Ursule. Les fictions de la légende de sainte Ursule se rangent donc autour de l'histoire, en la voilant, sans doute, mais non pas en l'étouffant. Ce sont des couleurs surajoutées, mais qui, au lieu de détruire ou même de dénaturer les faits primitifs, leur donnent plus de relief et même trop; ce sont des détails qui mettent en scène, en action, l'enseignement et l'édification résultant de ce fait : « qu'une jeune personne, qui pouvait jouir de tous les avantages d'une position brillante dans le monde, a tout sacrifié avec sa vie pour conserver sa foi et sa virginité, et qu'elle a trouvé dans sa foi et dans la grâce qui la soutient et l'alimente toujours, une force calme et invincible capable de triompher, au milieu des plus grandes souffrances, de toute la puissance d'un tyran, envahissant injustement, mais heureusement sans succès, le sanctuaire inviolable d'une conscience pure. *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra!* » (I *Joan.*, v, 4.)

M. Dutron, pages 6 et 7 de son *Introduction*, a un passage un peu dur sur la crédulité du moyen âge, à propos de la légende de sainte Ursule. Mais le vice est plus dans l'expression que dans la pensée. Je l'ai signalé à l'auteur, qui s'expliquera mieux dans l'*Appendice*.

Du reste, ce petit défaut est amplement compensé par un beau et long passage (*Introd.*, p. 12 et 13) sur la supériorité des petits États d'Allemagne, gouvernés par des ecclésiastiques, relativement à la paix, à une sage liberté, à l'égalité de droits et à l'épanouissement des beaux-arts. Il y a bien des ennemis des légendes qui ont besoin d'apprendre ce fait d'histoire, et qui, pour la méconnaître ou la déguiser, se jettent dans des *légendes* déclamatoires de très-mauvais goût.

IV^e RÈGLE. *Style.* On conçoit qu'il doit varier avec les sujets et les situations. Mais, dans une légende chrétienne, il doit toujours être simple et digne, sans trivialité et sans prétention. Or, le style de M. Dutron a ces qualités et n'a pas ces défauts. Il y a quelques mots de forme plutôt étrangère que française, comme *évêque* pour évêque; l'origine de ces mots est dans les mots grecs ou latins plutôt modifiés selon le français que traduits en français, dans le but peut-être de donner au récit une certaine couleur d'antiquité.

En résumé, M. Dutron se montre, dans son texte, digne collaborateur pour la magnifique publication de M. Kellerhoven; et chacun, en ce qui le concerne, en faisant connaître au public toute une école presque inconnue de l'art chrétien, rend un vrai service à la religion, et donne l'espérance qu'en marchant toujours dans la même voie, il méritera de mieux en mieux et de l'art et de l'Église.

DEUXIÈME PARTIE

AUTEURS ANCIENS ET MODERNES QUI ONT ECRIT SUR SAINTE URSULE

CROMBACH (H. R. P. DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS).

Le travail le plus volumineux, sinon le plus important, qui ait été publié sur sainte Ursule est celui du R. P. H. Crombach, de la Compagnie de Jésus.

Les matériaux réunis de ce grand ouvrage, intitulé : *Ursula vindicata*, constituent deux volumes in-folio, édités pour la première fois à Cologne en 1647.

L'honneur de cette étude, aussi vaste que curieuse, revient en grande partie au R. P. Bebius, jésuite colonais, qui vivait au commencement du dix-septième siècle. Ce savant érudit avait ramassé les pièces les plus importantes, lorsque l'incendie du collège de Cologne, en 1622, dévora le manuscrit. A la mort de Bebius, en 1637, Crombach, son ami et son fils spirituel, prit en sous-œuvre cette rude tâche. Soutenu et puissamment aidé par les confrères de son ordre et par d'autres lumières de son époque, le R. P. jésuite put, en 1647, mettre la dernière main à l'œuvre qu'il adressa comme une terrible réplique aux iconoclastes de Luther et de Calvin.

C'est au prince Ferdinand, archevêque et électeur de Cologne, que l'*Ursula vindicata* fut dédiée.

L'apparition de cet ouvrage, si impatiemment attendu, fut un événement pour le monde catholique et surtout pour l'électorat de Cologne.

En parcourant d'un regard rapide ces vastes volumes, l'esprit s'arrête comme effrayé en

face de tant d'érudition, de patientes recherches, de laborieux efforts pour élever un monument aussi grandiose à une sainte dont l'histoire profane prononce à peine le nom !

Mais l'illusion tombe bien vite, si la critique suit attentivement la marche de l'auteur.

Encore une fois, pour vivre sous l'empire du charme, il faut lire, croire et fermer l'oreille à la discussion. C'est ainsi que nous désirons qu'on agisse vis-à-vis de notre légende.

Mais ici notre rôle change. En face de l'histoire nous serons juste, mais impartial.

L'*Histoire de sainte Ursule*, par le R. P. Crombach, forme, ainsi que nous l'avons dit plus haut, deux volumes, que les éditeurs ont réunis en un seul.

Le premier tome se divise en douze livres, qui exposent les sources originales et primitives dans lesquelles l'historien a puisé pour établir la vie de sa sainte.

Le second tome embrasse quatre livres, dans lesquels le biographe étudie plus en détail la vie d'Ursule, le choix de ses vierges, le voyage de la légion, le martyre et les vertus de son héroïne.

Suivent quatre autres livres sur les honneurs que Dieu et les hommes ont rendus à sainte Ursule.

Enfin, dans un dernier livre, l'auteur corrobore l'exposé précédent en invoquant, en faveur de la sainte et de ses illustres compagnes, le témoignage de tous les siècles, depuis l'époque du martyre jusqu'aux jours où le pieux hagiographe écrit la vie de la sainte.

Ne conussions-nous ni la date, ni le nom de l'écrivain, que la symétrie de cette division, la minutie de ces différents points nous eussent assigné le dix-septième siècle et nommé le confrère de Bourdaloue.

Quelques mots sur les sources auxquelles a puisé le R. P. Crombach. On comprend qu'après cela il sera plus facile de juger le reste de l'ouvrage.

Un des plus anciens monuments de sainte Ursule est un sermon sur la fête des onze mille vierges. Crombach, qui ne possédait pas les ressources de la critique moderne, assigne à ce manuscrit une date qui n'a pour elle que le mérite du prestige. Ce n'est pas au sixième siècle, mais bien entre 751 et 854 qu'il faut le reporter, ainsi que le fait judicieusement observer le R. P. V. Du Buck. (*Acta sanctorum*, oct. t. IX, p. 79.)

Si nous passons à la fameuse Passion, commençant par ces mots : *Regnante Domino*, nous retrouvons les mêmes erreurs. Crombach assure que le texte, tiré de vieux parchemins sans nom d'auteur, texte édité et publié par Surius, père chartreux qui mourut à Cologne en 1570, a été écrit au septième siècle par saint Cunibert, évêque de Cologne. L'habile critique que nous avons déjà cité réfute péremptoirement son ex-confrère, et place entre le dixième et le onzième siècle l'original de ce manuscrit. (*Acta sanctorum*, p. 80.)

Un autre document important de Crombach, sur lequel il s'est appuyé avec plus de foi que de raison, est le récit des révélations d'Élisabeth de Schœnau. Cette vierge, que l'Église a admise au nombre de ses saints, naquit en 1125, et entra, dès l'âge de douze ans, dans le monastère de l'ordre de Saint-Benoît, à Schœnau, diocèse de Trèves. C'est onze ans après son entrée en religion, c'est-à-dire vers 1152, que Dieu honora sa servante de visions célestes.

On prétend qu'elle fit part de ses révélations à Egbert, son parent et abbé de l'ordre où elle était religieuse. Ce moine, en fidèle interprète, copia textuellement les révélations d'Élisabeth, qui se conservèrent religieusement dans le monastère. Elles furent communiquées à Crombach, par Gaspard Swan, alors abbé de Schœnau.

D'après le texte fantastique des révélations, non-seulement Élisabeth put jouir de la vue des martyrs, mais encore fit-elle connaître le nom des vierges et des confesseurs, l'histoire propre à plusieurs d'entre eux, etc.

En face de la critique, non pas d'une critique préconçue et déloyale, mais d'une critique juste et sévère, digne de ces hautes questions religieuses, ces révélations ne peuvent prêter qu'un côté pieusement romanesque à la légende.

Nous devons en dire autant des révélations du B. Herman-Joseph de Steinfeld, chanion de l'ordre des Prémontrés, dont les cinquante-quatre chapitres des deux livres qui nous sont parvenus ne nous semblent que l'écho très-affaibli de la tradition.

Qu'on se garde bien de mal interpréter ici notre pensée. Autant nous écartons tout ce qui emprunte à l'ignorance ou à la crédulité l'éclat de la vérité et la puissance de l'histoire, autant nous respectons ces belles traditions qui nous arrivent à travers les siècles avec toute leur éloquente simplicité, dùt leur naïveté ou leur étrangeté blesser notre raison, pourvu que l'Église les ait sanctionnées devant son tribunal auguste et irrévocable.

Suivent enfin, dans Crombach, une foule d'écrits plus ou moins purs, de monuments plus ou moins solides, qu'il serait trop long d'énumérer, et pour lesquels nous renvoyons le patient lecteur aux deux volumes de l'historien.

On peut se faire maintenant une idée de l'histoire que le courageux jésuite a étayée sur des bases aussi mobiles.

Et cependant c'est un des monuments les plus remarquables qui nous soient parvenus sur la sainte de Cologne avant l'apparition du tome IX d'oct. de l'*Acta sanctorum*. C'est le seul que la plupart des biographes ont consulté, s'en rapportant à la bonne foi d'un auteur qui se présente hardiment avec tous les titres qui garantissent l'histoire.

En puisant nous-même aux sources de l'historien, nous n'avons eu qu'un but, celui de nous conformer le plus possible aux traditions encore vivantes dans les contrées qu'Ürsule et ses compagnes ont illustrées de leurs vertus et de leur sainte mort. Notre guide d'ailleurs écrivait trois siècles à peine après sainte Élisabeth, à une époque qui possédait, toutes fraîches encore, les légendes sur la sainte. Nous avons donc dû nous laisser entraîner à travers toutes les données de cet âge, quelque peu réelles qu'elles nous parussent, nous promettant bien toutefois, arrivé au terme de la légende, de rétablir le plus possible l'ordre et la vérité.

ACTA SANCTORUM. — SANCTA URSULA, OCTOBRI T. IX, PAR LE R. P. DU BUCK.

On attendait avec impatience la suite de l'*Acta sanctorum*, collection la plus riche et la plus intéressante qu'on puisse consulter pour l'histoire profane et religieuse des siècles passés. Cette immense publication, à laquelle tant de religieux, aussi savants que judicieux critiques, ont travaillé, s'était arrêtée au sixième tome d'octobre. Heureusement pour nous que le tome IX parut en 1858, avec un travail important sur la sainte martyre de Cologne. L'auteur de ce *Mémoire* est encore un R. P. jésuite. Quelque intérêt que ce religieux pût avoir à glorifier l'œuvre de son confrère du dix-septième siècle, le lecteur voit avec plaisir que la justice et l'impartialité sont deux belles qualités chez le R. P. Du Buck. Nous dirons même que nous eussions désiré chez l'auteur moderne plus d'égards pour celui qui a édifié avec tant de courage un si vaste monument à sainte Ursule; car, sachons-le bien, il est toujours plus aisé de critiquer que d'agir, de renverser que de construire.

Voici, en quelques lignes, le résumé du travail qui appartient au continuateur des Bollandistes :

Après avoir tracé à grands traits la vie de sainte Ursule, le R. P. Du Buck passe à l'examen de l'ouvrage du P. Crombach et du mérite de l'auteur. Après avoir soumis à sa critique l'antique *Sermon* pour la fête des onze mille vierges, ainsi que la Passion *Regnante Domino*, il arrive aux révélations d'Élisabeth de Schœnau et de Herman de Steinfeld, les censure avec impartialité, démonte pièce par pièce leurs assertions, et ruine ainsi les bases principales de l'*Ursula vindicata*. Réduisant à sa valeur l'autorité de Galfred de Monmouth, historien breton, qui, dans ses ouvrages publiés au douzième siècle, a fait mention d'Ursule, le chroniqueur contemporain revise la date du martyre de sainte Ursule et de ses compagnes, et repousse dans le domaine de la fable le pape Cyriaque. Comme Galfred de Monmouth avait établi que sainte Ursule et ses compagnes avaient été martyrisées en 585, sous le tyran Maxime, on oppose à cette opinion la véritable histoire de l'arrivée de Maxime dans les Gaules, l'histoire de l'Armorique jusqu'à la fin du cinquième siècle, l'établissement des Bretons dans cette contrée. Le R. P. Du Buck démontre que les Huns furent les auteurs du massacre des vierges; et, suivant depuis sa source le torrent des barbares, il les accompagne à travers les Gaules, la Belgique, jusqu'à Cologne. Là, il se demande si ce fut bien dans ces contrées que se passa le drame sanglant, scrute tour à tour la position politique de la vieille cité romaine, les mœurs sauvages des barbares, et reconnaît la possibilité du massacre des vierges. Succèdent les discussions sur la sépulture d'Ursule et de ses compagnes, sur les témoignages éclatants du ciel, sur le nombre des vierges, leur nationalité, leur voyage.

Enfin l'*Acta sanctorum* enregistre de nouveau le texte du *Sermon* sur la fête des vierges,

ainsi que la célèbre *Passion Regnante Domino*, texte enrichi de notes; les révélations d'Élisabeth de Schœnau et celles du B. Herman-Joseph, chanoine régulier de Steinfeld, la *Passion de sainte Ursule*, par Galfred de Monmouth, et la célèbre inscription de Clematius, monument authentique du commencement du sixième siècle.

Réunissant les divers titres à la gloire posthume de sainte Ursule et de ses compagnes, tels que miracles, temples, peintures, abbayes sous son vocable, constitutions des ordres monastiques, différends suscités entre eux, exhumations et translations des reliques à différentes époques, calendrier établi en leur honneur, prières et offices propres à leur fête, le R. P. Du Buck classe ces nombreux matériaux par ordre, et les pose comme des jalons qui peuvent servir à guider le futur historien de cette grande héroïne de la foi chrétienne.

Comme on le voit, la critique joue le rôle principal dans ce magnifique travail. Cette critique accuse une érudition profonde, une étude sérieuse de cette grande figure. Le R. P. Du Buck a inscrit son nom à côté des plus illustres Bollandistes.

Cependant, rien jusqu'à ce jour de bien défini, de bien arrêté pour la sainte de Cologne. Il manque un homme habile qui sache choisir à travers les ruines qui nous restent, découvrir des pages peut-être encore inconnues, déchiffrer quelques manuscrits enfouis soit au Vatican, soit à Cologne, soit à Londres, étudier plus à fond les inscriptions, les localités, les monuments d'architecture et de peinture : un Thierry catholique enfin, qui livre au monde une histoire si pleine d'intérêt et d'émotion !

KEVERBERG (CHARLES-LOUIS-GUILLAUME-JOSEPH BARON DE).

URSULA, PRINCESSE BRITANNIQUE, d'après les peintures d'HEMLING. Gand, 1818.

Nous devons placer ici quelques réflexions générales au point de vue historique de la légende d'Ursule.

Esclave fidèle des faits et gestes des premiers interprètes de la vie d'Ursule, nous n'avons rien voulu changer aux dates et aux récits merveilleux acceptés par les anciens. Tous les épisodes, ainsi que nos notes le prouveront, prennent leur source de haut. Nous avons tâché de les présenter avec plus d'ordre et sous une forme plus attrayante. C'est aux notes de cet Appendice qu'il faut avoir recours pour obtenir des dates moins incertaines, l'explication de certains faits dénaturés par l'application du merveilleux, un aperçu plus exact sur les personnages qui ont joué un rôle dans ce drame historique; les localités qui en ont été témoins, les moyens dont on s'est servi pour sa perpétration.

Nous regrettons qu'un homme de goût au point de vue des arts, le baron de Keverberg, se soit montré moins consciencieux au point de vue légendaire. Son ouvrage est trop souvent l'œuvre de son imagination. Pourquoi ajouter aux anciennes légendes des légendes nouvelles? Pour-

quoi surtout déroger aux idées reçues pour y substituer d'autres sans intérêt, comme le baptême du jeune Conan à Rome? Pourquoi enfin, animer les personnages de sentiments qui luttent avec l'esprit de foi et désennoblissent les âmes entièrement dévouées à Dieu? Quiconque étudie et comprend Ursule et son fiancé ne s'expliquera pas le feu profane qui trouble leurs sens, un instant les fait hésiter entre le ciel et la terre et dépoétise le charme sous l'empire duquel nous vivions. Je ne sais pourquoi, mais la fin du récit, chez l'auteur dont nous parlons, me fait l'effet d'un finale d'opéra : partout de la vie, de la couleur; mais de la vérité, aucune trace!

Il est vrai de dire que le baron de Keверberg n'avait pour guide que le R. P. Crombach et pour but que la glorification d'un peintre tendrement aimé, le grand Hameling. Le critique s'est complètement oublié devant la légende.

Nous enregistrerons encore quelques ouvrages qui ont rapport à sainte Ursule, plutôt à titre de renseignement que pour faire preuve d'une vaine érudition.

Il existe un livre fort rare, composé par le P. Pierre Servin, célestin, intitulé : *La Légende des onze mille vierges, avec plusieurs autres saints et saintes*. Il est dédié aux dévotes, vierges de Sainte-Clère, à Paris. C'est un petit in-8° de 28 feuillets, imprimé vers l'an 1500.

DAMIEN DE SAINT-LOUIS. Sainte Ursule triomphante des cœurs de l'enfer, et patronne du célèbre collège de Sorbonne. Paris, 1666, in-4°.

CONFRÉRIE sous la protection de sainte Ursule et de onze mille vierges, ses compagnes, érigée à Lille, le 20 octobre 1686, avec un Abrégé de la vie et martyre de sainte Ursule et ses compagnes. Lille, 1745, in-12.

DE BARRY (N. N.). La dévotion à la glorieuse sainte Ursule et à ses saintes compagnes, et l'assistance merveilleuse qu'elle accorde à leurs dévotes. Anvers, s. d. (1754), in-12.

REISCHERT (LUDWIG). Lebens Geschichte und Märtertod der heiligen Ursula, und ihrer Gesellschaft, etc. Cöln., 1837, in-12.

HEINEN (ENGELBERT-MICHAEL-JOSEPH). Leben, Fahrten und Märtertod der heiligen Ursula und ihrer Gesellschaft, etc. Cöln., 1838, in-8.

DELEPIERRE (OCTAVE) et VOISIN (AUGUSTE). La Chasse de sainte Ursule. Bruxelles, 1841, in 4°, orné de nombreuses gravures.

WILL (FRIEDRICH). Wegweiser zur Kirche der heiligen Ursula in Köln, mit geschichtlichen Notizen über das Leben und den Märtertod der heiligen Ursula und ihrer Gefährtinnen, etc. Cöln., 1853, in-16. — Il existe aussi une traduction française de cette brochure qui se vend au profit de l'œuvre à l'église de sainte Ursule, à Cologne.

SCHADE (OSCAR). Die Sage von der heiligen Ursula und den elftausend Jungfrauen. Ein Beitrag zur Sagenforschung. Hanovre, 1854, in-8°.

Au nombre des pièces curieuses qui ont joué un certain rôle dans la poésie de leur temps, mentionnons encore :

WANDELBERT, moine de Prüm, dans le diocèse de Trèves. Martyrologe en vers écrit, dit-on, en 848.

SALVADORI (ANDREA). La Regina santa Orsola. Rappresentata nel Teatro del Sereniss. Gran Duca di Toscana. Fiorenza, 1625. Bibl. Imp., départ. des estampes. T. B. 51, a.

Il y avait eu déjà des représentations de ce genre sous l'archiduc Charles d'Autriche, sous le sérénissime Wladislas Sigismond, prince de Cologne et de Suède.

TROISIÈME PARTIE

OEUVRES ARTISTIQUES CONCERNANT SAINTE URSULE

La série des tableaux qui font l'objet de cette étude, et que M. Kellerhoven a reproduits avec tant de bonheur, est sans contredit le monument le plus ancien comme le plus précieux qui nous soit parvenu sur sainte Ursule. Ces peintures se rattachent à une vieille école allemande qui a eu son ère de splendeur et que nous avons trop vite oubliée. Lorsque nos savants voudront mieux approfondir le moyen âge et goûter toutes les beautés artistiques qui ont précédé le quatorzième siècle, ils seront tout étonnés de découvrir dans l'école de Cologne une école mère qui a donné naissance aux écoles germaniques qui ont brillé depuis d'un si vif éclat. Les Van Eyck, les Roger Van der Veyn, les Hemling, les Albert Dürer ont dû peut-être le secret de leur art aux prédécesseurs des maîtres Stephan et Guillaume de Cologne. Quand le regard se repose sur ces figures si variées et si nettement caractérisées des tableaux de la légende de sainte Ursule, quand on étudie de près l'architecture, les riannes perspectives, les scènes si pleines de vie de ce précieux monument, on se demande ce que valent les assertions de nos critiques modernes sur les premières données de la peinture en Allemagne. Avant Van Eyck, tout était barbarie et confusion, c'était l'enfance ou plutôt la nuit de l'art. Nous nous expliquons maintenant l'étonnement général des critiques à la vue des pièces nouvelles que nous avons soumises à leur attention. Aujourd'hui on admire ce qu'on blâmait hier. Que sera-ce donc alors qu'on aura collationné toutes les belles ruines du passé et mis au jour un nouveau musée des richesses du moyen âge !

En attendant cette résurrection qu'on ne saurait trop provoquer, dans l'intérêt de la vérité, essayons de hasarder quelques mots sur l'école de Cologne dont le peintre, encore inconnu de nos tableaux, fut un des représentants.

Voici comment s'exprime à ce sujet le baron de Keverberg :

« L'ancienne école allemande (je parle des temps antérieurs aux *Cranach*, aux *Dürer* et aux *Holbein*), pendant longtemps oubliée dans le pays même où elle prit naissance, et complètement ignorée dans le reste de l'Europe, mérite de fixer l'attention des amis des arts et de leur histoire. *Freder. Schlegel* dit avec raison que les anciens tableaux de Cologne prouvent qu'il y avait dans cette ville une antique école, plus riche et plus étendue qu'il n'y en eut peut-être jamais dans le midi de l'Allemagne ; une école qui prouve en même temps la liaison et l'identité de l'ancienne école allemande et de l'ancienne école des Pays-Bas. Le savant *Fiorillo* applaudit à cette assertion, et il ajoute que l'école colonaise a existé près de deux cents ans avant les Van Eyck.

« Grâce aux soins et au zèle du savant professeur *Walleraf*, la ville de Cologne possède maintenant la collection la plus complète et la plus instructive de l'école germanique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la régénération de la peinture.

« Ceux qui ont pris la peine d'examiner ces trésors trop longtemps enfouis ne peuvent refuser l'hommage de leur admiration aux peintres modestes qui ont transmis de si beaux ouvrages à la postérité. Bien que leurs noms soient restés inconnus, leurs ouvrages prouvent combien leur imagination était féconde et belle dans ses conceptions. L'ordonnance de leurs tableaux se ressentit longtemps de la régularité roide et rigoureusement calculée dont l'Orient, et nommément Byzance, leur avait transmis les principes. Mais la triste monotonie d'une régularité toujours uniforme ne se conserva pas trop longtemps à Cologne. Ce fut encore dans son antique école que le goût triompha de la pédanterie, et que le sentiment du beau, dont chacun porte l'image en soi, se développa au sein de la belle nature et de l'hilarité d'un peuple vif, jovial et bon ¹. »

Écoutons un auteur dont le talent de critique ne le cède en rien au prestige du génie littéraire ; nous voulons parler de Goethe :

« La décadence et la chute de l'empire romain avaient répandu la barbarie sur l'Europe.

« C'est à l'Église chrétienne seule que nous devons la conservation de l'art, ne fût-ce que comme une étincelle couvant sous la cendre.

« La partie historique de la religion contient une multitude de germes féconds en beauté qui nécessairement ont dû se développer un jour. La Divinité telle que le chrétien la révère ; — ce Père tout-puissant, ce Fils mystérieux avec qui le ciel descend sur la terre ; — l'Esprit saint sous la forme d'une colombe innocente, semblable à une flamme douce et organisée ; — cette mère du Fils éternel, la plus pure des vierges ; — l'époux que les destinées célestes lui assurent afin que l'enfant-Dieu ne manque pas en apparence d'un père terrestre ; — les apôtres, les évangélistes, les confesseurs, les martyrs de tout âge et de tout sexe ; — les liens mystiques qui unissent l'ancienne loi à la nouvelle ; — nos premiers parents, les patriarches et les juges, les prophètes et les rois ; — tous ces personnages dont chacun se distingue d'une manière par-

¹ Baron Keverberg, *Ursula, princesse britannique*, p. 119.

ticulière ou est susceptible d'être ainsi distingué, nous prouvent à l'évidence combien il était naturel qu'une fusion s'opérât entre l'Église et l'art, et que l'une semblait ne plus pouvoir subsister sans l'autre. »

« Mais le monde était livré au désordre et à l'oppression. La confusion croissant toujours bannissait la civilisation de l'Occident. Byzance seule restait le siège permanent de l'Église et de l'art, dorénavant lié à l'Église.

« Cependant l'art se ressentait de la barbarie des siècles. Il ne tarda point à dégénérer en métier. Ce qu'il y a d'individuel dans l'histoire de la religion n'inspira ni n'enflamma le génie. On en conserva le souvenir seulement par les pratiques d'une piété d'habitude. On conserva les formes et les traits des saints personnages ; on les conserva même avec un soin minutieux et pédantesque, mais seulement pour les vénérer dans les églises ; et pour se mettre à l'abri de l'erreur et ne pas courir risque d'honorer l'un pour l'autre, on inscrivait le nom de chaque saint sur les peintures. L'art n'avait plus d'ateliers, mais il existait des fabriques d'images, dont le clergé avait la direction.

« C'est ainsi qu'encore aujourd'hui les images dont les croyants de l'Église grecque se servent chez eux et dans leurs voyages sont fabriquées, sous la surveillance du clergé, à Susdal, ville située dans le vingt et unième gouvernement de la Russie. On conçoit qu'il doit en résulter la plus constante uniformité pour les objets une fois représentés.

« Il en était de même à Byzance. Heureusement, on y avait adopté, dès le principe, une règle dont les anciens Grecs, et après eux les Romains, ne se sont jamais écartés, celle de la symétrie dans l'ordonnance. Mais la symétrie des Byzantins était roide, sèche et pédantesque comme l'étaient leurs cérémonies et leurs fêtes. C'est donc seulement dans la conservation de la règle (et non pas l'application qu'ils en ont faite), dans la multiplicité des souvenirs qu'ils nous ont transmis comme des objets de l'art que consiste le mérite des Byzantins. Il eut surtout, dans la suite, la plus grande et la plus heureuse influence sur les siècles moins barbares et mieux inspirés.

« C'est dans le onzième siècle que l'Italie commença à jouir de ces avantages. A cette époque le sentiment de la nature et de l'aménité s'y réveilla, et de suite les Italiens se saisirent du mérite si justement vanté des Byzantins, d'une composition symétrique et de la différence des caractères. C'est ce qui leur réussit d'autant plus tôt que le goût pour la perfection des formes se développa rapidement parmi eux. Ce goût ne pouvait jamais périr totalement chez les Italiens. L'antiquité leur avait légué trop de chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture.

« La sombre sécheresse de l'Orient régnait de même, et depuis longtemps sur les bords du Rhin. Ce n'est que vers le treizième siècle que tout y prit un aspect plus serein. A cette époque, le sentiment de la nature perce avec hilarité et se développe non pas par une imitation servile de ce qui est individuel dans la réalité ; bien au contraire, les charmes dont l'œil est susceptible de jouir se répandent généralement sur le monde sensible.

« Ce sont des têtes gracieusement arrondies pour les garçons et les jeunes filles ; des faces ovales pour les adultes, des vieillards à prestance avec des barbes ondoyantes ou bouclées,

une race généralement bonne, pieuse et saine, le tout représenté par un pinceau délicat, non exempt de mollesse, et néanmoins toujours d'une manière assez caractéristique. Il en est de même des couleurs : la sérénité, la clarté, et même quelque vigueur y dominant sans harmonie proprement dite, mais aussi sans bigarrure ; elles sont essentiellement agréables aux yeux.

« Le caractère matériel et technique de ces tableaux est le fond d'or avec des *gloires* (où sont inscrits les noms) imprimées sur le fond. Souvent aussi le plan, luisant et métallique, est estampillé en fleurs métalliques comme on les trouve sur les tapis, ou bien il est recouvert d'ornements représentant des sculptures dont les contours et les ombres, pittoresquement brunis, sont dans les apparences de la dorure.

« Indépendamment de l'agrément des formes et de la beauté dont la nature animée et inanimée se pare sur les rives du Rhin, nous devons observer que les principaux saints de ces contrées sont des vierges et des adolescents, doués d'une grande noblesse de caractère ; que leur fin tragique ne participe en rien aux hideuses circonstances qui sont ailleurs si pénibles pour l'art qui s'occupe de les représenter. Que l'on compare les destinées de sainte Ursule, du guerrier saint Géréon et de la légion Thébaine à ces histoires absurdes qui nous apprennent comment des êtres humains, distingués par leur délicatesse, leur innocence et une civilisation élevée, furent martyrisés et massacrés par des boureaux et des bêtes féroces dans cette Rome devenue brutale pour servir de spectacle à une populace abjecte de tous les rangs.

« Mais ce que les peintres du bas Rhin de ces temps ont dû considérer comme une circonstance supérieurement heureuse, c'est que les ossements des trois pieux mages de l'Orient furent transférés à Cologne. On cherche en vain dans l'histoire, la fable, la tradition et les légendes pour trouver un sujet également favorable et riche, aussi plein de charmes pour l'âme, aussi gracieux pour l'imagination, que celui qui s'offre ici, en quelque sorte spontanément, au vœu de l'art et des artistes¹. »

« Ce sont ces avantages, poursuivit le baron de Keverberg, qui eurent la plus grande influence sur les progrès de l'école colonaïse. Les sujets dont elle fit choix n'ont rien de hideux ni de dégoûtant. Ses figures se parent de noblesse et de douceur. Ses couleurs participent à l'aménité de la nature. Ses compositions sont riches et agréables. La roideur de la symétrie y est adoucie par des accessoires gracieux ; bientôt cette roideur disparaît dans les meilleures productions de l'art ; et l'on peut dire que dans plusieurs d'entre elles la sévérité du principe domine sans aucune trace de sécheresse ou de pédantisme. »

En attendant qu'une plume compétente nous ait dévoilé les secrets de la grande école de Cologne, nous sommes heureux de pouvoir donner quelques pages inédites dues à un homme qui a consacré sa fortune et sa vie au culte des œuvres du moyen âge. En citant M. Weyer, architecte honoraire de la ville de Cologne, nous citons une des autorités les plus compétentes

¹ Goethe : *Ueber Kunst und Alterthum in den Rhein und Mayn Gegenden*. Stuttgart, in den Cotta'schen Buchhandlung. — Cahier I, p. 138-185.

en matière d'art. Combien n'est-il pas à regretter que l'homme qui a pu réunir avec tant de patience, de goût et d'ardeur, une des plus riches collections particulières, n'ait pas trouvé dans la capitale de l'ancien électorat de Cologne toutes grandes ouvertes les portes de ses musées ! Cologne seul devait s'enorgueillir de posséder les œuvres artistiques qui témoignent de sa splendeur.

LES PEINTRES DE L'ÉCOLE DE COLOGNE

La ville de Cologne, qui joua un si grand rôle sous les Césars et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, sut se maintenir au moyen âge à l'état de république toujours jalouse de sa liberté. Comme elle avait commandé autrefois aux cités de la Germanie, elle dominait alors encore les villes allemandes tant par le déploiement de son commerce que par sa suprématie dans les arts.

De nombreuses corporations religieuses s'étaient établies dans cette ville qui comptait nombre de patriciens parmi ses habitants. Ce qui servit à assurer la prééminence de Cologne ce fut ce vaste commerce qui la mit en rapport direct avec les régions transatlantiques les plus éloignées.

Les excursions lointaines des négociants colonais, la part que les chevaliers prirent soit aux croisades, soit aux expéditions des empereurs allemands, furent autant d'occasions dont les artistes profitèrent pour connaître les œuvres d'art des peuples qu'ils visitaient, et épurer ainsi leur goût en face de ces productions nouvelles.

Lorsque Cologne devint comme le temple de l'art, alors archevêques, archiducs, chevaliers, riches négociants, dotèrent la ville d'une magnificence qui éclipsa les autres villes d'Allemagne. Églises, monuments, tableaux, vases, objets d'orfèvrerie, faisaient de la vieille cité agrippine comme la Rome chrétienne de l'Allemagne.

Les arts comme l'industrie, obligés de se plier aux règles de la corporation, conservèrent un type tout particulier qui distingue la manière de faire des artistes colonais de celle des autres pays.

Examinons quelques-unes de ces particularités. Les peintres s'adonnent à reproduire avec scrupule les modèles qu'ils ont sous les yeux. Ce sont des formes sveltes et élancées, des têtes rondes pleines de charme. Les vêtements des femmes, riches en couleur, se signalent par la pureté du goût. Les plis bien accusés se brisent anguleusement. Les personnages debout reposent tout le poids de leur corps sur les jambes mêmes, ce qui laisse entrevoir une pose inclinée, quasi de travers ; les jambes sont fortement écartées. Les pieds des femmes disparaissent sous la longueur des vêtements, les épaules sont peu saillantes, les mains et les doigts très-effilés.

A l'époque la plus brillante de cette école, les arts se consacraient à la parure de églises, aussi les peintures couvraient-elles les murs des temples, des abbayes comme des plus modestes chapelles.

La miniature, qui fut longtemps l'unique occupation des moines, donna naissance aux tableaux de chevalet et d'autel. Au commencement du quinzième siècle, ce genre de peinture, par son importance et sa beauté, laissa bien loin derrière lui tout ce qui avait paru jusqu'alors. Les précieux restes que Cologne possède de cette époque en portent témoignage.

Est-ce par modestie ou pour obéir aux règles de la corporation que les peintres n'ont indiqué ni le nom ni la date de leurs œuvres? Voilà une question qui n'est point encore résolue. On rencontre bien çà et là quelques réflexions isolées des chroniqueurs et des documents officiels qui signalent différents noms d'artistes, mais sans indiquer leurs œuvres¹.

En comparant attentivement les œuvres des différentes époques, œuvres sauvées de l'oubli, nous sommes arrivés à avoir une idée du développement de la peinture au moyen âge et à établir un tableau chronologique.

C'est ainsi qu'à l'aide de documents officiels, nous savons que de 1570 à 1578 vivait à Cologne un célèbre peintre, Wilhem Van Herle, et que de 1402 à 1451 brillait un autre artiste encore plus illustre nommé Stephan Lochner.

C'est à ce dernier qu'on attribue le tableau d'autel qui décore maintenant la cathédrale de Cologne. Ce tableau représente l'Adoration des Mages et sur les volets les patrons de la ville, sainte Ursule et ses compagnes, saint Géréon avec sa brillante escorte.

Ce tableau, que l'on date de 1410, nous sert de point de départ pour établir notre ordre chronologique et nous permet de jeter un regard rétrospectif, de porter notre pensée sur les temps postérieurs à ce tableau.

En considérant attentivement les œuvres de l'école colonaise, nous avons une base pour l'histoire générale de l'art et pour l'appréciation des autres écoles.

On est tout d'abord frappé des rapports qui existent entre les œuvres des peintres colonais, surtout celles de Stephan et de ses successeurs, et les œuvres des peintres flamands tels que Van Eyck et ses successeurs. Si nous observons que dans les tableaux des artistes flamands, surtout des Van Eyck, des Hemling, des Rogier Van der Weyden figurent souvent les églises de Cologne, tandis que nous ne voyons jamais dans les tableaux des colonais des églises flamandes, il est bien permis de présumer que l'école de Cologne a servi non-seulement à développer la peinture allemande, mais aussi celle de la Flandre. Voilà pourquoi les peintres de Maëstricht étaient placés au même rang que les artistes colonais.

L'école de Cologne a toujours conservé ses caractères distincts, poursuivant l'idéal du sentiment religieux dans toute sa délicatesse et sa pureté avec une exécution achevée, mettant tous ses soins à perfectionner les teintes claires. Les Flamands au contraire suivent la pente du réalisme, s'attachant à la reproduction exacte des corps terrestres et matériels.

¹ *Les Artistes de Cologne*, par J. J. Merlo Cologne, 1859.

De même que l'Adoration des Mages du Colonnais Stephan est le type de son école, de même l'Adoration de l'Agneau de Van Eyck est le type de l'école flamande.

Quant aux procédés employés par les peintres colonais, voici le résultat de nos observations :

Jusqu'au quinzième siècle les peintres n'ont employé que des couleurs à la détrempe. C'était à l'aide de ces couleurs qu'ils peignaient sur des tablettes de pierre, sur des toiles fines, sans couche préalable, enfin sur des panneaux en bois qui avaient reçu une couche.

Les couleurs à la détrempe s'appliquaient minces et transparentes ; pour les lumières seulement les couleurs étaient empâtées.

Les tableaux, confectionnés le plus souvent sur des panneaux en bois de chêne, recevaient d'abord une couche de plâtre, sur laquelle on tendait une toile fine et mince, puis on recouvrait cette dernière d'une couche de blanc à la colle. Il arrivait souvent qu'on enduisait également de plâtre le derrière des panneaux afin de préserver le bois contre les variations de la température. Aussi partout où l'on a fait usage de cette préparation, les tableaux nous sont parvenus dans un état de conservation parfaite. Ces tableaux étaient aussi enchâssés dans des cadres à bords saillants.

Les grands tableaux d'autel se reliaient à des volets peints des deux côtés ; mais la peinture extérieure était naturellement inférieure à celle de l'intérieur. Cet agencement avait pour but de mieux conserver le sujet principal et ménageait la surprise, lors de l'ouverture du tableau à l'époque des grandes solennités.

Les tableaux à doubles battants furent appelés triptyques et ceux à simple volet diptyques.

Au premier âge, les peintres se bornaient à reproduire la forme humaine dans une action quelconque sur un fond entièrement rouge, bleu, gris ou vert. Pour rompre la monotonie et animer ces fonds uniformes on y substitua un fond orné de fleurs, d'étoiles ou d'autres petits dessins. Plus tard vinrent les fonds d'or, à l'instar des tableaux byzantins : avant que l'or fût entièrement séché on ornait le fond à l'aide d'un poinçon. Le nimbe des saints fut d'abord incrusté, puis les cercles, les bords furent plus tard reproduits en relief.

Dans notre vaste collection de tableaux anciens qui appartiennent tous aux différentes époques du moyen âge, nous possédions un sujet où le nimbe d'une madone à l'Enfant Jésus était peint en bleu clair, indice de l'imitation du bleu de ciel ou de l'air.

Dans des tableaux plus récents on trouve des arbres, des édifices, puis des vues, des paysages entiers.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer comme la perspective fut mal comprise des anciens. Le point de vue était pris en avant, par conséquent les raccourcis étaient dirigés vers le premier plan du tableau au lieu d'être dressés vers le fond.

Les têtes de la Vierge Marie et d'autres saintes sont du type le plus noble : elles expriment la pureté la plus virginale de l'âme : la quiétude céleste n'a jamais été inter-

prêtée plus parfaitement par quelque peintre, pas même par le grand Raphaël. Quelles sont ravissantes ces suaves figures d'anges ! Ces êtres ne peuvent être que des habitants du ciel. Les têtes d'homme sont plutôt des portraits, mais les modèles ont été choisis.

Les costumes, les armes, les couronnes et autres objets portent le cachet d'une grande magnificence ; le coloris n'est pas moins riche. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on représente des types grotesques ou des formes vulgaires. Les hommes laissent lire sur leur physionomie la vigueur et la loyauté.

Au chef-d'œuvre de la cathédrale de Cologne ont succédé bien des œuvres remarquables, mais aucun ouvrage n'a pu atteindre celui du maître.

Ce n'est guère qu'après le seizième siècle que les peintres ont commencé à signer leurs œuvres. Dans notre collection se trouvait un tableau avec le monogramme d'Israël Van Meckenen, qui mourut en 1505. Nous citons d'autant plus volontiers ce fait qu'aucun tableaux authentique de ce maître n'est encore connu, ce qui a fait croire qu'il n'avait jamais peint ; c'est ainsi qu'on a réduit le mérite d'un grand peintre à celui d'un habile dessinateur et graveur sur cuivre.

Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'on connaît aujourd'hui les tableaux exécutés avec tant de pureté par Bartholomeus de Bruyn qui mourut en 1554. Le peintre Georges Geldorp, mort en 1618, a laissé quantité de tableaux qui portent son monogramme ; il en est de même de Franz Kesler, son élève, mort en 1617, et de nombre d'autres qui leur succédèrent.

STEPHAN LOCKNER, 1410. — (ADORATION DES MAGES.)

Une des plus grandes gloires de l'école colonaise fut maître Wilhelm ou Guillaume, que les chroniques locales citent dès l'année 1360. Son plus brillant disciple fut maître Stephan ou Étienne, l'auteur présumé du célèbre triptyque qui décore la cathédrale de Cologne. Cet artiste nous a laissé un des plus beaux souvenirs de l'art sur la sainte qui illustra sa patrie.

Nous cédon la parole au baron Keverberg :

« Examinons le tableau célèbre qui existe dans la cathédrale de Cologne, et que tous les suffrages réunis proclament le chef-d'œuvre par excellence de toutes les écoles cisalpines antérieures à l'époque de la régénération de la peinture. Le savant *Wallraf*, dont le zèle infatigable a rendu de si grands services à l'histoire de l'art, surtout à celle de l'ancienne école colonaise, nous a donné une description très-détaillée de ce tableau, et des notices curieuses sur son origine.

« Cette grande composition est divisée en cinq tableaux. Celui du milieu représente l'Adoration des Mages ; le volet de gauche *Saint Géréon*, celui de droite *Sainte Ursule*.

Extérieurement on voit, d'un côté, le messager céleste, et de l'autre la Vierge recevant le divin message.

« Le volet de gauche représente le guerrier saint Géréon qui périt pour la foi sous le règne du farouche Maximien. Il tient dans sa main droite l'étendard sacré : ses généreux compagnons suivent ses pas ; les armures éclatantes dont tous sont revêtus contrastent admirablement avec le groupe de belles et nobles vierges dont le volet droit nous retrace les images.

« C'est sainte Ursule et ses charmantes compagnes que nous y contemplons avec attendrissement. Elle a la flèche fatale dans ses mains ; à côté d'elle nous voyons son céleste époux, ce généreux Éthérée que le martyr seulement devait unir à sa chaste amante. Le cortège de sainte Ursule se compose d'une multitude de pieuses vierges, dont la douceur et les grâces relèvent la beauté. Des crosses et des mitres, dans l'arrière-plan, ajoutent encore à la noblesse de cette touchante composition.

« Géréon et Ursule conduisent leurs cohortes vers le tableau principal, où les mages adorent l'Éternel. Tout nous y ramène à notre tour : il en résulte une unité dans l'ensemble de cette vaste composition, qui fait éminemment honneur au peintre, et qui retrace en même temps la gloire d'une ville à laquelle se rattachent et où se concentrent tant de grands souvenirs.

« Ce beau tableau, mal conservé et caché pendant les premières années des guerres de la Révolution, a été parfaitement restauré par un artiste estimable, *M. Maximilien Fusche*, à Cologne.

« Il a huit pieds de hauteur sur neuf de largeur, quant au tableau du centre ; les volets ont quatre pieds de largeur ¹. »

Nous ajouterons que *M. Kellerhoven* vient de reproduire le tableau de l'*Adoration des Mages*, qui doit faire partie d'une publication de tableaux anciens dus aux plus grands artistes du moyen âge.

HEMLING², 1475 à 1485. — (LA CHASSE DE BRUGES.)

« Parmi les trésors de l'art qui sont conservés dans la ville de Bruges, dit le baron de Keeverberg, il en est un surtout qui doit être considéré comme le plus précieux des chefs-d'œuvre. Je parle de cette chasse fameuse, reliquaire où Jean Hemling a peint, en six tableaux, la vie de sainte Ursule et de ses illustres compagnes, et en quatre autres, l'apothéose de ces héroïnes du christianisme.

« Ces belles et tendres vierges y sont représentées avec un art inexprimable, d'abord dans les principales circonstances de leur vie, puis dans l'éclat de leur gloire immortelle. On ne se

¹ Le baron de Keeverberg. — *Ursula*, p. 186 et suiv.

² D'après les récentes découvertes de *M. James Weale*, la véritable orthographe de Jean de Bruges est Memling.

lasse pas d'admirer ces touchantes et gracieuses images, dans des tableaux achevés, comme le furent dans la suite ceux des Weris et des Gerard Dow, parfaites miniatures, et cependant vigoureusement peintes, pleines de mouvement, de chaleur et de sentiment. » (Introd., p. viii.)

Pierre Poerbus, au témoignage de Van Wander, se plaisait à regarder et à étudier ce chef-d'œuvre immortel chaque fois qu'il en avait l'occasion, et il ne se lassait jamais de l'admirer.

Voici comment s'exprime le biographe de Memling dans l'*Histoire des peintres*, au sujet de la châsse de Bruges : « Jamais œuvre plus délicate, plus poétique, n'a enthousiasmé graduellement les connaisseurs. » Puis, étudiant les œuvres en général du peintre brugeois : « Le goût, le sentiment exquis de Memling s'appliquaient à la nature aussi bien qu'à l'homme. La lumière prenait parfois sous son pinceau des tons d'or que n'a pas éclipsés Claude Lorrain; ses eaux profondes et transparentes, ses gazons étoilés de fleurs, ses bois touffus, pleins d'ombres mystérieuses, ses beaux ciels d'azur, à peine voilés d'une brume légère, le mettent au niveau des maîtres hollandais. Les images qu'il trace de la nature font souvent rêver plus que la nature elle-même. Le génie lui a communiqué une grâce secrète et un prestige idéal. L'œuvre de Memling prouve que la nature lui avait donné un esprit gracieux, une imagination délicate, un sentiment élevé de toutes choses¹. »

La châsse de Bruges, représentant la vie de sainte Ursule et son apothéose, est composée de deux grands panneaux contenant six tableaux de l'histoire; les deux panneaux d'en haut, formant toit, et les deux qui ornent les pignons, représentent en quatre tableaux l'apothéose.

La châsse de sainte Ursule est en bois sculpté, entièrement doré, sauf les endroits que décorent les peintures.

ISRAEL VAN MECKENEN, 1450. — (SAINTE URSULE DEMANDÉE EN MARIAGE. —
MARIAGE DE SAINTE URSULE.)

« Ces tableaux, peints sur toile, au quinzième siècle, par Israël van Meckenen, sont deux remarquables productions de l'école de Cologne, école dont les œuvres sont si rares et si peu connues en France. Ils représentent deux épisodes de l'histoire de sainte Ursule : le premier a pour motif la demande en mariage; le second, le mariage de la sainte et Conian Mériadec partant pour aller la rejoindre; les figures ont une tournure remarquable de gravité; dans le fond, on voit figurer les dressoirs chargés d'orfèvrerie et de vaisselles d'or et d'argent². »

Nous ajouterons que ces tableaux se trouvent au musée de Cluny, à Paris. Quant à l'authenticité du peintre désigné par Dusommerard, elle a été contestée sans raisons valables.

¹ Alfred Michiels, *Histoire des Peintres Flamands*. — Memling.

² Dusommerard, *les Arts au Moyen âge*, t. V, p. 119. — Atlas, ch. vi, pl. VI. — Album, 6^e série, pl. V.

VITTORE CARPACCIO, 1495-1522. — (BIOGRAPHIE DE SAINTE URSULE.)

« Ce peintre vénitien, dit M. Michiels dans sa remarquable étude sur *la Peinture au moyen âge*, disputa, dans mainte circonstance, à Jean Bellini l'approbation publique. Il lutta également contre Louis Vivarini. Quoique la cité des doges l'eût vu naître, il brillait par la pureté du dessin, par la science de la perspective linéaire, par la composition et l'invention plutôt que par la finesse ou l'opulence de la couleur. Il ne savait pas tirer de sa palette ces tons suaves ou ardents qui égalent, surpassent même les teintes des objets naturels ; mais on admire chez lui tous les autres dons des grands artistes. Il aimait, comme nous l'avons dit, la forme épique, les séries de tableaux développant les circonstances d'un fait emprunté à l'histoire, les divers épisodes d'une légende. Il ordonnait parfaitement ces cycles narratifs, et, comme Jean Memling, aurait été un habile conteur, si un penchant suprême ne l'eût entraîné vers la peinture. Aussi les œuvres de Carpaccio agissaient-elles vivement sur les imaginations populaires. Zanetti raconte, dans son *Histoire des peintres vénitiens*, qu'il se plaçait souvent au fond de la chapelle où l'ingénieux dessinateur avait retracé la biographie de sainte Ursule. Là, il prenait plaisir à observer les bonnes gens qui venaient adorer la sainte. Lorsque, après une courte prière, ou pendant la prière même, leurs regards tombaient sur les pieuses images, ils restaient en suspens et tout émerveillés, trahissant malgré eux l'émotion qui les agitait. Ces tableaux ornent maintenant, à Venise, l'Académie des Beaux-Arts, et un écrivain judicieux les regarde comme aussi parfaits que les ouvrages des plus grands maîtres. Carpaccio travailla depuis l'année 1495 jusqu'à l'année 1522. Sur la fin de ses jours, il abandonna un peu la forme légendaire et peignit, de préférence, des scènes qui n'avaient pas besoin de compléments. Il mourut sans avoir subi de décadence. Ridolfi termine la notice qu'il lui a consacrée par cette phrase poétique : « Ses concitoyens le pleurèrent, tandis qu'il souriait dans les chambres fortunées du ciel¹. »

M. Charles Blanc, dans ses *Notes au crayon de Paris à Venise*, 1857, nous a légué une description pleine de charme des dix tableaux relatifs à la légende de sainte Ursule. Selon ce critique, Carpaccio est le Memling de Venise ; il lui paraît bien supérieur à Jean Bellini.

HEURES D'ANNE DE BRETAGNE. — QUINZIÈME SIÈCLE.

Le manuscrit connu sous le nom des *Heures d'Anne de Bretagne* est un des livres les plus

¹ *Le Moyen âge et la Renaissance*, fol. XXI. — Voir l'appréciation de ces tableaux par le comte d'Agincourt dans son ouvrage intitulé : *Histoire de l'Art par les monuments*, t. II, p. 153, édit. 1825, in-fol.

remarquables de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième. Il provient du château de Blois, et est aujourd'hui conservé au musée des Souverains. Son format est in-4°.

Le premier sujet représente la reine Anne de Bretagne en prière; elle est à genoux devant son livre d'heures, derrière elle ses saintes patronnes se tiennent debout. Celle qui porte la bannière aux armes de Bretagne est sainte Ursule, qui est caractérisée par la flèche qu'elle tient, avec sa bannière, dans la main gauche.

Dans les grandes miniatures qui décorent ce splendide manuscrit, nous trouvons sainte Ursule. La martyre de Cologne, à genoux, est percée d'une flèche; elle a une couronne sur la tête, et les mains en l'air. Autour d'elle sont étendues des vierges couvertes de blessures, ou dont la tête est coupée; le sang ruisselle de toutes parts. A gauche est un groupe de soldats. Dans l'éloignement est un vaisseau, sur lequel des vierges sont massacrées¹.

ÉGLISE SAINTE CÉCILE D'ALBY, 1505 A 1515.

Dans la *Description naïve et sensible de la fameuse église Sainte-Cécile d'Albi*, publiée d'après un manuscrit inédit et annotée par M. Eugène d'Auriac, nous lisons le passage suivant :

« A l'opposite de saint Joseph et de Moïse, et du côté de l'épître, sont le patriarche Jacob et le prophète Jonas, dans cet ordre et situation, à l'égard du grand autel, et dans un ramage d'or et d'argent, comme les autres, avec deux anges chacun au-dessous; et à la pointe de ces mêmes petits arceaux, du côté de l'épître, sont représentées sainte Ursule et sainte Agnès, comme sainte Barbe et sainte Véronique, à la pointe opposée. Sainte Ursule, vêtue d'une robe d'un rouge cramoisi, porte une couronne d'or sur sa tête. Elle tient de la main droite un étendard blanc avec une croix d'or au milieu. Elle a son nom au-dessous en or, sur un fond d'azur. »

Ces ravissantes peintures, dit M. d'Auriac, furent faites par des artistes venus d'Italie, sous l'épiscopat de Louis d'Amboise II et de Charles de Robertel, qui furent successivement évêques d'Alby de 1505 à 1515.

PIERRE PAUL RUBENS, 1577-1640.

On a, d'après Rubens, une sainte Ursule. Gravée sans nom d'auteur, Van den Enden, *exc.* L'illustre peintre d'Anvers a exécuté le *Martyre de sainte Ursule et des onze mille Vierges*. Chez M. Van Saceghem, à Gand. Gravé à l'eau-forte, par Spruy².

¹ Dusommerard, *les Arts au Moyen âge*, t. V, p. 174, 10^e série, pl. XL. — Le rév. Th. Frognall Dibdin, *Voyage bibliograph., arch. et pittor. en France*, t. III, p. 175.

² Extrait du Catalogue des tableaux et dessins de Rubens.

Dans la collection des saintes du cabinet des Estampes, à Paris, on trouve nombre de figures diverses de sainte Ursule, ce qui atteste la popularité universelle de cette glorieuse martyre.

Beaucoup d'artistes anciens, modernes et contemporains ont reproduit les traits de sainte Ursule et de ses compagnes. Il faudrait un volume pour reproduire les noms des auteurs. Là n'est pas notre tâche. Nous ne terminerons pas cependant sans citer encore quelques artistes qui ont consacré leur talent à la glorification de notre héroïne : J. Sadeler, Adrien Collaert, Thomas de Leu, Firens, Téniers, Thomas Galle, Wierix, Jean-Baptiste Pittoni (école de Venise), Bruno (quatorzième siècle), Pierre Candide, Claude le Lorrain, etc.

Sainte Ursule, une des patronnes de la Sorbonne de Paris, était représentée debout, tenant une palme et un cœur traversé d'une flèche. La même était représentée sur le sceau de l'Université de Paris.

Tombeau présumé ou plutôt supposé de deux compagnes de sainte Ursule, monument évidemment du Bas-Empire, placé au musée de Marseille ¹.

INVENTAIRE DU TRÉSOR DE NOTRE-DAME DE REIMS, FAIT EN 1669.

L'Extrait de l'inventaire que nous publions a été fait par les commissaires du chapitre en 1669; il en existe expédition à l'archevêché et à la bibliothèque de Reims.

« Item, un navire d'une cornaline, monté sur un pied d'argent doré esmaillé, auquel sont
« trois armoiries d'or et les cordages, dans lequel sont onze images représentant les onze
« mille vierges, six desquelles sont d'or esmaillé, et les cinq autres d'argent aussi esmaillé,
« l'ancre et le surplus d'argent doré; pesant, compris le fond de cornaline, vingt marcs; du
« don d'Henri III, roi de France et de Pologne, le jour de son sacre, fait en l'église de Reims,
« par Louis de Lorraine, cardinal de Guise, évêque de Metz, frère dudit cardinal de Lorraine,
« à cause que Louis de Lorraine, archevêque de Reims, son neveu, n'étoit pas encore sacré,
« le 5 février 1575; au pied du navire est l'inscription suivante : *Henricus tertius, Galliarum*
« *Poloniarumque rex, hanc Dei sacræ virgini naviculam, ut res gallica diuturnis jactata*
« *seditionum fluctibus, ope divina tandem conservetur in tranquillum, more majorum inau-*
« *guratus posuit anno 1575.* Et au bas sont les armes de France et de Pologne.

« Le navire, poursuit Tarbé, est creusé dans une seule pierre, qui peut avoir de 7 à 8
« pouces de long, et 4 pouces de large.

« Ce charmant reliquaire a échappé à la Révolution. On y remarque une foule de curieux
détails : le bâtiment vogue sur une mer dont les flots bleus et argentés vont baigner les bords

¹ Millin, *Voyages dans le midi de la France*, t. III, p. 175, et pl. LIX, n° 5 de l'Atlas; et dans l'*Histoire de Marseille*, par Ruffi, in-folio, pl. de la page 127. (Voir Guénebaut, *Dictionnaire iconographique*, pp. 621, 715, et les ouvrages cités par ce bibliophile.)

d'un gazon vert émaillé de marguerites blanches; des poissons monstrueux, proportion gardée, nagent près du vaisseau; la voile, qui est pliée, est d'émail blanc; au sommet du mât est un ange à la robe de neige et aux cheveux d'or qui conduit les saintes voyageuses; des matelots et des soldats les accompagnent; l'un d'eux a le mal de mer et en subit les conséquences. Les jeunes et belles vierges sont debout et toutes gracieuses; leur costume brillant dessine leur taille élégante; sainte Ursule est vêtue en reine, elle a un riche manteau, une fourrure d'hermine descend le long de sa robe royale, elle a la couronne sur la tête; cette figurine est charmante. Quatre écussons sont appliqués au pied du reliquaire; deux portent les armes de France; dans les deux autres elles sont écartelées de celles de Pologne; du côté opposé à celui où se trouve l'inscription ci-dessus, on lit celle-ci : « De sainte Ursule et des onze mille Vierges ¹. »

INSCRIPTION ROMAINE.

Parmi les monuments artistiques, nous enregistrons le fac-simile d'une inscription historique, taillée en pierre et murée au chœur de l'église. Sur les trois copies en plâtre qu'on a tirées, une a été envoyée au savant Rossi, à Rome; la seconde a été adressée au R. P. Du Buck; la troisième est conservée dans les archives de l'église de Sainte-Ursule à Cologne. C'est sur cette troisième épreuve que nous avons obtenu la photographie insérée dans cet ouvrage. —

PLANCHE XXII.

Nous reproduisons ici le texte latin et la traduction de ce curieux monument du cinquième ou sixième siècle.

Divinis flammis visionibus frequenter admonitus et virtutibus magnæ majestatis martyrii caelestium virginum minentium ex partibus Orientis exhibitus, pro voto Clematius VC de proprio in loco suo hanc Basilicam, voto, quod dedebat, a fundamentis restituit. Si quis autem super tantam majestatem hujus Basilicæ, ubi sanctæ virginis pro Nomine Xpi sanguinem suum fuderunt, corpus alicujus deposuerit, exceptis virginibus, sciat se sempiternis tartari ignibus puniendum.

« Le conseiller Clématius quitta l'Orient, incité par d'éclatantes visions divines et attiré par « les vertus et l'éclat majestueux du martyr des vierges célestes. En accomplissement d'un « vœu, il fit rétablir à partir des fondements cette église. Si nonobstant la majesté de cette « Basilique, érigée sur le terrain même où les saintes vierges ont répandu leur sang pour la « gloire de Jésus-Christ, quelque personne déposait des corps, autres que ceux des saintes « vierges, qu'elle sache que les peines du feu éternel l'atteindront. »

¹ Prosper Tarbé, *Trésors des églises de Reims*, 1843, p. 62.

Une autre inscription a un rapport historique avec la précédente; elle se trouve sur un mausolée par-dessus le sol de l'église, porté par des piliers. Sur l'un des côtés latéraux on lit :

Clematius hoc templum Ao. 462 restaurans, in eo aliorum corporum sepulturam sub poena vetuit. — Viventia bis hic sepulta, toties a terra ejecta, modo hoc mausolæo inclusa. — Ao. 644.

« Clematius, qui a restauré ce temple l'an 462, a interdit sous une peine grave d'y enterrer « d'autres corps. »

Sur l'autre côté :

« Viventia, enterrée dans ce lieu à deux reprises, autant de fois rejetée par la terre, est « maintenant recluse dans ce mausolée. » — Sur le front : « Ao. 644. »

Viventia passe pour avoir été la fille de Pépin d'Héristal décédée en bas âge.

On était persuadé que la terre de cette église refusait de garder aucun corps privé de vie, fût-ce même celui d'un enfant qui y aurait été enterré après avoir été régénéré par les eaux du baptême, et qu'elle les rejetait pendant la nuit. Au témoignage de Lindanus, on regardait ce fait comme un signe manifeste de la volonté de Dieu, qui ne permettait pas qu'un corps reposât parmi les tombes des saintes vierges.

Il ne se trouve, excepté les inscriptions ci-dessus, aucune trace littéraire qui conduise à l'époque où l'église a été bâtie; la construction romane de la nef et de ses côtés latéraux paraît devoir être remise entre la fin du onzième et le commencement du treizième siècle.

La voûte de la nef et la tour sont des parties qui appartiennent à une période postérieure. Le chœur de l'église, ainsi que les deux ailes vers le nord et le sud, appartient au dix-septième siècle ¹.

ÉGLISE DE SAINTE-URSULE A COLOGNE.

Une des pièces les plus intéressantes que nous ayons à mentionner dans cette troisième partie de notre ouvrage est la description des reliques conservées dans la chambre d'or et dans l'intérieur de l'église de Sainte-Ursule à Cologne.

Nous devons ces précieux détails à l'intéressant opuscule de M. l'abbé Vill; nous ne pouvons souhaiter un guide plus éclairé et plus judicieux :

RELIQUES CONSERVÉES DANS LA CHAMBRE D'OR.

« La chambre d'or est située vers l'ouest de l'église, elle a une surface de 600 pieds carrés sur 40 de hauteur. Tout l'intérieur des murs est garni de saintes Reliques précieusement ornées.

1. Cent vingt bustes dorés. Dans ces bustes reposent les crânes d'autant de martyrs; ces crânes sont enveloppés de velours, orné de broderies en or. Trente-trois de ces bustes

¹ Vill, *Guide dans l'église de Sainte-Ursule.*

- sont plaqués d'argent, dont plusieurs décorés de pierres précieuses. Le crâne de sainte Ursule porte un diadème de haute valeur. Entre les crânes nombreux renfermés dans des bustes d'argent, méritent notre attention :
2. Le crâne de saint Éthérius, le fiancé de sainte Ursule, avec les dents bien conservées ;
 3. Le crâne de sainte Cordula, dont les reliques sont conservées dans l'église des Jésuites ;
 4. Le crâne de saint Jacques, patriarche d'Antioche, qui fit enterrer les corps de plusieurs de ces vierges, dont il fit sculpter les noms sur de la pierre tendre, et fit ériger des monuments sur leurs tombes ; il fut, quelque temps après, décapité ;
 5. Le crâne de saint Pantalus, premier évêque de Bâle, qui accompagna la sainte troupe à Rome et revint avec elle jusqu'à Cologne, où il souffrit le martyre. On lui fendit le crâne ;
 6. Le crâne de saint Cyriacus ;
 7. — — Vincent, cardinal ;
 8. — — Ignace ;
 9. — — Florian, archidiacre de l'Église romaine ;
 10. Le crâne de saint Quirillus
 11. — — Casarius
 12. — — Jacques
 13. — — Ambroise
 14. — — Aurélius, roi de Sardaigne ;
 15. — — Valentin
 16. — — Maximin
 17. — — Florentius
 18. — — Victor
 19. — — Jean
 20. — — Amand
 21. — — Colendus
 22. — — Mirardus
 23. — — Bénédicte, une duchesse, qui conduisait une cohorte de la sainte légion, eut aussi la tête fendue en deux parties ;
 24. Le crâne de sainte Ursule II, nièce de sainte Ursule, sur le crâne de laquelle se trouvent encore des cheveux ;
 25. Le crâne de sainte Christina ;
 26. Le crâne de sainte Benigna, négresse ;
 27. Le crâne de sainte Berthima
 28. — — Arthima
 29. — — Margarita, dont on conserve encore toutes les dents ;
 30. Le crâne de sainte Catharina ;
 31. — — Clementia ;
 32. — — Florentia, reine ;
 33. — — Balbina ;
 34. — — Celicha ;
 35. — — Odilia ;
 36. — — Florentia, une princesse des nègres ;
 37. — — Irntrudis ;
 38. — — Gertrudis ;
 39. — — Sophia ;
 40. — — Theodora ;
 41. — — Speciosa ;
 42. — — Julia ;
 43. — — Xpinna ;
 44. — — Irngarde ;
 45. — — Clementia ;
 46. — — Benigna ;
 47. — — Christina ;
 48. 612 têtes ornées de broderies, conservées dans des reliquaires à vitres ;
 49. L'anneau de sainte Ursule avec une inscription, encore non comprise, vraisemblablement les noms de sainte Ursule et Éthérius ;
 50. Un reposoir d'argent, portant un cylindre de cristal, qui renferme des particules de la verge de Notre-Seigneur Jésus-Christ, du sang des saintes vierges, et de la chasuble de saint Servais ;
 51. Un cylindre en cristal, richement garni, qui renferme des morceaux de la robe et du linge de sainte Ursule ;
 52. Un cylindre en cristal d'une belle garniture avec des parties de la couronne d'épines de Notre-Seigneur Jésus-Christ ;
 53. Un doigt de saint Materne, premier évêque de Cologne ;
 54. La flèche qui a percé sainte Ursule ;
 55. Le bras droit de sainte Ursule ;
 56. La mâchoire de saint Éthérius, avec une belle garniture d'argent ;
 57. Le pied de sainte Ursule, conservé dans une

- antique cassette d'ivoire, ornée de gravures concernant la vie de sainte Ursule ;
58. Des reliques de saint Étienne renfermées dans une cassette d'ivoire ornée de gravures ;
59. Le réseau de sainte Ursule, renfermé dans une cassette d'ivoire ;
60. L'une des hydries dont on s'est servi aux noces de Chanaan, donnée par la ville de Cologne suivant acte authentique de l'an 1578. — Un homme sûr, témoin oculaire, qui a été à Chanaan, rapporte qu'il ne s'y trouve que cinq de ces cruches, et assure que la sixième, qu'il a vue dans notre chambre d'or, ressemble parfaitement aux cinq susdites ;
61. Une dent de sainte Apollonie ;
62. Diverses reliques conservées dans un cristal, en forme d'éléphant, qui porte une tourelle d'argent ;
63. Du sang des martyres mêlé avec de la terre ;
64. Plusieurs reliques, renfermées dans des cassettes, qui sont remarquables par leur antiquité, leur forme et leur construction.

RELIQUES CONSERVÉES DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE.

A. DANS LE MAÎTRE AUTEL.

1. Le corps de sainte Ursule, renfermé dans un sarcophage en métal doré. — Dimension : longueur 5' 10", largeur 1' 2", hauteur 1' 11". — Forme d'église (une nef) avec des piliers et des arcades en émail ;
2. Le corps de saint Étliérius avec des reliques de saint Valère renfermé dans un sarcophage en métal doré d'un ornement précieux ; les dimensions comme le précédent ; forme d'église croisée en toiture mi-ronde ;
3. Les dépouilles de saint Hippolyte conservées dans un sarcophage en bois doré en forme de nef.

B. DANS LES RELIQUAIRES.

4. Mille vingt-huit crânes dans des enveloppes de velours brodées en or.

C. RELIQUES AILLEURS.

5. Une grande quantité de reliques conservées dans l'enceinte à double mur du chœur de l'église, qui remplissent un espace de 80' de longueur sur 10' de hauteur et 2' de largeur ;

6. De reliques renfermées dans dix-neuf tombeaux, les unes dans des cercueils, les autres dans des réservoirs voûtés ; parmi lesquelles on remarque plus particulièrement :
7. Celles de saint Cyriacus, contenues dans un cercueil de pierre en face de l'entrée de la chambre d'or.
8. Les reliques de saint Maximin, compagnon de sainte Ursule, furent découvertes par un vigneron, en 1525, dans la cour appelée autrefois Isembourg, et transférées solennellement par le clergé dans la chapelle de Saint-Jean, située dans l'église de Sainte-Ursule. On voit dans la sacristie de la susdite église un tableau représentant cette translation. Sous le clocher on trouve encore trois cercueils où sont conservés les ossements de trois compagnes de sainte Ursule ; on avait fait don de ces reliques à un monastère de l'abbaye de Cîteaux.
9. On trouva, en l'an 1642, sous l'autel de Saint-Nicolas, auprès du tombeau de sainte Ursule, un verre rempli de sang liquide et des ossements des compagnes de sainte Ursule. Quand on consacra le nouvel autel, ce sang y fut enfermé avec d'autres reliques qui y sont restées jusqu'à ce jour ¹.

¹ Vill, *Guide dans l'église de Sainte-Ursule*.

LÉGENDE POPULAIRE

QUI SE TROUVE

AU BAS DES TABLEAUX DE L'ÉGLISE SAINTE-URSULE A COLOGNE

Au bas de chacun des vieux tableaux qui ornent l'église de Sainte-Ursule, à Cologne, se trouve une inscription en vers, espèce de biographie de la sainte.

Ces inscriptions sont-elles tirées d'une légende poétique antérieure aux peintures? Le peintre ou quelqu'un de ses amis a-t-il composé spécialement ces strophes, qui dans l'original sont d'une douce et naïve beauté, pour orner et expliquer les tableaux? Personne ne saura le décider.

Qu'il nous suffise de mentionner que ces inscriptions étaient entièrement cachées sous une large bande de peinture revêtue d'inscriptions appartenant au siècle dernier. C'est à l'époque de la restauration des tableaux qu'on a découvert le texte original. Malheureusement on s'est mépris sur plusieurs lettres, ce qui présente moins de clarté pour le texte.

Grâce aux lumières d'un docteur ecclésiastique de Cologne qui nous a soutenu dans cette interprétation difficile, nous espérons avoir saisi la pensée du chroniqueur-poète.

I

Etherius bat synen vader werde
Dat vollenbracht worde der jonff. bereben
Want he umfengt was von bynnen
Se en funde nyn ratt gewynnen.

Éthérée prie son auguste père
De lui accorder la main d'Ursule;
Le père sentant le trouble dans son âme
Ne sait à quelle résolution se rendre.

II

Uyff Englant cyn leydens conynck
Mit synen wyfen zo rade ghyck
Whe he Etherius den sun syn
Machte beflaten an dye jonff. syn

Un prince païen d'Angleterre
Prend conseil avec ses sages,
Afin de savoir comment Éthérée
Pourrait se marier avec cette excellente vierge.

III

Der selve conynck van vremden lande
Gemelden haden ind synen uyff sande
Ind bede verjuchen an der jonffrauwen
Dff sy synen son weunte truwen.

Ce même prince de pays étranger
Avait annoncé et envoyé les siens.
Afin de s'assurer si la vierge
Accepterait de s'unir à son fils.

IV

In der nacht Ursula yn dem gebede sach
Der engell godes zo eir sprach :
Dad miy en have gehnen rume
Seynde dem jungelinge dyn truwe.

Pendant la nuit, alors qu'Ursule repose
Un ange de Dieu lui parle :
« Pour n'avoir rien à nous reprocher,
Envoie au jeune prince ta foi. »

V

Ursula zo heren alderen quam
Na dem all sy god wiltkomm quam
Wen eirfamen das verstan
Whe sich dye dynnen beweirden vagn.

Ursule va trouver ses parents
Qui l'accueillent avec grande bonté
Dès qu'ils comprirent comme elle
Que leur âme resterait sans tache.

VI

Mann dede dye schyff bereiden
Dair ynnen dye jonffern soude leyden
Dair ynne sy soulden waren
Dye jonffern heit bewaren.

On s'occupe à préparer les navires
Que les vierges elles-mêmes doivent conduire :
Elles navigueront sur ces trirèmes
Et conserveront leur virginité.

VII

Maurus ter erwelidigte conynck
Dye jonffrauwen mit eeren untfeynck
Ind auch Ursula syn dochter werde
Dye jonffrauwen untfeynck mit heerde.

Maurus, le vénérable roi,
Reçoit les vierges avec honneur ;
Ursule, sa digne fille,
Accueille les vierges avec amour.

VIII

Sy voere spelen off und neber
Seuander, voirt ind weder
Dat weerde lange ind manichē dag
Dat id dye werit woll besach.

Elles essayent la navigation
En quittant la rive et en la regagnant :
Ces exercices durèrent longtemps
Et la foule aimait ce spectacle.

IX

So dem lesten quam eyn sunsser wynt
 Ind vairn dye edell vursten synt
 Alle dy kenten ind alle dye schyff
 Ind vairn so yn des wassers dryff.

Enfin un vent propice vient à s'élever
 Et les nobles filles de prince partent :
 Navires et voyageurs innombrables
 S'abandonnent au courant de l'onde.

X

So vaeren dye jonffrauwen alle
 Ind vreden und mit groesem schalle
 Sy mynentliche rede ver sich name
 Bis dat sy an dye stat so Tiele quamen.

La joie au cœur, des chants sur les lèvres,
 Ainsi naviguent les jeunes vierges.
 Des entretiens pleins d'amour
 Occupent leur loisir jusqu'à Thiel.

XI

Dye uyssewelst creaturen synt voirt
 Gereysset vur die marter
 So Golne vur die furstliche stat
 Dat sy noch nye en worden mat.

Les élues du Seigneur plus loin
 Voyagent pour le martyre.
 C'est à Cologne, la ville princière :
 Jamais elles n'éprouvent de fatigue.

XII

Do sy von danne so Rome quamen
 In de romer dat vernamen
 Mit vreden worden sy untfangen
 Der pays quam selver heruyff gegangen.

Lorsqu'elles arrivent à Rome
 Et que les Romains en sont avertis,
 Les Vierges sont reçues avec joie :
 Le pape lui-même s'avance au-devant d'elles.

XIII

Dye mer do wart yn hren gemoed geleirt
 Dye hayt der pays alle bekehr
 Ind hayt sy yn dem wasser gebohyft
 Dair haint sy alle in Christos geloift.

Là, elles sont initiées aux Mystères,
 Le pape les ramène à la foi :
 Il les baptise dans l'eau sainte
 Et toutes croient en Jésus-Christ.

XIV

Miff die van Basell dat vernamen
 Dat dese jonffrauwen quamen
 Sye ind fromen sijn myt groosser eren
 Veide dye jonffrauwen bewaerden.

Lorsque les habitants de Bâle apprennent
 Que les Vierges sont de retour,
 Pleins de foi et en grande pompe
 Ils se hâtent d'offrir l'hospitalité aux Vierges.

XV

Van danne ghyngen sy zo schyffe weder
 Ind vueren den rhy mit vreuden neder
 Der paps ind dye junffrauwen alle
 Duamen mit vreuden ind geschalle.

Puis elles regagnent leurs navires
 Et descendent avec joie le Rhin.
 Le pape et toutes les vierges
 S'avancent joyeux et chantent le Seigneur.

XVI

Etherius do mit den gesellen syn
 Bereiden sich utgegen ire junffen syn
 Der bisschoff van Menze dat vernam
 Mit vreuden hye yn utgegen quam.

Éthérée suivi de ses compagnons
 Marche au-devant de sa fiancée;
 L'évêque de Mayence l'apprend,
 Et, plein de joie, accourt à sa rencontre.

XVII

Do waren all sy from zo schoonen
 Ind rhyten myt goeden trouwen
 Sy quamen zo Menze all in dye stat
 Dat sy noch ny en worden mat.

C'est bonheur de voir les pieuses vierges
 Qui ont voyagé avec grande confiance :
 Elles arrivent toutes à Mayence,
 Sans laisser voir la moindre fatigue.

XVIII

Etherius der schone jongelync
 Ven oem paps dye heylige douff utfynct
 Want Ursula syn werde bruyt
 Do quam en hajt dat angeschawt.

Éthérée, le noble prince,
 Recoit le baptême des mains du pape :
 Ursule, sa digne fiancée,
 A voulu être témoin de sa foi.

XIX

So Menze sy ho schyffe aynt
 Dye wunntliche gesellschaff wall gedaynt
 Ind waren ho ter mynntlicher stat
 Dye int der herren hand belovent stant.

A Mayence la sainte cohorte
 Monte pleine de charme sur les navires .
 Elle navigue vers la ville chérie
 Sur laquelle veille le Seigneur.

XX

Ghe yn hynnen do dat geschach
 Gyn heydensch conynt vur collen lach
 Se ind dye synen lieffen dy stat bewer
 Ond sloegen dy jonffrauwen zu dore seer.

Alors que ces événements se passent,
 Un roi barbare campe devant Cologne :
 Lui et les siens assurés contre tout secours de la ville
 Se livrent avec furor au massacre des vierges !

Nous ne terminerons pas cette troisième partie sans mentionner, dans l'église de Sainte-Ursule à Cologne, le tableau de Corn. Schütte, élève de Rubens, représentant la mort de sainte Ursule, et le monument sépulchral en marbre sur lequel sainte Ursule repose en grandeur naturelle. Nous devons quelques détails sur l'origine de ce curieux monument, qui se trouve reproduit en gravure dans cette publication. Ces explications archéologiques sont extraites du *Guide dans l'église de Sainte-Ursule, à Cologne*, par M. l'abbé VILL.

Parmi les bienfaiteurs qui se sont fait remarquer par leurs grandes libéralités envers Sainte-Ursule, nous devons citer Jean Crane et son épouse Maria Verena Hegemihlerin. Crane était conseiller aulique de l'Empire, et figura comme plénipotentiaire au traité de Westphalie. Il vécut longtemps à Cologne avec le titre d'ambassadeur. L'histoire nous apprend que Jean Crane, né protestant, se convertit au catholicisme et qu'il ne cessa de témoigner le plus grand zèle pour la foi nouvelle.

C'est ce bienfaiteur qui fit construire, en 1659, le beau monument en marbre de sainte Ursule ; avec cette inscription :

*Sepulchrum sanctæ Ursulæ,
Indicio columbæ detectum.
Joannes Crane, Sac. Cæs. Maj. Consiliarius,
Imp. Aulicus, et Maria Verena Hegemihlerin,
Conjuges, hoc vivo marmore fecerunt, ao. 1659.*

Le nom du sculpteur J. F. W. Lentz est gravé aux pieds de sainte Ursule.

On doit encore à ces grands personnages la restauration de la *chambre d'or*, où sont conservées les reliques de sainte Ursule et de ses compagnes, ainsi que le témoignent les inscriptions de la voûte.

QUATRIÈME PARTIE

NOTES QUI SE RATTACHENT AU TEXTE DE LA LÉGENDE

(1)

Le Moyen Age et la Renaissance. — Article *Peinture sur bois, sur cuivre, etc.*, par A. Michiels, fol. xxxiii.

(2)

Ursula, princesse britannique, par le baron de Keverberg, Gand, 1818. — Notes, p. 119.

(3)

Le baron de Keverberg, — ouvrage précité, p. 121.

(4)

Une commission nommée par la ville de Cologne s'occupe depuis longtemps à rechercher les noms oubliés des artistes qui ont illustré l'ancienne école colonaise. Malheureusement, on n'a découvert jusqu'à ce jour que des noms, sans pouvoir y associer les œuvres qu'ils ont produites.

(5)

Philippus Sullevanus, dans son *Histoire irlandaise*, t. I, liv. IV, c. v, raconte ce curieux épisode de la conversion de l'Irlande. — Usuard, dans son *Traité des origines de l'Église britannique*, c. xvi, p. 759, se fait l'écho de cette tradition.

(6)

Le titre honorifique de grand était synonyme, à cette époque, en Irlande, de celui de Maure. Le premier qui a porté ce titre fut, dit-on, Conaldus, ce valeureux soldat qui, après avoir été témoin de la mort du Christ, revint en Irlande et la convertit. C'est de ce mot que dérivèrent plus tard *Mor*, *Morcken*, *Mac*, particules familières aux nobles irlandais.

Le R. P. Crombach ajoute : « Il y a des gens qui font remonter jusqu'à Conaldus la famille paternelle des Mac-Mahon, et lui accorde le royaume de Connaught. Crombach, t. II, p. 258.

Les personnes qui aiment le merveilleux et les rapprochements curieux n'apprendront pas sans intérêt l'origine d'une famille plus ancienne que celle de toutes nos têtes couronnées : un des derniers rejetons, l'illustre maréchal de Mac-Mahon, naquit à Autun, cette cité des Gaules, qui put être appelée sous les Césars *sœur et émule de Rome*.

(7)

Ainsi que nous l'établirons plus tard, le martyre d'Ursule n'ayant pu avoir lieu qu'à l'époque de l'invasion des barbares, sous Attila, en 451, nous devons donc reporter la date de la naissance de la jeune princesse à l'année 454.

(8)

Le nom d'*Ursula* était très-répandu à Rome et dans la Germanie. Les premiers chrétiens prenaient souvent des noms d'animaux, par esprit d'humilité, ou bien les recevaient comme image d'une vertu évangélique. Voir Cancellarius : *Dissertazione epistolare sopra due iscrizioni delle martiri Simplicia*, etc., p. 8 et seq.

(9)

Crombach, t. II, p. 240. — Chroniqueurs, historiens et artistes se sont complu à nous faire d'Ursule un type de rare beauté. Notre artiste colonais semble épuiser toutes les ressources de son art pour nous représenter cette jeune princesse ornée des plus belles grâces.

Il en a été de même du grand peintre Hemling.

(10)

Le voyage de Conan à la cour de Théonote est un épisode qui nous appartient. Nous l'avons jugé nécessaire pour nouer les premiers liens d'affection avec la belle Ursule.

(11)

La critique s'est beaucoup évertuée au sujet du nombre si considérable et si extraordinaire de vierges qui accompagnèrent Ursule dans son voyage. Cependant toutes les raisons qu'elle

a fait valoir avec plus ou moins de calme nous ont paru faibles et souvent puérides. On en jugera mieux par quelques exemples :

Quelques-uns, en lisant sur les pierres tumulaires : *XI. M. V.*, ont cru plus simple de renverser la tradition et de lire : *Onze vierges martyres*.

D'autres, trouvant ce nombre trop imposant, n'ont voulu découvrir dans le mot *Undecim mille* que deux erreurs de transcription. Rétablissant le texte à leur guise, ils ont fait *Undecimilla*, c'est-à-dire composé un nom propre qui désigna la seule compagne d'Ursule.

En torturant les lettres, d'ingénieux savants ont préféré lire : *Undecim iltrium*, abréviation pour *Illustrium*, onze vierges illustres; ou bien : *Undecim mirabilium*, onze vierges étonnantes et de courage et de beauté.

D'autres enfin, dénaturant complètement le texte, prétendent que l'inscription n'est qu'une image poétique dont on a décoré le nom d'Ursule, et lisent couramment *Ximilla* ou *Ximator*, nom propre qu'on appliqua à Ursule.

Nous rejetons toutes ces interprétations, préférant, dans le doute, nous en tenir à la tradition. Cependant nous devons nous reporter à une époque de foi et d'enthousiasme, si nous voulons mieux apprécier ce nombre mystérieux.

En lisant les Écritures et les saints Pères, nous trouvons une application du mot vierge autrement large que celle que nous lui donnons aujourd'hui.

L'apôtre saint Jean, dans son *Apocalypse*, ch. iv, v. 4, s'exprime ainsi : *Ceux-ci sont encore vierges qui n'ont eu aucun contact avec la femme*.

Saint Augustin, en parlant du bien-aimé Jean, dit : *Voilà le disciple auquel le Christ sur la croix a recommandé une mère vierge à un homme vierge*.

Dans son ouvrage sur la *Résurrection de la chair*, Tertullien est encore plus explicite : *Combien, dit-il, n'y a-t-il pas d'enuques volontaires et de vierges de l'un et de l'autre sexe !*

C'est appuyé sur ces explications qu'on peut comprendre dans la légion d'Ursule : 1° les vierges proprement dites; 2° tous ceux qui n'avaient point touché à la chair, comme les enfants, les pontifes, les personnes qui n'avaient pas encore cohabité.—Ce nombre devait être grand à une époque où les fiançailles précédaient de longues années le mariage proprement dit; 3° enfin ceux qui, mariés ou veufs, au moment du voyage, avaient fait vœu de virginité.

Nous sommes heureux de pouvoir citer quelques passages de l'intéressante brochure que M. Vill, curé de l'église de Sainte-Ursule, à Cologne, a publiée sur l'illustre patronne de sa ville :

« Il est avéré que les plus anciens écrits qui font mention des saintes vierges remontent au neuvième siècle; elles sont donc plus anciennes que toute légende. Ces écrits présentent donc plus de garantie que celles-ci. Tels sont : le *Martyrologe* d'Usuard (875), celui d'Augsbourg AA. SS. Boll., t. VII, p. 22, du neuvième siècle, les Calendriers conservés dans la bibliothèque de Dusseldorf (autrefois à l'abbaye d'Essen), D. 1, D. 2, D. 3; ces derniers sont des manuscrits qui proviennent du neuvième et du dixième siècle; ensuite un ancien calendrier de

Corvey, d'autres de Verdun et de Lire, un ancien missel de l'église de Saint-Pantaléon à Cologne, qui remonte à la première moitié du neuvième siècle; encore un très-ancien Missel qui se trouve à Freisingue, et plusieurs litanies des neuvième, dixième et onzième siècles, conservées dans la bibliothèque de Darmstadt, provenant de celle de la ville de Cologne. Il est d'importance historique que ce soient les documents les plus reculés qui fixent le nombre des vierges à onze mille. Quelques calendriers des dixième et onzième siècles citent tantôt onze, tantôt huit, tantôt quatre, même deux des principales vierges, en les désignant par leur nom, ou simplement « saintes vierges » dont la mémoire est célébrée suivant les uns le 20, suivant les autres le 21 octobre.

« Le *Lexicon ecclésiastique*, par Aschbach, Mayence, 1850, vol. IV, p. 1102, donne ces notices d'une manière encore plus précise et plus détaillée.

« Wandelbertus (de Prum) écrivit vers l'an 850 un martyrologe très-estimé; il s'exprime ainsi en vers latins qui sont bien significatifs :

*Tunc numerosa simul Rheni per littora fulgent,
Christo virgineis erecta trophæa maniplis
Agrippinæ urbi, quarum furor impius olim
Millia mactavit ductricibus inclita sanctis.*

« Ce fut alors que brillèrent aux bords du Rhin de nombreux trophées érigés à Jésus-Christ « par des vierges combattantes, victimes d'une fureur impie. Cette insigne cohorte, guidée « par de saints modèles, a été jadis massacrée au nombre de milliers dans la Cologne « agrippine. »

« Des documents qui émanent des archevêques Hermann ¹ et Wichfried, des années 927 et 941 ², ne font pas seulement mention de onze mille vierges, mais aussi d'un couvent et d'une église dédiés aux saintes vierges, situés hors de l'enceinte de la ville.

« Siegebert, qui florissait en l'an 1111, porte le nombre des vierges à onze mille.

« Albert le Grand et la Sorbonne honoraient déjà sainte Ursule. La Sorbonne même, ainsi que les couvents des Ursulines, l'avait choisie pour patronne; un des plus anciens ouvrages écrits en langue allemande, le poème d'Anno, fait aussi mention de l'histoire de sainte Ursule.

« Un document du roi Lothaire II, qui émane du neuvième siècle, fait également mention du couvent. (Würdtw. Nov. subst. IV, 24.)

« On dit que l'évêque saint Cunibert (626-668) a déjà célébré le saint sacrifice dans l'église des saintes vierges, et que pendant l'office une colombe blanche, après s'être placée, au plus grand étonnement du peuple et du clergé spectateurs, sur la tête de l'évêque, vola par l'église et disparut ensuite près de la tombe d'une des saintes vierges. Les peintures

¹ Crombach, p. 778. *Fleien de Ursulano martyrio*, p. 895.

² Lacomblet, Nr., 88, 94 (922).

à fresque et autres tableaux que l'on voit encore dans l'église se rapportent à cet événement.

« Le nombre « d'onze mille » a été récemment bien des fois soumis à la critique, en soutenant que l'abréviation XIMV ne signifiait autre chose que : onze martyres vierges. D'autres étaient d'avis, que dans les calendriers primitifs ne s'étaient trouvés que : « Ursula et Undecimilla Virg. Mart. » Ces assertions manquent de toute base solide. Et le nombre de milliers n'est-il pas en harmonie avec l'énorme masse d'ossements humains qui reposent dans l'église? Qu'on veuille se donner la peine de bien regarder ces tombeaux, ces cercueils, ces armoires, ces reposeurs voûtés, l'enceinte du chœur à double mur, et l'on sera forcé d'avouer que les premiers sont remplis, et que la dernière (dans une étendue de 80' sur 40' de hauteur et de 2' de largeur) est entassée de dépouilles humaines, parmi lesquelles se trouve le nombre considérable de 1,760 crânes, richement décorés, qui sont exposés à la vue et à la vénération des fidèles.

« La forme des blessures que nous voyons clairement à plusieurs crânes s'accorde complètement avec les instruments de martyre et les armes des premiers siècles de l'ère chrétienne.

« Il est encore à remarquer qu'une partie des reliques de sainte Ursule et de ses compagnes, provenant de Cologne, a été dispersée par toute la chrétienté, surtout dans les Flandres. La seule église de l'abbaye de Baudeloo, à Gand, possédait dans ses reliquaires huit des chefs des onze mille vierges ¹. Celle de Bruges garde dans une châsse magnifique l'avant-bras de sainte Ursule.

« On trouve dans la chambre d'or un document de l'an 942, qui fait une mention expresse de l'église des onze mille vierges. Il est daté de la sixième année du règne d'Otton I^{er}, qui monta sur le trône en 936.

« L'abbé Gerlac de Deutz fit passer les dépouilles de la sainte vierge Verepa à Elisabeth de Schönau, vers l'an 1156 ². Ce fut à cette époque qu'on fit faire des fouilles ultérieures sur les lieux désignés comme place du martyre.

« Ces recherches paraissent avoir occasionné des fraudes, car les ouvriers trafiquaient avec des reliques. Il est bien à présumer que ces profanations ont provoqué le bref suivant :

« *Bonifacius episcopus, servus servorum; ad perpetuam rei memoriam! Sinceræ devotionis affectus, quem dilecti magistri, consules et communitas civitatis Coloniensis ad Nos et Romanam Ecclesiam promerent, in votis eorum, illis præsertim quæ ex devotionis fervore prodire conspicimus; quanto eum Deo possumus, favorabiliter annuamus. Hinc etiam, quod nos dictorum magistrorum, civium consulum et communitatis hic in hac parte supplicationibus inclinati, nullus cujusque dignitatis, status, gradus, ordinis, conditionis extiterit, etiamsi Archiepiscopali præfulgeat dignitate, reliquias sanctorum in ecclesiis re-*

¹ Sandarus, *de Gandavensium rebus* lib. iv. Bruxellis, 1627, p. 374.

² Crombach, *Revel. Elisabeth.* p. 725.

conditas, vendere vel emere, seu alias quovis quanto colore, ab ipsa civitate alienare præsumat sub excommunicationis pœna, quam contrafacientes incurrere volumus ipso facto, et a quo ab aliquo alio, quam Romano pontifice, præterquam in mortis articulo absolvere nequierit. Autoritate Apostolica tenore præsentium districtius inhibemus, decernentes ex nunc irritum esse et manere, si secus super his a quoquam quavis Autoritate scienter vel ignoranter contigerit attentari. Nulli ergo omnium hominum liceat hanc paginam nostræ inhibitionis infringere, vel ei animo temerario contraire. Si quis autem hoc attentare præsumerit, indignatione Omnipotentis Dei et beatorum Petri et Pauli Apostolorum ejus se noverit incursum. Datum Romæ apud Sanctum Petrum, III Non. mens. Novembris, Pontificatus nostri anno quarto.

« Boniface, évêque, serviteur des serviteurs, en éternelle mémoire : les sincères et dévotes affections que le magistrat bien chéri, les conseillers et la commune de la cité de Cologne ont témoigné à nous et à l'Église romaine, paraissant, tant par leurs vœux que par ceux des personnes que nous connaissons particulièrement, rejaillir d'une pieuse ferveur ; lesquels nous accueillons avec bienveillance, et qu'à l'aide de Dieu nous sommes portés à favoriser autant que cela dépend de Nous, obviant donc aux suppliques adressées à Nous par lesdites personnes du Magistrat, des conseillers et de la commune, demandant que nulle personne, de quelque dignité, état, degré, ordre et condition qu'elle soit, fût-elle même investie de la dignité archiépiscopale, n'ose ni vendre, ni acheter, ou aliéner sous un prétexte quelconque, les reliques des saints conservées dans les églises de ladite cité sous peine d'excommunication, laquelle peine Nous voulons tenir pour encourue aux contrevenants par le fait même, et dont nulle autre personne hormis le Pontife de l'Église romaine, excepté à l'article de la mort, ne pourrait absoudre ; Ordonnons, en vertu de Notre autorité apostolique, par la teneur de ce bref plus précisément et arrêtons, que dès ce moment, il soit ainsi ordonné et arrêté, si quelque personne, de quelque autorité qu'elle fût, oserait ou sciemment ou inscivement porter atteinte à la présente ordonnance. Il n'est donc permis à aucune personne d'enfreindre le décret promulgué par le présent bref ou de lui contrevenir témérairement. Quiconque aura osé commettre cet attentat sera accablé de l'indignation du Dieu tout-puissant et des saints Apôtres Pierre et Paul.

« Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, le troisième jour des nones de novembre, la quatrième année de notre pontificat. »

« Ce bref se trouve à l'entrée de la chambre d'or de l'église Sainte-Ursule ; il ne résulte pas de là que l'on sache positivement duquel des papes Boniface il émane. En admettant que ce fut un des derniers de ce nom, il devrait être rangé ou à la fin du quatorzième ou à la fin du quinzième siècle. Le bref avait pour but d'arrêter les profanations, mais il prouve aussi la haute vénération que les Colonnais portaient envers leurs trésors sacrés, et la jalousie scrupuleuse avec laquelle ils tâchaient de les garder.

« En reportant nos regards sur l'histoire des saintes vierges, nous voyons que les re-

cherches faites jusqu'à ce jour n'ont fourni aucun résultat qui puisse faire disparaître le doute à l'égard de l'époque du martyre. L'opinion de ceux qui avancent que les vierges ont été massacrées par les Huns, par les ordres d'Attila, paraît ne pas être dénuée de fondement, car cette opinion s'est conservée par la tradition populaire; elle devient vraisemblable par la retraite des Huns après la bataille de Châlons (451), par le caractère sauvage de ces barbares et par les efforts de l'évêque Lupus, qui, dans le but de porter protection aux habitants et particulièrement aux femmes, accompagna Attila jusqu'aux bords du Rhin. Cette vraisemblance est encore appuyée par la dénomination traditionnelle de la rue *Hunnenrücken*, ainsi que par le fait historique qu'à la susdite époque la Grande-Bretagne fut envahie par les Saxons; événement qui força une grande partie de ses habitants, parmi lesquels il y avait beaucoup de chrétiens, à chercher un asile sur le continent. L'assertion concernant le nombre de milliers semble devoir exclure toute controverse, car le plus ancien document dénonce clairement onze mille vierges, plusieurs autres documents des dixième et onzième siècles portent le même nombre.

« Wandelbert (850) les taxe à des milliers, et les dépouilles des saintes vierges ne sont-elles pas là pour attester elles-mêmes ce nombre? On objectera peut-être : Ces dépouilles ne proviennent-elles pas d'autres mortels? Pourquoi pas d'un carnage étranger à celui des vierges? N'y avait-il pas de cimetière à proximité, d'où ces dépouilles ont été transférées à l'église? Que ces sceptiques disent auparavant : Pourquoi l'histoire et la tradition n'en disent-elles rien? Et n'y a-t-il pas beaucoup de nos contemporains qui savent que la chapelle de Marie-aux-Indulgences fut l'église paroissiale à laquelle l'église et l'abbaye de Sainte-Ursule fut incorporée, et que l'emplacement autour de la chapelle a servi, de temps immémorial, de lieu de sépulture à la commune. Alors même qu'il était d'usage d'enterrer des personnes de distinction dans les églises mêmes, pareille sépulture fut interdite à jamais dans l'église aux saintes vierges.

« Pabebroch a donc bien raison de dire : « *Ferrens sit qui tam antiquis fundamentis nixæ Coloniensium traditioni fidem omnem negare sustinent.* » Il faut que celui-là ait le « front d'airain qui affirme que les vieux fondements sur lesquels la fameuse tradition colonaise est basée ne mérite aucune foi. »

Quant au massacre de toute cette légion, nous ne voyons pas la nécessité ni la possibilité de l'admettre. Beaucoup de vierges, les plus jeunes et les plus belles, nombre de pontifes et de courageux athlètes n'ont pu se ravir à la fureur des barbares; mais beaucoup aussi ont dû échapper au carnage. On ne verse pas un sang aussi illustre et dans des circonstances aussi remarquables sans que l'histoire, même profane, n'enregistre de tels actes de dévouement et d'atrocité.

(12)

Consulter les *Révélation*s de S. Élisabeth et du B. Herman de Steinfeld, 1185, dans l'*Ursula vindicata*.

(13)

Sicque per dies singulos puellariter palæstrizantes, aliquando circa meridiem, aliquando ad nonam, aliquando die toto in ludos absumpto ad vesperam reversæ sunt. Ad hujusmodi ergo spectaculum pius rex, cum grandævis patribus cunctisque regni primatibus, frequenter aderat, vulgus etiam promiscuum, ut semper novarum rerum cupidum est, postpositis seriis suis, virgineis lusibus applaudebat. — S. ELISABETH, chap. VI.

(14)

Le baron de Keverberg s'étant conformé aux chroniqueurs dans cette narration qu'il a eu le mérite d'analyser avec autant de clarté que de méthode, nous n'avons cru mieux faire, dans une nomenclature fastidieuse, que de céder la parole au nouveau légendaire. Nous avertirons seulement que bien des noms ont changé d'emploi et que ceux qui sont ici énoncés sont souvent choisis de préférence, en raison de leur étymologie et de leur élégance. C'est au reste l'auteur qui nous prévient à cet égard.

(15)

Vetus Hist., cap. VIII, IX. — S. ELISAB., cap. VI. — *Ursula vind.*, t. II, l. III, cap. XV, p. 256.

Le R. P. Crombach, dans un chapitre entier, démontre qu'à cette époque et longtemps même avant le troisième siècle, les jeunes filles de la Grande-Bretagne, du Danemark, de la Norvège s'engageaient dans des combats, dirigeaient des flottes, marchaient quelquefois à la tête d'armées de femmes. (T. II, p. 257.)

(16)

Accedebant peculiæ quidam favores, et bona gratia lactentibus et parvulis exhibita; nam ad spectabili specie cælestes genii tam inter eas, quam in aere, luce fulgidi videbantur, et infantulis mirifice blandiebantur; etc. — Crombach, p. 270.

(17)

Il n'est fait mention de Thiel qu'en 896, époque à laquelle Zuentibaldus confirme les biens et les droits concédés autrefois à une église de la province par un diplôme. On ne saurait admettre au troisième siècle l'existence d'une ville située à la droite du Wahal, alors qu'il n'en est fait aucune mention dans les anciens itinéraires. — Voir les *Bollandistes*, t. IX, oct., p. 160.

(18)

Voir Crombach, t. II, p. 271. — Quirillus partage les mêmes fonctions avec Jacob, patriarche d'Antioche.

(19)

A l'aide d'une foule de témoignages puisés chez tous les auteurs, Crombach prouve que le passage du Rhin était alors très-fréquent.

DIVINIS PLACUMMEIS VISITATIONIBUS ECUMENICIS
 ALEXANDRIAE ET VINCITUR MACHONAE MA
 FERTATIS VARIETATEM AHELESTIVAM IN
 AMENTIVAM EXIANTIS OKIENITIK
 EXHIBENTIS PROXIMO CHEAENSSIO DE
 PROPHETIA IN LOCO SOTTIANCIBAJLICAM
 VICTORIOVODDERENALAFVNDAMENTIS
 REPTIVITIS QVISAVFAISUPERIAMM
 TATEM TRAFEMIVINSBASILICAFVBSAN
 TATEM VIRGINES RQNONOMINE EXIT SAN
 QMIFAGVAMFVDERVNTCORTV'ALCIS
 QMIFAGVAMFVDERVNTCORTV'ALCIS
 QMIFAGVAMFVDERVNTCORTV'ALCIS
 SEMPEREADONTA TARTARICNIRIVAMENLOVS



(20)

Voir dans son ensemble le chapitre que l'*Acta sanctorum* a consacré à l'état passé et présent de Cologne, lors de l'arrivée des barbares. *Octobris* t. IX, p. 133. — Pour la vision d'Ursule à Cologne nous avons consulté *Vetus hist.*, cap. XII. — L'auteur anonyme, ch. XI. — Crombach, t. II, p. 281.

(21)

Tertullien, *Apologétique*.

(22-23)

Pour la description du baptistère, des cryptes et des catacombes à Rome, on peut consulter avec intérêt les *Trois Romes*, journal d'un voyageur en Italie, de l'abbé Gaume. — Les baptistères les plus remarquables d'Italie sont ceux de Parme, de Florence, celui de Constantin à Saint-Jean de Latran. — On ne saurait oublier les belles pages que M. l'abbé Gerbet a publiées sur la Rome catholique.

Quant aux cérémonies du baptême des catéchumènes, nous engageons, pour plus amples détails, de recourir à Bergier, *Dict. de théol.*, édit. 1844, t. I, p. 237 et 337.

(24)

Auguste Nicolas, *Études philosophiques sur le Christianisme*, l. I, ch. VI, p. 250; 2^e édit., 1846.

(25)

Villemain, *du Polythéisme; mélanges*, édit. in-8°, t. II, p. 52.

(26)

Fleury, *Hist. ecclésiastique*, t. II.

(27)

Receveur, *Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, à l'article *Martyre*.

(28)

En poursuivant notre drame sous Alexandre Sévère et Maximin, nous nous sommes conformé à la tradition des vieux chroniqueurs. Aujourd'hui, les auteurs s'accordent pour attribuer le massacre des vierges aux Huns d'Attila. C'est lorsque ce dernier, vaincu dans les plaines de Châlons par Actius, fut obligé de gagner le Rhin et de s'enfoncer vers le nord, qu'il fit reposer ses troupes harassées par la marche près de la belle colonie fondée par la fille d'un César. Nous engageons les lecteurs à consacrer quelques instants à la lecture de l'ouvrage

d'Amédée Thierry. Aux détails les plus curieux se joint une lecture très-atrayante et digne du sujet qu'il traite en vrai Tacite.

Les auteurs variant sur la date du martyre de sainte Ursule, nous donnons ici la version tirée du bréviaire des Bénédictins :

« Lorsque sous l'empereur Gratien, qui était chrétien, et fils de l'empereur Valentinien, succédant à son père dès l'an 378 jusqu'à l'an 383, massacré ensuite par Andragathio, maréchal de camp de Maximus, et Flavius Clément Maximus, commandant en chef des légions romaines stationnées dans la Grande-Bretagne, créé empereur par la soldatesque, eut usurpé la dictature, il envoya dans la Gaule des troupes qui furent bien accueillies par les légions mal disposées à l'égard de Gratien. C'est ainsi qu'il affermit son empire. Les colons qui s'y étaient antérieurement fixés furent expulsés; ensuite il répartit les fertiles contrées des Armoriciens entre les légions qu'il y avait fait venir de la Grande-Bretagne. C'est à ces colons bretons que la Bretagne gauloise doit le nom qu'elle porte encore aujourd'hui. C'était Régulus qui commandait les Bretons; suivant le conseil de Conanus, un de leurs chefs, il envoya une ambassade dans la Grande-Bretagne, pour demander autant de jeunes filles qu'il lui en faudrait pour marier tous ses colons militaires. Les habitants de la Grande-Bretagne accueillirent favorablement cette demande; ils sentirent bien qu'en y accédant, ils acquerraient la bienveillance du nouvel empereur, et que de plus ils établiraient fort bien leurs filles, en les alliant à des compatriotes enrichis par des dotations qui leur avaient été faites dans la nouvelle province. On choisit donc un nombre de vierges égal à celui des soldats colons. La plus distinguée d'entre elles était Ursule, fille de Dionetus, roi de Cornubie (actuellement duché de Cornubia); elle était fiancée à Conanus, chef des cohortes bretonnes au service de Maximus. Les vierges s'étant rassemblées à Londres, on les déporta sur des vaisseaux malgré elles; ces navires, après avoir quitté le port, furent dirigés vers le pays des Armoriciens, mais une violente tempête les fit échouer sur la côte germanique. Ces contrées étaient alors occupées par les Huns, appelés par l'empereur Gratien à son secours contre Maximus. L'emploi du nom « Huns » ne doit pas surprendre dans cette occasion, car toutes les peuplades barbares qui envahirent successivement l'empire recevaient le surnom de Huns; tels sont : les Alains, les Ambrons, les Pictes, quoique la dénomination de Huns n'appartienne proprement qu'à celles qui, partant de la mer d'Azov vers l'an 572, envahirent la Hongrie et n'atteignirent le Rhin que vers l'an 451, sous Attila. Ces hordes barbares surprirent la troupe des vierges conduite par sainte Ursule, qui, pour garantir leur pureté virginale, comme le plus précieux trésor de leur cœur, se défendirent avec une intrépidité courageuse et furent toutes massacrées. Les habitants de Cologne enterrèrent les corps de ces saintes vierges avec de grands honneurs. Le monde chrétien célèbre leur glorieux combat avec un éclat toujours renaissant le 21 octobre. Une seule d'entre ces vierges, saisie d'effroi à l'idée d'une mort certaine, se tint à l'écart à fond de cale, mais, navrée de repentir et encouragée par l'exemple héroïque de ses compagnes, elle affronta le lendemain la mort et périt comme elles. »

(29)

Le pape Cyriaque, grâce aux privilèges dont l'avaient comblé les rêveurs du temps, grandit aux yeux des fidèles jusqu'à ce que Baronius ait jugé utile de rayer ce nom de la liste des papes, ou plutôt de le considérer comme un pape apocryphe.

(30)

C'est au jésuite Crombach que nous avons emprunté l'ordre de cette marche presque opposée à celle que la légion prit pour traverser la première fois les Alpes.

(31)

Cet épisode, tiré des Révélations de nos bienheureux, se trouve exposé assez longuement dans l'*Ursula vindicata*, t. II, l. II, p. 365.

(32)

Nous ne savons pourquoi certains légendaires modernes, par pure fantaisie, ont conduit Conan jusqu'à Rome. Auteurs et artistes anciens sont parfaitement d'accord pour le faire arriver à Mayence, où la princesse Ursule, accompagnée du pape Cyriaque, le rencontre. Les peintures qui font l'objet de cette publication sont parfaitement en rapport avec la tradition. Or, l'artiste colonais travaillait longtemps avant Hemeling. — Crombach, t. II, p. 372.

(33)

Plusieurs auteurs déclarent qu'Éthérée, uni à jamais à Ursule, affronta la mort en présence de sa courageuse fiancée, et que leur martyre n'a été séparé que par un instant très-court, comme si le ciel eût voulu recevoir ensemble ces deux époux fidèles à la grâce et les dédommager des douleurs de la séparation terrestre en les unissant à jamais dans la céleste patrie.

(34)

Un examen bien attentif de notre dernier tableau nous a remis en mémoire un épisode du massacre que nous avons passé sous silence dans la Légende, voulant concentrer toute l'attention sur la figure principale. — Une de ses compagnes, nommée Cordula, à la vue du martyre, avait senti son courage faiblir, et, prenant la fuite, s'était dérobée aux regards des barbares en se cachant sous les débris d'un navire. C'est dans cette circonstance que le peintre nous montre la transfuge. Mais, ajoute la chronique, Cordula, honteuse de sa faiblesse, demande pardon à Dieu de sa désertion, et va elle-même, le lendemain, s'offrir à la hache des bourreaux.

(35)

Le Bréviaire bénédictin place le massacre des vierges sous l'empereur Gratien de 368 à 385. Les Huns, selon lui, avaient été appelés au secours des légions romaines et occupaient le Rhin

aux environs de Cologne, lorsque ces barbares firent une horrible boucherie de ces milliers de vierges chrétiennes.

Nous pensons que c'est une erreur, car on ne voit apparaître les Huns qu'avec Attila, la première fois en 450, alors qu'ils se ruèrent sur la Gaule, la seconde fois à leur retour en Germanie, après leur défaite. Voir D. Bouquet. t. I, p. 619; — Grég. de Tours, *Hist. des Francs*, 11, 71.

(56)

Au sujet de la mort de notre sainte, nous devons quelques mots sur la célèbre confrérie de Sainte-Ursule.

La confrérie de Sainte-Ursule remonte à la plus haute antiquité. Le but de cette association était d'obtenir du ciel, par l'entremise de sainte Ursule et de ses courageuses compagnes, de conserver la ville et le pays où la confrérie était établie dans la foi catholique et romaine, d'extirper les hérésies, de préserver les peuples contre toute révolution, guerre, épidémie, etc., enfin d'accorder une bonne mort aux membres de la confrérie.

Quoiqu'il soit fait mention de cette association en 1489, il est incontestable qu'il faut faire remonter plus haut son origine.

Dans la première moitié du dix-septième siècle, il existait dans l'église de Sainte-Ursule, à Cologne, trois registres renfermant les noms des personnes agrégées à la confrérie; le plus ancien registre remontait à 1514, les premiers avaient péri. Dans ces registres on lisait les noms les plus illustres de cette époque, savoir : cardinaux, évêques, abbés, empereurs et rois, reines, archiducs, électeurs, ducs, marquis, comtes, fonctionnaires, enfin les plus illustres de toutes nations, spécialement d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie. Alors que Luther cherchait à ruiner le culte des saints, il semblait que la noblesse catholique, en se rangeant sous la bannière d'une illustre martyre, voulût opposer une puissante digue aux flots irrités de l'hérésie.

En parcourant les pages nombreuses et pleines d'intérêt que le R. P. Crombach a laissées sur cette célèbre confrérie, on voit qu'il est peu de maisons princières qui ne s'y soient fait représenter par un de leurs membres, et que chaque ville importante tenait à honneur de s'y faire inscrire.

Vers l'an 1648, l'archevêque Ferdinand de Cologne renouvela cette confrérie, et le pape Innocent X se complut à l'enrichir de nombreuses indulgences.

Enfin, en 1849, la confrérie de Sainte-Ursule a repris sa première vie et semble promettre des jours dignes de son ancienne splendeur.

TABLE

INTRODUCTION.	I
-----------------------	---

LÉGENDE DE SAINTE URSULE

CHAPITRE PREMIER. — Conversion de l'Irlande au christianisme. — Théonote et Daria. — Ursule. — Sa naissance et son enfance.	5
CHAP. II. — Conan sollicite la main d'Ursule.	11
CHAP. III. — Mission des ambassadeurs. — Vision d'Ursule. — Réponse de Théonote aux ambassadeurs.	17
CHAP. IV. — Le roi Théonote et sa fille visitent le chantier où se construisent les vaisseaux.	27
CHAP. V. — Choix des onze mille vierges. — Leur réception à la cour du roi Théonote.	55
CHAP. VI. — Exercices spirituels et corporels auxquels se livre pendant trois ans la légion virginale.	45
CHAP. VII. — Départ de la flotte. — Son débarquement à Thiel en Batavie (Hollande).	55
CHAP. VIII. — Arrivée d'Ursule à Cologne. — Apparition de l'ange qui lui ordonne d'aller à Rome.	65
CHAP. IX. — Voyage à Rome. — Baptême des catéchumènes.	71
CHAP. X. — Le paganisme et le christianisme. — Leurs effets sur le monde.	81
CHAP. XI. — Départ de Rome. — Passage à Bâle.	115
CHAP. XII. — Le prince Conan à Maguntiacum. — Rencontre du roi et de la princesse dans cette cité. — Baptême de Conan.	124
CHAP. XIII. — La légion se dirige vers Cologne. — Massacre d'Ursule et de ses compagnes.	156

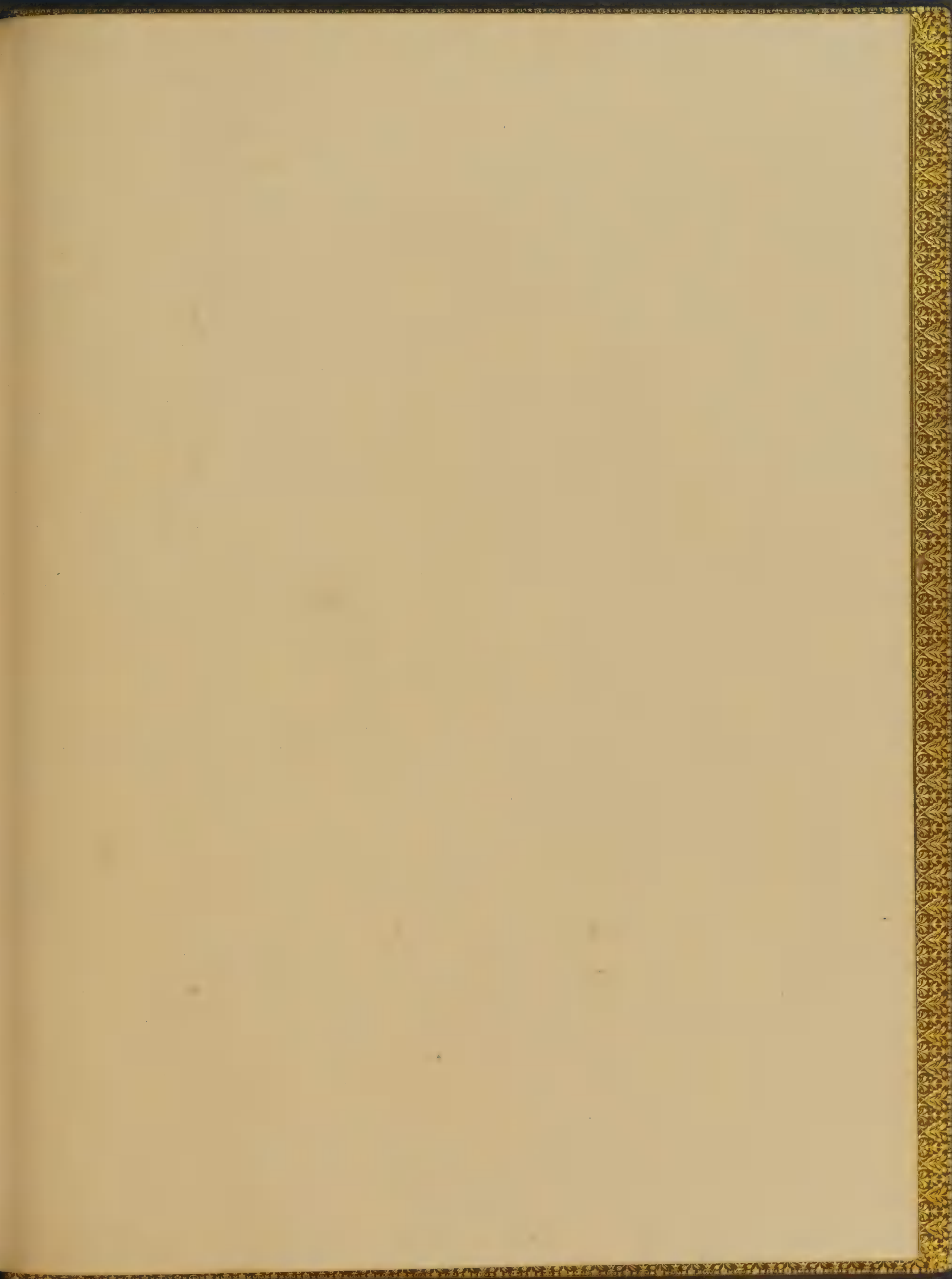
APPENDICE.

PREMIÈRE PARTIE. — Essai de règles de critique applicables aux légendes et en particulier à celle de sainte Ursule.	148
DEUXIÈME PARTIE. — Auteurs anciens et modernes qui ont écrit sur sainte Ursule.	154
TROISIÈME PARTIE. — Œuvres artistiques concernant sainte Ursule.	161
QUATRIÈME PARTIE. — Notes qui se rattachent au texte de la légende.	185

FIN DE LA TABLE.

AVIS AU RELIEUR

Les planches doivent se placer d'après l'ordre indiqué dans le texte. Fixées sur un onglet, les planches doivent servir de base pour la rognure du volume. Le moyen âge ayant produit différents genres de reliure, nous laissons au goût du souscripteur et du relieur le choix du modèle.



7591234
11JY19

#18198

HXM X=

9/20/8

